Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Criminologue et écrivaine

(1983)

Côte-des-Neiges

Roman

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec

Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

À partir de :

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

CÔTE-DES-NEIGES. Roman.

Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1983, 368 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, époux de l'auteure, nous a accordé le 19 septembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement toutes les œuvres (en criminologie et en littérature) de sa défunte épouse.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 1er mars 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Du même auteur :

Romans et nouvelles

Chez le même éditeur :

[SURVIVRE](#), 1964.

[RUE SHERBROOKE OUEST](#), 1967.

LES MILITANTS, 1974.

[LES LILAS FLEURISSENT À VARSOVIE](#), (Vol. I), 1981. Prix européen de l'Association des écrivains de langue française. Paris - 1982.

LA CHARGE DES SANGLIERS, (Vol. II), 1982.

Chez d'autres éditeurs :

[LES SOLITUDES HUMAINES](#), Montréal, Les Écrits du Canada français, 1962.

FUIR, Montréal, Déom, 1963.

L'ENVERS DE L'ENFANCE (récits), Montréal, les Éditions La Presse, 1976.

UNE DEMI-HEURE AVEC (textes historiques, en coll.), Montréal, Éditions du service des Publications de Radio-Canada, 1964.

Reportages

VOYAGE EN POLOGNE, Montréal, Éditions du jour, 1962.

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE « ROUGE », Montréal, Fides, 1965.

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

CÔTE-DES-NEIGES. Roman.

Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1983, 368 pp.

Table des matières

Quatrième de couverture

- Chapitre 1. [Madeleine](#)
- Chapitre 2. [Thomas](#)
- Chapitre 3. [Faire fortune](#)
- Chapitre 4. [Le bataillon Mackenzie-Papineau](#)
- Chapitre 5. [La réussite](#)

- Chapitre 6. [La maison de Mado](#)
- Chapitre 7. [La guerre](#)
- Chapitre 8. [L'évasion](#)
- Chapitre 9. [Victoire de femme](#)
- Chapitre 10. [La vie normale](#)

Quelques ouvrages ou journaux à lire ou à relire

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1983, 368 pp.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Avec le talent dont elle fait preuve dans *Les lilas fleurissent à Varsovie* et *La charge des sangliers*, Alice Parizeau nous donne, avec *Côte-des-Neiges*, un roman fascinant où la naissance de la classe moyenne québécoise se confond avec vingt années de vie de ses personnages.

Madeleine d'abord, enfant trouvée, petite bonne docile à quatre dollars par mois chez un gérant de banque à l'heure du Krach de Wall Street ; Thomas, son grand amour, télégraphiste à Montréal, bûcheron dans l'Abitibi, puis héros malgré lui, évadé de captivité, patron d'une usine importante dont les machines se mettent en marche, tandis que Joseph, son frère aîné qui aime Madeleine sans espoir, trouve ailleurs la paix de l'esprit dans une vision chrétienne du monde. Autour d'eux, des hommes et des femmes que nous n'oublierons plus.

Montréal, Paris et Québec, l'infiltration communiste chez les élites canadiennes, la Deuxième Guerre mondiale et l'affaire Gouzenko servent de décor à cette grande fresque romanesque dont le véritable héros est le peuple qui s'éveille et prend conscience de sa force.

À ANNE CUSSON,
FEMME DE CŒUR
ET FEMME D'ESPRIT,
EN AMICAL HOMMAGE.

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 1

MADELEINE

[Retour à la table des matières](#)

Tout d'abord ce n'est qu'une minuscule lueur rouge aussitôt disparue, puis une flamme un peu plus haute qui se répand sur le plancher du balcon, rampe dans tous les sens, se fond dans l'ombre, cachée par la fumée grise, lourde, presque noire, pour resurgir à nouveau, plus haute et plus envahissante.

Sur l'écran, une femme sourit à l'homme qui met sa main sur son cœur et, à leurs pieds, sur l'estrade, le pianiste joue plus fort pour souligner l'importance dramatique de la scène. Émue, Madeleine retient sa respiration. Sa meilleure amie, Caroline, assise à côté d'elle, a glissé sa main sous son bras et la pince. Sourde-muette, elle ne peut communiquer que par gestes, comme les acteurs qui évoluent devant leurs yeux. Elle n'entend ni la musique, ni la voix qui commente le film.

Le feu se propage d'une marche à l'autre, lèche le tapis, grimpe encore, une porte s'ouvre quelque part, le souffle du vent atteint la flamme, lui donne des forces nouvelles et elle se met à danser joyeusement. Caroline sent sa chaleur qui caresse ses jambes, mais n'y prête pas attention. C'est la première fois qu'elle se trouve dans un cinéma. En cachette, elles ont réussi elle et Madeleine à quitter le couvent pour se rendre jusqu'ici.

- Ce que c'est beau, soupire Madeleine au moment où le pianiste cesse de jouer pendant un instant. Ce que c'est beau...

Dans le passage entre les sièges, les langues rouges commencent à toucher les bases des fauteuils, lentement, sournoisement, sans se redresser et sans s'élever. Sur l'écran, la femme aux cheveux longs tombe dans les bras de l'homme, un murmure monte dans la salle, la fiction domine le réel et une adolescente se met à sangloter, au moment où la voix qui commente la scène annonce qu'un grave danger guette l'héroïne. Madeleine a du mal à retrouver son souffle. Est-ce l'émotion qui l'étreint à ce point ?

Les flammes mordent le bois qui se met à craquer, la fumée noire, imprégnée de la poussière des vieilles planches, se dresse vers les hauteurs, se tord, tourne sur elle-même, puis se traîne au niveau des têtes des spectateurs, pique les yeux et s'étire lentement d'une rangée à l'autre. Un voile opaque enveloppe le balcon, puis brusquement il est déchiré par des langues rouges et c'est alors seulement que les cris jaillissent dans le silence qui suit les derniers accords du piano.

L'enfer, pense Madeleine, la punition pour le péché que j'ai commis en venant ici sans la permission de sœur Gertrude et en emmenant avec moi Caroline. Elle se lève, prise d'une toux spasmodique, et voit distinctement les flammes qui, de plus en plus hautes, se répandent dans le passage, juste là, à sa gauche, où se trouve l'unique chemin qui mène vers la sortie. Mon Dieu, faites que je la sauve, prie mentalement Madeleine en saisissant la main de Caroline et en la poussant, parce qu'elle recule devant les petites flammes qui se chevauchent, ne se rendant pas compte qu'il n'y a pas d'issue et qu'il leur faut franchir cet espace jusqu'en haut des marches, jusqu'aux portes battantes. Il y a quelques heures à peine, le matin même, quand dans le jardin du couvent elles jouaient après la messe dans la blancheur de la neige fraîchement tombée, tout était pureté et joie. Par respect pour les jeunes filles qui l'entouraient, Madeleine n'avait pas osé chanter, même si au fond d'elle-même elle éprouvait une sorte de gaieté folle et si les yeux bridés de sœur Gertrude semblaient l'encourager. À la maison, Madeleine, qui n'a pas douze ans, est traitée comme une adulte par le simple fait de ce statut privilégié que lui confère le don de l'ouïe et de la parole, à elle qui aide les sœurs à s'occuper des autres, des sourdes-muettes qui ne peuvent communiquer qu'avec des gens initiés au langage des mains. Qu'ai-je fait, mon Dieu, pense Madeleine, j'ai entraîné Caroline en enfer. Pour racheter ma faute, je dois la ramener au couvent et quand j'entendrai à nouveau les cloches de l'église, comme je les ai entendues ce matin, je saurai que je suis pardonnée.

- Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, murmure Madeleine en se signant.

Caroline est grande et forte pour ses quinze ans mais, plus agile, Madeleine parvient à la dépasser, puis à la tirer derrière elle, en courant, tandis que les flammes lèchent leurs bottes, s'écrasent sous leur poids, pour rejaillir des deux côtés, puis devant elles en commençant à grimper le long des battants de la porte. Caroline n'entend pas les cris des centaines d'enfants qui se précipitent les uns derrière les autres en formant ainsi une masse compacte où ils s'agglutinent, incapables d'avancer. Affolée, elle ne réagit pas et se laisse traîner. Devant le barrage de feu, Madeleine hésite l'espace d'une seconde et c'est alors que le garçon aux yeux verts, qu'elle avait remarqué quand elles étaient arrivées au Laurier-Palace, se place brusquement à ses côtés. Ensemble ils poussent la porte, se retrouvent dans la cage de l'escalier, le dévalent jusqu'en bas et se font arrêter dans leur course par la foule qui remplit le hall et empêche ceux qui descendent de fuir. Pourtant les langues rouges se propagent derrière eux et montent jusqu'au plafond doré, en éclairant la salle toujours plongée dans l'ombre. Une fumée épaisse, noire, rend leur respiration haletante et les étouffe, mais chaque fois que Madeleine n'a plus assez de force pour continuer, le garçon la pousse vers l'avant, en la portant presque, puis en la lâchant pour prendre la taille de Caroline. Autour d'eux, on pleure, on crie, on se débat et tandis que certains glissent par terre et se font piétiner, d'autres jeunes qui essaient de se frayer un chemin se trompent de direction, se cognent contre les murs et s'écrasent là, vaincus par la chaleur et la fumée. Madeleine ne voit rien en dehors des cheveux blonds du grand garçon qui cogne de ses deux poings, écarte les mains qui s'accrochent à lui et parvient ainsi à repousser tous ceux qui se trouvent sur son chemin. C'est ainsi qu'ils arrivent jusqu'à la sortie et soudain c'est la rue Sainte-Catherine, la neige, des maisons, une grosse automobile noire qui roule sur la chaussée couverte de glace et la voiture du laitier, tirée par un beau cheval bai, qui s'arrête juste à leur hauteur. Le cheval lève sa queue en l'air, lâche des boules de crottin sur la neige blanche et pousse un hennissement de satisfaction en remuant sa grosse tête, tandis que trois petits moineaux se mettent à picorer tout autour.

- Attention à tes cheveux, crie le garçon en donnant de lourdes tapes sur les nattes de Madeleine pour enlever les cendres qui se sont amassées là, puis sur les épaules de Caroline et sur sa grosse veste d'hiver, brûlée par endroits.

Ils sont là tous les trois à se regarder bêtement, ne comprenant pas très bien ce qui leur arrive, toussant et essuyant leurs yeux qui piquent. Le garçon s'appuie contre un arbre et, la bouche ouverte, avale goulûment l'air, tandis que Madeleine se baisse, prend des poignées de neige et frotte sa figure, ainsi que celle de son amie. Derrière eux d'autres jeunes se jettent par terre en hurlant, mais au moment où Thomas se retourne pour les aider la rue s'anime. Deux voitures de pompiers arrivent en sonnant l'alarme, la fumée noire franchit les portes de l'édifice, grimpe le long de sa façade, se répand dans l'air froid de cette journée d'hiver et les hommes crient qu'il leur faut dégager l'entrée. Instinctivement Madeleine recommence à courir en tirant Caroline par le bras, suivie par le grand garçon blond. C'est ainsi qu'ils remontent la rue Saint-Denis, pour s'arrêter à bout de souffle au coin de la rue Sherbrooke. Dieu Tout-Puissant, merci de m'avoir permis de sauver Caroline pense Madeleine, merci de nous avoir aidées à quitter l'enfer malgré ma grande faute et mon péché de désobéissance.

- Je m'appelle Thomas, dit le garçon en se plantant devant elle, les deux mains posées sur les hanches, et toi ?

- Madeleine.

- Madeleine qui ? Moi, c'est Thomas de Boucherville. Mon père est boulanger. J'habite assez loin d'ici, mais de chez moi on voit le fleuve.

Il insiste sur ce dernier mot, comme s'il voulait bien lui indiquer à quel point il a de la chance d'avoir une vue pareille.

- Madeleine, de la Maison des sourdes-muettes, répond-elle en rougissant, honteuse d'être obligée de lui avouer cette simple vérité. Et mon amie s'appelle Caroline. Elle ne peut ni parler, ni entendre.

- Mais tu es à qui ? insiste Thomas en jetant un regard distrait sur Caroline qui émet un petit bruit de gorge et esquisse un sourire béat.

- À personne ! Les soeurs m'élèvent.

- Ce n'est pas possible ! Tu n'as pas de parents, de frères, de maison...

- Non, je suis seule.

- C'est étrange, s'étonne Thomas. Moi, j'ai un frère, Joseph. Il est plus vieux que moi. Il a déjà quinze ans. Maman est morte l'année dernière.

- Mon père et ma mère sont morts tous les deux, dit très vite Madeleine, contente de cette idée qui lui vient à l'esprit.

Puisque sa mère à lui est morte, il doit être capable de comprendre cela, ce n'est pas comme si elle devait lui expliquer qu'elle ne sait pas qui étaient ses parents ni ce qu'ils sont devenus. Mentir est beaucoup plus facile qu'avouer la vérité à ce beau garçon blond qui la regarde de ses yeux verts, étranges, très clairs et comme transparents. Madeleine n'a jamais vu des yeux pareils et, fascinée, elle ne parvient pas à se conduire comme il faut et à abaisser ses paupières. Comme il est grand, pense-t-elle tout en sentant qu'elle est en train de commettre à nouveau un péché. Le garçon se penche légèrement et elle sent presque son haleine sur ses joues qui aussitôt deviennent rouges et commencent à brûler.

- Comme ça, tu es orpheline, constate-t-il, et il y a de la chaleur dans sa voix.

En fait, jamais jusqu'à présent Madeleine n'a pu obtenir le moindre renseignement sur sa famille et, assez curieusement, cela la frappe en ce moment pour la première fois, juste parce que Thomas, à côté d'elle, insiste et semble la plaindre. C'est drôle, au couvent, on l'appelle Madeleine comme ça, sans aucun autre nom en plus. Il arrive aussi qu'on dise « Madeleine des sourdes-muettes », les fournisseurs surtout quand ils prennent un café à la cuisine, pas les religieuses, ni la Mère Supérieure. Ce n'est pas par méchanceté qu'ils la désignent ainsi, mais pour établir la distinction entre elle et une fille qu'ils connaissent et qui porte le même prénom, mais qui a un nom de famille. Une ou deux fois Madeleine a essayé d'en parler à soeur Gertrude, la seule personne qui lui manifeste depuis toujours une tendresse particulière, l'ayant connue toute petite.

Contrairement aux autres religieuses, soeur Gertrude sait plaisanter, rire et paraît même avoir du mal à garder le sérieux qui convient à sa robe noire et à sa cornette blanche. Sa figure ronde ressemble à une grosse pomme, ses petits yeux bridés expriment la joie de vivre et ses joues rouges la rendent différente des autres soeurs dont les visages sont plutôt anguleux et pâles. Mais, même avec soeur Gertrude, il n'est pas facile de parler dans ce silence qui règne généralement dans la maison. Et puis Madeleine n'a pas beaucoup de temps libre. Quand elle n'est pas aux cours, elle travaille. Elle frotte la longue rampe en bois, essuie les marches des escaliers qui brillent comme un miroir sous son gros torchon gris, malgré qu'elles soient à ce point nombreuses qu'elle a beaucoup de mal à les compter

jusqu'au dernier étage, et ramasse les poussières sur les meubles de la salle d'attente. Madeleine sait, car elle le sent, qu'on la tolère au couvent, et qu'en fait, sans l'intervention constante de soeur Gertrude, la Mère Supérieure n'hésiterait pas à l'envoyer ailleurs. Et Madeleine ne veut pas s'en aller parce que l'idée de quitter la maison des sourdes-muettes lui fait peur. Ailleurs, il y aurait certainement beaucoup de bruit, les gens lui parleraient, lui poseraient des questions comme le fait en ce moment Thomas et elle serait obligée de mentir ne sachant pas trop quoi leur répondre. Si on découvre notre absence, pense Madeleine, on va me chasser. La Mère Supérieure m'a déjà prévenue, l'autre jour, quand je suis sortie sans permission, que si je ne parviens pas à avoir une conduite irréprochable, j'irai dans un orphelinat. Je ne peux quand même pas trahir la confiance de Caroline et me défendre en racontant que cela fait des mois qu'elle soutire à sa tante des cennes noires pour qu'on puisse aller au Laurier-Palace !

- Nous devons rentrer tout de suite, dit Madeleine. Sans cela on va avoir des ennuis.

- Je t'accompagne, décide Thomas.

Des sirènes se mettent à hurler, plusieurs ambulances passent en trombe, puis une voiture de pompiers et une autre encore.

- Il y a des morts et des blessés, c'est une hécatombe ! crie l'homme qui court le long du trottoir.

Des portes s'ouvrent et des gens se précipitent comme s'ils craignaient de ne pas arriver à temps pour tout voir et tout entendre. L'incendie du Laurier-Palace se transforme ainsi en une sorte de spectacle. La foule désireuse de constater l'étendue du malheur d'autrui pour mieux se persuader qu'elle est bien en vie, à l'abri du drame qui ne peut concerner que les autres, se donne bonne conscience.

- J'ai toujours pensé que le cinématographe est une oeuvre de Satan, dit une vieille dame en pataugeant dans la neige et en s'appuyant sur sa canne pour ne pas glisser. On devrait défendre aux enfants la fréquentation de ces lieux douteux, pour ne pas dire plus, que sont nos cinémas. Ah, quelle époque ! De mon temps des malheurs pareils n'arrivaient pas. Ces inventions modernes ne sont qu'un moyen pour nous soutirer de l'argent et nous induire en tentation. Ils osent demander cinq cents du billet, pour une famille, c'est de l'argent !

Madeleine marche à côté de Thomas, tandis que Caroline sautille un peu en émettant des grognements de satisfaction, comme si déjà elle avait tout oublié. Forcément, elle n'entend ni les sirènes ni les bribes de conversations. Il fait beau et froid. Le ciel bleu, le soleil qui fait briller la neige donnent aux maisons du Carré Saint-Louis un aspect de gaieté. Pourtant, rue Sainte-Catherine, au Laurier-Palace, les sauveteurs dégagent des filles et des garçons brûlés, blessés, ou peut-être même morts. Madeleine a l'impression de revoir devant elle l'étroit passage envahi par les flammes et une peur rétrospective la fait frissonner. J'ai péché, pense-t-elle, mais la Vierge Marie a dû intervenir en ma faveur auprès du Bon Dieu.

- Bande de bons a rien, dit Thomas. Quand le feu a pris à l'église, chez nous à la campagne, on a sauvé tout le monde, même les enfants de chœur qui étaient là-haut. J'étais petit gars, mais je m'en souviens comme si cela venait à peine de se produire. En ville les gens ne savent rien faire. Ils sont trop habitués à compter sur les autres : les policiers, les pompiers, les ambulanciers... Papa nous répète souvent qu'il faut prendre exemple sur les premiers colons, ceux qui se défendaient contre les Sauvages, le vent, le froid et la forêt qui envahissait tout dès qu'ils cessaient de défricher et d'entretenir la terre. Sais-tu, Mado, si j'avais vécu à cette époque-là j'aurais été coureur de bois, chasseur, mais jamais fermier. Papa nous a raconté, à Joseph et à moi, que les incendies allumés par les Indiens détruisaient les maisons et les granges, tandis que les gens devaient se cacher pour ne pas se faire brûler vifs comme certains missionnaires. Il faut que tu viennes chez nous, Mado, et que je te présente à papa... Tu n'es pas fâchée que je t'appelle Mado ? demande-t-il en touchant son bras, tandis que sa voix semble chargée d'inquiétude.

- Mado, répète-t-elle, c'est joli... Pour se revoir, ça ne sera pas facile. On ne peut pas sortir comme ça de la maison sans permission, et les soeurs ne voudront pas que tu viennes me voir. Chez nous, il n'y a que des filles.

- On s'arrangera. Tu sais, moi je passe partout, même parmi les flammes, tu l'as bien vu tantôt. Plus encore, partout je suis reçu avec des égards dus à mes fonctions. Regarde-moi bien, Mado, je ne suis pas n'importe qui. Je travaille comme télégraphiste.

- Ah, s'étonne Madeleine, admirative, bien qu'en fait elle ne comprenne pas très exactement en quoi consiste ce métier.

- On s'en va, ordonne-t-elle à Caroline en la prenant par la main. On ne peut pas marcher comme ça, ensemble. Merci pour tout, ajoute-t-elle plus bas en baissant la tête devant Thomas qui lui fait face.

- À bientôt, lance-t-il joyeusement.

Les deux filles courent jusqu'au coin, longent le grand édifice gris et son mur de pierre, puis poussent la petite porte en arrière et pénètrent dans le corridor. Les odeurs de la cuisine dominent ici celle de l'encaustique. Madeleine a faim soudain. Une bonne faim familière qui chasse tous les autres sentiments et jusqu'à l'angoisse. La deuxième porte à présent et les voici au pied du grand escalier qui monte jusqu'au troisième étage où se trouvent les dortoirs. C'est à ce moment que Madeleine entend la voix de la Mère Supérieure, puis celle de la soeur économe qui s'éloigne. Elle essaie de faire reculer Caroline, mais il est trop tard.

- Où étiez-vous ? demande la Mère Supérieure. Allons, mes enfants ! Arrangez-vous et mettez des uniformes propres. Nous aurons une visite importante. Il serait bon, Madeleine, que tu nous récites quelque chose. Soeur Gertrude te dira quel texte il convient de choisir pour l'occasion. Dépêchez-vous !

Pensive, la Mère Supérieure caresse la tête de Caroline puis, d'un oeil critique, examine Madeleine.

- Tu as l'air d'une sauvagesse, constate-t-elle sèchement. Ce n'est vraiment pas une tenue digne d'une jeune fille chrétienne. Il est temps que tu cesses de te conduire comme une enfant. À ton âge j'avais la charge de mes frères et soeurs. J'étais l'aînée et, sur la terre, il y avait bien plus de travail qu'en ville. Pourtant, je ne me serais jamais permis d'apparaître devant mon père aussi décoiffée et aussi sale. Qu'est-ce que tu as sur la figure ? On dirait de la suie.

Madeleine frotte prestement sa joue avec sa main, fait la révérence réglementaire et commence à monter l'escalier aussi rapidement qu'elle le peut. Le visage en lame de couteau de la Mère Supérieure s'adoucit un peu, puis elle secoue la tête, reprend l'air sévère qui lui semble conforme à sa charge et à ses responsabilités et s'en va dans le petit salon vérifier que tout est en ordre.

Au dernier étage, sur le palier, soeur Gertrude met en rang les filles : les petites en avant, les plus âgées en arrière.

- Vite, dit-elle à Madeleine. Monseigneur vient d'annoncer sa visite. Il va arriver d'un instant à l'autre. Change-toi et lave le visage de Caroline. Je vous attends.

Madeleine se dépêche. Ses mains tremblent. Le peigne tombe par terre. Caroline, au lieu de l'aider, sourit aux anges et la contemple stupidement comme si elle était encore au Laurier-Palace en train de regarder le lointain écran. Au moment où elles la rejoignent, soeur Gertrude donne à Madeleine le texte d'un poème, lui murmure des paroles d'encouragement et se met à descendre, suivie des jeunes filles qui, à la sauvette, communiquent par signes.

Tout est calme et silence dans la grande maison, En bas, dans le petit salon, la Mère Supérieure reçoit déjà la visite de Monseigneur. Il est très énervé et la Mère Supérieure ne sait quelle attitude prendre, ne l'ayant encore jamais vu dans un état pareil.

- Des morts, répète-t-il, des petits corps calcinés, étouffés, des dizaines de victimes innocentes. On ne connaît pas encore le chiffre exact, mais selon ce qu'on vient de me rapporter il y en aurait au-delà d'une centaine. Les prêtres sont là-bas, en train d'administrer les derniers sacrements. Ce qui s'y passe est indescriptible, car il y a aussi les malheureux parents dont plusieurs n'avaient pas donné la permission à ces jeunes de se rendre au cinéma. Imaginez donc cela, ma Mère. Des jeunes de dix ans, hauts comme trois pommes, dans un lieu pareil ! C'est insensé ! Que vont-ils faire de notre jeunesse, ces marchands du temple ?

- Comment une pareille catastrophe a-t-elle pu se produire ? s'étonne la Mère Supérieure. Les enfants étaient particulièrement jeunes, mais ils n'étaient pas seuls, il y avait des placiers, des gens responsables, des préposés...

- Vous ne comprenez pas, ma Mère, se fâche Monseigneur. Ces théâtres appartiennent tous à des étrangers, des mécréants, des Syriens, des juifs et, en un mot, des gens que l'avenir de nos jeunes et leur sécurité ne préoccupent guère. Aujourd'hui, un drame vient de se produire sous nos yeux, à nos portes, mais il y a aussi l'influence insidieuse du cinéma américain, anglophone qui, elle, est constante. Les valeurs chrétiennes ne comptent pas pour ces gens qui produisent des films. Leur seul but : le profit ! Nos pauvres enfants sont condamnés à regarder et à entendre n'importe quoi. Pis encore ! On trouve parmi nous des parents négligents qui, pour se débarrasser de leurs jeunes, n'hésitent pas à les envoyer le dimanche, jour du Seigneur pourtant, voir ces horreurs.

Monseigneur étouffe d'indignation. La Mère Supérieure prend la cafetière, posée sur la petite table à côté d'elle, et remplit deux tasses.

- Un doigt de porto, propose-t-elle. Il me semble que cela vous ferait du bien, Monseigneur.

Il secoue la tête, en signe de refus, se lève et se met à marcher de long en large.

- J'ai besoin d'être sûr que vous saisissez bien le problème, ma Mère. Car ce que j'envisage, à partir de demain, c'est une grande campagne nationale. Je vais rencontrer le premier ministre et lui demander la formation d'une commission chargée d'enquêter sur cet horrible charnier du Laurier-Palace, mais même si on découvre qu'il n'y a pas eu négligence, cela ne saurait être considéré comme satisfaisant.

La Mère Supérieure pense à soeur Gertrude qui est derrière la porte, avec tous ces enfants si difficiles à tenir en place, aux religieuses qu'il faudrait réunir, pour qu'elles puissent saluer Monseigneur, aux familles qui attendent au parloir et se dit qu'il lui faut intervenir.

- Monseigneur, c'est le jour des visites. Les parents sont là et certains sont venus de loin. Ils ne sont pas nombreux, je vous l'accorde, mais ce n'est qu'une raison de plus pour les laisser rencontrer leurs enfants.

Surpris, comme arraché à une vision intérieure, Monseigneur pivote sur ses talons et sa soutane virevolte autour de ses jambes.

- Prenez vos dispositions, ma Mère, rétorque-t-il sur un ton tranchant. Je ne veux voir personne. Personne en dehors de vous.

- C'est bien, Monseigneur, s'incline la Mère Supérieure. Tout le monde sera déçu, mais je ne saurais m'opposer à votre désir.

Elle se lève prestement et sort, rejoint soeur Gertrude, échange quelques mots avec elle, à voix basse, et au même moment son regard tombe sur Madeleine. La suie, cette suie sur les joues de Caroline et cet air hagard qu'elles avaient toutes les deux... Ne revenaient-elles pas, par hasard, du Laurier-Palace ? Il faut tirer cette affaire-là au clair. S'il fallait que la petite soit obligée de témoigner, quelle honte pour la maison ! Oh non ! se promet la Mère Supérieure, cela ne se passera pas comme ça. Caroline ne parle pas, la malheureuse, mais Madeleine...

- Tu iras te confesser demain matin, décide-t-elle. Demain, à la première heure.

L'aumônier n'aime pas cela, pense-t-elle en retournant au salon, mais il faudra bien qu'il s'exécute et me répète ce que je dois savoir. Secret de confession ou pas, il sera suffisamment impressionné par ce qui vient de se produire aujourd'hui pour se rendre à ma demande.

- Reprenons, lui dit Monseigneur. À la suite de ce drame du Laurier-Palace, la bataille que nous allons mener aura pour but la fermeture, le dimanche, de tous les cinémas. Le jour du Seigneur est maintenant mieux respecté en Ontario, à Toronto, que chez nous. La Société Saint-Jean-Baptiste va nous appuyer, j'en suis certain, et les rédacteurs du *Devoir* vont se faire une obligation de nous aider dans notre tâche. Seule *La Presse* peut résister, parce qu'ils tiennent trop, eux, à avoir de la publicité, bonne ou mauvaise, peu leur importe ! Mais si le premier ministre Taschereau accepte de nommer immédiatement une commission chargée de faire enquête et s'il choisit pour la présider un de nos bons juges, cela n'aura aucune importance... Enfin, on verra plus clair demain... Ce que j'attends de vous, ma Mère, c'est votre expertise. Vous avez l'habitude de vous occuper des jeunes, vous les connaissez et mieux que quiconque vous êtes à même de juger ce qui leur convient et ce qui leur est préjudiciable. Il se peut qu'on vous demande une sorte d'opinion éclairée...

- Je suis à votre disposition, Monseigneur, rétorque la Mère Supérieure.

- Je compte sur vous, répète Monseigneur, tout en se dirigeant vers la sortie. Excusez-moi, mais j'ai tant à faire...

Dehors il fait nuit. Dans les rues de Montréal, les lampadaires à gaz sont déjà allumés. Devant le Laurier-Palace, il n'y a plus ni voitures de pompiers, ni ambulances, mais les rares passants s'attardent encore un peu pour mieux examiner la façade noircie par le feu, en hochant la tête et en échangeant des propos à voix basse. Au couvent, le repas du soir est terminé et les enfants sont couchés. Le silence absolu règne dans les pièces du rez-de-chaussée, dans les chambres, les dortoirs, et les corridors.

Terrassée par la fatigue, Madeleine ne parvient pas à dormir. Elle a peur. L'aumônier va-t-il lui donner l'absolution ou refusera-t-il ? Il n'est plus très jeune, le père Nantel, mais il semble beaucoup moins rigoriste que la Mère Supérieure.

Madeleine se tourne et se retourne dans son lit. La faute qu'elle a commise est très grave et elle en porte la responsabilité, puisque Caroline n'est qu'une enfant incapable de parler et d'entendre. Jésus, aide-moi, supplie Madeleine...

À l'autre bout de la grande maison, dans le quartier des soeurs, la Mère Supérieure se réveille au moment où l'aube grise commence à chasser la nuit. Elle dit sa prière et, comme il est très tôt encore, s'allonge sur le dos et ferme les yeux pour mieux réfléchir. Monseigneur ne peut pas avoir tort, pense-t-elle, mais en fait pour ces enfants, nos pensionnaires, le cinéma ce n'est pas une mauvaise chose. Bien au contraire. Les pauvres filles qui ne peuvent entendre la musique ont ainsi un moyen de se distraire. Il serait possible peut-être de tourner des bons films et de les montrer ensuite dans les couvents et les salles paroissiales. Les communautés pourraient même attirer ainsi des jeunes et des parents ce qui aurait des avantages divers et multiples. Au cours de la matinée, la Mère Supérieure continue de réfléchir à cette idée-là et se promet d'en parler, à l'occasion, à la Mère Provinciale, et c'est seulement plus tard, vers la fin de la journée, qu'elle lit le journal et se rend compte de la véritable étendue du désastre de la veille. Soixante-dix-sept enfants sont morts, dont vingt-deux ont été écrasés par la foule en panique !

« Plusieurs, note le journaliste du *Devoir*, tels les trois enfants de l'agent de police Boisseau, de Tétreaultville, étaient au théâtre sans la permission de leurs parents. »

Il ne faut pas que nous soyons éclaboussées par cette histoire, se dit-elle, en allant trouver le père Nantel à la chapelle. C'est dans la petite pièce attenante, qui sert de vestiaire, que leur conversation a lieu. Réticent, le père refuse d'abord de répondre à ses questions puis, face aux arguments qu'elle invoque, il cède.

- Eh oui ! dit-il, Madeleine y a été avec Caroline, mais cela fut fait en toute innocence. La pauvre petite a vécu des moments atroces dans cette fournaise. Dieu a bien voulu les épargner. N'est-ce pas une preuve suffisante que nous devons, nous aussi, leur pardonner...

- Il ne s'agit ni de punition, ni de pardon, constate sèchement la Mère Supérieure mais de la réputation de la maison. Elle ne peut plus rester ici. C'est impossible ! Je vais l'annoncer à soeur Gertrude et on va régler l'affaire au plus vite.

En bas, dans le grand hall d'entrée, Madeleine frotte avec application la rampe de l'escalier. La cire claire, légèrement parfumée au citron, pénètre dans le beau bois brun dont elle connaît chaque aspérité et chaque égratignure, ne serait-ce que la plus minuscule, parfaitement invisible pour les autres. Elle aime cette rampe, sa pente douce, sa largeur démesurée, rebondie légèrement au milieu, pour que les doigts d'une main pressée puissent y trouver meilleur appui. La toucher, la palper, la caresser calme l'angoisse, comme le contact d'une amie qui sait tout comprendre et tout expliquer. Ce matin, accroupie à genoux derrière la grille du confessionnal, Madeleine a pleuré, mais le père Nantel a su trouver des paroles apaisantes. Il lui a parlé du Dieu des chrétiens, Dieu de pardon et de miséricorde... Plus tard, cependant quand soeur Gertrude commença à l'interroger en examinant attentivement sa veste, Madeleine avait recommencé à avoir peur...

On sonne, la soeur portière ouvre et, dans la lumière claire de cette journée ensoleillée d'hiver, il y a la silhouette d'un adolescent, qui porte la casquette des télégraphistes. Madeleine reconnaît Thomas et se précipite, son torchon à la main, tandis qu'il tend à la religieuse un cahier en lui demandant de signer.

- Reste ici un instant, petite, dit la soeur en s'en allant au bureau de l'économe.

- On en a de la chance chuchote Thomas. Alors, pas de problèmes ?

- Je ne sais pas encore, répond Madeleine dans un souffle.

- Écoute, si jamais il t'arrivait quelque chose, n'oublie pas que je suis ton ami et appelle-moi. Voici mon adresse. C'est loin d'ici, mais comme c'est une boulangerie tu pourras toujours venir chercher du pain. Si je ne suis pas là, papa ou mon frère Joseph vont te dire où je me trouve. Tiens...

Il glisse dans la poche du tablier de Madeleine un morceau de papier plié en quatre, puis se redresse parce qu'on entend déjà le pas de la soeur portière dans le corridor.

- Souviens-toi, insiste Thomas, je peux tout et il ne faut pas hésiter à me le demander.

La lourde porte se referme, et Madeleine va rejoindre soeur Gertrude qui l'appelle.

- Tu veux un bonbon ? demande la religieuse en sortant de la poche de sa large jupe noire une boîte en métal. Allez, prends ! Il faut que je te parle, Madeleine. Tu es une grande fille à présent et il est temps que je t'explique certaines choses.

Madeleine relève la tête et plonge son regard dans celui de la soeur. Avec ses cheveux noirs et ses grands yeux bleus qui lui dévorent le visage, elle ressemble à la peinture suspendue à la chapelle, pense soeur Gertrude. Sainte Vierge, faites que je trouve les mots pour lui faire comprendre, sans la blesser, la volonté de la Mère Supérieure.

- Je suis à qui ? demande brusquement Madeleine, effrayée par sa propre audace.

Soeur Gertrude voudrait lui répondre : à moi, à nous, mais elle n'en a pas le droit.

- Nous ne le savons pas, dit-elle. Quelqu'un t'a déposée devant la porte. Juste là, à l'entrée principale. Tu étais toute petite et tu pleurais. Il faisait très froid. Nous t'avons fait baptiser sous le nom de Marie-Madeleine, en pensant à ta pauvre mère. Car tu sais, c'est très triste que de laisser son bébé ainsi, sans savoir ce qui va lui arriver. C'est moi qui me suis toujours occupée de toi. Notre Mère Supérieure, que tu n'as pas connue parce qu'elle est morte quand tu étais encore au biberon, a bien voulu m'autoriser à te garder dans cette maison. La voix de sœur Gertrude chavire un peu.

D'un geste maternel, elle attire Madeleine et la serre, puis la repousse un peu comme si elle craignait d'avoir commis un acte défendu.

- Tu sais, petite, la vocation chez nous, dans ma famille, c'était décidé en commun. Une soeur devait se marier, l'autre entrer en religion. C'est tombé sur moi et j'ai accepté. Je ne peux en vouloir à personne, mais au début j'ai eu du mal à m'y faire. Grâce à toi cela a été plus facile. Tu as toujours été gaie et joyeuse comme un pinson. Je te dois beaucoup, Madeleine, bien que tu ne t'en doutes pas. Allons, mouche-toi. Voilà, c'est mieux ainsi. Le passé c'est le passé. Dans l'immédiat, maintenant, il faut qu'on se sépare. Tu ne peux pas continuer à vivre ici avec des enfants infirmes, Ce n'est pas bon pour toi. Et puis tu as l'âge de travailler. Je connais une brave dame qui a besoin de quelqu'un à la maison. Je vais te recommander chaleureusement. Tu sais lire, écrire et compter, on ne t'apprendra pas beaucoup plus à l'école, alors autant commencer à faire ton chemin dans la vie.

Soeur Gertrude se retourne et regarde par la fenêtre de la salle de lavage où elles se trouvent, mais Madeleine sait que ses yeux sont pleins de larmes.

- Je reviendrai souvent, dit-elle, en surmontant sa propre peine. Je reviendrai vous voir, vous, ma soeur, parce que la Mère Supérieure je la déteste. Oui, parfaitement, je la déteste et elle me le rend bien.

Soeur Gertrude s'affole. On peut les entendre et puis c'est un grave péché que de penser des choses pareilles de la Mère Supérieure qui représente l'autorité et doit être aimée en tant que telle, sinon pour ses propres mérites qui sont nombreux. Madeleine se sent brusquement sûre d'elle et étrangement adulte. Oui, elle va s'en aller, elle va gagner sa vie et elle pourra alors dire ce qui lui plaît.

- C'est une hypocrite, notre Mère Supérieure, déclare-t-elle d'un ton péremptoire, bien qu'elle ne soit pas certaine de la signification du mot « hypocrite ». Quand elle me caresse les cheveux, je sais, je sens que c'est pour mieux cacher son envie d'être débarrassée de moi. Madeleine se dresse sur la pointe des pieds, embrasse brusquement soeur Gertrude sur les deux joues et s'enfuit en étouffant ses sanglots.

* * *

- Madeleine, où es-tu ? Madeleine, viens m'aider. Madeleine...

Elle court ! Tantôt il s'agit de monter au premier et tantôt de descendre à la cave. Madame Pouliot a constamment besoin de sa présence et jamais au même endroit puisqu'elle se déplace d'une pièce à l'autre, débordée, surmenée et comme incapable de ramasser ses affaires, ses vêtements et surtout ses idées. Cela fait plus d'un an que Madeleine travaille pour la famille Pouliot et pourtant elle ne parvient pas à s'habituer. On a beau l'appeler des dizaines de fois par jour, quand elle entend crier son nom elle sursaute. Après le silence du couvent, la maison lui semble bruyante, désordonnée, mal organisée et envahie par une saleté contre laquelle elle livre en vain une lutte farouche. Il y a d'abord les enfants. Ils sont quatre : trois garçons et une fille. Madeleine se lève à six heures, prépare le déjeuner, réveille tout ce petit monde, le lave, l'habille et l'expédie à l'école. Madame Pouliot qui lutte contre un embonpoint envahissant, se contente d'un café, puis se met à fouiller dans les armoires.

- Tu sais, Madeleine, je ne me sens pas bien, c'est comme si j'avais un trou, là, dans le ventre. Il faut absolument que je grignote quelque chose, sinon je vais me trouver mal. Cela ne sert à rien de se rendre malade, n'est-ce pas, ma fille ?

Ensuite, au moment où Madeleine commence à faire le ménage des chambres, la voici qui l'appelle pour l'aider à s'habiller. Cela prend une petite heure, parfois plus, mais jamais moins. Dans son for intérieur, Madeleine appelle cela « tourner en rond ». Madame Pouliot tourne en rond, les enfants tournent en rond quand ils rentrent de l'école et cette course folle ne se termine que tard le soir, quand monsieur Pouliot revient de la banque. Georges Pouliot est tout le contraire de sa femme. Grand, mince, grave, il parle lentement, comme s'il tenait à peser chaque mot qu'il prononce. Forcément, il a des responsabilités écrasantes, de l'avis de sa femme, et doit lutter sans cesse contre les envieux et les méchants désireux de lui ravir son poste. Gérant général à la banque, il rêve d'en devenir le président, mais pour cela il lui faut avoir des relations non seulement dans le milieu francophone, mais aussi dans le milieu anglophone, ce qui est une gageure en soi.

- Ajoute à cela, ma fille, que le clergé d'ici se méfie de Georges parce qu'il n'est pas né à Montréal, lui qui est venu au monde à Trois-Rivières, et tu comprendras, explique madame Pouliot à Madeleine, pourquoi il faut absolument qu'il se nourrisse bien.

Madeleine l'écoute d'une oreille distraite, puisqu'elle ne cesse jamais de réfléchir à ce qui lui reste à faire, à ce qui est le plus urgent, à ce qui peut attendre et à ce qu'il convient de terminer tout de suite. Quand soeur Gertrude l'avait présentée à madame Pouliot, celle-ci n'était pas certaine de vouloir la prendre à son service.

- Trop jeune, trop inexpérimentée, avait-elle conclu.

Mais la soeur n'avait pas voulu capituler. Poussée par la Mère Supérieure, elle était bien décidée à mener rondement l'affaire, espérant épargner ainsi à Madeleine le risque d'un placement dans une institution. Ce qui avait convaincu finalement madame Pouliot que Madeleine serait capable de tenir sa maison, c'était le fait qu'elle n'aurait à lui payer que cinquante cents par mois et à lui donner un dimanche après-midi de libre. En échange, soeur Gertrude avait exigé qu'on autorise Madeleine à aller à l'église chaque fois qu'elle le demanderait et qu'on surveille étroitement ses pratiques religieuses. Pas question de ne pas assister à la messe tous les dimanches, peu importe l'heure il va sans dire, mais de préférence tôt le

matin pour que cela ne perturbe pas la bonne marche de la fête dominicale familiale. Madame Pouliot a tenu parole. Madeleine ne mange pas de viande le vendredi et ne manque jamais la messe, mais à l'opposé elle n'a pas encore eu droit à un après-midi libre, parce que sa patronne craint de la laisser sortir seule.

- Tu es comme notre fille à présent, répète-t-elle à l'occasion, et il est évident que jamais je ne permettrais à nos enfants, quand ils auront ton âge, d'aller dans la grande ville, comme ça, à leur guise. Regarde moi, je suis mariée, j'ai quatre enfants et pourtant l'idée ne me viendrait pas de sortir sans mon mari. Ce n'est pas convenable pour une femme et c'est dangereux pour une jeune fille comme toi.

Parfois, Madeleine pleure silencieusement le soir, la tête enfouie dans son oreiller. Elle voudrait bien revoir soeur Gertrude, mais surtout aller à cette adresse que Thomas avait glissée dans sa main, il y a longtemps, à l'époque où elle avait encore le temps de faire des bonshommes de neige avec Caroline et avec les autres. Le petit papier froissé, usé, ne la quitte pas. Elle le garde sur elle, comme un talisman.

- Madeleine, on sonne à la porte.

Penchée sur la rampe de l'escalier, madame Pouliot, en robe de chambre, l'appelle de sa voix la plus stridente. Madeleine se dépêche d'ouvrir. C'est un chauffeur de taxi. Il lui tend une lettre et s'en va à la hâte.

- Donne, dit Rose Pouliot derrière son dos.

Elle s'empare de l'enveloppe, l'ouvre et sort des billets de banque.

- Oh, comme c'est bien, crie-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre, comme le font parfois les enfants. Oh, je ne pensais pas qu'ils me devraient tant ! Tiens, petite, voici un cadeau pour toi. Une belle pièce de vingt-cinq cents. Achète-toi quelque chose avec ça. Je sors. Tu n'as qu'à mettre la table. Monsieur ne sera pas là avant sept heures et les enfants vont rentrer tard parce qu'ils passent la veillée chez ma mère. Je me dépêche. À tout de suite.

Rajeunie, heureuse, Rose Pouliot parvient, contrairement à son habitude, à s'habiller en un clin d'oeil, et déjà la voilà partie. Madeleine se détend, prend ses aises, place les chandeliers en argent sur la grande table de la cuisine et se met à les frotter. La pièce de vingt-cinq cents, posée devant elle, a un air de richesse qui lui fait plaisir. Bientôt ses économies vont dépasser dix dollars. Une vraie fortune.

ne ! Pauvre madame Pouliot, elle a quand même bon coeur, pense Madeleine. Monsieur Pouliot tient les cordons de la bourse. C'est lui qui chaque semaine, le vendredi soir généralement, fait les comptes. Il prend le gros cahier où sa femme inscrit les dépenses et les additionne. Ensuite il avale un doigt de cognac en faisant des remarques sur la cherté de la vie et sur le gaspillage inconsidéré de son épouse.

- Je ne comprends pas pourquoi tu achètes autant de savon, dit-il, ma mère fait son propre savon. L'argent ne tombe pas du ciel ces temps-ci. Je dois le gagner, moi, tu ne sembles pas t'en apercevoir.

Madeleine sait que, pour avoir un dollar en poche, sa maîtresse est obligée d'avoir des ententes avec la compagnie de taxi. Deux fois par semaine, elle sort pour aller tantôt chez sa mère et tantôt chez sa soeur. Selon monsieur Pouliot, il n'est pas convenable, étant donné leur rang, qu'elle prenne le tramway ; elle est donc autorisée à faire le trajet en voiture. Ce qu'il ignore c'est que sa femme s'en va à pied et que la compagnie de taxis, moyennant une certaine ristourne, expédie son relevé, toujours le même, puis lui verse la différence. Quand un beau matin, Rose Pouliot l'a raconté à Madeleine, en prenant un café à la cuisine, son coeur a bondi dans sa poitrine et depuis elle n'a jamais cessé de la plaindre. Le mariage est une sorte de prison, où toute femme doit néanmoins pénétrer sous peine de devenir une personne à laquelle les voisins refusent de donner la main, pense Madeleine.

- Quand j'ai rencontré Georges, lui a raconté Rose Pouliot, je n'avais que cinq ans. On habitait la même rue. Son père avait une usine où on fabriquait des clous, tandis que le mien travaillait à l'Hôtel de ville. Pour nous, en comparaison, ils étaient des gens riches. Si mon père n'avait pas hérité notre maison des parents de ma mère, nous n'aurions jamais pu vivre dans ce quartier-là. Chez eux, il y avait toujours des bonnes choses à manger, nous y allions souvent prendre une tasse de chocolat avec un morceau de tarte, tandis que chez nous on ne parlait que d'économie et on louait des chambres à de prétendus parents éloignés qui, en fait, n'étaient que des locataires. Alors, quand j'ai eu seize ans et que Georges m'a montré un peu d'intérêt, ma mère a tout de suite dit que je devais l'épouser. Cela peut te sembler loin, puisque j'ai quatre enfants à présent qui vont à l'école, mais moi je m'en souviens comme si c'était hier. Oh, la nuit de noces... J'aurais voulu être morte... Tu sais, petite, ne te marie pas. Tu es bien mieux chez nous. Au

moins tu as ton propre lit pour dormir, tandis que moi, là-haut... Enfin... C'est un bon mari. Il ne boit pas, ne sort pas et s'occupe de son affaire. Il a une situation, manifeste beaucoup de respect pour ma famille et ne joue pas aux cartes. Que peut-on demander de plus ? Il est vrai qu'il est très économe, mais il travaille beaucoup et il faut savoir le comprendre. Moi, j'ai tout ce qu'il me faut, je ne peux pas me plaindre, seulement, parfois, j'essaie d'avoir quelques sous, juste pour mes dépenses, pour faire un petit cadeau à ma soeur, ou acheter une babiole. Pour ces arrangements avec la compagnie de taxis mon confesseur ne m'accable pas trop. Ce n'est pas malhonnête, selon lui. En fait, je gagne cet argent en marchant, au lieu de me prélasser sur les coussins d'une voiture et, en plus, c'est bon pour la santé.

Madeleine soupire, va porter les chandeliers sur le buffet de la salle à manger et s'arrête un peu devant la fenêtre. Il fait beau dehors. Les derniers rayons d'un soleil d'automne jouent sur les feuilles des arbres devenus rouges. Le mois de septembre touche à sa fin. Dans deux mois ce sera Noël et Madeleine trouvera, comme chaque année, un bas de laine rempli de bonbons au chocolat que Rose Pouliot placera pour elle devant la cheminée du salon. Elle voudrait tant pouvoir aller jusqu'à la rue Saint-Denis, revoir soeur Gertrude, mais les patrons trouvent cela trop loin et jamais elle ne parviendra à obtenir la permission. Pourtant Rose Pouliot se débrouille, bien que ce soit une femme mariée, alors comment se fait-il qu'elle, qui est en principe une fille libre, ne puisse en faire autant ? Cette idée frappe Madeleine et lui donne du courage. Tout en préparant le souper, Madeleine se met à échafauder des plans. Il est stupide qu'avec Caroline elle ait réussi autrefois à aller au cinéma Laurier-Palace et que maintenant, bien qu'elle ait quand même deux ans de plus et reçoive des gages, elle se laisse dominer au point de ne plus savoir de quoi le monde peut avoir l'air en dehors des murs de cette maison qu'elle habite et dont elle prend soin et de l'église toute proche. L'église, pense Madeleine, et si au lieu d'aller à la messe, je prenais le tramway et m'en allais jusqu'à la rue Saint-Denis, cela me donnerait une heure, ou peut-être même un peu plus. Plongée dans ses réflexions, la jeune fille sursaute en entendant la clef tourner dans la serrure de la porte d'entrée. C'est monsieur qui revient du bureau, beaucoup plus tôt que d'habitude, et Madeleine se précipite dans l'antichambre pour l'aider à enlever son manteau et son chapeau. Il lui tend le parapluie, qu'elle place dans un coin, et puis la regarde comme s'il ne l'avait jamais vue auparavant.

- Madame est sortie, dit Madeleine et les enfants sont chez la mère de madame.

- Ah ! constate pensivement Georges Pouliot, apporte-moi donc un thé au salon. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie d'un thé.

Madeleine court à la cuisine. Vite le plateau, la théière, la tasse, le sucre, un morceau de citron... Quand Madeleine entre dans le petit salon, monsieur est déjà installé dans son fauteuil recouvert d'une housse à fleurs roses et bleues, les pieds sur le tabouret placé devant lui, un carnet sur les genoux et un crayon à la main. Pourtant ce n'est pas samedi et jamais en semaine il ne travaille à la maison.

- Tu sais, Madeleine, dit-il en la regardant fixement, je crois que nous allons avoir une automobile.

Un sourire espiègle, qui creuse de minuscules fossettes dans ses joues soigneusement rasées, accompagne ses paroles. Il paraît ainsi beaucoup plus jeune, étrangement avenant, et Madeleine pense soudain que Rose Pouliot a tort de considérer son mari comme une sorte d'étranger auquel il faut cacher des arrangements avec une compagnie de taxis. Si elle savait s'y prendre, il serait peut-être différent. Il pourrait même devenir aussi gentil que... Faute de comparaison, elle réfléchit un instant puis, bêtement, se souvient de Thomas et de la couleur de ses yeux.

- Tu aimes les pommes ?

Ébahie, Madeleine se tient debout ne sachant quelle attitude prendre. Au couvent, soeur Gertrude lui parlait, mais les autres religieuses échangeaient des propos entre elles, comme si sa petite personne était parfaitement transparente. Et ici, dans cette maison, c'est la même chose. Quand elles sont seules, madame Pouliot lui raconte ses secrets, mais ne parle pas avec les enfants autrement que pour leur demander de se laver, de bien se tenir à table, ou d'aller faire leurs devoirs. Pendant les repas, monsieur et madame se taisent, ce qui est gênant pour le service puisqu'il suffit que Madeleine laisse tomber une petite cuillère ou une fourchette, pour que les têtes se tournent de son côté... C'est un peu plus gai à la cuisine, quand Madeleine sert les enfants, mais eux au lieu de se parler se chamaillent jusqu'à ce que madame se fâche, craignant qu'ils ne cassent la vaisselle.

- Allons, réponds-moi, aimes-tu les pommes ? insiste Georges Pouliot.

- Oui, parvient à articuler Madeleine.

- Bon, écoute-moi attentivement. Je te propose quatre pommes, belles grosses et juteuses, mais je t'offre en même temps une alternative. Au lieu de les prendre tout de suite tu peux attendre une semaine et là, si le nombre de pommes augmente dans la chambre froide, tu en auras huit, mais si au contraire elles se détériorent tu n'auras rien. Qu'est-ce que tu choisis ?

- Les quatre pommes tout de suite.

- Réfléchis bien. C'est très important ce que je te demande. Tu ne te doutes pas à quel point c'est important !

Madeleine froisse inconsciemment son tablier, se concentre, puis maintient sa décision. Quatre pommes tout de suite. Comme soulagé, le patron se lève, va jusqu'à l'armoire, sort une bouteille de scotch et se verse un peu de liquide jaune dans un verre, puis se tourne brusquement et toise Madeleine.

- À partir du mois d'octobre, ma fille, tu vas gagner quatre dollars. Aurais-tu un autre désir ? Quelque chose à quoi tu rêves, un vœu ?

- Oui, je voudrais avoir un dimanche libre. Une journée entière à moi pour aller en ville, avoue très vite Madeleine, de crainte qu'il ne se ravise et ne cesse de l'écouter.

Georges Pouliot se passe la main sur le front, avale d'un trait son scotch et lui sourit.

- Accordé. Je vais te donner le premier dimanche de novembre. J'ai l'intention d'emmener la famille chez moi, à Trois-Rivières. Cela fait longtemps qu'on n'y est pas allés. Mes oncles et mes tantes seront contents. Tiens, au fait, on partira samedi matin et on reviendra dimanche soir.

Il repose son verre, hésite un moment, toujours debout, faisant face à Madeleine, puis répète à voix basse :

- Pour cette affaire de pommes, tu es absolument certaine de ton choix.

- Oui, monsieur.

C'est fini. Les portes claquent, les enfants arrivent. Rose Pouliot, inquiète, rentre peu après, tandis que le patron est déjà là-haut dans son cabinet de travail, d'où il ne sortira qu'au moment où le souper sera servi. Madeleine allume le feu sous le

poêle, puis se met à éplucher les pommes de terre en se demandant s'il tiendra parole. Pour la première fois elle a quelque chose à attendre et à espérer...

Une semaine plus tard, un soir, arrive un visiteur inhabituel. C'est un monsieur grave, âgé, qui parle anglais. Intimidée, Madeleine l'introduit immédiatement au salon et court chercher monsieur Pouliot. Ensuite ils s'enferment ensemble et, quand Madeleine apporte les rafraîchissements, le patron lui dit de poser le plateau et de partir, avec cet air agacé qui la rend nerveuse. Elle remarque pourtant que l'inconnu est rouge de colère et qu'il semble avoir du mal à se retenir. À nouveau la sonnette retentit. Cette fois-ci c'est maître Lauzon, l'avocat qui est déjà venu quand madame Pouliot a reçu pour le dernier anniversaire de monsieur. Derrière les portes fermées du salon, il y a maintenant des voix qui montent, comme s'ils se disputaient, puis, brusquement, l'inconnu sort en criant quelque chose en anglais. Georges Pouliot et maître Lauzon se tiennent dans l'antichambre.

- Vous n'auriez pas dû vous entêter, Georges. Vous risquez votre poste. Si McComber le demande, l'assemblée des actionnaires va certainement voter votre renvoi. Je n'ai pas besoin de vous le dire, vous le savez certainement vous-même. Il a des intérêts dans les chemins de fer, dans les exploitations minières et son affaire marche bien. C'est un très gros actionnaire, il habite Westmount et il est anglais. Votre façon de le traiter n'était vraiment pas appropriée. Vous n'aurez pas été assez diplomate, mon cher, et pourtant votre poste exige du doigté et du tact. Franchement, je ne vous aurais jamais cru capable de pareille brutalité.

- Je vends, et si cela déplaît à McComber, c'est tant pis pour lui. Je n'ai pas l'intention non plus de cesser de conseiller à nos clients de faire la même chose. La montée des cours est trop spectaculaire, trop de gens jouent sur marge, cela va tourner mal et je tiens à leur épargner des pertes et des faillites.

- Le président va vous désavouer...

- Certainement pas. J'ai discuté longuement avec lui et il est convaincu.

- Vos arguments n'auront aucun poids dès que McComber lui signifiera son mécontentement. Il est capable de retirer ses fonds. Écoutez, Georges, je vous aime bien, mais vous savez comme moi que nous, les Canadiens français, nous n'avons pas la bosse des affaires, tandis que lui a cela dans le sang.

- Quand je prends une décision, conclut Georges Pouliot, je ne recule pas. Inutile d'insister, j'irai jusqu'au bout. Je vous rappelle par la même occasion que je ne partage pas votre admiration pour McComber. Il fait fructifier une fortune qu'il a acquise grâce aux largesses du Gouvernement fédéral. Les libéraux l'appuient, lui accordent des terres, des prébendes et des avantages divers et ses amis de Londres font le reste !

Visiblement ahuri, maître Lauzon s'arrête comme figé, son manteau sur le dos et son chapeau à la main. jamais encore il n'a entendu Georges Pouliot parler avec une pareille franchise. Banquier jusqu'au bout des ongles, dans son mutisme même, cet homme qu'il connaît depuis des années lui avait semblé jusqu'à présent soumis, obéissant et besogneux. Toute sa carrière passée était due en fait à cette souplesse, cette capacité de paraître distingue, mais profondément respectueux des gens du pouvoir et des gens de l'argent, cet art aussi de se fondre dans un groupe canadien-anglais sans détonner ni par ses manières, ni par son accent. Et voilà qu'il découvre soudain en lui un homme différent, déterminé, critique et autoritaire.

- Cela finira mal pour vous, dit-il en pesant ses mots, et je ne tiens pas à ce que cela rejaillisse sur moi. Nous ne sommes pas nombreux à la banque aux échelons supérieurs, nous les Canadiens, et si les communautés religieuses nous refusent leur confiance nous serons automatiquement éliminés. Vous êtes fou, Georges. J'ai le regret de vous le dire en toute franchise. Complètement fou...

La porte claque. Georges Pouliot revient au salon et annonce à Madeleine qu'il sort et ne reviendra pas pour le souper. Rose Pouliot, se contente d'un thé avec des biscottes, les enfants se chamaillent un peu, puis le silence s'installe dans la maison. Cette nuit-là, Georges Pouliot a dû rentrer très tard, parce que Madeleine ne l'a pas entendu bien qu'elle ait eu du mal à s'endormir.

Des semaines mornes suivirent ces événements. Octobre fut pluvieux, mais lui sembla beau parce qu'elle ne cessait de compter les jours qui la séparaient encore de ce premier dimanche de novembre, sa grande journée de liberté. Le premier octobre, tel que promis, le patron lui a remis quatre dollars et Madeleine, rouge de plaisir, les a rangés dans une boîte, tel un cadeau.

- Prie pour que ton affaire de pommes marche, a murmuré Georges Pouliot, parce qu'elle a bien plus d'importance que tu ne peux te l'imaginer. Ah, oui, autant

te le dire, tu es pusillanime, le sais-tu ? C'est ce qu'on dit des gens qui préfèrent quatre pommes tout de suite, au lieu d'attendre d'en avoir éventuellement plus. Il semble même, d'après ces messieurs, que c'est notre caractéristique nationale, à nous, les Canadiens français.

N'ayant pas compris Madeleine oublia cette conversation, et puis, soudain, un jeudi soir, le 24 octobre très exactement, il arrive un événement tout à fait inusité. Il est plus de minuit quand elle se réveille en sursaut. Il y a du bruit au salon. Quelqu'un a allumé les lumières et marche de long en large. Elle s'habille à la hâte. Georges Pouliot est là, seul, la bouteille de scotch dans une main et un verre dans l'autre.

- Ah, te voilà, lui dit-il. Petite fille pusillanime, nous sommes en train de gagner ! Les cours s'effondrent. C'est le début de la débandade. Je ne me suis pas trompé. J'avais raison. Remarque, je sais déjà que c'est le président qui va tirer toute la gloriole de cette affaire, bien qu'il n'y soit pour rien. Il était malade et enfermé chez lui pendant ces dernières semaines, et c'est grâce à cela que j'ai pu mener mon opération comme je l'ai voulu. Tu sais, ce matin même j'ai eu le plaisir d'avoir dans mon bureau le cher maître Lauzon. Il m'a supplié de vendre ses actions. Il avait peur. Il suait à grosses gouttes. Pusillanime, comme un Canadien... Eh bien vivent les Canadiens ! Je bois aux Canadiens francophones, catholiques et ignorants en affaires. Je bois à la santé de tous mes compatriotes qui ont refusé de spéculer jusqu'au bout. Je bois à notre présent et à notre avenir ! Les actions de Consolidated Smelters ont perdu cent points aujourd'hui et McComber sera lavé. Encore quelques jours et son portefeuille d'actions ne vaudra plus rien. Rien du tout... Bravo, Madeleine !

- Mais, Monsieur, proteste faiblement Madeleine, je ne sais même pas de quoi vous parlez.

- Ne fais pas attention. Ne t'affole pas. C'est justement cela qui est merveilleux. Tu n'as pas d'instruction, mais tu as le gros bon sens de tes ancêtres. Vois-tu, cela faisait longtemps que je me doutais que quelque chose de terrible arriverait, mais je n'osais pas me faire confiance. Tu as confirmé, sans le savoir, mes prévisions. Allez, va te coucher et laisse-moi seul. J'ai toujours vécu seul et c'est seul encore que je tiens à fêter ma victoire !

Il ne me reste plus qu'un dimanche, le prochain sera à moi, se dit Madeleine en se recouchant dans son lit. Monsieur était bien étrange tantôt. Il faut croire qu'il a trop bu. Je ne l'ai jamais vu comme ça et madame serait très étonnée, si elle pouvait nous entendre. Tout en s'endormant, elle ne peut s'empêcher de penser que Rose Pouliot ne sait pas apprécier son mari. Monsieur est bien séduisant quand il se met à parler tout en buvant, se dit-elle, puis très vite elle récite sa prière pour chasser ses mauvaises pensées. Le lendemain, vendredi, Georges Pouliot passe en coup de vent et annonce à sa femme qu'il sera absent en fin de semaine. Oui, un voyage d'affaires à New York. Sa place est réservée sur le train de nuit et il faut qu'on prépare sa valise. Rose court d'une armoire à l'autre, ouvre les tiroirs, appelle Madeleine, tandis que les enfants entourent leur mère et la dérangent. Au moment du départ il y a juste un baiser sec que Georges Pouliot dépose rapidement sur les visages qui se tendent vers lui. Il a retrouvé sa froideur et sa retenue habituelles, mais Madeleine a droit quand même à un de ses rares sourires qui le font paraître si différent et si jeune. Quand il revient, le mercredi soir, il a l'air fatigué et comme absent.

- À New York, la bourse vient de s'effondrer, dit-il à sa femme en feuilletant *Le Devoir*. J'ai apporté les quotidiens américains. Là-bas, c'est la panique, mais chez nous on ne réalise pas encore l'étendue du désastre. Je verrai bien demain, au bureau, où ils en sont nos chers optimistes qui s'acharnent depuis des semaines à me contredire.

Rose Pouliot voudrait dire quelque chose, poser des questions, mais comme s'il ne s'adressait qu'à lui-même son mari disparaît déjà derrière la porte de son cabinet de travail. Non, il n'a pas faim. Il a mangé dans le train.

Je ne me marierai jamais, ce n'est pas drôle d'être traitée comme ma patronne, pense Madeleine, tout en vidant la valise et en suspendant le costume. Au moment où elle décide que le pantalon doit être repassé et qu'elle l'emporte à la buanderie, on sonne.

- Je n'y suis pour personne, lui crie Georges Pouliot, qu'on me laisse tranquille.

Madeleine court ouvrir et s'efface devant monsieur McComber. Les cheveux en bataille, le visage rouge, son gilet et son veston déboutonnés, il est hagard.

- Pouliot, où est Pouliot, je veux le voir tout de suite. Vite ! Il n'y a pas un instant à perdre !

Il tient dans sa main droite un paquet de papiers qu'il agite devant lui. Surprise, Madeleine recule et McComber monte comme s'il devinait que le patron est justement là-haut, tandis qu'elle reste clouée sur place ne sachant que faire.

- Calmez-vous, je vous en prie, dit Georges Pouliot de sa voix traînante. Descendons au salon. Venez !

McComber lance les papiers sur la table à café, la cordelette cède et ils se répandent partout sur le tapis et sur le plancher, telles des feuilles mortes que le vent charrie à l'automne.

- Georges, il faut négocier, transiger, changer les dates, mais il faut faire quelque chose, n'importe quoi. Vous revenez de New York, vous devez savoir... Il doit y avoir un moyen, un truc, un tour de passe-passe... je n'ai pas d'objection à vous récompenser. Vous allez avoir votre part, Georges. Un cadeau personnel. Cela restera entre nous... Je suis prêt à tout, Georges !

- Il n'y a rien à faire, monsieur, dit Georges Pouliot en se penchant pour ramasser les papiers.

- Laissez, crie McComber. Ce ne sont plus des certificats d'actions. Il y a une semaine ils valaient une fortune et voilà que ce ne sont que des... On peut tapisser les murs avec cela, ou faire du feu... Georges !

- À New York, j'ai vu un financier qui a tout cassé dans son bureau. Ils ont dû lui mettre la camisole de force. Celui-là reviendra peut-être à lui, mais pour d'autres il est déjà trop tard. C'est une épidémie de suicides ! Les faillites se succèdent. La panique gagne les milieux de l'industrie et du commerce. Tout le monde est touché. La voix de Georges Pouliot est calme et monocorde.

- C'est une catastrophe qui va avoir des conséquences incalculables. Je prévois, des fermetures d'usines et des mises à pied de milliers de gens. Chez nous, comme aux États-Unis, les cours de certaines valeurs vont descendre à zéro. Vendez, si vous le pouvez et vendez à n'importe quel prix. C'est le seul conseil que je peux vous donner.

- J'ai essayé, avoue piteusement McComber, en se laissant tomber sur une chaise, mais je ne trouve plus d'acheteurs. C'est impossible, il y aura une révolution, je ne peux être ruiné ainsi du jour au lendemain sans que...

- Non, rétorque Georges Pouliot, il n'y aura pas de révolution. Les chômeurs vont quitter les villes et retourner travailler sur la terre. Ça sera terrible, mais il y aura une issue. Le pays est vaste, riche...

- Voyons Georges, vous rêvez. C'est la fin, la catastrophe, l'écroulement. Moi, je suis ruiné, mais je ne suis pas le seul ! Mes associés, mes amis, des gens respectables, des gens qui bâtissaient cette ville, n'ont plus rien. Oh ! comme vous aviez raison de vous méfier de cette montée des cours... J'aurais dû vous écouter, suivre vos conseils, mais je ne le pouvais pas, je m'étais engagé. Je suis allé trop loin... Personne ne pouvait prévoir qu'un pareil malheur allait arriver. Personne ! Tout cela c'est la faute de New York. Ce sont les financiers américains qui nous ont entraînés dans cette aventure. Georges, je dois une fortune, j'ai joué sur marge et maintenant je ne parviens même plus à hypothéquer ma maison pour rembourser, ne serait-ce qu'en partie. Je suis un honnête homme, je viens d'une famille où on a l'habitude de respecter ses engagements à la lettre, je me dois de défendre notre nom ! Georges, il me faut de l'argent et tout de suite, un prêt à long terme... Je rembourserai, je rembourserai jusqu'au dernier sou, parole de McComber ! Vous me croyez, n'est-ce pas ?

- Oui, monsieur, dit Georges Pouliot et je suis certain que la banque va faire ce qu'elle pourra, mais il s'agit de sommes telles que...

- Écoutez, se fâche McComber, je suis encore membre du Conseil d'administration, j'ai un certain poids dans cette société et je suis sûr que le président saura en tenir compte.

- Oui, monsieur, répète Georges Pouliot.

McComber se calme un peu, se passe la main sur la figure, se lève, regarde les papiers, les prend dans ses mains, les examine de plus près, puis brusquement, se met à les déchirer. Les feuilles épaisses se tordent entre ses doigts, se froissent, mais ne cèdent pas.

- Laissez-cela et rentrez chez vous. La nuit porte conseil. Demain, à la première heure, je serai à mon bureau. Je vous préviens cependant que je ne crois pas qu'on puisse...

- Vous êtes gentil, soupire McComber. Inutile de me traiter comme un enfant ! Je sais que je suis ruiné, mais je vais sauver ma réputation et celle de ma famille. C'est tout ce qui importe, en fait. Je voudrais juste comprendre... Car je ne comprends pas, Georges, ou plutôt je ne parviens pas à me persuader qu'une catastrophe pareille a pu vraiment se produire. Je ne suis plus très jeune et je me suis habitué à considérer que notre système était le meilleur du monde. Ce krach de la bourse de New York me paraît la pire des injustices ! Nous n'avons pas mérité cela !

- À vous entendre, rétorque Georges avec une certaine impatience, on a l'impression que nous venons de subir un châtiment collectif, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les spéculateurs ont été voraces et imprudents et nous sommes tous leurs victimes, à divers degrés.

On sonne à nouveau. Cette fois-ci c'est maître Lauzon. En voyant McComber, il a un mouvement de recul, mais déjà Georges Pouliot vient à sa rencontre.

- Apporte-nous de la glace, Madeleine, dit-il et elle a l'impression qu'il lui fait en même temps un clin d'œil. Tu peux te coucher, ajoute-t-il, je n'aurai plus besoin de toi.

Madeleine retourne à la cuisine et remarque en passant que Rose Pouliot, cachée dans l'ombre du corridor, fait signe à son mari.

- Sommes-nous ruinés, nous aussi ? demande-t-elle à voix basse.

- Non, lui répond Georges Pouliot, je n'ai jamais joué sur marge et j'ai vendu mes actions à temps. C'est justement cela qu'ils ne me pardonnent pas !

* * *

Les petites sont en train de jouer dans la cour, tandis que les plus âgées discutent en utilisant le langage des mains. Fort heureusement un mur les protège des regards de curieux aux yeux desquels elles pourraient paraître risibles. Les enfants entourent la religieuse.

- Tu veux voir soeur Gertrude, s'étonne-t-elle, mais elle n'est plus avec nous depuis un an. Tu ne le savais pas ? Eh oui, elle est partie à Québec. Tu n'es pas venue à pied par ce temps-là de bien loin, j'espère ? Caroline ? Caroline est retournée vivre avec sa famille à la campagne. Son oncle et sa tante ont décidé de la prendre.

Madeleine lance quelques boules de neige, tout doucement, pour ne pas faire de dégâts, aide la religieuse à organiser une ronde, puis s'en va. Elle n'est même pas déçue, c'est juste une sorte de vide, comme si on venait de lui enlever quelque chose qui lui appartenait depuis toujours. Je suis riche, pense-t-elle, en sortant son porte-monnaie, assez riche pour me permettre d'aller au cinéma non pas une fois, mais plusieurs. Cette certitude l'aide à refouler les larmes qui brouillent sa vue. Soeur Gertrude et Caroline parties, le seul lien qui lui reste avec cette ville, ces rues et son propre passé, c'est l'adresse de Thomas ! Elle n'ose pas prendre le tramway et cela lui semble très loin, cette rue Dorion. Quand elle arrive devant la boulangerie, ses mains sont rouges de froid. Justement, deux garçons sortent de la ruelle...

- Madeleine, enfin... Comme tu as grandi...

C'est bien Thomas et il la reçoit comme s'il savait, comme s'il s'attendait qu'elle viendrait un jour.

- Mon frère Joseph. Voici Mado. Tu sais, la fille que j'ai cherché à revoir au couvent de la rue Saint-Denis. Celle qui habitait avec les sourdes-muettes. Elles n'ont pas été très coopératives, les soeurs, ajoute-t-il à l'adresse de Madeleine. Il n'y avait pas moyen de découvrir où on t'avait envoyée, mais moi j'étais certain qu'on se retrouverait un jour. J'avais raison, dis ?

- Oui, bafouille Madeleine.

- Viens à la maison, on va te présenter à papa. Tu n'as pas perdu l'usage de la parole, j'espère ?

Il est gai, Thomas, il est décidé, il est fort et son frère, Joseph, semble être complice de sa joyeuse façon de vivre, bouger et communiquer avec les autres. Les voilà qui entrent par la porte de côté dans la cuisine claire, où un homme range les moules à pain, soigneusement frottés. Adam de Boucherville est grand, large d'épaules et ses yeux sont plus verts encore que ceux de Thomas dans son

visage dont la peau est très blanche, comme saupoudrée de farine. Il prend Madeleine par le coude, l'emmène devant la fenêtre, la regarde attentivement et se met à rire.

- Eh bien, petite, tu en as mis du temps à arriver. Thomas nous a assez rebattu les oreilles avec cette histoire d'incendie au Laurier-Palace pour qu'on veuille te connaître. Tiens, installe-toi ici.

Contrairement aux religieuses, contrairement à la famille Pouliot, le père et les deux fils parlent. Ils semblent même avoir trop de choses à se dire puisqu'il arrive que leurs voix se chevauchent, celle de Joseph et celle de Thomas surtout, tandis que leur père les écoute en souriant. Quand vient l'heure du repas de midi, Madeleine a l'impression de les connaître depuis toujours. Elle aide, cherche les assiettes dans l'armoire et se fait rabrouer gentiment quand elle veut sortir la tarte.

- Comme ça, dit monsieur Adam, en se mettant à table, tu n'as jamais vu un four de boulanger ? Laisse-moi te dire, Mado, que cela manque à ton éducation. Vois-tu, c'est un métier important que le nôtre. Les gens peuvent se passer de tout, mais jamais de pain et qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, que ce soit l'été, ou l'hiver, ils viennent chez nous en premier lieu chercher ce qu'il leur faut. Joseph et Thomas ont du mal à comprendre cette simple évidence. Mes fils ne tiennent pas à travailler la nuit comme moi. Ils préfèrent porter des télégrammes ou encore, comme mon aîné, travailler à la construction. Ce sont des métiers utiles, je ne le conteste pas, mais quand on ne cultive pas la terre, comme le faisait mon père, le seul métier indispensable c'est le mien. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

Madeleine est bien obligée de répondre et, assez curieusement, elle le fait sans aucune gêne comme si elle connaissait depuis toujours cet homme qui lui fait face. Adam semble s'amuser de la fascination qu'il suscite chez la jeune fille. C'est inconscient chez lui cette façon qu'il a de séduire. Dans sa boutique, les clientes s'attardent souvent et un jour Joseph lui a même dit sur un ton sec : Vous devriez vous remarier papa ! Ce n'était pas une observation anodine, mais presque un reproche. Joseph, qui n'ose pas parler aux filles, pardonne mal à son père d'en être le point de mire. Et voilà Madeleine qui se détend, s'épanouit, comme libérée de sa timidité et prête à déployer tous les charmes de sa féminité pour mieux retenir son attention.

- Dimanche prochain, promet Adam, je vais faire des petits pâtés à la viande, spécialement pour toi. C'est une vieille recette dont j'ai gardé le secret.

- La semaine prochaine, soupire Madeleine, je n'aurai pas ma journée. C'est la première fois que j'ai pu sortir et je ne sais pas si on va me permettre de recommencer.

- Voyons, petite, je vais t'arranger cela. Allons, les garçons, on sort la voiture et on l'accompagne, décide-t-il en se levant.

Et c'est ainsi que Madeleine revient à la maison dans la voiture du boulanger qui sert pour la livraison. Devant l'entrée, il leur dit d'attendre et il descend en emportant avec lui une grosse tarte aux pommes.

- Papa va se débrouiller, affirme Thomas. Dans le commerce, on apprend à parler aux gens et puis il tient cela de notre grand-père qui ayant été élu maire avait fait preuve de dons oratoires exceptionnels. On se souvient encore de lui à Sainte-Rose, bien que cela fasse longtemps qu'il a été emporté par la grippe espagnole.

Comme pour confirmer ses dires, le cheval émet un hennissement, secoue sa grosse tête noire surmontée d'une crinière et Adam revient en sifflant une mélodie de son cru.

- Elle est charmante, ta patronne, annonce-t-il de sa voix de stentor, mais ton patron est plutôt du genre sérieux. Bref, c'est réglé. Tu auras un dimanche par mois et on compte sur ta présence chez nous. On te laisse le bonsoir, ma fille, bon travail et à bientôt.

Comme dans un songe, Madeleine pousse la porte. Pour la première fois de toute son existence, elle se sent jolie, désirée, attendue quelque part et riche de souvenirs, de quoi évoquer longuement chaque détail. Je les reverrai, se dit-elle, et cela lui suffit pour affronter le silence de la maison. Au salon, monsieur Pouliot lit et sa femme est en train de broder avec application une nouvelle nappe. Au moment où Madeleine leur souhaite une bonne nuit, Rose lève la tête de son ouvrage et la regarde de façon étrange, comme si elle ne l'avait jamais vue auparavant. Ai-je changé à ce point ? se demande Mado en examinant son visage dans le miroir de sa chambre. Mais ne remarquant rien de spécial, elle se glisse vite sous les couvertures, dit sa prière et, allongée sur le dos, les bras croisés sur sa poitrine,

essaie de retrouver sous ses paupières l'image de Thomas à laquelle se superpose aussitôt, celle de monsieur Adam, son père...

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 2

THOMAS

[Retour à la table des matières](#)

- Il n'y a pas d'argent pour payer la farine ? Mais c'est impossible, nous avons tout vendu.

Le son grêle de la sonnette se fait entendre une fois de plus. Une autre cliente entre et Adam se met à la servir tandis que, dans l'arrière-boutique, Joseph continue à additionner les comptes, puis à les vérifier.

- Je vous rembourserai, monsieur Adam, dès que mon mari se trouvera de l'ouvrage, dit-elle. Pour le moment, il n'a rien. Le pauvre homme est découragé. Il cherche, il cherche, mais en vain. C'est la dépression, comme ils disent, mais il faut bien manger quand même.

Elle s'en va. Adam soulève le petit rideau de séparation et demande gaiement :

- Alors, les garçons, vous ne me contredisez plus ? Il n'y a pas un sou en caisse, vous le voyez bien vous-même.

Joseph se redresse et regarde son père. Il a beau n'avoir que vingt ans, parfois il lui semble que c'est Adam qui est le plus jeune de la famille et non Thomas.

- Cela vous arrive-t-il souvent, papa, de laisser les clientes partir sans payer ? C'est très simple ce qui se passe. Vous travaillez nuit et jour et nous deux aussi, mais cela ne sert qu'à nourrir des étrangers. On vous remet notre argent, Thomas

et moi, on ménage comme on peut, puis on distribue le pain et les gâteaux, les tourtières et vos fameux petits pâtés à la viande. À ce rythme-là, il faudra bientôt vendre la boulangerie et aller habiter en chambre. Est-ce que vous notez quelque part les noms des gens qui vous doivent de l'argent ?

- Hum, oui, il me semble...

- Il faut trouver ces clients-là et leur demander de payer. Il n'y a pas d'autre solution.

- On verra cela, conclut Adam en souriant et il s'apprête déjà à changer de sujet.

- Papa, le retient Joseph. C'est plus grave que vous ne le pensez. J'ai eu ma dernière paye avant-hier. Forcément, les travaux sont terminés et ils nous ont renvoyés tous. Je n'ai pas voulu vous en parler, parce que j'espérais avoir quelque chose à faire comme terrassier, mais maintenant je sais que cela ne marchera pas. C'est avec quoi qu'on va acheter la farine ?

- Il faudra emprunter, soupire Adam. Quand votre mère est tombée malade, j'ai emprunté pour payer l'hôpital et depuis j'ai tout remboursé. Notre crédit est bon. Il faudra que j'aille à la banque.

Il se gratte légèrement le menton, puis, comme s'il se rendait soudain compte de la gravité de la situation, baisse la tête.

- C'est vrai qu'autrefois c'est monsieur le curé qui avait négocié pour nous cet emprunt. On vivait encore à Sainte-Rose et on avait notre terre, tandis que maintenant, ici, à Montréal, je ne connais pas les gens. Enfin, je pourrais toujours aller à Sainte-Rose où, bien que notre curé soit décédé, nous ne sommes pas considérés comme des étrangers. On y a été cultivateurs de père en fils. Seulement, c'est bien loin Sainte-Rose et je n'ai pas le temps de faire le voyage...

- Avant de penser à emprunter, on va essayer de ramasser l'argent qu'on nous doit, décide Joseph avec une certaine brusquerie. Nous avons deux jours pour nous retourner. Donnez-moi les noms et les adresses des clients. Je vais partir tout de suite et ce soir, à mon retour, on avisera.

Adam va chercher sous le comptoir un gros cahier noir et il revient en le tenant du bout des doigts. Joseph le saisit et s'en va très vite, comme s'il craignait que son père ne se ravise. Il fait beau dehors. L'odeur du printemps monte de la

terre mouillée par la fonte des neiges. Joseph connaît mal le quartier. Tout d'abord, il avait travaillé pendant quatre ans à la construction du pont Jacques-Cartier, puis comme terrassier dans les environs, ne revenant à la maison que le dimanche. Désorienté, il s'arrête au coin de la rue Dorion et du boulevard Dorchester, s'appuie contre un mur et se met à feuilleter les pages du cahier. Sous le soleil, là-bas, au loin, brille le pont monumental, énorme, qui enjambe le fleuve. Il y a trois ans, quand on l'avait inauguré, Joseph avait emmené son père, Thomas et Madeleine. Ils avaient eu des bonnes places et avaient bien vu le ministre qui avait coupé le ruban, mais c'est le maire Camilien Houde qui avait eu le plus d'applaudissements... Il venait alors d'accéder à son poste. Les élections avaient eu lieu le mois précédent, le 7 avril très exactement. Il s'était même battu pour défendre son candidat avec les jeunes qui militaient pour son adversaire, Fernand Rinfret. La victoire de Camilien c'était aussi la sienne et celle de toute la famille...

Joseph se secoue, retient deux adresses rue Sainte-Catherine et remonte la rue Dorion. Ce n'est pas loin. Le voilà devant une maison à deux étages, en train de sonner à la porte. Une femme ouvre. Elle est grosse, décoiffée et très pâle. Derrière, dans l'ombre du Corridor, on entend des voix d'enfants.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

Joseph se nomme, puis pour se donner une contenance montre le cahier. C'est plus facile que de lui parler d'argent comme ça tout de suite, lui dans la rue et elle sur le palier de sa porte.

- Ce n'est pas pour vous déranger, dit-il, mais nous avons besoin de cet argent. Vous nous devez... Regardez vous-même. Ici, à côté de votre adresse. Elle se penche un peu, puis se redresse et se met à rire.

- Quatre piastres, mais vous plaisantez ! Je n'ai pas un sou à la maison. Mon homme est parti. Si vous voulez le trouver allez donc au Refuge Meurling, il se tient là.

La porte se referme avec un bruit sec, Joseph recule et s'éloigne. Drôle de famille, pense-t-il. Elle n'a pas honte d'avouer, comme ça, sans aucune retenue, qu'elle ne peut pas rembourser. C'est sans doute une mauvaise femme.

Voici la deuxième adresse. Joseph sonne. Cette fois-ci, la femme qui respire de l'autre côté de la porte, prend beaucoup de temps à ouvrir. Joseph pénètre à

l'intérieur, dans une pièce qui brille de propreté, mais où il n'y a qu'une chaise et un lit.

- Voyez, monsieur, dit-elle lentement. On vient de saisir nos meubles. Mon mari ne travaille pas. L'homme qui arrive presque aussitôt est relativement jeune, petit, mais bien planté sur ses jambes.

- J'ai des chances de trouver du travail demain, bafouille-t-il. Pour le moment nous sommes un peu gênés, mais cela ne durera pas. Vous verrez, votre père sera remboursé pas plus tard que la semaine prochaine. Voulez-vous vous asseoir ? Ah ! vous êtes pressé. Eh bien, je ne vous retiens pas.

Joseph s'en va en accélérant le pas. Un ouvrier, le dos appuyé contre le mur, qui tient à deux mains une bouteille de bière lui fait signe, une femme, au coin de la rue, un enfant accroché à ses jupes, qui semble attendre l'aumône, l'accoste, puis c'est une autre maison, plus cossue celle-là, entourée d'un petit jardin. Un homme est en train d'arranger le portillon.

- Venez, dit-il, je vais vous payer, peut-être pas tout, mais une partie.

Joseph reste sur le palier. Il fait beau et chaud pour la saison et il se sent mieux là qu'à l'intérieur.

- Voici, dit l'homme en émergeant de la cuisine, deux dollars. je n'ai pas assez d'argent pour régler votre compte en totalité, je m'en excuse. Je passerai demain à la boulangerie. En ce moment c'est un peu difficile pour tout le monde. Nous avons décidé de mettre notre maison en vente, mais ce n'est pas encore fait. Les acheteurs sont rares de nos jours et marchandent longtemps pour faire baisser le prix.

Joseph éprouve un étrange sentiment de honte. Il a l'impression de déranger des gens qui ont du mal à avouer à quel point la vie est devenue difficile pour eux.

- Je me propose d'aller au Refuge Meurling, dit-il bêtement. Savez-vous où cela se trouve ?

- C'est assez loin, constate l'homme, visiblement content de cette diversion. Et puis si c'est pour vous faire rembourser, c'est une démarche plutôt inutile. Je connais bien l'institution. Ils reçoivent les chômeurs le soir et, à midi, ils distribuent des repas. Oh ! une assiette de soupe tout au plus que les hommes mangent

souvent dehors, parce qu'il y a trop de monde pour les laisser entrer. Il faut avoir sa cuillère... Que voulez-vous, c'est ainsi.

Joseph feuillette à nouveau le cahier noir. Tiens, une adresse sur la rue Sherbrooke, là-bas, dans ce quartier des bourgeois, il trouvera certainement des gens capables de payer. Ragaillard, il se dépêche.

- C'est pour acheter la maison ? lui demande la bonne qui ouvre la porte.

Surpris, Joseph bafouille quelques mots, mais déjà elle l'interrompt. Comment se fait-il qu'il ne sache pas que les patrons sont partis ? Mais oui, monsieur et madame sont allés avec les enfants chez leurs parents en Ontario et la maison a été mise en vente. La cuisinière qui s'occupait des achats, dont ceux à la boulangerie, n'est pas là non plus. Elle est retournée chez sa vieille mère à la campagne. Puisqu'on vend la maison, les patrons n'ont plus besoin de serviteurs.

- Dans deux jours, moi aussi je serai partie, ajoute la femme. Je ne sais pas quoi vous conseiller.

Au fond, il y a un immense salon dont les fenêtres, encadrées de tentures de velours vert paraissent exceptionnellement hautes. C'est grand comme un couvent, pense Joseph qui n'avait jamais vu encore un intérieur aussi imposant et aussi riche. Comment se fait-il qu'ils ne peuvent pas rembourser les dix dollars qu'ils nous doivent ? Pour nous c'est une fortune, mais pour eux cela ne doit pas représenter beaucoup.

- Je vais attendre ici, dit-il et je resterai aussi longtemps qu'il le faudra. Je veux cet argent.

- Qu'est-ce qui me prouve que vos chiffres sont vrais ? dit la femme en se redressant. Vous n'avez ni signature, ni reçu. N'importe qui peut inscrire comme ça des montants qui lui plaisent dans un cahier et prétendre que...

- Vous n'allez pas accuser mon père de malhonnêteté, se fâche Joseph.

- Bon, soupire la bonne, je veux bien vous croire, mais la cuisinière faisait des combines. Je le sais mieux que madame. Enfin ! J'ai ici une petite somme que monsieur a laissée pour payer les fournisseurs. Je vais vous donner deux dollars, c'est le maximum de ce que je peux faire pour vous. Allez-vous en !

- Non, rétorque Joseph en élevant la voix. Vous nous devez dix dollars et vous allez les rembourser en totalité ! Je ne partirai pas d'ici sans cela. Vous pouvez appeler la police si vous le voulez.

Joseph a eu le temps de faire mentalement ses calculs. Avec douze dollars, ils seront en mesure d'acheter de la farine, du sucre, de la viande hachée et de tenir. Cela ne lui servira à rien de retourner dans leur quartier, tandis qu'ici il a une chance de réussir.

- Je ne partirai pas, répète Joseph, en scandant les mots pour mieux se persuader lui-même qu'il va exécuter sa menace.

Au même moment un monsieur apparaît à côté de la bonne. Il porte des pantoufles, une veste d'intérieur et un pantalon rayé.

- Vous savez, dit-il, les actions de la Consolidated Smelters étaient à quatre cents dollars et elles sont montées à 575 \$. J'ai gagné une fortune... Calculez donc un peu... J'en avais pour cinquante mille dollars. Vous voyez vous-même... J'ai attendu. Cela aurait dû rapporter, n'est-ce pas ? Quand on est patient, on est toujours gagnant, n'est-ce pas ? La patience c'est une vertu chrétienne, n'est-ce pas ? Mais le diable, le méchant, le mauvais était là-bas, à New York. Vous comprenez, monsieur, ce que cela signifie ? Les mécréants, les protestants, les étrangers qui voulaient notre ruine ont réussi. Les actions, mes actions, ne valent plus rien, ou presque. On a eu le front de me proposer moins de cent dollars. Lavé... je suis lavé, monsieur.

Joseph recule, mais aussitôt l'homme le prend par le bras et l'entraîne à l'intérieur.

- Écoutez-moi bien, monsieur, au lieu de reconnaître mes mérites, car je suis un bon père de famille, ils me dépossèdent de tout. Cette maison, mes tableaux, mes livres, ma voiture et même mes habits sont saisis. Tout, vous m'entendez, tout ! Je ne suis plus jeune, monsieur. J'ai travaillé toute ma vie, honnêtement, scrupuleusement. Et maintenant que je suis vieux, ils me prennent tout. Qu'est-ce que je vais devenir, monsieur ? Dites-moi, vous qui êtes jeune, qu'est-ce que je vais devenir ? Venez donc au salon. Dieu vous envoie. Je suis sûr à présent que vous allez me proposer une solution. Vous êtes de la banque, n'est-ce pas ? C'est la banque qui vous a demandé de voir avec moi les solutions à envisager ? Ma banque... Je savais bien qu'ils n'allaient pas me laisser tomber ainsi. Le président a

été impoli avec moi, mais il le regrette sans doute. Je suis quelqu'un dans cette société ! J'ai donné généreusement pour les bonnes oeuvres de Monseigneur, j'ai siégé dans des commissions... Vous savez, à la suite de ce drame du Laurier-Palace, c'est moi qui ai rédigé certains articles de la loi qui interdit aux jeunes de fréquenter les cinémas, ces lieux de débauche. Et j'ai du mérite. Cela n'a pas été facile. Nous étions en face de l'opposition du grand capital. Tiens, j'y pense, c'est la vengeance ! Suis-je donc bête de ne pas y avoir songé plus tôt. C'est la vengeance ! Ce n'est pas un hasard que *Le Devoir* nous ait appuyés, tandis que *La Presse* s'était opposée à la fermeture des cinémas le dimanche. Cela me revient soudain ! Ils se sont ligués ensemble parce qu'ils ont peur de moi !

L'homme secoue sa tête d'un côté à l'autre, puis, brusquement, s'effondre dans un fauteuil et des larmes se mettent à couler sur sa figure. Il ne les essuie pas, renifle bruyamment et recommence à opiner du chef, en avant, d'un côté à l'autre, en avant encore, tandis que Joseph, sidéré, se tient debout devant lui en tournant sa casquette entre ses doigts.

- Partez, lui dit une voix féminine. Tenez, voici votre argent, mais allez-vous en tout de suite.

Une vieille dame, très digne, très droite, avec son chignon blanc, lui glisse dix dollars dans la main, le pousse vers la sortie et se penche pour entourer de ses bras les épaules de l'homme, effondré dans son fauteuil, qui sanglote comme un enfant. Joseph se retrouve dehors, dans la lumière bleue du soir.

D'un mouvement sec il range le cahier noir sous son bras et se met à marcher vers la maison, vers la boulangerie, où Adam est en train sans doute de couler la pâte dans les moules qu'il mettra au four la nuit, juste avant le lever du jour, pour que les gens puissent acheter le lendemain du pain frais. Dans la rue qu'il descend vers Sainte-Catherine, il y a un attroupement. Deux policiers se tiennent devant une maison, tandis que les déménageurs sortent les meubles, les matelas et les vêtements et les placent sur le trottoir. Des enfants tournent autour, les dérangent, tombent, se relèvent et recommencent à se poursuivre.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande un homme aux policiers.

- Ils n'ont pas payé le loyer depuis deux ans. Ils doivent partir. Le propriétaire va saisir ce qui leur reste. C'est ainsi de nos jours. Que voulez-vous ? C'est la crise.

Joseph se met à courir. « La boulangerie, se répète-t-il, il faut sauver la boulangerie coûte que coûte ! » Mais quand il retrouve Thomas et Adam, il lui semble soudain qu'il a rêvé tout cela, dans une sorte de cauchemar stupide. Il fait bon, l'odeur de la soupe qui chauffe sur le feu caresse ses narines et la voix de Thomas qui raconte ses aventures de la journée le ramène à la réalité. Thomas a livré plusieurs télégrammes et il a récolté des pourboires. Dans une maison on lui a même donné un cadeau, un petit fanion vert pour décorer sa bicyclette. Joseph s'assoit lourdement sur son siège et Adam pose devant lui l'assiette remplie à rebords.

- C'est pénible, hein, mon jeune, dit-il. Que veux-tu ? C'est ma faute, je l'admets, n'empêche que c'est difficile de refuser de faire crédit.

- Voici, papa, répond simplement Joseph en posant sur la table l'argent. Nous avons assez pour payer la farine, mais cela ne peut pas continuer. Les chances de récupérer notre argent me paraissent minces. Il faut trouver autre chose.

- J'ai un ami, constate Thomas d'une voix hésitante. Un ami qui m'a déjà fait certaines propositions. Cela peut être intéressant. Puis-je l'emmener ici ce soir ? J'aurais dû le faire plus tôt, mais je n'ai pas osé.

- Il a quel âge ton ami ? demande Joseph sur un ton mi-badin, mi-ironique.

- Écoute, Joseph, c'est sérieux. À quatorze ans, il administrait l'affaire de sa mère. Une épicerie dans la rue Saint-Laurent. C'est là que nous nous sommes connus. J'ai livré un télégramme dans le coin. Lui poussait, avec ses frères, une charrette remplie de légumes. Il avait du mal. Les roues s'étaient embourbées et le cheval n'était plus capable de tirer. J'ai laissé ma bicyclette et je les aidés. Depuis, on se voit de temps en temps, quand je passe dans le coin.

- Comment s'appelle-t-il, ton ami ? demande Adam.

- Sam. Il ne parle pas très bien le français. C'est un Hongrois d'origine.

- Bon, décide Adam, si tu veux, va le chercher. Je le recevrai et je lui parlerai. Toi, Joseph, viens un peu par ici.

Il l'entraîne dans la boutique, allume la lumière et lui montre l'écriteau suspendu sur le mur du fond. C'est un morceau de carton blanc, soigneusement découpé, sur lequel le père avait tracé en grands caractères noirs : « La boulangerie ne fait plus de crédit ».

- Es-tu satisfait ?

Leurs regards se croisent et Joseph a l'impression de lire dans les yeux de son père, si rieurs d'habitude, la tristesse et la peine qu'il a eues au moment où il a écrit ces simples mots.

- Vous savez, papa, marmonne-t-il, parmi nos clients il y a des pauvres, des gens qui ont des difficultés et des riches qui sont devenus comme fous. C'est un de ceux-là qui a donné les dix dollars. Vous n'avez pas à avoir honte. J'ai été délicat avec eux.

- Je le sais, constate pensivement Adam. Mon Dieu, quelle époque ! J'aurais dû rester à la ferme, mais ta mère malade, n'avait plus la force de m'aider, et puis ton grand-père maternel voulait que je m'occupe de sa boulangerie. Je ne t'avais jamais raconté cela. Tu étais trop jeune. Vois-tu, je n'avais pas le choix. J'étais poussé par les événements. Je voulais sauver ta mère, l'emmener en ville, lui assurer des soins, des bons soins...

- Il ne faut pas douter, papa. Ce que vous avez fait était bien fait. Thomas et moi, on préfère le métier de boulanger à celui de fermier. Parce que, pour moi, la construction, c'est fini. Il n'y a plus de travail nulle part.

Il y a du bruit dehors. C'est Thomas qui arrive, suivi de Sam, un très jeune homme de petite taille, dont les grands yeux mangent le visage maigre, presque anguleux. Il a des mouvements brusques, saccadés et il semble continuellement pressé, tendu et incapable de tenir en place. Il parle anglais avec un fort accent et Adam a du mal à le comprendre, mais progressivement il s'habitue à ses phrases hachées, directes et par le fait même efficaces.

- J'ai commencé par m'occuper du magasin de la rue Saint-Laurent, et puis j'ai décidé qu'il fallait développer, augmenter les ventes, changer de quartier. J'ai osé emprunter. J'ai ouvert un autre magasin à Westmount. Les Anglais ne viennent pas chez nous. Nos légumes, nos fruits sont moins chers qu'ailleurs, mais eux estiment qu'ils ne peuvent pas acheter chez un Juif. Voilà où j'en suis. Les Canadiens français eux, apprécient ! Je ne fais pas de crédit, il est vrai, les clients se servent, au lieu d'être aidés par des commis, mais nos prix sont les plus bas en ville. J'aime bien Thomas. J'ai goûté à vos pâtés et à votre pain. Si vous le voulez, on va s'associer. Je vais installer un comptoir spécial dans mes deux magasins. Je

vendrai vos pâtisseries. Pour les pâtés à la viande, le rabbin n'est pas d'accord, mais pour le reste ça va marcher.

- Qu'est-ce qu'il reproche, monsieur le rabbin, à mes pâtés à la viande ? s'insurge Adam.

- Les Juifs n'ont pas le droit de manger de la viande de porc, rétorque laconiquement Sam, et ma mère est très respectueuse de ces règles. Mes frères aussi d'ailleurs et notre vieille tante, qui habite avec nous, davantage encore. Voilà, monsieur de Boucherville, ce que j'ai à vous proposer. Pensez-y et donnez-moi une réponse dans la semaine pour qu'on discute du contrat. Je vends comptant et je paie comptant.

- Vous prendrez bien quelque chose ? propose Adam, toujours hospitalier selon son habitude.

- Non, merci. Il est tard déjà et j'ai encore une livraison à faire. C'est assez loin. On livre partout, pas seulement dans le quartier. Bonne nuit et portez vous bien. Je reviendrai jeudi.

- Il n'a pas l'air juif, dit bêtement Joseph, dès que la porte se referme derrière Sam. C'est incroyable ce qu'il est jeune. Il n'a même pas mon âge...

- Vous avez vu qu'il est exceptionnel, triomphe Thomas.

À côté de lui j'ai l'air d'un bon à rien, pense Joseph. Juste capable de travailler sur la construction quand il y a de l'ouvrage, ou encore d'aider papa à la boulangerie, tandis que ce gars-là, ce juif, a déjà deux magasins.

- Il n'a pas de père, ton ami ? demande Adam songeur.

- Non, enfin, je ne sais pas très exactement. Sa mère est aussi petite que lui et elle me donne toujours une belle pomme quand je passe dans le coin. Elle prétend que c'est bon pour la santé et que cela permet d'éviter le médecin. Elle le dit en anglais, mais je la comprends : *One apple a day keeps the doctor away*, se risque-t-il à répéter.

- Te voilà en train d'apprendre l'anglais, constate Adam en souriant, mais on sent qu'il est inquiet.

Cette nuit-là il se lève plus tôt que nécessaire et, de son lit, Thomas le voit en train d'allumer le grand four, de placer ses moules, de les retirer et de les laisser

refroidir. Sur le fond rouge du feu la silhouette de son père lui paraît immense. Il ressemble ainsi à un magicien qui domine tout et peut tout, mais désormais Thomas comprend que son père ne vaincra pas seul, qu'il doit l'aider et l'angoisse le serre à la gorge. Dimanche prochain, Madeleine viendra, mais au lieu de lui parler, comme il le projetait, il va se taire. Comment puis-je lui dire, que je voudrais l'épouser, que je l'aime, quand je ne sais même pas si papa ne va pas vendre la maison ? Ce « chez nous », comme il se plaît à le répéter quand j'ose évoquer la possibilité d'aller rejoindre l'oncle Anselme, en Abitibi, pour travailler avec lui à la coupe du bois.

- Tu ne vas pas quitter notre « chez nous », proteste-t-il alors. Sans toi, la boulangerie ne sera pas ce qu'elle est. Le pain n'aura plus le même goût.

Dehors le jour se lève. Ce matin qui devait être particulièrement joyeux pour Thomas, parce qu'il ne travaille pas le vendredi, lui paraît, malgré le soleil qui entre par les fenêtres, gris et triste.

- Tu t'occupes de la boutique, lui annonce Adam avec une brusquerie inhabituelle et Joseph va faire les livraisons. Je dois m'absenter !

L'église est vide. Adam se met à genoux pour une courte prière et ressort. Au presbytère, la ménagère lui demande d'attendre un instant. Elle le connaît, puisqu'il livre ici ses pâtisseries et son pain qu'on oublie parfois de lui payer. La crise amène à l'église bien des gens et le curé distribue ce qu'il peut. Le voilà justement qui arrive.

- Bonjour, bonjour. Qu'est-ce qui me vaut votre visite de si bon matin ?

Jovial, le curé s'avance à petits pas, lui tend la main et se laisse tomber dans son fauteuil, derrière le bureau, comme s'il était déjà excédé, par les nombreuses demandes de ses paroissiens. Adam parle d'une façon à peine audible tout d'abord, puis, en pensant à ses fils, il reprend de l'assurance.

- C'est simple, conclut-il. Il me faut emprunter ou accepter l'offre que me fait ce garçon. Mais emprunter où ? Chez qui ? Sam a l'air honnête et je crois que c'est une bonne affaire.

Le curé se tait un instant, puis allume lentement sa pipe et se met à expliquer qu'il n'a pas à s'immiscer dans les affaires d'Adam. C'est l'évidence même ! N'empêche que, dimanche dernier encore, Monseigneur a précisé dans son homélie que les juifs sont responsables en partie des maux engendrés par la crise, puisqu'ils contrôlent le grand capital, ont des intérêts puissants sur les marchés boursiers et interviennent au niveau des entreprises. Certes il ne serait pas chrétien de prendre cela à la lettre, puisqu'il faut aimer son prochain comme soi-même, mais il n'en reste pas moins... Monsieur le curé égrène les mots, comme un chapelet, joue avec certaines affirmations en les atténuant de son mieux et se réfugie derrière l'autorité de Monseigneur. Adam se concentre pour le comprendre, pour évaluer l'importance du message qu'il veut lui communiquer, mais comme il n'y parvient pas, dès que le curé cesse de parler, il répète sa question.

- Qu'est-ce que je dois faire, monsieur le curé ?

- Nos évêques ont pris certaines positions, nous le bas clergé, nous sommes plus proches des gens. Je ne peux pas vous conseiller. C'est à vous de décider. Il est important de sauver la boulangerie, il est vrai, mais vous devez prier et demander que la grâce divine vous aide. C'est tout ce que je peux vous dire pour le moment. L'abbé Maxime Fortin doit arriver tantôt et je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer. Comme vous le savez, l'abbé Fortin est l'aumônier de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada, notre C.T.C.C., et en tant que tel il a des responsabilités considérables en ces temps troublés.

- Justement, enchaîne Adam, cela va mal dans le bâtiment. Mon aîné ne trouve plus de travail. On lui a demandé à un endroit des petits aménagements, mais le patron veut qu'il les fasse le dimanche, quand les autres ouvriers ne sont pas là. Ce n'est pas une offre honnête, me semble-t-il.

- Eh non ! Raison de plus pour sauver votre boulangerie et garder votre fils avec vous.

Adam se lève. Il voudrait encore ajouter quelques réflexions, mais il ne trouve pas ses mots. Il essaie de s'exprimer avec correction et cela lui demande un effort qui rend des démarches comme celle-là plus difficiles encore. Non seulement il lui faut penser vite, mais en plus composer ses phrases avec soin et cela devant monsieur le curé qui ne cesse de lui faire comprendre que les minutes dont il dispose sont précieuses. Autrefois, à Sainte-Rose, ce n'est pas comme cela que les

choses se passaient. Monsieur le curé connaissait ses parents. Il était âgé, calme, patient, toujours disponible et semblait avoir beaucoup de temps à lui. Adam soupire, sort du presbytère et s'en va. Quand il arrive à la boulangerie, Thomas est en grande discussion avec une cliente. Il lui montre l'écriteau sur le mur et la femme, offusquée, proteste.

- Ah, vous voilà, monsieur Adam. Enfin ! Cela fait des années que je viens ici et votre garçon se permet de me traiter comme une étrangère. C'est insensé !

Adam a envie de lui donner son pain et de la laisser partir, mais au même moment son regard croise celui de Thomas et il baisse la tête.

- C'est ainsi et cela ne peut plus être autrement. Il faut payer, dit-il en traversant le magasin pour aller se changer dans la pièce en arrière.

- C'est cinq sous, répète tranquillement Thomas. La femme ouvre son sac, fouille dans ses poches, puis aligne sur le comptoir cinq sous noirs, l'un après l'autre.

- Je ne reviendrai plus, dit-elle. Il y a d'autres boulangers dans les environs et ils ne me traiteront pas comme vous, eux !

Je verrai Madeleine dans deux jours, pense Thomas et je vais lui parler. J'aurais dû le faire depuis longtemps, mais papa est toujours entre nous et je ne peux même pas passer un instant seul avec elle. Quand je propose qu'on sorte un peu, il attelle aussitôt le cheval et nous emmène tous ensemble en promenade. Il faut que cela change, ou encore que je trouve un moyen d'aller la voir chez elle. Si seulement elle voulait m'aider un peu, mais c'est à croire qu'elle a trop peur de ses patrons pour oser la moindre démarche. Ce n'est pas un travail qu'elle a là-bas, c'est de l'esclavage et, en plus, elle ne cesse de craindre de se retrouver dehors. Et puis, Thomas a beau formuler dans sa tête des monologues et même, parfois, des rimes, dès qu'il voit « sa Mado », comme il l'appelle dans son for intérieur, il est à ce point heureux qu'il se met à bafouiller, ses mains deviennent moites, il évite de la regarder dans les yeux et il ne fait qu'admirer l'assurance avec laquelle son père sait la traiter.

La journée du vendredi lui paraît interminable. Samedi, cela va mieux parce qu'il a beaucoup de télégrammes à livrer et finalement c'est dimanche. Ils vont à la messe de sept heures et, au retour, Thomas use d'un subterfuge. Silencieusement,

il se glisse à l'extérieur, traverse la rue et se place de l'autre côté, un peu plus loin, de façon qu'on ne puisse le voir de la boulangerie. Il reste là longtemps, le dos appuyé contre le mur, jusqu'à ce que la silhouette frêle de Madeleine lui cache le soleil en s'approchant de lui.

- Mado, dit Thomas, viens vite !

Il la prend par la main et l'entraîne du côté du boulevard Dorchester. Il fait chaud en ce mois de mai et il sent le renouveau du printemps de façon palpable, physique, en inspirant l'air à pleins poumons.

- Regarde comme le ciel est bleu, Mado, bleu comme tes yeux ...

- Soeur Gertrude nous demandait souvent de regarder le ciel. Elle disait que nulle part au monde il n'est aussi pur et aussi clair que chez nous, l'hiver comme l'été, au printemps comme en automne. Et soeur Gertrude pouvait comparer, elle avait vécu deux ans à Rome où elle avait étudié. J'aimerais voyager, un jour, aller loin, dans d'autres pays...

- Mado, tu n'as même pas fait encore le tour de Montréal, comme moi. Il y a des coins fantastiques où on voit le fleuve, des bateaux qui arrivent au port, des entrepôts remplis de marchandises. Je voudrais tant pouvoir t'y emmener et te montrer tout cela. Autrefois, quand ça allait bien chez nous, papa nous faisait visiter certains endroits, et puis quand Joseph travaillait à la construction du pont Jacques-Cartier, j'allais parfois le rejoindre sur le chantier, mais maintenant...

Thomas s'était préparé à parler à Mado de son amour et de leur avenir, mais au lieu de cela il se met soudain à lui raconter ce qui se passe à la boulangerie. La nuit dernière son père ne s'est pas couché. Il est resté assis à la cuisine à faire et à refaire ses comptes.

- Tu comprends, il croyait que je ne le voyais pas. Il ne veut pas qu'on sache à quel point notre situation est grave. Papa plaisante, nous fait rire, moi et Joseph, mais en fait il est très inquiet. Les paiements qu'on doit faire sont élevés et les rentrées d'argent sont de plus en plus faibles. Cette semaine, on a évité de justesse la catastrophe, mais cela ne peut plus durer. Ou on va trouver un associé, ou il faudra emprunter, sinon...

- J'ai des économies, dit très doucement Madeleine. J'ai cet argent sur moi et je peux te le donner pour ton père. Ils marchent l'un à côté de l'autre, la tête penchée, comme s'ils n'osaient pas se regarder.

- Papa n'acceptera jamais et, de toute façon, cela ne suffirait pas. Il faut plusieurs centaines de dollars, je ne sais pas combien, très exactement, mais...

- J'ai une idée ! Monsieur Pouliot est gérant général. Les banques prêtent de l'argent. Pourquoi ton père n'irait-il pas le rencontrer à son bureau ? Je peux arranger cela. Ils sont très bons pour moi, mes patrons. Ils disent que je fais partie de la famille. Qu'en penses-tu ?

Elle saute un peu sur les plaques du trottoir, comme le font les enfants, le soleil joue dans ses cheveux et radieuse soudain Madeleine se retourne.

- Rentrons vite. Ton père sera certainement content. Autant lui en parler tout de suite.

Ils reviennent à la boulangerie en se poursuivant et en riant, et c'est seulement en se retrouvant à la maison que Thomas réalise qu'il a été lâche. Au lieu de prendre Mado dans ses bras et d'essayer de l'embrasser, il n'a su que lui faire des confidences sur les affaires de sa famille qui, en fait, ne la concernent pas !

Adam de Boucherville sort de l'ascenseur et il est ébloui aussitôt par le luxe de l'antichambre où, derrière un gros bureau, trône une jolie femme blonde. C'est en fait une sorte de rotonde sur laquelle donnent les portes, en bois brun foncé, qui brillent. Il ose à peine marcher sur le beau tapis à fleurs qu'il lui faut traverser afin de parvenir jusqu'à la dame.

- Vous avez rendez-vous avec monsieur le gérant général ? Votre nom ? Je vous prie. Bon, asseyez-vous un instant. Cela ne sera pas long.

Cela l'étonne qu'il veuille me recevoir ce Georges Pouliot, pense Adam. Je ne dois pas ressembler à ses visiteurs habituels. Mais aussitôt il se secoue. Après tout, il n'est pas un pauvre hère. Sa boulangerie fonctionne et ses pâtés sont très recherchés, non seulement dans le quartier mais aussi des clients qui habitent parfois à l'autre bout de la ville. L'ascenseur remonte à nouveau, en grinçant un peu quand le préposé en uniforme ouvre sa cage de ses mains gantées de blanc. Jamais

Adam de Boucherville n'aurait pu imaginer qu'un endroit pareil puisse exister à Montréal. Certes, on lui avait déjà raconté qu'à Westmount les Anglais avaient des résidences luxueuses, de vrais châteaux, mais ici ce n'est après tout que le premier étage d'une banque où travaillent des gens qui, comme lui, parlent français. Pour eux, cela doit être très facile de me prêter la somme dont j'ai besoin, se rassure-t-il. Dans les coffres de cette banque dorment certainement des milliers de dollars dont ils ne savent que faire. Cela se voit qu'ils sont riches.

- Monsieur de Boucherville, dit la dame blonde en ouvrant une porte, c'est par ici.

Adam avale péniblement sa salive. Georges Pouliot qu'il n'avait vu qu'une seule fois, chez lui, quand il était allé reconduire Madeleine, lui paraît ici, dans ce décor, totalement étranger. Pourtant, il est affable, se lève de son fauteuil et vient à sa rencontre dès qu'il pénètre dans son bureau. Les voilà assis maintenant des deux côtés de la belle table de travail. Le gérant général a le mur derrière son dos et le visiteur le vide de la grande pièce.

- On me dit que vous voulez absolument traiter avec moi de vos problèmes financiers, constate Georges Pouliot en jouant avec son coupe-papier en cuivre.

Le nom de Madeleine ne saurait être prononcé en ces lieux. La petite bonne est loin, dans cette autre existence, strictement privée, du gérant général et ne peut plus entrer en ligne de compte. D'ailleurs Georges Pouliot regrette d'avoir eu l'imprudence d'accéder à sa demande de recevoir ce besogneux maladroit et visiblement incapable de jouer son rôle de client. Pourquoi l'a-t-il fait au juste ? Sans doute parce qu'il n'a pas oublié cette soirée où, poussé dans ses derniers retranchements par certains actionnaires, il a pu leur résister grâce à Madeleine qui a réussi, sans le savoir, à le confirmer dans sa propre décision, lui, l'homme superséductueux... Georges Pouliot se met à poser des questions. Adam de Boucherville bafouille, puis sort de sa poche des papiers, dont certains sont usés et tachés. Le gérant général les examine, s'efforce de les lire attentivement et finalement les dépose sur la table.

- Mon aîné, Joseph, n'a plus de travail et...

- D'après les dernières statistiques, au moment où on se parle, un ouvrier sur quatre est en chômage, condamné à vivre du secours direct, ou encore de l'oeuvre de la soupe. On se propose, à Ottawa, d'aménager plus de camps spéciaux pour les

sans-travail. Je déplore la situation de votre fils, mais vous, au moins, vous avez votre commerce. C'est déjà quelque chose. En plus, il semble qu'on vous doit de fortes sommes. Vous n'auriez jamais dû faire crédit de façon aussi imprudente. Que voulez-vous que je fasse ? Nous n'avons pas le droit, nous les banquiers canadiens, d'accorder des prêts personnels et des prêts hypothécaires. La Loi des banques ne nous le permet pas.

Les rides s'accroissent sur le visage d'Adam de Boucherville et soudain il paraît plus vieux, comme replié sur lui-même.

- Écoutez-moi bien, monsieur, dit Georges Pouliot en sortant brusquement de sa réserve polie et impersonnelle. Les Canadiens français n'ont pas la bosse des affaires. Ils rêvent, ils écrivent des poèmes, ils font des discours et ils plaident, mais quand il s'agit de compter ils sont comme des enfants. Non, ne m'interrompez pas. Je sais que ce n'est pas votre cas, mais les mauvais risques ne manquent pas de nos jours et nous ne pouvons pas nous permettre de les assumer. Nous sommes responsables à l'égard de nos clients et de nos actionnaires. La première chose à faire c'est de ramasser l'argent qu'on vous doit, ensuite, revenez me voir.

L'entretien est terminé et Georges Pouliot se retrouve seul. Pauvre boulanger, pense-t-il. Ses débiteurs ce sont des ouvriers sans travail et il ne peut, dans ces conditions, éviter la faillite. Après tout, le Canadien Pacifique ne déclare pas, cette année, de dividendes et c'est bien la première fois depuis les cinquante et un ans de son existence. Oui, se ressaisit-il aussitôt, mais le Canadien Pacifique est administré par des gens responsables, des gens qui ont des relations à Ottawa, des Anglais, tandis que ce petit boulanger ne sait même pas comment vendre le pain qu'il cuit de ses propres mains...

Adam de Boucherville referme doucement, délicatement la porte derrière lui. Il est poli et ne veut pas déranger, mais une fois dans la rue l'envie lui prend soudain de se battre, de frapper n'importe quoi et n'importe qui, de faire jouer ses muscles solides et forts. Je me défendrai, se dit-il en serrant les dents. Mes fils n'iront pas au Refuge Meurling, ni dans le camp pour chômeurs de Valcartier. Je ferai un pacte avec le diable, mais je me défendrai jusqu'au bout. Au lieu de retourner à la maison, Adam s'en va rue Saint-Laurent. C'est un tout petit magasin que celui de Sam et de sa famille, mais, devant, plusieurs femmes attendent leur tour. Il a dit vrai, Sam, ce n'est pas la clientèle qui manque et une clientèle qui

achète comptant. Certes, le garçon est très jeune et cela humilie un peu Adam de s'associer avec un blanc-bec pareil, mais il n'hésite plus. Je devrais rencontrer sa mère, pense Adam, mais il n'a pas le courage de se faufiler parmi les gens qui entrent et qui sortent de l'épicerie et il continue de marcher. Autour de lui il y a des hommes pressés qui parlent dans une langue qu'il ne comprend pas. Certains portent sur leur dos de lourds sacs en jute, d'autres poussent sur la chaussée des chariots remplis de marchandises diverses. Adam a l'impression de pénétrer dans un autre monde que le sien, besogneux, mais plus gai quand même, ne serait-ce qu'en raison de son exotisme. Des odeurs étranges caressent ses narines. Elles lui parviennent des magasins, d'un restaurant, dont les portes sont largement ouvertes, et des fenêtres de certaines maisons. Au coin de la rue Sainte-Catherine, une femme passe le chapeau, tandis qu'un homme tourne la manivelle de l'orgue de Barbarie. Ils sourient tous les deux aux passants. Je m'en sortirai, se répète une fois de plus Adam en lui donnant deux sous noirs et on verra bien si je n'ai pas cette fameuse bosse des affaires dont m'a parlé le patron de Madeleine. On le verra bien !

Assez curieusement, au même moment, Thomas se dit la même chose. Il y a une heure à peine, on lui a annoncé au bureau de Western Telegraph qu'il n'y a plus d'ouvrage. Le préposé lui a remis les télégrammes en lui recommandant de se présenter, le lendemain matin, avec son cahier rempli des signatures des destinataires, afin qu'on lui règle ses gages de la semaine.

Thomas remonte du port jusqu'à la gare Windsor et pénètre dans le grand hall, qu'il trouve particulièrement beau et où il aime traîner à l'occasion. C'est amusant une gare. Il y a les voyageurs qui se dépêchent ou qui, au contraire, attendent sur les bancs, entourés de leurs bagages, il y a l'odeur de suie et le bruit des trains qui le font rêver aux voyages, il y a les officiers de l'Armée du Salut qui, en hiver surtout, se placent au beau milieu pour jouer des mélodies graves sur des instruments en cuivre, aussi brillants que les boutons de leurs uniformes. Thomas se promène un peu et soudain il remarque un couple. L'homme est vêtu d'un beau complet noir, avec un gilet, la femme a une longue pèlerine, comme Thomas n'en a jamais vu. Les porteurs qui les entourent ouvrent les portes qui donnent sur le quai, transportent les valises et jusqu'à la serviette en cuir qui appartient à l'homme et qu'ils lui prennent des mains.

- Ce qu'ils doivent être riches, murmure Thomas.

- Je te crois, mon garçon, qu'ils sont riches, rétorque un jeune homme qui, comme lui, observe la scène sans bouger de sa place. Ils ont des terrains de coupe en Abitibi, des magasins à Montréal, des exploitations minières, je ne sais trop où, et ils voyagent.

- Ça permet de s'enrichir que de voyager ?

- De ces temps-ci c'est toujours mieux que de rester sur place et d'attendre de l'ouvrage qu'on ne trouve pas, constate philosophiquement l'inconnu.

Destin ou hasard, il ne le saura jamais très exactement, Thomas prend sa décision. Papa et Joseph vont se débrouiller à la boulangerie tandis que lui va partir, gagner beaucoup d'argent, les sauver de la faillite et épouser Madeleine. C'est aussi simple que cela ! Mais comment va-t-il faire pour payer son billet ? Il pose cette question au jeune homme qui le regarde avec un sourire narquois.

- Tu es plutôt innocent, ma parole, constate-t-il. Tu te faufiles sur les voies, tu sautes dans un train qui transporte des marchandises et tu te couches comme un pacha sur le plancher, ou parfois même sur des sacs. Je pratique beaucoup ce sport-là. Justement, demain, je m'en vais. On peut faire un bout de chemin ensemble, si tu y tiens. Tu t'appelles comment ? Moi, c'est John. Je viens du Vermont. Je suis américain.

Ils échangent encore quelques propos, puis se donnent rendez-vous pour le lendemain.

- Si tu n'es pas là à six heures du soir, je partirai sans toi, dit John. Ça te laisse tout le temps pour réfléchir, régler tes affaires et même changer d'idée. Il faut prendre le train à la noirceur, c'est plus facile.

La fantaisie et la bonne humeur de John semblent contagieuses et, tandis qu'il s'en va en sifflotant, Thomas trouve le courage d'aller voir Madeleine. Au moment où il quitte le hall, une foule de voyageurs commencent justement à déferler à travers les portes qui donnent sur les quais. Ce sont des immigrants européens, fraîchement arrivés au pays. Ils portent des baluchons, des sacs, ils ont l'air misérables et affolés, les femmes tiennent leurs enfants dans leurs bras, ou par la main et, à côté d'elles, les hommes crient, gesticulent et discutent entre eux. Un monsieur, correctement vêtu, circule d'un groupe à l'autre.

- Qu'est-ce que cela doit aller mal chez eux pour qu'ils viennent chez nous, dit le porteur au contrôleur des billets.

- Cela est certain qu'il y a la crise dans les « vieux pays », rétorque ce dernier, mais ce que nous pouvons être bêtes de les recevoir, nous ici, quand à Montréal il n'y a pas d'ouvrage ! Remarquez, ils vont peut-être ailleurs, dans l'Ouest. Il paraît que là-bas le gouvernement distribue des terres à ceux qui veulent les prendre et les défricher.

Thomas pense que, comparativement à ces pauvres hères, il est un privilégié, et cela le rassure. Il se sent jeune, fort et capable de conquérir un avenir pour lui et pour les siens. Il monte dans un tramway, évite de payer son billet, descend, en prend un autre et arrive devant la maison où travaille Madeleine. C'est alors seulement que les choses se compliquent. Doit-il passer par derrière et frapper à la porte de la cuisine, ou plutôt rester planté dans la rue à l'attendre ? Il hésite un instant, puis il marche le long du jardin jusqu'à la porte arrière. Au besoin, pense-t-il, je vais exhiber un télégramme sur lequel on aurait indiqué une mauvaise adresse. C'est à ce moment que le visage de la jeune fille s'encadre dans la fenêtre.

- Tu peux entrer, murmure-t-elle. Ils sont sortis avec les enfants. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi es-tu venu ? Ton père va bien ?

La cuisine est grande, spacieuse et jolie avec ses carreaux blancs et ses chaudrons en cuivre qui brillent. Les voilà pour la première fois seuls, protégés des regards indiscrets par les murs d'une maison. C'est maintenant, ou jamais, se dit Thomas et d'un geste délicat, lent, prudent, il s'empare de la main de Madeleine qui, gênée, ne fait rien pour la retirer.

- Je t'aime, Mado. Nous allons nous marier, mais je ne veux pas d'une existence étriquée à la petite semaine. Je pars pour l'Abitibi, chez mon oncle Anselme. Je vais gagner de l'argent et je reviendrai te chercher. M'attendras-tu ? Tu sais, Mado, depuis le premier moment où je t'ai vue au Laurier-Palace, je pense à toi et rien qu'à toi. Dis quelque chose, Mado, réponds-moi, est-ce que je te suis indifférent ?

Madeleine ne semble pas réagir, mais ses joues deviennent rouges et ses mains tremblent. Thomas l'attire vers lui et commence à l'embrasser sur la bouche. Étroitement serrées tout d'abord, ses lèvres s'ouvrent petit à petit et elle répond à son baiser avec une passion qui le surprend.

- Je n'ai que toi au monde, Thomas. Le bonheur, la joie de vivre que j'ai connus jusqu'à présent, c'est grâce à toi.

Il s'écarte pour mieux l'écouter et elle chuchote, blottie contre lui, comme dans un songe, comme si elle était dominée par une volonté assez puissante pour effacer sa timidité.

- Ton père, Joseph, c'est un peu ma famille. Moi, qui ne suis qu'une servante, je suis traitée chez toi comme quelqu'un de bien. Jamais je ne pourrai te remercier assez pour ce que tu fais pour moi.

- Je ne veux pas de ta reconnaissance, Mado. Je t'aime et je veux t'épouser. Nous allons nous installer dans un endroit d'où on verra le fleuve et nous aurons beaucoup d'enfants. Es-tu d'accord ?

- Oui, Thomas, mais pourquoi dois-tu partir ?

- Je n'ai plus de travail. C'est fini. Je veux tenter ma chance. Il y a beaucoup de gens pauvres de ces temps-ci, mais il y a aussi des riches. J'ai vu, pas plus tard que ce matin, un couple... Je veux leur ressembler. Je ne suis pas fait pour un « petit pain », Mado, et je refuse d'accepter d'y être réduit. J'ai besoin d'essayer, tout du moins. Me comprends-tu ?

- Je crois que oui et je te fais confiance. Tu réussiras.

Madeleine a le don de lui dire exactement ce qu'il veut entendre et sans le savoir, de le libérer ainsi de ses doutes. Il la prend dans ses bras, la soulève et se met à tourner au milieu de la cuisine en couvrant de baisers son visage, puis la pose par terre, l'embrasse longuement sur la bouche et s'en va.

- N'oublie pas d'aller voir mon père, lui recommande-t-il. Grâce à tes visites, Joseph a appris à rire et papa à écouter quand on lui parle, au lieu de penser à ses problèmes. Je reviendrai te chercher et d'ici là je t'écirai quand je le pourrai, mais toi, conduis-toi comme il convient à une fille qui est ma fiancée.

Dans les yeux bleus de Madeleine il y a des larmes que Thomas, qui lui envoie un dernier baiser de la main, ne remarque pas. Après son départ, la jeune fille se précipite au premier étage, pour le revoir une fois encore, ne serait-ce que de loin. Elle reste ensuite un long moment dans la chambre à coucher de ses patrons, le visage collé contre la vitre. J'aurais dû lui demander de m'emmener avec lui, se dit-elle. Je ne peux plus supporter madame Pouliot, ses plaintes et ses récrimina-

tions. Le patron, lui, n'est jamais là. Le soir, il s'enferme dans son cabinet de travail, ou encore retourne au bureau dans la belle voiture qu'il vient d'acheter. Même le dimanche, il va à la banque, comme si la semaine ne lui suffisait pas pour accomplir sa besogne, mais qui sait, après tout, s'il raconte la vérité ? Madeleine chasse cette mauvaise pensée de son esprit. Les affaires de Georges Pouliot ne la regardent pas et les remarques aigres-douces de Rose Pouliot non plus. Elle essaie d'imaginer ce que sera sa vie avec Thomas, avec une sorte de pincement au coeur qui ressemble à de la crainte. Pouvoir parler à quelqu'un de tout cela, demander conseil, raconter... Mais à qui ? Les religieuses ? Pour soeur Gertrude, en dehors de l'amour de Dieu et des enfants, des malades et des infirmes, aucun autre ne pouvait vraiment exister. Pour elle, le mariage était une sorte de sacrifice, récompensé par la maternité. Madeleine soupire, puisque Thomas l'aime au point de partir à l'aventure elle doit se rendre digne de lui. Il lui est arrivé, à plusieurs reprises, de rencontrer la bonne des voisins. Plus âgée, plus expérimentée, la fille lui avait conseillé de se chercher un autre travail.

- Vous comprenez, lui avait-elle dit, la dépression ce n'est pas pour tout le monde. Il y a des gens riches qui paient plus que vos patrons et les miens. Anglais, Juifs, peu importe pourvu qu'ils donnent des gages plus élevés. Moi, je suis en train de me renseigner, parce que j'en ai assez de mes patrons. Si je trouve quelque chose, je vais vous en parler. Il faut savoir s'entraider, mon fiancé me le répète chaque fois qu'on se voit. De son côté, il essaie d'organiser un syndicat à l'atelier où il travaille comme coupeur, mais c'est difficile parce qu'il n'y a pas beaucoup d'ouvrage dans son métier, tandis que pour nous c'est différent. Les domestiques qui sont propres, gentilles avec les enfants et honnêtes ne sont pas si nombreuses que ça.

Les quatre dollars qu'elle reçoit chaque mois semblaient autrefois à Madeleine une fortune, mais maintenant elle se pose des questions. Demander davantage à monsieur Pouliot ? Pas plus tard qu'hier, elle a entendu sa conversation avec madame. Il lui expliquait que les temps sont difficiles et qu'il est obligé de réunir les employés et de leur demander d'accepter une baisse de salaire.

- S'il refusent avait-il conclu, on va être forcé de renvoyer des gens et cela je tiens à l'éviter par-dessus tout. Plusieurs sont à la banque depuis des années. C'est grâce à eux, justement, que nous pouvons affronter la concurrence des banques

plus puissantes que la nôtre, mais qui n'ont pas de service à la clientèle aussi valable et aussi personnalisé que le nôtre.

Rose Pouliot, selon son habitude, l'a écouté en silence, en pensant à autre chose. À ce chapeau, sans doute, qu'elle a montré à Madeleine dans le catalogue de Dupuis Frères et dont elle rêve depuis plusieurs semaines, sans pouvoir l'acheter. La compagnie de taxis, comme certains autres fournisseurs, lui retourne fidèlement des montants, mais ils sont relativement faibles, puisque Georges Pouliot contrôle ses dépenses. Même ses visites chez sa mère sont rigoureusement comptées et si, d'aventure, elle y va deux fois dans la semaine il ne manque pas de s'en étonner...

Thomas sera différent, se dit Madeleine et puis, moi, je vais gagner de l'argent de mon côté !

- Il m'aime, il m'aime, répète-t-elle à haute voix, Enfin quelqu'un m'aime, parce que je suis comme je suis et que c'est cela qui lui plaît !

Soudain joyeuse, libérée de ses appréhensions, Madeleine se met à chanter une chanson entendue à la radio, que Rose Pouliot trouve vulgaire et lui défend d'apprendre aux enfants. C'est une chanson américaine dont les paroles sont un peu osées et dont la mélodie, facile et gaie, l'incite à esquisser un pas de danse. N'empêche que ni ce soir-là, ni les jours suivants, elle n'ose demander à monsieur Pouliot le résultat de sa rencontre avec le père de Thomas et que ce n'est que le dimanche suivant, lors de sa visite à la boulangerie, qu'elle apprend l'échec de sa démarche.

- Le père a signé un contrat avec Sam, lui confie Joseph, qui se tient devant la porte, au soleil. Je crois que c'est une bonne affaire, mais il est trop affecté par l'absence de Thomas pour s'en réjouir. En plus de cela, le vicaire est passé chez nous et il n'a pas hésité à lui faire comprendre qu'une pareille association doit forcément mal tourner. À un moment donné, j'ai eu l'impression qu'il établissait un lien entre le fait que Thomas est parti sans nous prévenir et la vente de nos pains dans les deux magasins de Sam... Viens vite, Mado, papa sera content de te voir.

Adam est justement en train de placer sur la table une tourtière fraîchement sortie du four.

- Bonjour, monsieur, dit Madeleine. Thomas est passé chez moi avant son départ.

- Ah, réagit-il en la dévisageant. Moi, il ne m'a pas jugé digne de confiance. J'aimerais bien savoir pourquoi ?

- Il veut gagner de l'argent, déclare Madeleine et quand il reviendra il sera riche !

Le visage de monsieur Adam change. Un sourire et sa façon particulière d'agiter ses grosses mains, en remuant drôlement les doigts, transforment brusquement l'atmosphère maussade en une explosion de gaieté.

- Ha ! ha ! ha ! rit Adam en se tapant sur les cuisses, Thomas a décidé de faire fortune. Et comment ce jeune homme a-t-il l'intention de s'y prendre ? En courant les routes, comme un vagabond, sans gîte, ni famille ? On aura tout vu. Dieu, quelle époque, mais quelle époque ! De mon temps, nous savions apprécier ce que les parents nous donnaient et on ne demandait pas plus, tandis que maintenant rien n'est assez beau pour ces jeunes gens...

- Thomas veut être riche pour vous aider et pour qu'on puisse se marier, lui et moi, lance Madeleine en se dressant devant la table. Il a beaucoup de courage !

- Allons, Mado, j'ai compris, rétorque Adam. Il est fou, mon garçon, mais puisqu'il t'aime, beaucoup lui sera pardonné. Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur, c'est tout ce que je demande. Quel numéro que ce Thomas...

Ce dimanche-là, Joseph et Madeleine, étonnés et ravis, ont écouté en silence Adam de Boucherville leur raconter les frasques qu'il a commises dans sa propre jeunesse et ont appris, à leur étonnement, que lorsqu'il est parti faire la guerre, en 1914, son père et sa mère ne l'ont su que beaucoup plus tard.

- Il me ressemble, mon jeune, constate-t-il de temps en temps, en interrompant son récit. Eh oui ! Thomas, c'est bien mon fils ! Il n'y a pas à en douter...

* * *

Le train roule de plus en plus vite. John saute le premier, comme s'il s'agissait d'un jeu d'enfant, tandis que Thomas peine en courant le long de la voie.

- Saute, crie John, saute !

De ses deux mains Thomas saisit la poignée de fer, s'accroche et essaie de faire un bond pour se soulever jusqu'à la plate-forme, mais il lui semble que ses jambes se refusent à se détacher de la terre. C'est au dernier moment, quand le bout extrême du quai est déjà tout proche, que Thomas parvient enfin à se hisser dans le wagon dont John a ouvert la porte aussi largement qu'il le pouvait.

- À la bonne heure, encore un peu et tu risquais de tomber sous le wagon, constate John. Si tu veux voyager avec moi, il faudra que tu apprennes à être moins maladroit.

- C'est que c'est la première fois, je n'ai pas encore l'habitude, se justifie Thomas, gêné.

- Oh, tu sais, on est maladroit, ou on ne l'est pas. J'ai vu un homme plus vieux que mon père sauter, glisser et se faire couper en deux comme ça, sous mes yeux, par les roues.

- Et moi, réagit Thomas, j'ai vu des dizaines de jeunes étouffer dans un incendie. Ils se sont littéralement fait piétiner dans les escaliers, tandis que moi je suis sorti indemne en emmenant, en plus, deux filles, dont une sourde-muette.

John n'a pas l'air très impressionné, mais dans la noirceur du soir il y a les étincelles rouges que le vent apporte de la locomotive et Thomas revoit les flammes à travers lesquelles il avait passé alors. Si j'ai pu réussir à m'en sortir et à aider Mado et Caroline, ce n'est pas pour rien. Cela prouve que je suis destiné à faire des grandes choses, se dit-il soudain. Je vais faire fortune et je retournerai à Montréal, riche. Il suffit de vouloir pour pouvoir, le père nous l'a assez répété.

- On casse la croûte, propose John, et on va fermer la porte sinon on va geler cette nuit. Il commence à faire froid.

Dans l'obscurité totale du wagon, Thomas se sent prisonnier. Le mouvement, le vacarme du train, l'air qui s'introduit par les interstices avec un sifflement lugubre, l'impression d'être isolé du monde et d'avancer pourtant très vite, tout cela le rend nerveux et craintif. Mais John est un compagnon providentiel. Il fait quelques mouvements, puis la lampe à pétrole s'allume. Il la place au milieu, entre eux deux, et se met à fouiller dans son sac.

- Une nappe, annonce-t-il en posant un torchon sur les planches, deux assiettes et nous voilà comme des pachas prêts à faire un festin. Sors tes victuailles.

Thomas, qui a apporté du pain et des pâtés à la viande, ne peut s'empêcher de parler aussitôt de son père et de la boulangerie.

- Mon père, constate John, a fait à ma mère sept enfants et puis il est parti. C'est la tradition dans la famille. L'appel des grands espaces comme dans les films de cow-boys qui cavalent en silence sur des chevaux fougueux. Les hommes partent, les femmes restent. Chez nous, la mère s'occupe de tout. De la ferme, du poulailler, des animaux, de tout, quoi ! Les garçons voyagent comme moi, les filles, elles, l'aident et rêvent de ressembler à la femme du pasteur. Quand on a un peu d'argent on retourne. Cela fait plus de six mois que je suis en route, mais je n'ai pas été très chanceux jusqu'à présent. J'ai travaillé un peu dans un atelier, mais ils ont fermé. J'y ai appris à parler en français et eux à m'appeler John, mais je n'ai pas gagné beaucoup. Assez discuté, on se couche. T'as une couverture ?

Non, Thomas n'a que sa veste, il n'a pas pensé à emporter autre chose et il a eu tort, comme le lui dit John qui, lui, sait tout prévoir. Fort heureusement, dans un coin, ils trouvent des sacs de jute et deux gros paquets sur lesquels ils s'allongent. C'est moins dur que les planches.

- Comment se nomme le village où ton oncle habite ? demande John au moment où ils s'endorment. J'ai beau essayer de m'en souvenir, j'oublie toujours.

- Val d'Or.

- Joli nom, mais il nous faudra changer d'équipage et bien se renseigner, sinon on peut se retrouver à Vancouver, comme cela m'est arrivé l'été dernier. C'est beau, là, mais les policiers m'ont ramassé et j'ai dû aller dans un de leurs camps pour chômeurs. On y mangeait bien, on nous donnait vingt-cinq sous par jour et on pouvait travailler un peu à la construction d'une route, mais moi je n'aimais pas ça. Les autres étaient des vieux et je n'avais pas de copains. C'est mauvais d'être seul avec des vieux. Ils ne font que critiquer et se moquer parce qu'ils sont jaloux. Je suis parti après deux semaines et je te jure qu'on ne m'y reprendra plus. Ah ça, non ! jamais plus... Je tiens trop à ma liberté !

C'est le surlendemain seulement qu'ils quittent leur wagon, n'ayant plus rien à manger. John retombe comme un chat, sans effort apparent, sur le bas-côté et le voilà déjà dans la prairie, tandis que Thomas hésite, puis, affolé à l'idée qu'il ne le retrouvera pas, il plisse les yeux, parce que la lumière l'aveugle, et saute à son tour en s'efforçant de ne pas tomber sur ses jambes. Son corps cogne contre la

terre dure, le bruit du train lui semble si proche qu'il croit être couché sur les rails et c'est la peur qui le pousse à s'éloigner en roulant sur lui-même.

- Empoté, dit au-dessus de lui John. Tu vas apprendre, ou je te laisse là et je m'en vais. Je ne veux pas te voir en bouillie. Je t'aime bien.

Pour ne pas avouer qu'il s'est fait mal, Thomas se redresse et, en serrant les dents, sourit. Une semaine plus tard il sait sauter des trains en marche, et il a appris aussi que, pour manger, il faut prendre ce qui tombe sous la main... Grâce à John cela ressemble à un jeu plutôt qu'à un vol !

Au fil des jours, le village où vit l'oncle Anselme s'éloigne, en devenant une sorte de lieu mythique, fort beau, et quand, par un dimanche pluvieux, ils y parviennent après avoir marché deux jours sur des routes désertes, ils cachent mal leur déception. Dans la rue principale, bordée de quelques maisons et d'un magasin dont l'affiche indique qu'il appartient à Sam E. Whiston, ils s'arrêtent, indécis. Ils ont froid et ils ont faim. Thomas entre, soulève sa casquette et demande où habite Anselme Robillard, mais le chariot, tiré par un boeuf, sur lequel on a posé un long baril rempli d'eau, est justement devant. C'est la distribution quotidienne d'eau potable, une opération qui semble beaucoup trop importante pour qu'on daigne remarquer sa présence. Thomas s'appuie contre le mur pour faire reposer ses jambes endolories et cela semble déplaire au commerçant qui revient avec ses récipients en soufflant sous l'effort.

- Ah ! les Robillard, dit-il, ils se sont construit une maison dans le bois. Tu n'as qu'à suivre le chemin et monter la côte. Tu les entendas travailler. Ils bâchent du matin au soir.

- On a faim, dit derrière lui John et pas d'argent.

Honteux, Thomas ajoute aussitôt :

- Mon oncle vous remboursera...

- Ah, tu crois cela, mon jeune, rétorque le commerçant avec un mauvais sourire. Enfin... Tenez, les garçons, voici du pain et un morceau de fromage. Pas nécessaire de payer. Allez.

- On peut s'asseoir ? demande John en s'installant sans façon sur les marches. Le commerçant fait un signe de tête, soupire, adopte un air découragé et les oublie pour servir un client qui entre.

Ils dévorent le pain jusqu'à la dernière miette. Thomas sort un petit peigne, le passe dans sa tignasse blonde et fait signe à son ami qu'il doit en faire autant. Leurs casquettes sur la tête, ils repartent ensuite en examinant les gens qui, sous le ciel gris, semblent maussades. Ils arrivent, sans échanger un mot, dans le bois et continuent jusqu'à la clairière d'où provient le bruit des scies et des haches. Deux hommes, un très jeune et un autre plus âgé sont en train d'ajuster les cadres de fenêtres d'une maison en construction. Autour, il y a des monceaux de planches, des bidons vides, des tas de branches et un chemin boueux où on a posé un tuyau, pas encore recouvert, dont la surface noire luit sur le sable imbibé d'eau qu'on essaie de drainer.

- Je cherche monsieur Anselme Robillard, dit Thomas qui sent les larmes monter dans sa gorge.

- C'est moi, répond l'homme en se retournant. Mon Dieu, mais c'est Thomas. Comme tu as grandi ! J'ai de la peine à te reconnaître. Quel bon vent t'amène. Tiens, mon fils, Gustave, c'est ton jeune cousin, Thomas, le fils de ma défunte soeur. Adam va bien, au moins ? Et ton frère Joseph ? Un malheur c'est vite arrivé de ces temps-ci. Viens un peu par là. Ta tante est à la cuisine. Tu vas prendre quelque chose et tu vas tout nous raconter.

Thomas présente John, embrasse la tante, une femme énergique et chaleureuse, qui le regarde avec ses grands yeux bleus, très doux, mange ce qu'on lui donne, boit un verre de lait et retrouve ses esprits. La maison est spacieuse, parfumée à l'odeur du bois fraîchement coupé, mais, seule la cuisine est finie. Partout ailleurs on a juste balayé les sciures et il reste encore plusieurs coups de scie à donner. Thomas essaie de répondre aux questions que son oncle lui pose, mais visiblement il n'est pas intéressé outre mesure par ses réponses et préfère raconter.

Il a construit une scierie. Oui, un peu plus loin, dans le bois. Il a aussi plusieurs hommes sous ses ordres qui sont en train de bûcher. Thomas et John peuvent se joindre à eux s'ils veulent gagner de l'argent. Il y a du travail pour tout le monde. L'oncle est bien décidé à développer l'exploitation, seulement il lui faut auparavant descendre à Québec et rencontrer le député, monsieur Jacques Miquelon. C'est par rapport aux ennuis qu'il a avec des inspecteurs qui prétendent que son exploitation est illégale parce qu'il coupe un bois trop jeune. Il a aussi des problèmes avec les installations de tuyaux, parce que le terrain n'est pas bon. Ce

sont des sables mouvants, on les appelle dans le coin des *quick sands* et c'est un gros casse-tête, mais avec beaucoup de travail et l'aide du Bon Dieu il se sortira certainement du pétrin. Le père Lévesque, le missionnaire qui a installé sa tente à côté et qui prépare à la première communion les enfants de Val d'Or, est du même avis que lui. L'oncle Anselme parle, parle, sa femme hoche la tête en souriant, le cousin Gustave prend un autre morceau de tarte et Thomas s'endort en appuyant sa tête sur la table. C'est ici que se termine le voyage, c'est là son but ultime, et il est trop fatigué pour penser à ce qu'il lui convient de faire. Il veut juste se coucher, s'étendre quelque part et dormir.

- Écoute, Anselme, dit sa femme à un moment donné, ces deux garçons tombent de fatigue. On va avoir du temps pour reparler de tout cela, mais pour le moment tu vas aller finir ton ouvrage et -moi je vais les installer dans la pièce en haut. Ils vont être bien. Les matelas sont épais et j'ai assez de couvertures pour leur en donner. On ne les dérangera pas avant demain matin. Allons, suivez moi. Je vais vous faire chauffer de l'eau, vous allez vous laver et vous irez vous reposer...

Thomas est heureux. Il n'est certainement pas aussi riche qu'il le pensait, l'oncle Anselme, mais il se sent bien chez lui. Il a l'impression d'avoir quitté Montréal, la boulangerie et Mado depuis des années et de se retrouver soudain à nouveau dans un monde à lui, parce que chaleureux et aussi familier que la vue des grands pains jouflus que son père a l'habitude de sortir du four dès l'aube, tous les jours que le Bon Dieu donne.

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 3

FAIRE FORTUNE

[Retour à la table des matières](#)

Il y a quelque chose de fraternel dans ce mouvement rythmé de la scie qu'ils enfoncent de plus en plus profondément dans le gros tronc. L'acier dentelé glisse sous la pression de leurs mains. John se redresse le premier et s'essuie le front. Il fait chaud. Un soleil de plomb inonde la clairière. Ils sont trop fatigués pour parler. Il faut se concentrer, bander ses muscles et toute sa volonté pour vaincre la résistance qu'oppose le bois. Thomas prend la hache et frappe. Le tronc de l'arbre craque, c'est au tour de John maintenant, puisque c'est avec lui qu'il fait équipe.

- Attention ! crie l'oncle Anselme qui surveille les travaux. Attention !

Les bûcherons s'éloignent et seuls, face à face, John et Thomas continuent à frapper avec leurs haches. Là-haut, la couronne de l'arbre s'agite, puis, lentement, majestueusement, bascule vers la terre et son tronc écrase les aiguilles de pins, les copeaux, la mousse et les fougères. Le géant est couché désormais de tout son long, tandis que les hommes, indifférents à sa mort, s'installent pour manger. Aussitôt, le silence revient dans la forêt. Il n'y a plus que le bruit du pic, quelque part au loin, et le chant monotone des criquets.

Thomas et John suivent l'oncle Anselme jusqu'à la maison, où la tante a préparé le repas. Les enfants, suivis du chien, courent à leur rencontre. Il fait plus frais à l'intérieur et l'eau froide sur la nuque rafraîchit délicieusement. Thomas sort de

la salle de bains et se met à table. L'oncle Anselme dit le bénédicité, puis ils commencent à manger leur soupe.

- Je suis content d'être de retour, constate l'oncle Anselme. Cela n'a pas été drôle ce voyage à Québec. Le Parlement est un bel édifice, mais il n'est pas facile de s'y retrouver quand on est un homme des bois. Cela m'a pris une petite heure pour rencontrer notre député. Il a été bien patient, monsieur Jacques Miquelon. Il a pris le temps de m'écouter et de me donner des conseils. Selon lui, il me fallait rencontrer le ministre et cela demandait deux jours au moins pour obtenir le rendez-vous. Cela m'a paru très long. C'est une belle ville, Québec, mais pour se loger et pour manger cela coûte cher. Enfin... J'ai quand même vu le Château Frontenac, j'ai été prier à la Cathédrale et j'ai recruté dans la basse-ville des bûcherons qui vont monter ici la semaine prochaine. Des bons gars... Ensuite, je suis allé à nouveau au Parlement. Notre député a tenu parole. Il m'a mené chez le ministre, qui se nomme Bourque et a un air avenant, mais l'entrevue n'a pas été assez longue et je n'ai pas eu le loisir de m'expliquer comme il faut. De toute façon, il n'y avait rien à faire. Monsieur le ministre nous ordonne de déménager avant l'automne. Le bois n'est pas assez vieux, puisque selon les règlements il doit avoir plus de cinquante ans d'âge. C'est le règlement et on ne peut le contourner ! Que voulez-vous, c'est ainsi. J'ai vu aussi monsieur Desruisseaux, de Senneterre, qui est chef inspecteur pour toute la région. Il était justement de passage à Québec et je l'ai rencontré devant le Parlement au moment où j'en sortais. Selon lui, c'est un cas sans précédent !

L'oncle Anselme soupire, s'essuie la bouche et se passe la main sur le front. Un instant encore, il semble découragé, puis se ressaisit.

- Allons, les gars, dit-il, on recommencera ailleurs. Je vais honorer mon contrat avec la compagnie et à l'automne on avisera. Au travail...

- Et la maison ? proteste la tante. C'était bien la peine de se donner autant de mal pour la construire. On ne va quand même pas abandonner tout cela. Tu ne crois pas que le père missionnaire pourrait intervenir en notre faveur ?

- Prier, voilà ce qu'il peut faire, constate l'oncle Anselme. Je les ai vus à Québec, notre député et notre ministre. Les inspecteurs auraient dû nous prévenir, mais maintenant il est trop tard pour les regrets. On nous permet de rester jusqu'à l'automne et c'est déjà une faveur.

- Faveur ou pas, dit John à Thomas, à voix basse, on ne reste pas ici. Moi, je bûche encore quelques semaines puis je m'en vais. Ce n'est pas avec les vingt-six dollars par mois que nous a promis ton oncle qu'on va faire fortune. Cela nous permettra tout juste de continuer le voyage.

- Pour aller où ? lui demande Thomas sur le même ton de confiance.

- En Saskatchewan, rétorque John avec beaucoup d'assurance, comme s'il s'agissait d'une évidence. Je connais un gars là-bas qui a fait fortune à travailler je ne sais trop quoi. Le village se nomme Bienfait.

C'est à la fin de l'été que Thomas et John quittent Val d'Or. Avec ses cent dollars en poche, Thomas voudrait retourner à Montréal, mais il n'ose pas contredire son ami, selon lequel ce n'est pas assez pour se montrer à la famille.

- C'est des milliers de dollars qu'il nous faut, lui a-t-il répété, soir après soir, quand ils se retrouvaient dans leur chambre. Des milliers, tu m'entends ? Et parole de Yankee, on les aura !

L'oncle Anselme leur avait donné sa bénédiction, mais la tante avait pleuré et Thomas avait eu du mal à cacher sa propre émotion. Il avait été content de retrouver la famille de sa mère, il avait été heureux dans ce coin perdu, à travailler jour après jour dans le bois, et il ne tenait pas à se retrouver à nouveau dans les wagons de marchandises à rouler vers l'inconnu et à trembler de froid. John, au contraire, semblait plein d'énergie. Dès le lendemain, cependant, les choses se gâtèrent. Il y avait beaucoup plus d'hommes sur les trains. Des jeunes et des vieux, des vagabonds, des chômeurs, des gens qui ne savaient pas trop où ils allaient et pourquoi. La majorité ne parlaient que l'anglais, sacraient beaucoup et se conduisaient mal. Cela compliquait singulièrement le voyage. Quand il fallait prendre le train en marche, ils se retrouvaient à plusieurs le long de la voie. Les plus âgés sautaient les premiers et les plus jeunes n'avaient qu'à courir plus longtemps. Une fois dans le wagon, les groupes se formaient. On tenait à distance les solitaires qui, couchés dans un coin, lançaient parfois des propos sans queue ni tête, comme s'ils n'étaient pas sains d'esprit. Thomas s'attachait de plus en plus à John, le seul avec lequel il pouvait parler en français en présence des gens qui n'y comprenaient pas un traître mot, mais John avait continuellement besoin de bouger. Il se rapprochait des autres, intervenait dans leurs discussions, jouait aux cartes ou aux dés, puis revenait se coucher à côté de Thomas et lui racontait longuement des histoires. À l'enten-

dre, chacun des passagers clandestins était à sa manière un héros, avait vécu des aventures fantastiques et allait certainement faire fortune.

Thomas l'écoutait d'une oreille distraite et composait dans son intérieur sa prochaine lettre à Mado. Il essayait de lui décrire les paysages et comme, il n'était pas facile de voir la campagne de ces wagons fermés, il s'installait près de la porte, l'ouvrait juste un peu et regardait. Cela ne durait pas longtemps, les hommes derrière lui se plaignaient du froid et exigeaient qu'il tire jusqu'au bout la lourde planche coulissante, mais cela suffisait pour qu'il puisse mentionner dans ses lettres que le pays était immense, beau et faiblement peuplé. Thomas avait surtout du mal à décrire les villages puisque, quand ils les traversaient, ce qui était rare, il fallait faire attention de ne pas être remarqué par le chef de gare et éviter de s'approcher de la porte. Thomas devait donc se contenter de parler tantôt « des plaines à perte de vue » et tantôt « des forêts qui semblent tellement profondes qu'on croit qu'elles recouvrent toute la surface de la terre ». Comme il avait en outre des difficultés à rédiger, il ne se rendait plus compte si ce qu'il se promettait d'écrire à Mado se retrouvait réellement sur la feuille de papier, ou se perdait quelque part en lui sans laisser de traces. Dans son sommeil, il la sentait toute proche et souvent, il fermait les yeux, pour mieux évoquer son image, mais comme par dérision elle disparaissait dans une sorte de brume. Thomas avait la fièvre et il se tenait à peine sur ses jambes.

La nuit commençait à tomber quand ils descendirent enfin du train. Thomas roula sur le sol mouillé à côté de John, puis ils se mirent à marcher sans échanger un mot. Le vent soufflait sur la route qui traversait le petit village de Bienfait. Au bout, il y avait une église très grande et très haute, deux cafés, un restaurant et un hôtel.

- On va au café, décida John et ensuite on avisera.

À l'intérieur, il y avait beaucoup de monde. Des cheminots, des mineurs en vêtements de travail, mais aussi des hommes bien habillés qui parlaient fort. John s'installa au comptoir, commanda de la bière et commença à discuter avec ceux qui étaient assis à côté de lui. Au moment où ils terminaient leur deuxième ronde de consommations, il prenait déjà rendez-vous, à l'hôtel, avec un Américain qui portait à sa main droite une chevalière en or et qui paraissait riche. Thomas, pour sa part, s'informa du travail à la mine auprès de deux ouvriers qui parlaient an-

glais, mais qui, de temps en temps, échangeaient entre eux des propos dans une langue étrangère. Il sut qu'ils étaient ukrainiens et habitaient au village depuis toujours. Il apprit également que les salaires avaient augmenté depuis la grève qui avait eu lieu en 1931 et qui avait coûté la vie à trois mineurs sur lesquels la police avait tiré, non loin de là, juste un peu plus haut, après la gare du C.P.R. Une pierre a été placée à cet endroit pour honorer leur mémoire.

- Le 29 septembre, cela fera deux ans, lui avait dit pensivement le plus âgé. C'est dans une semaine. Le curé a promis de dire une messe solennelle dans notre église. Les gens oublient vite et il faut qu'ils se souviennent, de nos jours surtout, quand il y a de moins en moins d'ouvrage. Il est même question que la mine ferme.

Thomas, secoué par ces révélations, la bière aidant, sentit la tristesse l'envahir, mais déjà John décidait de partir.

- Viens vite, lui dit-il, nous avons juste le temps de nous prendre une chambre.

De l'autre côté de la rue, à l'hôtel, ils se retrouvèrent dans une grande taverne remplie de monde. Des messieurs bien mis gesticulaient, riaient et échangeaient des propos grivois avec quelques jeunes femmes qui semblaient parfaitement à l'aise dans cette atmosphère. La fumée des cigarettes s'élevait au-dessus de leurs têtes, jusqu'aux poutres du vieux plafond en bois, noirci par le temps. Au comptoir, John parvint à obtenir une chambre en se réclamant de son ami Dutch Schultz et en payant à l'avance un prix qui parut à Thomas exorbitant. Ensuite, il demanda si Dutch Schultz était là et on lui répondit qu'il pouvait le trouver à la salle à manger.

- Monte et je te rejoins dans un instant, avait ordonné John.

Sans protester, Thomas s'apprêtait à partir quand l'ami en question se faufila jusqu'à eux. Il était grand, mince, plutôt jeune, et mâchouillait un cigare.

- Vous vous souvenez de moi ? lui demanda John en anglais.

- Non, pas exactement...

- Voyons, la maison dans le Vermont, sur cette route perdue où votre camion est tombé en panne...

- Oh oui ! Cela me revient. Ta mère est jolie et tu as des frères et des soeurs. C'est bien cela. Mais tu as grandi mon garçon. Te voilà un homme à présent. Que viens-tu faire ici ?

- Travailler et gagner beaucoup d'argent, rétorque John sans hésitation.

- Bravo. Bonne idée. J'ai justement besoin de gens décidés, forts et qui n'ont pas froid aux yeux. C'est drôle, il y a beaucoup de chômage de ces temps-ci, mais j'ai du mal à trouver ce qu'il me faut. C'est à croire qu'il s'agit d'oiseaux rares.

John présenta Thomas et ils furent engagés sur-le-champ tous les deux. Dutch Schultz leur paya un repas pantagruélique, puis leur demanda d'être prêts un peu avant minuit. Pour Thomas ce fut le début d'une aventure fantastique qui dura jusqu'aux Fêtes. Il vécut pendant tout ce temps-là à l'hôtel, découvrit le luxe d'un confort jamais connu et le plaisir d'avoir des liasses de dollars dans ses poches. Ils dormaient le jour et travaillaient la nuit. Tantôt il s'agissait de charger la gnôle au boozorium qui se trouvait au coin de la rue, un entrepôt où l'alcool était déposé dans de grands barils, et tantôt de partir dans la nuit dans des voitures aux carrosseries étrangement épaisses qu'on prétendait à l'épreuve des balles. À la frontière américaine, éloignée d'une dizaine de milles seulement de Bienfait, ou de Beanfaite, comme disaient les Anglais, les chauffeurs s'arrêtaient. Thomas sentait alors les battements de son cœur ponctuer les secondes. Dutch Schultz leur avait expliqué que les risques étaient minimes parce que les douaniers étaient stupides, ou encore de mèche, et ne faisaient leurs vérifications que pour la frime, mais Thomas était persuadé qu'il finirait sous les verrous, dans une prison quelconque, canadienne ou américaine. Il recevait trop d'argent pour que cela puisse tourner d'une façon différente... Là-bas, à Montréal, son père travaillait nuit et jour pour gagner quelques dollars, lui ne comptait plus en centaines, mais en milliers, puisque tous les hommes autour de lui en faisaient autant. Par définition, cela ne pouvait être honnête.

- Notre hôtel s'appelle White, plaisantait John et par conséquent nous ne pouvons être que blancs comme neige. Cesse de te torturer. On fait fortune, c'est l'essentiel. Ma mère va être contente et ton père aussi, sans parler de ta Mado.

Cela rassurait Thomas, et puis à force de dormir peu et de boire beaucoup, il vivait dans une sorte d'état second. Généralement, ils déchargeaient les voitures dans un entrepôt pas très éloigné de la frontière, mais une ou deux fois il leur était

arrivé d'aller jusqu'à New York. Dutch Schultz avait là une boîte de nuit Embassy Club. La première fois qu'ils y étaient allés, ils avaient passé la nuit à surveiller les gens à la sortie. Thomas n'avait jamais vu rien de pareil. Une salle immense, tapissée de velours rouge, des lumières tamisées, des hommes en smoking, des femmes en robes longues et une musique parfois douce et parfois très agitée jouée par l'orchestre installé au fond, sur une estrade. En riant à gorge déployée et en leur donnant des grosses claques dans le dos, Dutch Schultz leur avait présenté à la fin de la nuit, juste quand l'aube commençait déjà à se lever, deux filles vêtues de fourreaux noirs semés de paillettes. Thomas avait senti l'odeur d'un parfum étrange et il avait eu tout le mal du monde à suivre sur la piste de danse la fille qui, serrée étroitement contre lui, l'entraînait dans un tourbillon. Pour la première fois de sa vie, il dansait. À Montréal, cela était défendu par monsieur le curé, mais ici, dans ce lieu fantastique, cela paraissait naturel. D'une danse à l'autre, Thomas se détendait, s'apprivoisait, la trouvait de plus en plus belle, d'une beauté tout à fait différente de celle de Mado, proche et capiteuse. Elle s'appelait Lily et c'est avec elle qu'il avait vécu sa première aventure amoureuse. Cela avait duré toute la journée du lendemain. Au début, perdu dans le grand lit, intimidé, Thomas ne savait pas très bien comment s'y prendre, mais elle était bonne, Lily, et compréhensive. Elle l'avait caressé, apaisé et même admiré, ce qui lui avait fait beaucoup de bien. Il l'avait quittée le soir, pour retourner au Canada et recommencer à faire des chargements à Bienfait, mais il lui avait promis de revenir. Malheureusement, lors de son deuxième voyage à New York, plusieurs semaines après, Lily n'était plus là. John et Thomas furent autorisés à prendre une petite table dans la salle et ils écoutèrent la chanteuse Helen Morgan et l'orchestre du Yacht Club Boys que les foules venaient applaudir partout où ils se produisaient. Ils dansèrent aussi un peu tandis que d'autres préférèrent jouer leurs gages dans un tripot voisin, ce qui donna à Thomas bonne conscience. Il n'avait pas la passion du jeu et il économisait scrupuleusement ce qu'il gagnait.

Ayant décidé d'accélérer le rythme des livraisons, Dutch Schultz était de plus en plus exigeant et ne tolérait pas la moindre insubordination ou incartade. Un des hommes qui avait travaillé avec eux, joueur et parieur enragé, avait été chassé et ses copains racontaient qu'on lui avait cassé les jambes et les bras parce qu'on avait trouvé sur lui un jeu de cartes truqué. Cela avait indigné Thomas, ce genre de justice expéditive, mais John le rassurait en affirmant avec aplomb que des

légendes pareilles circulent partout, dans les camps des bûcherons comme ailleurs, et comme il ne demandait pas mieux que de croire John sur parole, il s'était appliqué à oublier.

Et puis, à la fin de novembre, on vida brusquement l'entrepôt de Bienfait et l'hôtel White organisa un grand dîner où Américains et Canadiens burent beaucoup à qui mieux mieux. Le lendemain, John annonça à Thomas qu'il partait pour New York.

- C'est fini, lui avait-il dit. Ils ont passé une nouvelle loi et il n'y aura plus rien à faire ici le mois prochain. Dutch Schultz nous offre à tous les deux un emploi dans sa boîte de nuit. Oh, un emploi modeste... Au pire on sera à la porte, comme chasseurs, au mieux on sera serveurs, mais cela peut nous mener loin. Il est fabuleusement riche et il nous aime bien. Tu as tort de jouer le puritain. Si tu veux être en paix avec ta précieuse conscience et tes curés que tu aimes tant, tu n'as qu'à donner ton obole à l'église. Tu sais, Thomas, en tant que Yankee j'ai enfreint la loi de mon pays, mais toi, tu n'as rien à te reprocher. Au Canada, ils n'ont jamais eu l'idée d'empêcher les gens de boire. Et d'ailleurs, même chez nous, notre nouveau président, Franklin Roosevelt, n'est plus d'accord avec Herbert Hoover, son prédécesseur, et il n'y a plus de prohibition. Ce qui était criminel hier n'est désormais qu'une mauvaise habitude de noceurs. Elle est drôle leur justice et il n'y a pas de raison de te mettre martel en tête ! Nous sommes bien ensemble. Nous avons gagné beaucoup d'argent et, pour ma part, je n'oublierai jamais l'hospitalité de ta tante et de ton oncle Anselme... Je t'aime, vieux frère...

- Je rentre chez moi, avait rétorqué Thomas. Pour les Fêtes, je serai à Montréal.

Ils vidèrent plusieurs bières avant de se quitter, ils se promirent de s'écrire et de se retrouver un jour, ils échangèrent leurs adresses et puis Thomas était monté dans le train de passagers, dans un wagon de première classe et il avait osé demander un scotch. Il se sentait devenir un autre. Les billets de banque, en grosses coupures, qu'il avait sur lui, avaient suffi pour transformer ses anciennes craintes en une certitude tranquille et une confiance illimitée en son propre avenir. Il n'avait ni remords ni regrets, mais juste une sorte de reconnaissance à l'égard du Tout-Puissant de lui avoir permis de gagner assez d'argent pour sauver la boulangerie de la faillite et pour épouser Mado.

La tempête de neige s'était déchaînée toute la nuit, mais à l'aube elle ne laissa dans les rues, sur les toits des maisons et dans les branches des arbres nus, que de lourds dépôts de blancheur. Un étrange silence pesait sur la ville comme si la neige avait calmé l'excitation quotidienne des gens et assourdi jusqu'aux bruits familiers des grands boulevards et des petites rues. Partout, dans les beaux quartiers, comme dans ceux où le chauffage et le courant électrique manquaient souvent, et jusqu'aux refuges où les plus démunis commençaient à s'éveiller à une autre journée vide, une joie irraisonnée s'emparait des femmes et des hommes.

Assise dans l'auto entre Adam et Joseph, Madeleine pensait à Thomas en se répétant chaque mot de sa dernière lettre qu'elle avait apprise par coeur. Contrairement à ses habitudes, Adam de Boucherville était venu le matin même la chercher chez les Pouliot.

- Maintenant que tu es la promise de mon fils Thomas, lui avait-il dit, cela me paraît préférable que de te laisser venir seule chez nous.

Il avait parlé sans la regarder, mais Madeleine avait perçu une certaine émotion dans sa voix et s'était sentie brusquement promue à une dignité importante à ses yeux. Bavarde généralement, elle n'osait désormais ouvrir la bouche de crainte de se montrer indigne de ce statut tout neuf. Rue Saint-Laurent, le magasin de Sam était fermé, mais ils passèrent par derrière et c'est sa mère qui leur ouvrit la porte de la cuisine. Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur ; la vieille tante, les soeurs et les frères de Sam. Tous se mirent à les aider à décharger les longues formes à gâteaux et les pains soigneusement placés dans des grands cartons. Pendant ce temps-là, la mère avait mis sur la table une bouteille de jus de framboises de sa fabrication et leur offrit d'y goûter ainsi qu'aux biscuits ronds aux noix. Ils s'assirent donc, un moment, autour de la table. Face à Madeleine il y avait Rachel, la jeune fille brune, à la grande chevelure sagement tirée en arrière et aux yeux noirs qui brillaient comme deux grosses perles dans son visage long et pâle. Les jeunes échangèrent avec la tante quelques propos en yiddish. Ne pouvant se parler, faute d'une langue commune, ils riaient, tandis que Rachel, silencieuse, ne quittait pas des yeux Adam.

- *Schöne goy...* constatait à voix basse la vieille tante, en hochant la tête.
Schöne goy...

En vain, Sam essaya d'intervenir, tantôt en français et tantôt en anglais, les deux langues qu'il mélangeait tant bien que mal, sa mère, ses frères et soeurs, ne comprenaient pas. Cela intimidait Joseph et Madeleine, mais Adam, au contraire, semblait s'épanouir dans cette atmosphère si exotique pour lui. À l'aide de gestes, il expliqua à Rachel qu'il trouvait ses cheveux fort beaux, ce qui la fit rougir, puis rire aux éclats. Ils avaient bu le jus, qui ressemblait plutôt à un sirop doux et épais, et ils avaient croqué les biscuits en faisant de leur mieux pour expliquer à la mère à quel point ils étaient bons, mais, au moment où s'établissait entre eux un climat d'amitié, un homme petit et gros poussa la porte. Il était vêtu d'un long manteau noir, portait sur la tête une casquette plate, à visière, sous laquelle bouclaient ses cheveux gris et sa barbe blanche descendait sur sa poitrine. Dès son entrée, l'atmosphère dans la cuisine changea. Les jeunes se levèrent, en signe de respect, la mère se précipita à sa rencontre, tandis que Sam se plaça devant Adam, comme s'il voulait le protéger malgré sa petite taille. Le vieil homme l'écarta cependant, et s'approcha. Une fois encore, Sam essaya de s'interposer, en disant quelque chose en yiddish, mais l'homme se contenta d'agiter en l'air ses deux bras, puis prit sa tête entre ses deux mains et se mit à la bouger de gauche à droite, ce qui faisait osciller drôlement sa barbe.

- Aivoi, aivoi, aivoi, répétait-il d'un ton monotone jusqu'à ce que Joseph se décide à tirer son père vers la sortie.

Quand Madeleine, à son tour, s'était mise à les suivre, les cris rauques de l'homme, les cris, qui ressemblaient à une manifestation de souffrance, cessèrent. Dehors Sam les rattrapa,

- Je m'excuse, dit-il. Mon père est orthodoxe. Il ne vient pas souvent à la maison parce qu'il vit à côté de la synagogue et passe son temps à prier, mais cela tombe mal. On va avoir des ennuis. Il essaiera de persuader la mère que nous n'avons pas le droit de travailler ensemble et que Dieu nous punira pour cela.

- Tu crois, s'étonnait Adam, avec l'air d'un intrus pris en faute. Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté l'invitation de ta mère.

- On verra bien demain, avait soupiré Sam. Je passerai à la

boulangerie. Allons, rentrez chez vous sains et saufs et que Dieu vous protège.

- Merci, rétorqua Joseph qui commençait à s'habituer à cette forme de politesse particulière à Sam. Merci beaucoup.

- Elle est belle, sa soeur Rachel, constata Adam en montant sur le siège. Cela fait un bout de temps que je n'ai pas vu une fille aussi brune.

Ragaillardi, joyeux, il le répéta ce dimanche-là à plusieurs reprises et Madeleine découvrit à sa grande surprise que pour réagir à la beauté d'une fille, il n'est pas nécessaire d'être jeune. Cela ne lui était jamais venu à l'esprit de considérer monsieur Adam, ou monsieur Pouliot, comme des hommes. Pour elle, ils étaient des protecteurs, des patrons, mais ne pouvaient avoir rien de commun avec un Joseph ou un Thomas, étant par définition dépourvus de certains sentiments qu'ils avaient déjà vécus, mais qu'ils ne pouvaient plus comprendre, ni, à plus forte raison, ressentir. Le fait qu'Adam de Boucherville manifestait des regrets de ne pouvoir communiquer avec Rachel autrement que par signes lui avait paru aussitôt une forme de péché de la chair que la Mère Supérieure aurait certainement considéré comme assez grave. Joseph, pour sa part, s'ingénia à ne rien voir et à ne rien entendre, pour mieux se concentrer sur ses comptes qu'il s'entêta à examiner au cours de l'après-midi, en les forçant ainsi à se taire. Pour ne pas le déranger, ils jouèrent aux dames. Adam de Boucherville aime jouer aux dames. Avec ses grosses mains à la peau trop blanche, comme imprégnées de farine, il prend très doucement les ronds noirs et les déplace après de longs moments de réflexion. Madeleine de son côté, sachant que c'est un honneur qui lui échoit, puisque généralement le père et le fils jouaient entre eux, s'applique à être à la hauteur de la situation. Une fois la partie gagnée, Adam se lève et s'étire un peu, comme si son grand corps était fatigué par l'immobilité.

- Pour les Fêtes, on ira à Sainte-Rose chez les cousins. Tu viens avec nous, hé Madeleine ? Si tes patrons s'y opposent, je me charge de les persuader. J'irai te chercher chez eux et je te reconduirai.

- Je ne sais pas si madame Pouliot voudra, murmure Madeleine, elle reçoit et elle aura besoin de mon aide.

- T'en fais pas, petite. Quand est-ce qu'elle reçoit ?

- Le vingt-cinq.

- Eh bien ! chez nous, on va festoyer après la messe de minuit. Tu seras de retour à temps et fais-moi confiance, cela vaudra la peine !

Joseph repousse le gros cahier. D'après mes calculs, pense-t-il, on ne finira pas l'hiver ici. Le mois prochain, il faudra payer le sucre et la farine et nous n'avons pas encore réussi à rembourser complètement l'arriéré. Inutile de compter sur Thomas. Il se moque de nous là où il est, à l'autre bout du pays, tandis que le père prend cela pour de la bonne monnaie parce que c'est son préféré. Quand il s'agissait de moi, quand je suis parti travailler à la construction du pont, il était mécontent, mais Thomas, peut se permettre n'importe quoi et c'est toujours accepté par le père comme l'appel du sang des coureurs de bois, nos ancêtres. Joseph se rapproche de Madeleine. Elle lui plaît et il aimerait attirer son attention, mais la jeune fille ne le remarque pas. Elle aussi ne tient qu'à Thomas et finalement, lui, Joseph, n'a pas plus d'importance dans cette maison qu'un objet. Certes, il vérifie les comptes, parce que le père se plaint que sa vue baisse, il fait les livraisons et il travaille à la boulangerie, mais continuellement il a l'impression que quoi qu'il fasse, ils ne cesseront jamais de considérer qu'il devrait exécuter des tâches plus dures et plus conformes à la capacité réelle de ses muscles.

- L'essentiel, mes enfants, constate Adam de Boucherville, c'est de ne pas s'endetter. Souvenez-vous de cela dans votre vie, parce que je ne serai pas toujours là pour vous le rappeler. Nous, les Canadiens, nous sommes des bons chrétiens, mais des gens simples. Il faut beaucoup travailler, ménager et ne pas se lancer dans les dépenses.

Joseph a envie de rétorquer qu'à force de ne pas pouvoir payer les fournisseurs on s'endette, qu'on le veuille ou non, mais la porte s'ouvre et le vicaire entre. Sa soutane est couverte de neige, en bas surtout, mais aussi sur les manches. Il est essoufflé.

- Ça va mal chez les voisins, dit-il. Il me faut de l'aide. La femme se meurt. On attend le médecin, mais il n'arrive pas. Allez le chercher !

- Tout de suite, répond Adam, comme un écho et déjà il s'affaire, bien qu'il n'ait guère envie de ressortir dans le froid.

- Vous, vous venez avec moi, ordonne le prêtre à Madeleine.

Dans la maison voisine, au rez-de-chaussée, dans une petite pièce qui sert de chambre à coucher, une femme crie. Autour de son lit, se tiennent quatre jeunes enfants et un homme qui semble complètement dépassé par les événements et incapable de se rendre utile. Les bras ballants. La tête penchée, il attend que sa femme cesse de souffrir et que le bébé vienne au monde.

- Mettons-nous à genoux, décide le prêtre, et prions.

Les voilà donc tous, les uns à côté des autres, en train de joindre les mains et de répéter les mots connus, rassurants qui leur permettent de participer, d'une certaine façon, à la souffrance de la femme. Cela dure très, très longtemps, puis, soudain, on entend la voix d'Adam et le bruit des pas.

- Faites bouillir de l'eau, dit le médecin qui enlève son manteau à la hâte. J'ai juste besoin de la fille pour m'aider.

Dehors, Joseph rejoint son père.

- Il ne voulait pas se déranger, le docteur, murmure Adam. J'ai dû le payer pour qu'il veuille bien me suivre. Heureusement, j'avais dans ma poche l'argent que Sam nous a remboursé ce matin, sans cela je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je crois que je l'aurais forcé à monter avec moi et que je me serais battu avec lui au besoin.

Et moi qui comptait sur cet argent pour acheter du sel et du sucre, pense Joseph. Papa ne se rend pas compte à quel point tout va mal et ne veut même pas qu'on lui en parle. J'ai le droit de travailler avec lui, mais non pas de discuter de nos affaires qui, en fait, ne sont pas les nôtres, mais les siennes. Cessera-t-il un jour de me traiter comme le fils qui, par définition, sera toujours trop jeune pour être pris au sérieux ?

La grande maison est trop petite pour les contenir tous et malgré le froid on a dû ouvrir les fenêtres. Emboîtant sans cesse le pas à Thomas, un peu en retrait, Madeleine va d'un cousin à l'autre, serre les mains, sourit, mais ne retient ni les noms, ni les prénoms, ni les liens de parenté. Cela est d'autant plus compréhensible d'ailleurs que, constamment, Adam la prend par le bras pour l'emmener dans

un autre coin de la maison et la « montrer », comme il dit, tantôt à une tante, tantôt à un oncle, ou à une vieille grand-mère.

Ils sont revenus de la messe et on prépare le repas. Certains ont apporté des bouteilles de vin, d'autres des tourtières et des gros chaudrons noirs remplis de pattes de cochon qu'on commence à réchauffer sur le fourneau de la cuisine. Le cousin d'Adam, leur hôte, a cherché dans la grange le vin de sa fabrication qu'il offre à la ronde en criant :

- Qui veut du vin de bibittes ? C'est le nom de marque que je viens de lui donner. Les gars seulement, pour les femmes c'est trop fort !

- Mado, ma Mado à moi, murmure Thomas en lui serrant la main à lui faire mal. J'ai quelque chose pour toi. Viens un peu par ici.

Au fond du corridor, il y a l'escalier qui monte au premier étage où la lumière est allumée dans la chambre à coucher. Sur le lit on a empilé les manteaux, selon l'usage de l'hospitalité, monticules sombres, sorte de grosses taches sur le fond coloré de la pièce.

- Reste là et ne bouge pas, dit Thomas en la faisant asseoir sur une chaise berçante. Donne ta main droite.

Éblouie, comme dominée par le bruit qui leur parvient d'en bas, Madeleine le regarde sans comprendre. Thomas prend dans sa poche une boîte, l'ouvre, sort une bague, toute petite, toute mince avec son œil bleu, et la glisse à son doigt.

- Nous sommes fiancés, Mado, lui annonce-t-il sur un ton triomphal, tandis que la jeune fille émue se penche pour mieux voir le bijou.

- Oh, elle est belle, chuchote-t-elle, comme s'il lui fallait garder un secret. Elle est belle...

Thomas la renverse en arrière et se met à l'embrasser sur la bouche. Une chaleur étrange pénètre son corps. Ses bras autour de son cou, les yeux fermés, Madeleine a l'impression de se donner à lui à travers ce baiser qui dure longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'il la force à se mettre debout, serrée étroitement contre lui, tandis que la chaise berçante bascule et que son haut dossier cogne contre le mur. Thomas couvre de baisers son visage, son cou, ses mains, leurs deux corps se collent l'un à l'autre, les seins de Madeleine écrasés contre sa poitrine et son ventre comme soudé contre le sien. Les genoux de Thomas tremblent légèrement,

ses cuisses se tendent de tous leurs Muscles, à travers le tissu de sa jupe Mado le sent et dans son bas-ventre il y a un vide, un appel, une envie absolue d'aller au-delà de cette étreinte, d'être prise par lui, ici, sur ces manteaux, sur ce grand lit, en pleine lumière, avec les voix, dont l'écho se répercute dans le silence de la pièce. La figure de Thomas devient rouge. Tout lui est égal à présent. Il la veut au point de ne plus se soucier du risque qu'ils courent d'être surpris par quelqu'un qui peut monter sans qu'ils parviennent à se séparer à temps, mais au dernier moment, quand déjà il commence à déboutonner son corsage, il se ressaisit et recule.

- Non, murmure-t-il. Il ne faut pas. Nous ne devons pas. Cela ne serait pas bien.

Mado cache mal sa déception, tandis que, penché, il effleure de ses lèvres ses seins et que le vide dans son bas-ventre se fait plus lancinant, presque douloureux. C'est une sensation inconnue, à la fois délicieuse et affolante que Madeleine ne veut pas surmonter, mais au contraire savourer, à sa guise.

- On redescend, décide Thomas, comme s'il était fâché contre elle. Arrange-toi et coiffe un peu tes cheveux.

En bas, on a repoussé les tables et les chaises le long des murs, deux « violonneux » sont en train de jouer une gigue, des couples se forment et se mettent à se suivre, puis c'est le tourbillon des jupes, des nattes qui revolent dans le mouvement, des visages souriants et des mains qui se tendent, se croisent, se saisissent, se relâchent et se ressaisissent encore. Mado et Thomas se fondent dans le groupe des danseurs et aussitôt les mains claquent autour d'eux. Adam veut la faire danser, puis Joseph, un vieux monsieur et un autre encore qui tous les deux la traitent de « ma nièce » comme si elle faisait déjà partie de la famille et lui demandent de les appeler « mon oncle ». Les enfants se faufilent parmi les adultes en imitant leurs mouvements ou en tapant des pieds sur place. Dehors, un chien aboie, mais ils ne l'entendent pas. Sur la neige, les ombres bleues de l'aube commencent à tracer des cercles plus clairs. Dans un coin, près de la fenêtre, les deux grand-mères dorment sur le banc, appuyées contre le mur, les bouches légèrement ouvertes.

La boulangerie est sauvée, pense Thomas, mais il ne me reste presque plus rien. Il faut que je trouve au plus vite du travail, sinon on ne se mariera pas, Mado

et moi, avant l'été. Une petite fille, nièce ou cousine, il ne sait trop, s'approche de lui et le tire par la manche.

- Je veux me coucher, dit-elle. Je suis fatiguée.

Un minois rond, un minuscule nez retroussé et une menotte potelée avec laquelle elle frotte ses paupières qui se ferment. Thomas soulève la fillette de terre, la porte dans ses bras, en haut, et la dépose doucement sur le lit en repoussant les manteaux. Aussitôt, elle s'endort en se tournant vers le mur et en poussant un soupir de satisfaction. Nous n'aurons pas d'enfants tout de suite, se promet Thomas. Il y a chez nous trop d'enfants, trop de bouches à nourrir, trop de jeunes, trop de garçons qui cherchent à gagner leur vie et trop de vieux qui ne savent plus quoi faire pour leur assurer l'essentiel. Que cela plaise ou pas à monsieur le curé, moi je vais m'organiser pour que Mado ne devienne pas enceinte. D'ici un an ou deux, on verra, mais en attendant on va vivre et on va être heureux.

Il fait déjà jour quand certains se décident à partir tandis que pour d'autres on déroule des couvertures afin qu'ils puissent se coucher sur les fauteuils, ou par terre, comme on peut. Adam reconduit Mado qui sommeille, appuyée contre les coussins de la voiture. Joseph et Thomas assis en arrière discutent à voix basse.

- C'est une sale histoire, dit Joseph, mais il n'y a rien à faire. Le père de Sam lui a interdit de faire affaire avec nous, tandis que monsieur le curé ne cesse de répéter à papa que des contacts entre notre famille et la leur sont inadmissibles. C'est dommage parce que cela rapportait et on vendait beaucoup.

- Je vais rencontrer Sam la semaine prochaine, promet Thomas. Que veux-tu, cela fait à peine vingt-quatre heures que je suis à la maison et j'ai besoin de toi pour m'expliquer ce qui s'est passé en mon absence avant d'intervenir.

- On aura du temps pour parler après les Fêtes quand il y aura moins de commandes à livrer. Tu sais, je ne croyais plus ni à ton retour, ni, à plus forte raison, que tu reviendrais riche. Père Noël, va ! ajoute Joseph en riant et en le poussant du coude.

Pourtant, au fond de lui-même, Joseph éprouve un sentiment de déception qu'il s'efforce de cacher, parce qu'il a honte d'admettre qu'il est jaloux. Ils ont beaucoup bu tous les deux et bien qu'ils ne soient pas soûls, l'alcool accentue l'assurance, un tantinet triomphaliste, de Thomas que son frère aîné supporte mal. La

voiture s'immobilise en dérapant légèrement sur la glace. Ils déposent Madeleine et s'en vont, tandis que la jeune fille se glisse dans la maison, se lave rapidement, se change et prépare le déjeuner.

L'arbre de Noël est beau et la table qu'on a dressée tout près, couverte d'une nappe blanche, a un air d'opulence parce que Rose Pouliot a sorti les cristaux hérités de la famille et les chandeliers en argent à trois branches qui, normalement, dorment dans les armoires. Bientôt, il y a les cris des enfants, la voix grave de Georges Pouliot et le rire aux notes aiguës de madame. Somnolente, Mado entend tout cela comme à travers un brouillard.

- Qu'est-ce que tu veux pour ton Noël, Madeleine ? demande Georges Pouliot qui entre dans la cuisine.

Elle voudrait lui dire que Thomas est de retour et qu'elle doit avoir plus de liberté parce qu'elle ne saura jamais attendre un mois pour le revoir, mais les mots meurent dans sa gorge. Elle a beau jeter des coups d'oeil furtifs sur sa bague de fiançailles, elle ne parvient pas, pour autant, à vaincre sa timidité face à cet homme important, qui dirige les destinées du monde de son bureau à la banque et elle choisit de se taire en esquissant un sourire. Dans l'après-midi, les soeurs, frères et parents arrivent. On échange des baisers et des cadeaux, mais on profite aussi de l'occasion pour discuter des problèmes difficiles à régler qu'il convient d'aborder avec circonspection. Que va-t-on faire, de la cousine Juliette, maintenant que sa vieille mère est morte et que plus personne n'a besoin d'elle ? L'ouverture du testament a été pénible. La mère a laissé à la communauté religieuse, dont les soeurs ont enseigné le catéchisme, le français et les mathématiques à ses enfants, le peu de biens qu'elle possédait et, désormais, sa fille qui l'avait fidèlement soignée jusqu'à la dernière minute de son existence n'a plus de toit sur sa tête. Cette mère, qui était aussi la tante de Georges Pouliot, voulait se gagner le droit incontestable à des messes dites avec le sérieux nécessaire pour protéger son âme contre un long séjour au purgatoire, mais cette Juliette doit quand même aller chez quelqu'un. On ne saurait laisser seule une fille de son âge qui ne trouvera jamais à se marier. Rose Pouliot propose la chambre du deuxième, mais son mari ne semble pas satisfait d'une telle solution. Il ne tient pas à changer ses habitudes et se demande comment les enfants vont accueillir Juliette qui a toujours vécu avec une vieille personne en s'efforçant de protéger de son mieux le calme et le silence dont elle avait besoin.

Mado circule autour de la table, apporte des plats, enlève les assiettes et prie mentalement qu'ils partent tôt pour qu'elle puisse desservir et se coucher. La bague sur son doigt brille. Peu lui importe la misère de la cousine Juliette, Mado est heureuse, fatiguée et indifférente à tout ce qui n'est pas lié de près ou de loin à Thomas, à leur amour et à leur avenir. Monsieur Pouliot a fait venir les deux vieilles bonnes qui donnent un coup de main quand on reçoit de la visite et Madeleine se contente de les suivre comme une automate, sans trop savoir ce qu'elle fait. Thomas est de retour, Thomas est revenu, se répète-t-elle sans cesse pour mieux se persuader que cela est vrai, que la longue période d'attente est terminée et qu'il est là, à Montréal, à la boulangerie, où elle peut le rejoindre.

- Où se trouvent les cuillères ? demande une des deux femmes à Madeleine, tandis que l'autre cherche les assiettes à dessert.

Madeleine court d'une armoire à l'autre, monte sur l'escabeau, descend la vaisselle fragile, le temps passe et puis, les bruits des voix commencent à refluer du côté de la sortie. Ils s'en vont ! Encore une heure de rangement et Madeleine retrouve sa chambre, s'allonge sur son lit et ferme les yeux, mais elle est trop fatiguée pour dormir. Dans la cuisine, à côté, Georges Pouliot parle à sa femme.

- Je voudrais te dire, Rose, que j'ai des torts à ton égard. Non, ne m'interromps pas. Souvent, tu dois penser que ton existence est terne, que j'économise, que nous ne sortons pas assez, que je t'impose des sacrifices... Et de ton point de vue tu as certainement raison. Mais vois-tu, Rose, j'ai des problèmes à la banque. Il faut que tu le saches parce que, bientôt, je peux être obligé de chercher un autre emploi. C'est clair, j'ai réussi à sauver plusieurs de nos actionnaires en les empêchant de spéculer, mais ils ne m'ont jamais pardonné d'avoir eu raison. Dans ma naïveté je croyais m'assurer ainsi, de leur part, une certaine reconnaissance, mais au lieu de cela ils veulent me faire partir pour mieux oublier à quel point ils ont eu tort. Maître Lauzon, en particulier, pour lequel seuls les anglophones savent administrer les affaires et qui est un ami personnel de notre président, s'ingénie à dénoncer auprès du Conseil d'administration de la banque ma prudence, désormais proverbiale. En fait on veut donner mon poste au gendre de McComber, qui est une nullité et qui a un urgent besoin qu'on l'aide. Il a épousé une fille riche, mais son beau-père s'étant ruiné en 1929, il doit trouver un poste digne de son rang. Il est marié avec une Anglaise, lui, et il ne peut pas se contenter de peu ! Leur maison à Westmount coûte cher d'entretien et déjà ils sont en train de ren-

voyer du personnel. Leurs trois jardiniers ont été engagés chez nous, à la banque, parce qu'il fallait lui rendre service.

- Mais, Georges, s'étonne Rose Pouliot, la banque ne peut pas se passer de toi, de ton expérience et de tes relations dans le milieu. Pas plus tard que cet après-midi, ta soeur me l'a répété avec beaucoup de conviction et elle sait de quoi elle parle. Son mari...

- Pauvre Rose, quand tu ne veux pas comprendre, tu ne comprends pas, se fâche Georges Pouliot. Ma soeur... Tu te moques de moi ! Son mari est lavé. Il n'a plus rien. Sa petite usine fermera ses portes dans quelques semaines. Ils ont fait des mauvaises affaires et ce n'est même pas leur faute. Tu ne t'en doutes pas, mais la dépression ne ruine pas seulement les spéculateurs. Les honnêtes gens y passent aussi.

- Qu'allons-nous devenir, Georges ? La voix de Rose Pouliot se fait suppliante.

Au lieu de lui manifester son appui elle ne demande qu'à être rassurée.

- Je ne sais pas, Rose, répond-il avec une franchise un peu brutale. Je ne sais vraiment pas. Je suis dans une impasse et je cherche en vain une issue. Cela fait plusieurs mois que cela dure et c'est pour cela que je considère de mon devoir de t'en parler. Nous pouvons être obligés de vendre la maison, de déménager, de...

- Écoute, Georges, dit Rose, en changeant d'attitude. Au Comité de moralité, où je me rends utile à l'occasion, le prêtre m'a parlé de toi. Il me disait chercher des hommes capables, des banquiers, des financiers... Tu ne voudrais pas le rencontrer ? Tu sais, je ne suis qu'une femme et beaucoup de choses m'échappent, mais il semble qu'il s'agisse d'une sorte de regroupement de francophones qui organisent des mouvements coopératifs...

- Allons nous coucher, Rose, conclut Georges Pouliot, en soupirant. Une fois les Fêtes passées, on avisera. J'ai eu tort de t'inquiéter avec mes problèmes. Ce n'est pas ton domaine, mais le mien. Les mouvements coopératifs... La bonne blague ! Des gens qui rêvent à l'impossible...

* * *

Madeleine ne devait jamais oublier ce mois de mai, où on ne parlait à la radio que de la naissance des quintuplées Dionne. Autant chez les Pouliot qu'à la boulangerie, on ne cessait de commenter cette nouvelle miraculeuse, puisque la mère, une jeune Canadienne, avait accouché dans une petite maison proche de Callander en Ontario, où il n'y avait ni électricité, ni argent pour assurer aux cinq bébés le minimum. Le vieux docteur Latouche qui venait examiner monsieur Pouliot leur raconta par la suite des choses surprenantes sur la solidarité humaine. Tantôt il était question d'une étrange machine nommée incubateur, fonctionnant au gaz, qu'on avait livrée de Chicago par avion, tantôt des médecins américains qui avaient réussi à envoyer du lait, donné par des mères américaines, afin d'aider madame Ovila Dionne à nourrir ses cinq petites.

- Ah, les Américains, répétait fièrement Thomas, quel peuple !

Joseph et son père cessèrent de le contredire et Adam ne parla plus des calvinistes, des baptistes et des protestants dont la fréquentation est forcément dangereuse pour les véritables chrétiens.

- Si on parvient à les élever, déclarait Adam sur un ton docte, c'est que tout est possible ! La dépression ne durera pas ! On va passer à travers !

Grâce à l'argent rapporté par Thomas, la boulangerie fonctionnait d'ailleurs mieux que jamais et Joseph livrait des commandes dans les grands restaurants et dans les hôtels. Thomas, lui, cherchait du travail, tandis que Madeleine n'osait toujours pas demander à Rose Pouliot plus d'un dimanche de liberté par mois. Car à la maison, l'existence était devenue à ce point difficile qu'il aurait été cruel de sa part de vouloir vivre son propre bonheur. Georges Pouliot avait eu une crise cardiaque qui l'avait laissé sans forces. Couché au salon, il respirait avec beaucoup de difficulté, mais ne se plaignait pas. Pendant les premières semaines qui suivirent son retour de l'hôpital, le docteur Latouche venait régulièrement l'ausculter.

- Cela passera, disait-il, en se redressant et en rangeant son stéthoscope. Encore quelques jours et vous allez être sur pied.

Mais le temps lui donnait tort et il espaçait ses visites comme s'il était incapable d'affronter la maladie qui ne voulait pas céder devant son art. Au début, Georges Pouliot avait reçu quelques amis et même le président de la banque s'était dérangé personnellement un vendredi après-midi. Mais le soir de ce jour-là, il avait fallu appeler d'urgence le médecin parce que le malade criait et se débattait

dans une sorte de délire. Dès lors, les visites furent interdites et seule la secrétaire de Georges Pouliot, une certaine Madeleine, vint un matin où justement Rose s'était absentée pour aller chez sa mère. C'était une femme plutôt petite, pas très jolie, mais douce et avenante.

- Vous vous laissez mourir, avait-elle dit à Georges Pouliot. Ce n'est pas possible ! Vous vous êtes toujours battu. Vous vous souvenez, vous étiez seul contre tous, à la veille du krach de la Bourse et vous avez gagné ! Vous savez, monsieur, à la banque on parle beaucoup de vous. On attend votre retour. Le président, avec lequel je travaille parfois, répète souvent, quand on a un dossier compliqué : « Ah, si Pouliot était là, il réglerait l'affaire bien mieux que n'importe qui ici ! » Nous avons besoin de vous. Votre maladie, c'est le refus de les affronter, de réagir et de prouver de quoi vous êtes capable, car vous pouvez les confondre tous, ceux du Conseil d'administration comme les autres.

Elle paraissait très calme, mais il y avait en elle une force et une détermination qu'elle essayait de communiquer à Georges Pouliot et qui semblaient agir sur lui. Madeleine avait pensé que si cette femme-là pouvait revenir souvent et parler en toute franchise, son patron guérirait.

En juillet, la secrétaire avait téléphoné une ou deux fois, mais le malade refusa de lui parler. Depuis qu'il avait reçu le prêtre et qu'il s'était confessé, il ne voulait d'ailleurs voir personne du bureau, ni même de sa famille. Les enfants, une fois les classes terminées, étaient partis chez des oncles et des tantes, à la campagne. À la maison, Madeleine et Rose Pouliot marchaient sur la pointe des pieds et, en bas, au salon, les rideaux continuellement baissés faisaient régner la pénombre. Georges Pouliot ne parlait pas, mais son silence avait quelque chose d'étrangement émouvant. D'un geste, d'un mouvement des paupières, il savait les remercier mieux qu'avec des mots. C'est comme s'il se sentait honteux de leur occasionner autant de problèmes, et responsable de cette faiblesse qui l'avait terrassé. L'homme fort d'hier, paraissait ainsi non pas diminué, mais plus humain, plus proche de sa femme et aussi de Madeleine qui, malgré elle, continuait à penser qu'il se laissait mourir volontairement parce qu'il avait le dégoût de vivre et échafaudait des plans. Elle s'imaginait en train de téléphoner à cette autre Madeleine, à son bureau, pour la supplier de revenir et de rester auprès de son patron jusqu'à ce qu'il accepte de se défendre contre la maladie. En présence de Georges Pouliot, elle n'osait pas penser à Thomas, à leur amour et à leur avenir et, même le dimanche,

une fois par mois, quand elle pouvait s'échapper et retrouver dehors le soleil, elle ressentait des remords que Joseph, Adam et Thomas ne parvenaient pas à comprendre.

- La maladie, disait sentencieusement Adam, cela frappe surtout les pauvres. Beaucoup de nos clients qui reçoivent le secours direct sont tombés malades depuis peu. C'est comme si on leur avait enlevé la capacité de se tenir debout. À force d'avoir honte, parce que les femmes ne savent plus où donner de la tête et que les enfants n'ont pas de quoi manger à leur faim, ils se couchent dans leur lit et attendent la mort. Avec l'aide de Dieu, pour ton patron, les choses vont s'arranger. Ce n'est pas n'importe qui, monsieur Pouliot. Je l'ai bien vu quand je suis allé à son bureau. C'est un homme important ! Allez, cesse de te mettre martel en tête, tout va rentrer dans l'ordre.

Mado ne pouvait expliquer à Thomas à quel point elle était touchée par la maladie de Georges Pouliot, parce qu'il avait ses propres problèmes qui lui paraissaient autrement plus graves. Depuis son retour, il avait beau trouver un emploi après l'autre, il ne parvenait pas à les garder plus de quelques jours. Il avait songé un moment à son oncle Anselme et aux possibilités de retourner bûcher, mais une lettre était arrivée de l'Abitibi. La tante écrivait qu'ils étaient obligés de se déplacer plus au nord, parce que l'exploitation avait été reprise par les gens du ministère : « Le ministre a fait un miracle, précisait-elle ironiquement. Il a réussi à faire vieillir la forêt en l'espace d'un mois. Ce que nous n'avions pas le droit de couper, en vertu des règlements, eux peuvent l'exploiter à leur guise. »

Déçu, Thomas avait beaucoup de mal à s'habituer à l'idée que les aventures vécues avec John lui avaient ouvert des horizons, mais ne lui avaient pas appris à mieux se débrouiller.

- Une aventure ne peut remplacer l'expérience et la compétence, se plaisait à lui répéter Joseph. Je n'ai pas gagné autant d'argent que toi, mais en quatre ans j'ai appris à travailler à la construction d'un pont.

- Et puis après ! se fâchait Thomas, de plus en plus persuadé que s'il ne parvenait pas à sortir Mado de l'atmosphère morbide de la maison des Pouliot et à l'épouser, elle allait dépérir et finir par tomber malade à son tour.

Certes, ils pourraient bien s'installer à la boulangerie, au-dessus de la boutique, mais il ne le veut pas. Son frère aîné semble ignorer que sa présence compli-

que son avenir et celui de Mado qu'il aime pourtant bien, de son propre aveu, et en fait même trop, puisqu'il s'arrange pour ne pas les laisser seuls quand Mado vient à la boulangerie. Plus encore, Joseph se sent en son bon droit de travailler, comme l'aîné, avec le père et ne manifeste pas la moindre intention de laisser sa place à Thomas et de partir, comme celui-ci l'a fait, à l'aventure. Au contraire, dans ses rêves inavoués il lui arrive d'imaginer que Thomas s'en va aux États-Unis et que Mado, lasse d'attendre son retour, commence à le trouver de son goût. La situation de Thomas devient de plus en plus humiliante et c'est en vain qu'il essaie de se remémorer le moment où il est entré à la boulangerie et où Adam s'est précipité à sa rencontre et l'a serré dans ses bras. Thomas ne se souvient plus à quel point ils ont été surpris quand il a posé sur la table le gros paquet d'argent. C'est Joseph qui a compté les billets en répétant bêtement : « Nous sommes sauvés, la boulangerie est sauvée. » Adam, n'a pas osé toucher à l'argent. Il regardait son fils comme s'il ne l'avait jamais vu...

C'est en songeant à John que Thomas trouve assez de courage pour tenter une autre démarche et une autre encore, puis, par un beau soir d'août, brusquement les événements se précipitent. Thomas avait rencontré un des organisateurs électoraux de Camilien Houde, le maire de Montréal fraîchement réélu, malgré l'opposition musclée des libéraux qui n'avaient pas hésité devant plusieurs coups bas, y compris le vol des votes et les multiples intimidations des électeurs. L'organisateur avait entraîné Thomas dans les réunions électorales et l'avait utilisé à l'occasion comme homme de main en lui promettant de lui trouver tôt ou tard du travail. Le soir de ce jeudi-là, dans l'antichambre du bureau du maire, Thomas est obligé de se battre avec trois miséreux qui refusent de partir en espérant que Camilien Houde leur donnera, selon son habitude, un peu d'argent. Tout d'abord il leur parle gentiment, puis les pousse vers la sortie et c'est alors qu'ils se mettent brusquement à le frapper. Ils sont plus âgés que lui, plus forts et plus déterminés. Les coups pleuvent, Thomas se retrouve par terre, sa tête cogne contre le mur, il perd connaissance et se réveille à l'hôpital, dans la grande salle commune. Prévenu par les religieuses, Adam arrive une heure plus tard. Assis au chevet de son fils, il se demande justement comment il va faire pour payer l'hôpital quand un médecin entre et se dirige vers son lit.

La vie est injuste du berceau jusqu'à la tombe. Le docteur Leroy avait remarqué ce malade non pas en raison de son état, mais parce que le père et le fils sur-

prenaient par la noblesse de leurs traits et par cette beauté mâle, difficile à définir, dont ils étaient inconscients, mais qui attirait les regards à leur insu. Contrairement aux autres, leurs visages à eux n'exprimaient pas la résignation, mais la détermination.

- Je veux partir d'ici, déclara Thomas. je me sens déjà mieux et je veux m'en aller.

- La blessure à la tête est superficielle, constata le médecin en s'adressant à Adam, mais il fait de la température, votre fils. Je vais le placer sous observation.

- Je veux m'en aller, répéta Thomas.

- Écoutez, insista l'homme en blouse blanche, c'est important ! Pour l'argent ne vous en faites pas, on prendra certains arrangements, mais surtout pas de bêtises. Demain, je vais vous examiner moi-même.

La semaine suivante, Georges Pouliot était au plus mal et Mado n'osa pas s'échapper pour rendre visite à Thomas. Agenouillée auprès de son mari, Rose Pouliot humectait sans cesse ses lèvres, refusant de le quitter ne serait-ce qu'un instant. Quand elle ordonna à Madeleine d'aller chercher le prêtre il était déjà trop tard, Georges Pouliot venait de s'endormir pour ne plus se réveiller. Le lendemain, Madeleine apprenait que Thomas, son fiancé, son unique amour était atteint d'un mal qui pouvait s'avérer incurable ; la tuberculose ! Curieusement, elle ne réalisa pas la véritable signification de cette nouvelle. Il lui semblait qu'on ne pouvait mourir que d'une maladie de coeur, comme monsieur Pouliot, dont le corps était exposé au salon. Les portes s'ouvraient et se refermaient, les gens entraient et sortaient, tandis que d'autres s'attardaient longuement dans la salle à manger où on leur offrait des remontants. Cela creuse le chagrin ! Membres de la famille et amis buvaient beaucoup, mangeaient et finissaient ainsi par oublier le mort, tandis que Rose Pouliot s'efforçait de faire bonne figure et Mado de servir aussi prestement que possible. Les enfants, eux, restaient assis sagement, tout en ne comprenant pas très bien ce qui leur arrivait.

- Pauvres petits orphelins, disaient les vieilles dames en hochant la tête.

- Je ne suis pas une orpheline, chuchotait Sophie à l'oreille de Madeleine. Maman est là pour prendre soin de nous.

C'est par la suite seulement que Sophie devait comprendre que rien ne serait plus normal et habituel. Rose Pouliot décida de tout liquider et de partir à la campagne, chez son frère. Pressée de quitter les pièces sombres, de vendre les meubles achetés au début de son mariage et jusqu'au dernier bibelot sur lequel les mains de son défunt mari s'étaient posées, elle tenait à être ailleurs, comme elle disait, et à oublier... Il n'y avait pas de place pour Madeleine dans ses projets et c'est ainsi que la mort de l'homme, calme et sévère auquel elle était bien plus attachée qu'à sa patronne la précipitait vers l'inconnu puisque Thomas était à l'hôpital et que le docteur Leroy affirmait qu'il ne pouvait se marier, ni même l'embrasser à cause du danger de la contagion.

- Il ne faut pas que Thomas entre en contact avec les autres, lui a-t-il dit. Ne t'en fais pas, petite, les examens ne sont pas terminés. Pour le moment, ce qui compte, c'est qu'il n'a plus de température le soir. On va le soigner, on va s'en occuper et il guérira. En attendant, pas de visites...

Mado n'osa pas lui poser de questions. Pour elle, comme pour Adam de Boucherville, le docteur Leroy était l'infailible, le puissant, dont dépendait leur vie et leur avenir. Il suffisait de voir avec quelle déférence les religieuses le traitaient à l'hôpital, pour comprendre qu'il était respecté et estimé de tous. Et puis, il s'intéressait visiblement à Thomas puisqu'il avait décidé de le traiter gratuitement et qu'on ne leur avait rien demandé au bureau de l'administration, ni argent, ni garantie d'un remboursement ultérieur. C'est là une chance inespérée. Adam connaît un jeune homme qui se meurt de phtisie. Il tousse, crache du sang et sa famille le soigne tant bien que mal à la maison. On dit dans le voisinage qu'il ne lui reste que quelques mois à vivre. Et ce n'est guère un cas isolé. La tuberculose tue beaucoup de monde. On prétend même que c'est la maladie de la récession et la malédiction des pauvres qui ne s'alimentent pas comme il faut.

Pour la première fois de toute son existence Adam a peur ! Il sait lutter contre le manque d'argent, la menace de la faillite, la fatigue et ce mal de reins qu'il supporte depuis des années, mais il ne peut concevoir l'idée qu'un fils puisse mourir avant son père, car c'est une monstruosité contre nature ! Adam ne cesse de prier, comme ça, dans son for intérieur, sans en parler à Joseph. Il y va de son autorité de chef de famille. Lui montrer qu'il se sent désespéré et impuissant, serait déchoir. Adam de Boucherville, le boulanger, continue à sourire aux clients et à

éluder les questions des voisins qui ne manquent pas de critiquer sa façon hautaine de se conduire à leur égard...

* * *

Il pleut quand Rose Pouliot, entourée de ses enfants, la grande image du Sacré-Cœur, enlevée à la dernière minute du mur du salon, dans les bras, monte dans le taxi. Madeleine, debout, sur le seuil, lève la main et lui fait signe, mais déjà la voiture roule et sa patronne ne le remarque pas. Une fois seule, elle ouvre l'enveloppe que Rose Pouliot lui a laissée et y trouve plusieurs billets de banque, ce qui la fait pleurer, car la bonté est émouvante quand on ne s'y attend pas. Peu après, maître Lauzon, l'avocat de la banque, arrive avec une dame. Madeleine lui tend les clefs et s'en va sans un mot, bien qu'elle ait envie de crier que c'est lui qui a tué son patron, lui et ces messieurs graves, parlant l'anglais, qui n'ont pas voulu lui pardonner d'avoir eu raison, autrefois, quand la Bourse s'était effondrée à New York. Assassins, pense Mado, tout en se rendant compte qu'elle n'a pas le droit de juger des gens aussi puissants et que c'est certainement mal de sa part.

Au même moment, à l'autre bout de la ville, Thomas reçoit la visite de l'aumônier qui accepte de s'asseoir un instant à côté de son lit.

- Je veux partir, lui dit-il. Le docteur Leroy sait qu'il n'y a plus de danger de contagion, alors pourquoi me garde-t-il ici ?

- C'est un bon médecin, répond le prêtre avec une certaine hésitation dans la voix. Il est vrai qu'il est protestant et qu'il vit à Westmount, mais les Anglais ne l'aiment pas. De descendance huguenote et française, il est à la fois Canadien français et Canadien anglais, francophone et anglophone, et il prétend que le problème de races et de langues n'existe pas chez nous. C'est un libre penseur en fait, mais nos religieuses sont prêtes à le lui pardonner. Il a quitté le Montreal General pour venir travailler chez nous, dans ce petit hôpital de Cartierville. Remarque, il s'occupe beaucoup de toi et semble te traiter comme un parent, alors écoute-le et soigne-toi bien.

L'aumônier quitte la chambre et Thomas retombe sur ses oreillers. Mado doit arriver à la boulangerie aujourd'hui ou demain et cet imbécile de Joseph va encore tourner autour d'elle comme une mouche. Il faut que je sorte d'ici, décide-t-il. Peu importe le docteur Leroy et la maladie ! Son pantalon, sa chemise et sa veste sont

là. À la hâte, Thomas s'habille. Pas plus tard qu'hier, la vieille religieuse qui l'aime bien lui a avoué que les analyses ont été faites au laboratoire et qu'il n'est plus contagieux. Ce que Thomas a retenu de tout cela, c'est qu'il ne risque pas de contaminer Mado. Dès lors, pourquoi rester à l'hôpital ?

Dans le corridor, il ne rencontre personne et il parvient sans encombre jusqu'à l'escalier qu'il se met à descendre. En bas, dans le hall, la préposée à la réception se tient derrière une table. C'est une soeur qu'il ne connaît pas et que cache sa cornette, puisqu'elle a la tête penchée sur un cahier où elle note quelque chose. Thomas s'efforce d'adopter un air naturel et avance à grands pas vers la sortie, vers la liberté, vers la rue...

- Tu es complètement fou, Thomas, dit une voix à côté de lui.

Grand, mince, son manteau sur le dos et son chapeau sur la tête, légèrement rabattu sur les yeux, le docteur Leroy ne ressemble pas à celui qu'il a l'habitude de voir en blouse blanche. Surpris, Thomas s'arrête, comme cloué sur place.

- Remonte dans ta chambre, ordonne le médecin.

Thomas serre ses mains, bande ses muscles, se durcit intérieurement, la sueur perle sur son front, mais il rejette sa tête en arrière et répond, en le regardant droit dans les yeux.

- Je m'en vais. je ne suis plus contagieux. On m'attend ailleurs et je dois rentrer. Je ne retournerai pas là-haut. C'est fini !

- Voyons donc cela, rétorque Norman Leroy. Elle est bien jolie et même belle, cette Mado qui vient prendre de tes nouvelles et je comprends que tu veuilles la retrouver, mais tu sais, tu cours un gros risque. C'est vrai que les analyses sont bonnes, mais ton poumon gauche m'inquiète. Tu dois être suivi et il faut que tu manges beaucoup. Ta Mado prétend que tu n'as pas de travail ?

- J'ai un père et un toit sur la tête, proteste Thomas, avec un accent de fierté. Ne vous en faites pas pour moi, docteur !

- En somme, tu n'as peur de rien, tu ne doutes de rien et tu te moques de moi et de mes diagnostics ?

- Hum, hésite Thomas, un peu... Vous n'allez quand même pas m'attacher à mon lit, comme on le fait avec des fous.

- Qui sait, rétorque le médecin en riant. En attendant tu vas venir avec moi, et on va se parler. Tu me plais, bonhomme. J'aime cela, les têtes folles !

Le coupé du docteur, garé devant la porte, ne ressemble à aucune autre auto. C'est une décapotable blanche, les sièges sont rouges et il n'y a que deux places. Jamais encore Thomas n'était monté dans une voiture pareille.

- On va fermer le toit, décide Norman Leroy, pour que tu ne respires pas le vent. Ce n'est pas bon pour toi.

Thomas le regrette, mais n'ose pas l'avouer. Pendant un long moment ils roulent en silence, puis les petites maisons basses disparaissent et avec elles cette atmosphère indéfinissable de quelque chose de proche, de normal, de compréhensible et de familier. Un parc, un sous-bois, ils montent sur le Mont-Royal, empruntent une rue étroite, la voiture tourne et les voilà devant la grille en fer forgé qui longe un jardin où il y a des parterres fleuris, des grands arbres et un court de tennis, dont la surface rouge tranche sur le vert de la pelouse qui l'entoure. Ils pénètrent à l'intérieur, les pneus grincent sur le gravier, et la voiture s'immobilise devant la demeure de style colonial. Le médecin descend, ouvre la porte et pousse Thomas qui ose à peine avancer sur les parquets. C'est ce qu'il remarque en premier lieu, c'est cette surface luisante puis le grand tapis fleuri du salon, et la bibliothèque du fond, chargée de papiers et de livres.

- Ne reste pas là, lui crie le docteur, entre au salon et installe-toi. J'arrive...

Il y a un bruit de voix, puis une superbe fille blonde passe à côté de Thomas et sort sur le seuil inondé de soleil.

- Je ne manquerai pas de te faire signe, lui dit Norman Leroy, en refermant la porte derrière elle. Ah, les femmes, soupire-t-il en se retournant et en prenant Thomas par le bras pour le faire avancer d'une pièce à l'autre, jusqu'au solarium, qui se trouve en arrière et où on a dressé la table. Assieds-toi. On va manger. Vois-tu, mon garçon, on ne peut aimer qu'une fois, le reste c'est de la bagatelle. C'est emballant, amusant, rajeunissant et c'est aussi bon pour la santé que la gymnastique suédoise, mais c'est cela et rien de plus. Seuls les imbéciles prennent ce genre de sport au sérieux. Autant te le dire tout de suite, j'ai aimé une femme, je l'ai épousée, nous avons divorcé et, tiens-toi bien, nous nous sommes remariés. Idiot, n'est-ce pas ? Encore plus bête que tu ne le penses parce que nous nous sommes quittés à nouveau il y a cinq ans et cette fois-ci pour de bon. Pour elle,

comme pour moi, c'est terminé. Regarde là, sur le mur, c'est son portrait... Non, ne fais pas de remarques. Elle n'est pas belle, mais elle est unique, tandis que la petite Joyce qui vient tout juste de partir est belle parmi les belles qui fréquentent à l'occasion cette maison et ma chambre à coucher. Je te scandalise, hein ?

- Oui, constate tranquillement Thomas. Chez nous, nous n'avons jamais été assez riches pour raisonner de cette façon. Mon père a aimé ma mère, ou ne l'a pas aimée, je n'en sais trop rien. Elle est tombée malade, nous sommes venus vivre en ville pour la faire soigner et elle est morte. Mado et moi...

- Ta fiancée est une fille charmante, l'interrompt le médecin en lui servant des viandes froides disposées sur un plateau en argent, mais tu ne peux pas te marier tout de suite. Il faut attendre que je te retape. Je crois que tu as des chances. Heureusement que tu m'as rencontré à temps, parce que cela aurait pu être autrement plus grave. À part l'amour, que veux-tu faire de ta vie ?

Thomas réfléchit. Depuis son enfance, depuis qu'il avait commencé à aller à l'école, il n'avait jamais eu l'occasion de se demander quel serait son avenir. À un moment donné, monsieur le curé était venu chez eux et avait longuement discuté avec Adam qui, par la suite, lui avait ordonné de lui rendre visite. Thomas s'était rendu au presbytère et le curé lui avait parlé du séminaire, de Dieu, de sacerdoce... Ce qu'il avait retenu de tout cela c'est que son professeur de français l'avait trouvé particulièrement doué et affirmait qu'il aurait intérêt à continuer ses études, mais il ne le voulait pas. Il était pressé de travailler, d'avoir ses dimanches pour jouer au hockey et de ressembler à son père.

- Allons, fiston, insiste le médecin, assis en face de lui.

- Je voudrais diriger une usine, épouser Mado, avoir des enfants et ne plus jamais être obligé de chercher un emploi. Jamais !

- Prends un peu de vin, l'encourage Norman Leroy en versant dans un verre en cristal le liquide rouge. Vois-tu, moi, j'aurais aimé être peintre. J'ai essayé. Ce portrait de ma femme, c'est moi qui l'ai fait. Cela déplaît aux dames du voisinage et les religieuses à l'hôpital me traitent avec une certaine méfiance. C'est drôle, mais c'est à croire que les gens bien pensants se sentent menacés par les artistes. L'art, vois-tu, c'est comme un grand amour. Ce n'est pas donné à tous et ceux qui en sont exclus, faute de capacités, de talent ou de génie, en sont inconsciemment jaloux, alors ils se servent de bondieuseries pour mieux cacher leurs véritables

sentiments. Tu ne comprends pas ce que je veux t'expliquer, mais cela ne fait rien. Un jour tu comprendras. Pour le moment, j'ai une proposition à te faire. J'ai besoin de quelqu'un. Je suis seul, quand je rentre le soir, j'entends l'écho de mes pas et j'en ai assez. Veux-tu venir habiter ici ? Tu vas travailler et je vais te payer. J'ai deux jardiniers, mais il me faut quelqu'un pour préparer les repas, tenir la maison en ordre, engager des femmes de ménage, répondre au téléphone... Des choses, en somme, que tu peux faire sans te fatiguer.

Le docteur Leroy se lève, s'approche du portrait de sa femme, le regarde un instant, puis ajoute, avec un soupir, à peine perceptible.

- Elle ne m'a pas donné d'enfants, Frances, et je n'ai pas envie d'en avoir avec une autre puisqu'ils ne lui ressembleraient pas. Tiens, c'est cela l'amour ! Retrouver un visage à travers celui d'un enfant... Bref, tu acceptes mon offre ? Tu as déjà accepté ! Non, ne dis rien. J'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi. Cela peut te sembler idiot, mais c'est ainsi. Je suis médecin et un bon médecin, je le sais et les autres le savent aussi, je gagne beaucoup d'argent et je déteste ma vie. Voilà, c'est bien cela la vérité.

La tête de Thomas tourne, il a chaud, ses joues deviennent rouges, ses mains moites et il avale sa salive avec peine. Il boit son vin, regarde Norman Leroy et l'écoute. Le médecin marche de long en large et il parle. Les mots se chevauchent. Tantôt il est question de tuberculose, de chirurgie pulmonaire, de transfusions de sang et tantôt de ses collègues qui, à l'entendre, sont des braves gens sans envergure. Thomas pense à Mado, mais il n'a pas la force de bouger de sa chaise. C'est le docteur Leroy qui téléphone, s'entretient avec Adam, puis avec Mado, raccroche, lui montre sa chambre, lui donne son médicament et prend sa température. Thomas a l'impression de se soumettre à une autre volonté que la sienne et, pour la première fois de sa vie, il est profondément persuadé qu'il ne lui servirait à rien de résister et de partir.

- Ici, c'est l'atelier de monsieur, dit Mary Foster. Il ne faut jamais y pénétrer sans frapper. C'est moi qui m'occupe de tenir les choses en ordre.

Mado suit sa nouvelle patronne comme une ombre. Elle ne ressemble en rien à Rose Pouliot. C'est une étrangère. Elle a beau être née dans le même pays, dans la

même ville, elle ne connaît pas un mot de français. D'ailleurs, Mary Foster ne parle pas avec Mado, elle donne des ordres, puis disparaît quelque part, au premier étage. Bill Foster, lui, s'enferme dans son atelier de photographe ou encore il s'absente pendant des semaines entières, comme c'est justement le cas.

- Ce sont des gens très gentils, lui avait dit le docteur Leroy qui lui avait trouvé cette place. Tu seras bien payée et tu apprendras l'anglais.

Cela fait quelques mois déjà que Mado a pris possession de la belle chambre qui donne sur le jardin. Elle essaie de s'adapter, mais elle se sent aussi mal à l'aise qu'au premier moment où Mary Foster lui avait fait visiter la maison. Ressemblent-ils à ce McComber qui avait créé tant d'ennuis à monsieur Pouliot ? se demande-t-elle constamment. Les Foster habitent à Westmount, près de Norman Leroy, et elle peut voir Thomas tous les soirs, après avoir servi le dîner et fait la vaisselle. Comme Mary Foster se met à table seule, cela ne prend pas beaucoup de temps. Elle a ses dimanches libres, ses gages sont beaucoup plus élevés et pourtant Mado ne cesse d'imaginer son ancienne patronne, assise sans façon, à la cuisine, en train de raconter ses petits ennuis quotidiens. Par moment, il lui semble que des années la séparent de ces moments-là, ou même qu'elle ne les a jamais vécus. Entre Rose Pouliot et elle, il y avait une sorte de complicité et malgré les allures distantes de Georges Pouliot, elle le savait étrangement proche, comme s'il était son parent. Ici, rien de pareil. Face aux maîtres, elle est la domestique, un point, c'est tout ! Et les maîtres, elle ne les comprend pas.

Mary Foster doit avoir une trentaine d'années environ. Que fait-elle toute la journée, enfermée dans une pièce là-haut ? Mado l'ignore. Ce qui est certain, par contre, c'est qu'elle ne l'appelle jamais. Elle sonne ! La femme de ménage vient le mercredi faire la lessive, un homme, anglais lui aussi, passe frotter les parquets et secouer les tapis, mais même ces deux-là sont différents du laitier ou du facteur qui, chez les Pouliot, ne manquaient jamais de plaisanter avec Madeleine. Ils ne lui adressent la parole que pour lui demander un produit, rangé dans la grande armoire, ou encore pour la saluer en partant. Mado vit du matin au soir en pensant tantôt aux Pouliot et tantôt à sa prochaine rencontre avec Thomas, qui lui aussi, semble lointain et parfois même difficile à comprendre. Si seulement il pouvait l'embrasser, la prendre dans ses bras, mais il n'ose pas de crainte de lui passer sa maladie, bien que le docteur Leroy prétende que le danger de contagion est éliminé. Quand, après les longues heures de silence et de solitude, Mado le retrouve, il

ne cesse de lui parler de choses qu'elle ignore. Il s'est mis à lire les journaux et il commente les nouvelles. Il est au courant de ce qui se passe à Ottawa, au gouvernement fédéral, comme à Québec, au gouvernement provincial, et il critique les premiers ministres et les ministres, comme s'ils étaient des gens ordinaires. Ses phrases commencent invariablement par : « De l'avis du docteur », ou encore « Selon le docteur »...

Chez Norman Leroy, tout est surprenant et inhabituel. Tantôt il y a beaucoup de monde et Mado aide Thomas à servir, tantôt le docteur dîne avec Thomas, et il demande à Mado de s'asseoir avec eux à la grande table de la salle à manger où il y a assez de place pour une vingtaine de personnes. Norman Leroy se lance alors dans des monologues sans fin sur des sujets aussi surprenants que le talent d'un peintre québécois, Paul-Émile Borduas, qui vient souvent chez lui, ou encore les dernières théories d'un savant allemand, Albert Einstein, qu'il tient en haute estime. Indéfiniment, ses tirades et ses réflexions se terminent par des conseils.

- Lisez mes enfants. Il faut lire beaucoup. C'est l'essentiel !

Une seule fois Mado a protesté. Le docteur parlait de la religion et se moquait gentiment des religieuses.

- Ces saintes femmes sont ignorantes comme des carpes, disait-il. La bonté ne suffit pas pour conquérir le monde, il faut d'abord l'explorer. Pour elles, il y a l'hôpital, les malades, les problèmes des pauvres de Cartierville et c'est tout.

- C'est déjà beaucoup, répondit Mado, surprise aussitôt par son propre courage. Les soeurs font ce qu'elles peuvent. J'ai vécu dans un couvent et je le sais.

Surpris et ravi, le docteur s'était mis aussitôt à la questionner sur son enfance, sur les sourdes-muettes et sur cet incendie au Laurier-Palace où elle avait rencontré Thomas.

- Ils ont profité de l'occasion, les curés, avait-il conclu, pour empêcher le bon peuple de voir certains films valables et pour attirer les jeunes, en projetant des films de leur choix dans les sous-sols des églises. C'est cela la domination intellectuelle ! Remarque, c'est ainsi partout. J'ai vécu aux États-Unis, à Detroit. Là-bas les protestants, pasteurs et ouailles, surveillaient la conduite de leurs voisins comme si leur salut en dépendait. Ils ne parlaient que d'argent et je me suis ennuyé à périr. Il y a autre chose dans la vie que l'argent ! Ce qui compte ce n'est pas

cela. C'est l'être humain ; son corps, ses os, ses muscles, ses poumons, son sang et son cerveau. La plus merveilleuse machine de tous les temps, c'est l'homme, avec ses imperfections et ses qualités.

Cette constatation fut suivie par une longue diatribe sur la génétique et les prétendus avantages que certains se plaisent à attribuer aux origines raciales. Comme Mado ne comprenait pas la signification des termes que le docteur Leroy utilisait, elle décida de les chercher dans les dictionnaires. Elle consacra, dès lors, plusieurs moments libres à feuilleter le *Larousse du XXe siècle* qu'elle avait trouvé chez lui, puis elle lui demanda de lui recommander des livres. Empressé, heureux comme si elle venait de lui faire un cadeau, Norman Leroy l'emmena alors dans sa bibliothèque et lui donna plusieurs volumes. C'étaient de beaux livres, soigneusement reliés dans du cuir brun, ou rouge. Mado les emportait chez elle et les lisait tard dans la nuit, dans sa chambre. Parfois, il s'agissait de romans, ou encore d'histoires de voyages et de biographies de grands hommes, mais jamais l'action ne se passait à Montréal. Héros et héroïnes vivaient, s'aimaient et souffraient à Paris, à Londres, à Rome ou à Berlin, mais son univers à elle, le Québec, en paraissait exclu. Mado avait appris ainsi les noms de fleuves lointains, Seine ou Tamise, tout en se demandant si au bord du Saint-Laurent rien ne pouvait attirer l'attention d'un écrivain, d'un mémorialiste, ou d'un savant voyageur. N'osant pas en parler à Norman Leroy, elle en avait glissé un mot à Thomas, mais préoccupé par autre chose, il ne l'avait même pas remarqué. Il lisait les journaux, surtout *La Presse* et se passionnait pour les exploits sportifs de deux joueurs de hockey de l'équipe des Habitants, Howie Morenz et Aurèle Joliat. Il collectionnait leurs photos et promettait à Mado, que cela n'intéressait que piètrement, de l'emmener un jour au Forum assister à un match. Le docteur Leroy critiquait avec fougue ce genre d'emballlement.

- Le hockey, disait-il, avec son battage publicitaire, ce n'est qu'une autre façon d'abrutir le peuple. Les jeunes chômeurs rêvent de devenir des grands sportifs en s'imaginant qu'ils vont faire fortune ainsi. En fait, ils ruinent leur santé et parfois même restent infirmes jusqu'à la fin de leurs jours, tandis que les promoteurs et les propriétaires des clubs s'enrichissent. Cela ressemble à un marché aux esclaves, ou aux joutes des gladiateurs de l'époque de Néron. Cesse de te mettre martel en tête. Avec tes poumons, jamais, tu m'entends, jamais, tu ne pourras t'entraîner et espérer accomplir des exploits sportifs. Et c'est tant mieux pour toi ! Ces

joueurs ne sont que des pauvres diables dont le développement intellectuel équivaut à celui d'un enfant de douze ans.

Un jour, Thomas vint chercher Mado dans l'après-midi et ils passèrent une heure ensemble, au magasin Dupuis, où avait lieu la séance de signature. Perdus dans la foule, les enfants en avant, les adultes en arrière, ils attendirent longtemps le petit homme mince et plutôt laid qui signa son nom derrière la photo qu'ils avaient achetée.

- Il ne ressemble pas à celui de la photo, protesta Mado, déçue, mais Thomas était de très bonne humeur.

- Vois-tu, disait-il, cet Aurèle Joliat est plus petit que moi et pourtant il a une force et une adresse peu communes. Il s'impose, bien qu'il n'ait jamais appris autre chose que la pratique du hockey. Je crois que c'est cela qui énerve le docteur. Pour lui, il n'y a que la lecture et les études ! Un jour, je vais lui prouver qu'on peut devenir indépendant et autonome sans suivre des cours à l'université et sans avoir un diplôme.

Cela se passait peu avant Noël. Normand Leroy sortait beaucoup à cette époque avec une plantureuse brune, immigrante espagnole, et ne discutait que de deux sujets : les maladies infectieuses et la grande culture de l'Espagne. Thomas subissait à l'hôpital une série d'examen tout en rêvant de pouvoir tenir Mado dans ses bras. Pour les Fêtes, la famille de Boucherville s'était réunie à Montréal, chez Adam, et Mado travailla beaucoup pour les préparatifs ses patrons étant partis en vacances quelque part dans le sud des États-Unis. Pour la première fois, elle se retrouvait ainsi, seule avec son futur beau-père, en train de faire des tourtières. Adam les prenait sur la longue spatule, pourvue d'un interminable manche, et les plaçait à l'intérieur du four. La lumière du feu éclairait son visage, la chaleur se répandait dans la pièce, Mado ressentait un pincement au cœur, une sorte de crainte brusque, puis les portes glissaient sur leurs gonds en cachant à nouveau la gueule rouge du monstre.

- Tes patrons sont des Anglais. Ce n'est pas bien. Monsieur le curé prétend que tu ne devrais pas rester là.

Un silence s'installa entre eux, par la suite, puisque Mado attendit un long moment avant de réagir.

- Je gagne plus qu'avant et la maison se trouve à proximité de celle du docteur Leroy. Thomas et moi pouvons nous voir plus souvent. Le docteur me prête ses livres. Je ne pourrais pas les avoir si j'habitais à l'autre bout de la ville. Et vous savez, je tiens à ces livres-là !

- Tes patrons sont protestants et puis... Bref, je dois te dire que, selon monsieur le curé, il n'est pas certain que le docteur Leroy ait une bonne influence sur vous deux. Je n'ai rien contre la lecture, bien au contraire, mais il y a des bons livres et des mauvais livres. Es-tu sûre que... Que ces livres que tu empruntes sont ce qu'il te faut à toi ?

De toute évidence, Adam de Boucherville est gêné. Il se croit obligé de lui parler, mais en même temps, il n'est pas persuadé d'avoir raison d'agir ainsi. Ce qui compte pour lui c'est que Thomas n'a plus de température le soir et qu'il a retrouvé sa bonne humeur.

- Écoute, Mado, dit-il finalement. Ne raconte pas à la famille que tu travailles chez des protestants. Ils n'ont pas besoin de savoir cela. Je m'arrangerai de mon côté avec monsieur le curé. Il y a beaucoup de paroissiens qui ont besoin de ses conseils et il oubliera... Et puis toi, fais attention. Comme un malheur, le péché c'est vite arrivé...

La nuit de Noël, ils avaient été plus d'une vingtaine autour de la table. La boutique et la maison répercutaient le bruit de leurs voix, puis de la musique, car, malgré le manque d'espace, ils avaient quand même réussi à danser un peu. L'oncle Anselme, sa femme et leur fils Gustave étaient restés une semaine. Il était amer, l'oncle Anselme, mais confiant.

- Ils m'ont eu, le député et son ministre, répétait-il, mais ce n'est pas nouveau. Depuis, d'autres m'ont raconté ce qui leur est arrivé et je n'ai qu'à m'estimer chanceux. Nous sommes en bonne santé dans la famille, c'est l'essentiel. Certes, la maison et tout le travail sont perdus et je n'ai pas pu en tirer grand-chose en les vendant, mais j'ai déjà un autre contrat en poche. Alfred Fortin, de Rivière Thompson, a besoin de bois pour sa scierie et c'est moi qui suis chargé de l'acheter à Senneville. Ensuite, on verra. Je vais sans doute remonter une exploitation forestière. Je ne travaillerai pas pour un salaire. Dans le bois, l'ouvrage ne manque pas et ce farceur de ministre se ruinera parce que le bien mal acquis ne profite

jamais, tandis que moi, je remonterai la pente. Vous verrez ! Il ne faut pas lâcher, ni perdre confiance.

Tandis que l'oncle Anselme pérorait ainsi, dans l'arrière-boutique, la tante avouait à Adam qu'elle avait accepté de se charger des cuisines du chantier en espérant que son fils aurait aussi une place comme aide-cuisinier.

- Ça va très mal, lui avait-elle avoué, et je ne sais vraiment pas comment nous allons régler nos dettes...

Thomas, lui, continuait à écouter son oncle en silence. Il était persuadé qu'il arriverait à être autonome, mais pas en sciant et en bûchant. Ça, non ! jamais ! Je deviendrai un homme capable de donner du travail aux autres, se répétait-il et, plus il y pensait, plus il se persuadait que cela serait.

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 4

Le bataillon Mackenzie-Papineau

[Retour à la table des matières](#)

« Sur la grande place située au centre de Berlin, en plein cœur de la ville, les formations des jeunes, les *Hitler Jugend*, viennent de brûler des livres. Cette action s'inscrit dans le cadre d'une politique plus large de destruction de certaines oeuvres, jugées pernicieuses. Leurs auteurs, dont un certain Henri Heine, ne doivent plus être lus, ni divulgués sous peine de poursuite. »

- Un certain Heine, se fâche le docteur Leroy, un certain Heine... Bande d'ignorants. Je parie qu'ils ne savent même pas que c'est un grand écrivain allemand, poète et philosophe, de religion juive. C'est parce qu'il est à la fois humaniste et individualiste que ces sales fascistes ne veulent plus de lui.

À la radio, la voix de l'annonceur, Roger Baulu, change de ton.

« À Montréal, chez nous, on entendra ce soir, au spectacle de la Poune, notre jeune prodige, Alice Robitaille. Ne manquez pas cette soirée au Théâtre National qui s'annonce exceptionnelle. »

La musique s'introduit dans la pièce, puis c'est le quiz, Radio-Marathon et le docteur fait signe à Thomas d'éteindre le poste.

- Est-ce que tu comprends ce que cela signifie, le fascisme ? Est-ce que tu es capable de te rendre compte que c'est une idéologie qui va détruire notre civilisation ?

- C'est bien loin, l'Allemagne, dit lentement Thomas et je n'ai jamais été en Europe.

Il pense qu'il aimerait bien emmener Mado au Théâtre National. Ils n'ont été qu'une seule fois au spectacle ensemble, au théâtre Stella. Les étudiants de l'Université de Montréal y lançaient alors la « Revue bleu et or » et le docteur Leroy leur avait donné deux billets.

- Est-ce que tu m'écoutes, Thomas ? Viens un peu ici et regarde.

Il sort de la bibliothèque le grand atlas, le pose sur la table et l'ouvre, puis tourne les pages. Des cartes géographiques, des couleurs, des noms étrangers...

- Cela te semble loin l'Europe, mais ce n'est pas vrai. Ce ne sont plus seulement les idées qui traversent les espaces et se répandent partout, mais aussi les gens. Tu ne te souviens pas, mais il y a huit ans, par une belle journée d'avril, un avion allemand a traversé l'Atlantique avec trois passagers à bord. Ils ont atterri ici, regarde, sur l'île Greenly, entre la côte du Labrador et l'île de Terre-Neuve, sur le sol du Québec. Demain, ou après-demain, d'autres avions vont arriver et ils seront nombreux. Les continents se rapprochent. Tu n'as plus le droit d'ignorer que le monde existe. C'est absurde.

- Chez nous aussi, il y a des livres qui sont défendus, proteste mollement Thomas. Pas plus tard que la semaine dernière, papa a parlé à Mado parce que monsieur le curé craint qu'elle ne lise des mauvais livres.

- Ce n'est pas la même chose, se fâche le docteur Leroy. C'est stupide, cette censure cléricale, mais c'est différent. Les objectifs et les méthodes ne sont pas comparables. Oh, mon pauvre garçon, tu mélanges tout !

- Vous savez, docteur, ce n'est pas facile de vous suivre, réagit Thomas, qui n'a pas envie de le laisser se lancer, selon son habitude, dans un long monologue sur le sort du monde. D'après vous, les communistes sont des idéalistes, mais Staline est un dictateur, les fascistes sont des tueurs et nous, les Canadiens français, nous sommes des colonisés ignorants par la faute des Canadiens anglais qui, eux, sont des « chasseurs de la piastre », remplis de morgue. Vous critiquez tout ! Les sermons du dimanche et l'enseignement dans les écoles, vos étudiants et vos infirmières... À vous entendre, seuls les malades ont raison, parce qu'ils sont sans

défense et ont dès lors tous les droits. En dehors d'eux, personne n'est digne de votre attention !

Le docteur Leroy recule légèrement.

- C'est amusant ce que tu me dis là, constate-t-il, avec un petit sourire triste. C'est simpliste, mais c'est amusant. Eh bien ! tu vas voir, cela va changer. J'ai un grand projet qui me trotte dans la tête et nous allons le réaliser ensemble. Tu veux bien ? Je te propose là une aventure authentique, une lutte pour l'humanité, un but, un vrai !

Très excité, le docteur Leroy marche de long en large.

- Non, ne proteste pas. Je sais bien à quoi tu penses, mais tu ne dois pas épouser Mado avant un an. Il faut être absolument sûr que la cicatrisation est faite. On peut toujours avoir des surprises ! Quand j'ai été jeune, j'ai été phthisique comme toi et, comme tu vois, on a réussi à me guérir, bien qu'à l'époque la médecine ait été moins avancée que maintenant. Je ne te traite pas comme un malade, mais comme le fils que je n'ai pas eu. Tu dois me croire et me faire confiance.

Quand le docteur Leroy lui parle sur ce ton, Thomas est aussitôt désarmé et incapable de réagir.

- Achète à manger, conclut le médecin. Demain, on va recevoir un groupe de jeunes. Nous passerons la soirée ensemble et tu comprendras mieux de quoi il s'agit.

Le lendemain soir, Joseph vient livrer des tartes et Mado, qui a réussi à finir plus tôt son service, arrive au même moment que lui. En attendant le docteur Leroy, ils s'installent à la cuisine. À la dérobée, Joseph regarde Mado. Il est sûr à présent de l'aimer et cela le rend de plus en plus mal à l'aise. Car n'est-il pas un obstacle à leur bonheur ? Joseph sait que c'est Thomas qui devrait travailler à la boulangerie et non pas lui qui est juste bon pour tenir les comptes et assurer le travail courant en déchargeant ainsi le père. Thomas, a des idées et plus encore, c'est lui qui a trouvé l'argent nécessaire pour sauver leur commerce. Lui et personne d'autre ! Adam espère le rembourser un jour pour qu'il puisse se marier et s'installer avec Mado d'une façon décente. Il en discute parfois avec Joseph ne se doutant pas que, dans son for intérieur, il se réjouit que les choses traînent en longueur. C'est de la mauvaise jouissance, il en a parlé à la confession et le prêtre lui

a recommandé de dire dix Avé Maria, mais Joseph est certain que Dieu ne peut pardonner le péché de jalousie et d'envie, moyennant une pénitence aussi légère. Au lieu de se sentir soulagé, délivré, Joseph s'enfonce dans des fantasmes. La nuit, il rêve que Mado vient à lui et avoue qu'elle l'aime. Il lui ouvre les bras, elle se blottit contre lui, il l'entoure de son mieux et la serre à lui faire mal. Le matin, il se réveille fatigué, moulu, l'oreiller écrasé contre sa poitrine et son drap mouillé. Cela laisse des taches sur le tissu blanc et il a honte de souiller ainsi la literie et le beau matelas que son père lui a acheté d'occasion.

Assis sur sa chaise, Joseph ose à peine affronter le regard de Mado qui, prime-sautière et enjouée, dispose les tartes sur les grands plats de porcelaine blanche, fleurie de bouquets roses. Leur tête-à-tête se prolonge parce qu'on sonne constamment à la porte et que Thomas est occupé à faire entrer les visiteurs les uns après les autres. Le docteur Leroy arrive le dernier. Souriant, de bonne humeur, mais pressé selon son habitude, il les emmène dans la bibliothèque où il les installe sur les chaises disposées le long du mur, tandis que lui-même leur fait face, debout, un paquet de brochures posées sur la table devant lui.

Ils sont une trentaine environ. Des étudiants de la faculté de médecine de l'Université de Montréal et de l'Université McGill. Des francophones et des anglophones qui, spontanément, forment aussitôt deux groupes distincts, en laissant entre eux quelques chaises vides, telle une barrière de séparation.

- Je vous remercie d'avoir répondu aussi rapidement à mon appel, et je vous souhaite la bienvenue, dit le docteur. Ce soir, nous allons parler de la guerre et de ce qui se passe en ce moment même en Espagne. En quoi cela nous concerne-t-il ? me demanderez-vous, ajoute-t-il en cherchant des yeux Thomas, eh bien, c'est une affaire qui nous touche tous. Les paysans, les mineurs des Asturies sont exterminés par milliers. Le général Franco, qui dirige les troupes fascistes, ne se gêne pas pour tirer sur des ouvriers sans défense. La guerre civile, la pire des guerres, est en train de ruiner le pays. Nous, les humanistes, nous, les libéraux, nous devons intervenir, parce qu'il s'agit d'une lutte entre les deux idéologies qui s'apprêtent à conquérir le monde. L'Allemagne est en train de basculer dans le camp fasciste et seuls les communistes peuvent barrer le chemin à Hitler. Ce qui se passe en Espagne peut se produire demain, ailleurs, aussi bien chez nous qu'en Grande-Bretagne, ou en France, car il s'agit en fait d'une lutte à mort, supranationale, entre

deux idéologies et deux visions du monde. Pendant qu'il en est encore temps, il nous faut agir.

Son discours se veut enthousiaste, mais le docteur n'a pas les dons d'un orateur, en plus les anglophones ne comprennent pas et il est obligé de traduire, tandis que les francophones commencent à chuchoter entre eux.

Norman Leroy, qui se rend fort bien compte de ce qui se passe, lance en français, puis en anglais :

- Ils arrêtent et torturent des journalistes ! Vous m'entendez ; des journalistes ! C'est la fin de la liberté d'expression, base fondamentale de notre civilisation démocratique. Un journaliste, Luis Sirval, a été assassiné par les sbires de Franco, les soldats de sa Légion étrangère. À l'heure où je vous parle, trente mille personnes sont emprisonnées en Espagne, pour des raisons politiques ! Nous d'ici, nous qui croyons à la démocratie et à la justice, nous devons agir !

On sonne à la porte et ce bruit les fait sursauter. L'atmosphère commence à être tendue. Joseph, qui fait son possible pour rester près de Mado, a l'impression de se mouvoir dans un univers inconnu. Par certains côtés, cela ressemble aux réunions électorales de Camilien Houde, mais ici rien ne lui paraît clair puisqu'il n'y a ni candidat, ni poste à pourvoir...

L'homme qui arrive porte un costume gris de coupe impeccable et une casquette sur la tête, ce qui produit un étrange effet de contraste. Norman Leroy le salue d'un geste de la main, puis le présente aux étudiants.

- Voici Joe Dallet *, qui va vous expliquer mieux que moi l'urgence de la situation. Il est Américain et il va vous parler en anglais. Je vous traduirai ensuite ses propos.

Joe Dallet commence par raconter sa vie.

- Fils de riches industriels, crie-t-il, je me suis fait docker pour étouffer toute trace de ma vie douillette d'autrefois.

* Dallet, Joe, personnage authentique, premier mari de madame Robert Oppenheimer, a joué un rôle occulte, de concert avec Steve Nelson, dans le procès d'Oppenheimer en 1954. Il avait fondé avec d'autres le bataillon Mackenzie-Papineau, formé d'Américains et, d'un tiers de Canadiens, qui avait été commandé en Espagne par le capitaine Thomson.

Moi, pense Thomas, je voudrais surtout connaître cette vie douillette et je suis tout à fait certain que je n'irais pas l'abandonner par la suite pour celle d'un docteur.

- Aujourd'hui, quand le fascisme et les mouvements ouvriers s'affrontent en Espagne, continue l'Américain, il est de mon devoir d'aider la cause des ouvriers que j'ai toujours voulu défendre. Ceux qui ne pensent pas comme moi, ceux qui raisonnent autrement devraient avoir honte de leur égoïsme et de leur lâcheté. L'Amérique, terre de liberté, ne peut rester indifférente à cette lutte pour la justice et la démocratie que les communistes livrent en Espagne. Nous avons organisé deux bataillons, celui de « Lincoln » et celui de « Washington ». Nous vous tendons une main fraternelle, à vous, les Canadiens, et nous sommes prêts à vous aider à organiser le bataillon « Mackenzie-Papineau », ainsi appelé du nom de vos deux grands patriotes anglophone et francophone, qui ont mené dans le Haut et le Bas-Canada la révolte contre la Grande-Bretagne et qui se sont battus pour la liberté et l'indépendance de votre peuple.

- De nos deux peuples fondateurs... murmure à côté de Thomas un grand garçon blond.

Thomas se promet de demander au docteur des renseignements sur ce Louis-Joseph Papineau, car il est honteux, soudain, de son ignorance. Mado a certainement lu quelque chose sur cet homme, tandis que lui, à force de ruminer et de ne penser qu'au quotidien, se sent exclu.

On sonne à nouveau. Cette fois-ci, c'est un jeune homme aux cheveux et aux yeux noirs comme du charbon et dont le visage est très pâle.

- C'est commencé ? demande-t-il. Je n'ai pas pu arriver plus tôt, je prononçais un discours à l'Aréna du Mont-Royal. Je suis sollicité de toutes parts et je suis débordé. Je m'appelle André Malraux. Vous pouvez m'annoncer.

Thomas revient à la bibliothèque et s'approche discrètement du docteur Leroy pour ne pas déranger le conférencier, mais déjà André Malraux entre et Joe Dallet est bien obligé d'interrompre son discours. Sans manifester aucune gêne, Malraux se place à côté de Dallet et d'une voix forte annonce :

- Moi, je vais vous parler en français !

Surpris, l'autre recule d'un pas et André Malraux se met à réciter le poème de W.H. Auden *, un Américain qui, de son avis, a compris le message et lance désormais un appel à tous ses compatriotes :

« Nos pensées ont pris corps ; les formes menaçantes entrevues heures de
fièvre
Deviennent précises, vivantes. Car les craintes qui nous rendaient sensi-
bles
Aux prospectus pharmaceutiques et aux brochures des croisières d'hiver,
Sont devenues des bataillons de choc ;
Et notre visage, ce visage anonyme de la foule, l'uniprix, la ruine
Projettent leur ardeur comme l'escadron d'artillerie et la bombe.
Madrid est le coeur. Nos instants de tendresse fleurissent.

André Malraux récite bien et, dans sa bouche, les mots prennent corps. Pourtant il renifle souvent et des tics nerveux, plutôt désagréables, déforment parfois son visage.

- Vous, jeunes médecins, vous ne pouvez pas rester insensibles à cet appel, continue-t-il. Les républicains espagnols comptent sur votre aide ! Vous devez vous dresser comme un seul homme pour barrer la route à l'iniquité des forces brutales qui détruisent le monde et qui tuent. Hitler aide Franco, mais les bataillons héroïques des insurgés commencent à recevoir les secours et les armes de Moscou, patrie des ouvriers, de la justice et de la liberté.

Il parle longtemps, puis s'arrête, aussi brusquement qu'il avait commencé, s'essuie la figure avec son mouchoir, et son geste a quelque chose de théâtral, comme s'il voulait faire comprendre qu'il est épuisé de prêcher dans le désert. Habitué à l'enthousiasme des assemblées estudiantines françaises, il supporte mal l'accueil froid que l'assistance lui réserve.

* Auden, W.H., était en réalité britannique. Il travaillait comme brancardier et avait collaboré en Espagne, dans un hôpital subventionné par *l'American Medical Aid Fund to the Spanish Republic*, avec l'écrivain américain Ernest Hemingway. De retour en Grande-Bretagne, il ne parla jamais de son très court séjour dans les Brigades internationales.

- Concrètement, dit Joe Dallet en anglais, en s'avançant un peu, nous sommes en train de ramasser de l'argent pour l'achat des médicaments et des vivres. Tous ceux, en outre, qui veulent se porter volontaires et partir le mois prochain en Espagne avec le bataillon Mackenzie-Papineau sont priés d'inscrire, sur la feuille que je laisse sur ce bureau, leurs noms, leurs adresses et leurs numéros de téléphone.

Dans le groupe d'étudiants francophones, le jeune homme blond, qui était tantôt à côté de Thomas, lève la main.

- Je ne vois pas, dit-il en français, pourquoi nous devons nous mêler d'une affaire qui ne nous regarde pas. Les Espagnols doivent régler leurs problèmes entre eux. Vous êtes allé à Moscou, docteur Leroy, pour assister à un congrès scientifique et pas plus tard que l'année dernière vous nous en avez parlé à un de vos cours de façon assez critique. Depuis, j'ai lu aussi le livre d'André Gide, *Retour d'U.R.S.S.* C'est un écrivain que j'aime et dont je respecte les opinions bien que chez nous il soit à l'index. Selon André Gide, la Russie soviétique n'est pas la patrie des libertés démocratiques, ni même des ouvriers et personnellement j'estime que...

Il ne parvient pas à terminer sa phrase. Du côté du groupe des anglophones, les étudiants commencent à intervenir les uns après les autres, comme s'ils voulaient le faire taire, puis, quelques-uns se mettent à signer la feuille posée sur la table. Les francophones, pour leur part, entourent le jeune blond et une discussion s'engage entre eux, à voix basse, mais déjà André Malraux s'approche. Désormais, c'est lui qui parle et les autres écoutent sans oser l'interrompre. Mado arrive avec un plateau chargé de tartes. Thomas apporte des assiettes, ils passent tous à la salle à manger et s'installent autour de la grande table. Au-dessus de la nappe blanche, de la porcelaine fleurie, des cristaux et de l'argenterie qui brillent sous la lumière, revolent des affirmations et des répliques, données en français, mais surtout en anglais. Des mots : peuple, misère, liberté, héroïsme, se croisent et se recroisent, tandis que Mado se demande quand ils vont enfin se décider à partir, pour qu'elle puisse faire la vaisselle et s'en aller à son tour.

- C'est curieux, dit Joseph qui la rejoint à la cuisine, ils sont au courant de ce qui se passe en Espagne, mais ne semblent pas se douter qu'ici, à Montréal, la dépression est en train de faire beaucoup de victimes. C'est à croire que ces mes-

sieurs les étudiants n'ont jamais eu l'occasion de visiter les familles que j'ai été obligé de rencontrer, parce qu'elles devaient de l'argent à papa. Pourquoi ne veulent-ils pas faire une quête pour les aider au lieu de se préoccuper de ces républicains espagnols ? Tu y comprends quelque chose, toi ?

Mado secoue la tête en souriant. Elle est en train d'avaler un morceau de tarte et ne veut pas lui répondre la bouche pleine. Il est plus de minuit quand le dernier visiteur quitte la maison et, aussitôt, le docteur Leroy arrive à la cuisine suivi de Thomas.

- C'est bête, dit-il. Ils ont bien parlé l'un comme l'autre. Ce Français surtout, cet André Malraux, c'est vraiment quelqu'un, mais j'ai du mal à être au diapason. Je n'ai pas la fibre d'un héros, ni d'un politicien, ni même d'un poète. Je suis médecin, voilà tout et c'est déjà pas mal. Je crois que j'ai mon plan. C'est simple, on va réunir l'argent nécessaire et acheter une ambulance avec laquelle j'irai sur les lieux de combat soigner des blessés. Tu viens avec moi, Thomas ?

Il y a de ces moments dans la vie des gens, où le hasard place sur leur chemin la solution à leurs problèmes. Il leur suffit alors de saisir l'occasion, de s'y accrocher et de se laisser porter par les événements jusqu'au bout, jusqu'à l'issue heureuse ou la catastrophe qu'ils n'ont pas su prévoir, ni même pressentir. Pour Joseph, ce fut justement un de ces moments-là et, la voix légèrement enrouée par l'émotion, il osa, dans un grand élan venu du cœur, se proposer volontaire pour n'importe quelle mission. Son désarroi, son amour pour Mado, ses tergiversations se confondaient avec le goût d'échapper à son existence quotidienne, peuplée de fantasmes et de remords.

- Si je ne parviens pas à vous aider dans votre travail, docteur, dit-il, je pourrai toujours vous servir de chauffeur et de cuisinier.

Surpris, Norman Leroy enleva ses lunettes et se mit à les frotter machinalement.

- Merci, mon garçon, répondit-il. On verra cela plus tard. Il faut qu'on discute de tes motivations. Je ne veux pas que tu t'engages sur un coup de tête, car s'il devait t'arriver malheur, je me sentirais responsable. Thomas va te donner des livres à lire et tu pourras te faire une opinion personnelle, sinon j'aurais l'impression de faire de la démagogie. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Ce que Joseph comprenait surtout, c'est qu'il lui fallait jouer le jeu, faire semblant de se passionner pour le conflit entre les républicains et les fascistes et ne pas laisser échapper la chance qui s'offrait à lui de quitter la boulangerie et de laisser à son frère Thomas la possibilité de donner enfin toute sa mesure !

Il faisait beau. De la terrasse du Château Frontenac, Thomas regardait le fleuve comme s'il le voyait pour la première fois de sa vie. Large, majestueux, dans son mouvement lent et à peine perceptible, il reflétait le bleu du ciel et l'immensité de l'horizon. Un jour, j'emmènerai ici Mado et nos enfants, s'était promis Thomas en s'en allant retrouver le docteur Leroy qui lui avait donné rendez-vous devant le Parlement. Il pensa à son père qui parlait souvent d'un voyage à Québec et à l'oncle Anselme, ce qui lui donna l'impression de faire un pèlerinage. Ponctuel, Norman Leroy l'attendait et dès qu'ils pénétrèrent dans l'édifice du Parlement, un homme en uniforme s'approcha pour leur demander de le suivre. Thomas marchait en arrière en admirant les marbres et les dorures, le tapis rouge du monumental escalier et les vieilles boiseries, patinées par le temps. Les gens qui les dépassaient étaient auréolés tous d'une dignité particulière que l'importance et l'ancienneté de ces lieux semblaient leur conférer. L'ascenseur grinça un peu en montant, puis la cage en fer forgé s'ouvrit et ce fut le long corridor. Sur les grandes photographies suspendues sur les murs, les députés et les ministres d'hier les regardaient de leurs yeux morts. C'est une dame d'un certain âge qui les reçut dans l'antichambre, puis leur ouvrit la lourde porte en chêne qui donnait dans le bureau du premier ministre. Maurice Duplessis venait déjà à leur rencontre, la main tendue. Il paraissait à Thomas plus jeune et plus affable que sur ses photos, mais quand il reprit place derrière sa table de travail, Thomas osa à peine s'appuyer au dossier du fauteuil sur lequel on lui avait indiqué qu'il pouvait s'asseoir. Avec une aisance et un naturel parfaits, le docteur Leroy amorça la conversation.

- Nous ne pouvons pas rester en arrière. Des comités d'aide s'organisent un peu partout, à Londres comme à Paris. Les Américains ont dépensé beaucoup de leur côté, tandis que chez nous, c'est le silence. Monsieur le Premier Ministre, en tant que médecin, j'estime qu'il est de notre devoir, de notre devoir de peuple civilisé, d'appuyer cette action humanitaire et apolitique...

- Charité, j'en suis, mais charité bien ordonnée passe par les oeuvres de l'Église, or le Cardinal n'est pas du même avis que vous, docteur. Bien au contraire ! Je me suis fait dire que, dans certaines églises de chez nous, on prie pour la santé du général Franco. Enfin, que voulez-vous, le Vatican a ses idées, vous, qui êtes libre-penseur, vous avez les vôtres. Je vous connais, je vous respecte et je sais que vous n'êtes pas communiste. Il n'en reste pas moins que je ne peux appuyer votre cause.

Le Premier Ministre prononçait « communisse », et l'éclat de malice qui brillait dans ses pupilles témoignait que son ton ironique et plutôt méprisant n'était pas le fruit du hasard.

- Chez nous, les chômeurs ne manquent pas, mon cher docteur et pourtant loin de moi et de vous aussi, je l'espère, l'idée d'appeler ceux de Moscou à l'aide. Plus modestement, on s'arrange pour rester entre nous, Canadiens, catholiques et de langue française. C'est à se demander si les Espagnols aiment vraiment cela, ces interventions étrangères qui leur viennent de toutes parts. Moi, docteur, je sais, l'âge et l'expérience aidant, qu'on ne peut compter sur personne, même pas sur Ottawa...

Maurice Duplessis rit à gorge déployée, puis redevient sérieux, se penche et adopte un ton de confiance.

- Strictement entre nous, bien que le Cardinal ne soit pas forcément du même avis, ce général Franco qui se fait aider par l'Allemagne et par l'Italie ne me plaît pas davantage. Je vous l'avoue en toute confiance et j'espère que cela ne sera pas répété.

- Comptez sur moi, dit le docteur, mais il est important que vous me compreniez, monsieur le Premier Ministre. J'ai besoin d'une somme minime. Je voudrais juste disposer d'une ambulance, là-bas, en Espagne. Mes frais de voyage et ceux de mon aide, le jeune Thomas de Boucherville que je viens de vous présenter, seront couverts par mes soins.

- Ah ! une ambulance, dit le Premier Ministre, comme s'il venait d'avoir une idée lumineuse. Le gouvernement fédéral doit pouvoir vous fournir cela. Ils en ont encore des ambulances de la dernière guerre mondiale dont ils ne savent que faire. Pourquoi n'allez-vous pas à Ottawa ? Vous êtes assez connu et respecté pour

qu'on vous reçoive avec empressement, mon cher Leroy, mais si vous le voulez je peux intervenir, vous ouvrir certaines portes...

- Merci, Monsieur le Premier Ministre. Vous êtes trop bon. Sachant à quel point vous êtes occupé, je ne voudrais pas abuser de votre temps. Permettez-nous de prendre congé.

Dès qu'ils se retrouvent dans la rue, le docteur se met à siffloter de contentement. Il emmène Thomas prendre un verre au Club de la Garnison, et Thomas va de surprise en surprise en voyant le nombre de gens qui le saluent et échangent avec lui une poignée de main, ou quelques mots aimables.

- Nous n'avons pas perdu notre temps, fiston, se réjouit le docteur.

- Mais, il a refusé, s'étonne Thomas.

- Oh ! cela, je le savais d'avance. Ses opinions sont aussi victoriennes que celles de mon ancienne femme. Notre Premier Ministre, c'est un fin renard qui n'a aucune intention de prendre des risques surtout si cela devait, en plus, déplaire à nos évêques. Quand il le juge utile, il passe outre à leurs opinions, mais quand son avis concorde avec le leur, il trouve cela hautement commode. À sa place, je ne serais pas différent, sans doute, mais jamais je ne serai à sa place parce que cela ne m'intéresse pas ! Non, Thomas, ce que nous avons accompli ce matin c'est du pur machiavélisme. Maurice Duplessis sait tout, est au courant de tout et, le milieu étant petit, il apprendra dans l'heure que je quitte l'hôpital du Sacré-Coeur pour me rendre en Espagne. Mes chers collègues risquent de lui fournir des explications déformées par l'envie. Moi, je viens de mettre cartes sur table dans son bureau et il s'en souviendra. Cela va éviter pas mal d'ennuis à mon équipe et à ceux qui sont encore prêts à me défendre, malgré mon anticonformisme et mes folies, prétendues ou réelles. Il faut toujours assurer ses arrières, fiston, c'est une vieille vérité. J'ai des W.A.S.P. parmi mes ancêtres, mais les grandes familles de Westmount se méfient de moi et ne me donneront pas un sou parce que j'ose prétendre que je suis à la fois Canadien français et Canadien anglais. Les Canadiens français ont le cœur plus large. Pouvoir leur dire que j'ai été reçu par Maurice Duplessis, c'est les rassurer sur la pureté de mes intentions. On va essayer, en rentrant à Montréal, de rencontrer quelques personnes.

- Vous n'irez pas à Ottawa ? demande timidement Thomas.

- Non, ils ont refusé. J'ai vu plusieurs ministres dont un seul est capable de signer sur le champ une décision. Ce qui demande aux autres des mois se fait avec lui tout de suite. C'est parce qu'il est américain, sans doute, qu'il a gardé cette faculté de trancher vite ! Non, Ottawa ne veut s'impliquer d'aucune façon. Je présume qu'ils attendent que la Grande-Bretagne se prononce la première en faveur ou en défaveur d'une action quelconque.

La semaine suivante fut consacrée aux visites à Montréal. Le docteur Leroy discutait, tandis que Thomas, silencieux et comme inexistant, découvrait un monde. Les gens qu'ils rencontraient ne semblaient pas remarquer sa présence, mais lui les regardait avec d'autant plus d'attention que le docteur ne manquait jamais, chemin faisant, de lui raconter l'histoire de leur réussite.

- Vois-tu, disait-il, en descendant devant le magasin des frères Sauvé, quand ils ont ouvert leur premier établissement, en 1923, ils n'avaient pas grand-chose et maintenant, malgré les difficultés, malgré la dépression, ils sont en train de s'agrandir. Tantôt, on ira chez les Dupuis qui, eux, n'avaient au début qu'un comptoir à Saint-Henri et qui ont maintenant au-delà de mille employés.

Ce que Thomas retenait de tout cela c'est que la boulangerie de son père pourrait un jour se transformer en une usine de biscuits et il se mettait à rêver pendant que le docteur Leroy poursuivait devant lui ses entretiens avec les hommes d'affaires.

- Gardez cela pour vous, disait-il, mais j'ai vu le Premier Ministre. Sans autres précisions, il continuait ensuite à plaider la cause du peuple espagnol ruiné par la guerre civile, et terminait invariablement par une demande de fonds. Thomas, pour sa part, retenait les noms et les visages graves des gens qui les recevaient et s'appliquait à noter leurs adresses. À Sorel, chez les frères Simard, on leur offrit à souper, mais la visite se termina, comme partout ailleurs, par un refus poli, mais définitif. Au magasin d'Edmond Archambault, le docteur Leroy rencontra des amis et s'attarda longuement avec Olivar Asselin.

- C'est le plus grand de nos journalistes, avait-il déclaré en poussant Thomas devant lui. Je ne suis pas d'accord avec ses idées nationalistes parce que je ne veux pas choisir entre les Canadiens français et les Canadiens anglais ayant dans mes veines le sang des vaincus et des vainqueurs, mais il est aussi libre-penseur que moi et c'est cela qui compte. De toute façon, le nationalisme est une idéologie

du siècle dernier et l'avenir appartient à une vision plus globaliste et plus internationale du monde.

- J'ai beaucoup aimé votre journal *L'Ordre*, monsieur Asselin, et j'ai regretté sa disparition. J'ai gardé pour mes archives le dernier numéro, celui qui se termine par la phrase : « La suite au prochain cardinal. » Vous aviez raison de l'indiquer, je ne comprends vraiment pas pourquoi le cardinal Villeneuve avait éprouvé le besoin de décréter que votre journal « ne respire ni l'esprit chrétien, ni le respect dû au Saint-Siège ». Je vous avoue que, pour ma part, je ne les ai pas trouvés irrespectueux du tout, vos articles.

Ils sortirent ensemble du magasin et Olivar Asselin promit au docteur de communiquer avec ses amis journalistes du *Devoir* et de *La Presse* pour qu'ils annoncent son départ en Espagne et mentionnent qu'il s'agit d'une mission purement humanitaire. Vers la fin de cette journée-là, Joseph et Mado vinrent les aider à dépouiller le courrier. À la grande surprise de Thomas, le docteur y trouva plusieurs chèques et même des billets de banque.

- Ils ont du coeur, répétait-il en mettant de côté les lettres qui exigeaient une réponse. Ils ont du coeur...

Nerveux, tendu, il parlait d'ailleurs sans cesse en commentant les mobiles de chaque donateur.

- Tiens, celui-là, disait-il, il a bien besoin de redorer son blason. Il est immensément riche, mais c'est un aventurier. C'est un anglophone venu de je ne sais trop où. Pas de racines, des traditions qui n'appartiennent qu'à lui et à ses origines et pas de scrupules. Il ne sait plus que faire de son argent. Il passe ses journées à l'hôtel Ritz à boire et à fumer des cigares. Oh ! mais c'est inespéré... Voyez, mes enfants, celui-ci c'est un homme qui travaille et construit. Lui, est arrivé à Montréal de l'Ouest, mais c'est un fils d'immigrants écossais. Dans sa lettre, il demande qu'on lui garde l'anonymat... Mon Dieu, voici l'obole d'une de mes malades. Une bonne famille francophone de vieille souche, douze enfants, pas de fortune, juste une honnête aisance. Des gens charmants.

C'est le moment, pense Joseph. Il faut, il faut absolument qu'il accepte.

Thomas est fatigué. En fait, tous ces gens-là ne l'intéressent pas. Ce qu'il a retenu, ce qu'il a décidé, c'est qu'il va, sans aide de personne, comme ça, à Montréal,

développer la boulangerie. C'est tout ce qui lui importe ! Mado s'en va et il la raccompagne, mais il a beau lui raconter ses projets, elle ne semble pas croire qu'il peut les réaliser. Au retour, au moment où il commence à éteindre les lumières dans les pièces du rez-de-chaussée, le docteur Leroy descend et vient à sa rencontre.

- C'est entendu, dit-il. Tu as gagné. Ton frère Joseph part avec moi. Promets-moi juste d'attendre mon retour et une nouvelle série d'examens avant de te marier avec Mado.

- Je vous le promets, répond comme un écho Thomas, tandis qu'une joie folle l'envahit et lui donne le goût de partir, de retourner à la maison et de retrouver son père.

Il se sent libéré de sa dette d'honneur à l'égard du docteur Leroy, libéré de l'obligation d'écouter et d'être capable de répondre autrement que par des monosyllabes. Désormais, il ne se sentira plus forcé de relever au jour le jour des défis qui ne l'intéressent pas. L'autorité souriante de son père lui paraît inexistante face à celle, pesante et exigeante, de son bienfaiteur, ce médecin célèbre et brillant qu'il essaie de ne pas décevoir, tout en sachant au fond de lui-même que c'est là pourtant l'issue inévitable de leurs relations.

Le langage d'une sonnette est international. Mado court. Rose Pouliot l'appelait sans cesse, Mary Foster, elle, se contente de sonner. Un visiteur est assis au salon. C'est un homme petit, chauve et plutôt laid. Bill Foster, enfermé dans son bureau est en train de préparer ses appareils de photographe. Il est rare qu'il fasse ainsi des photographies à la maison, mais il semble bien que le visiteur ne soit pas un client comme les autres. Mado fait infuser le thé et l'apporte sur le plateau en argent. Au moment où elle s'approche de la porte elle entend distinctement la conversation.

- J'ai l'intention de me présenter aux prochaines élections comme candidat du parti communiste, dit l'inconnu. J'ai obtenu de changer mon nom. Rosenberg sonnait mal pour les oreilles des gens d'ici, mais Rose, Fred Rose, devrait leur plaire. Il est évident que je peux compter sur l'électorat anglophone. Les francophones, eux, sont trop nationalistes pour voter pour un communiste.

- Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec le docteur Leroy en Espagne ? demande Mary Foster. Je crois que notre place est là-bas et moi-même j'ai l'intention de m'y rendre. Mon mari restera ici. Il ne peut s'absenter de Montréal.

- Le docteur n'est qu'un doux rêveur, constate en riant le visiteur. Je n'ai aucune confiance dans ses convictions idéologiques. À la première escarmouche, il se déclarera pacifiste et reviendra au bercail. Il ne comprendra jamais qu'on ne peut pas faire de révolution sans casser des oeufs, sans faire des morts et sans commettre des injustices. Or, c'est bien le prix à payer pour instaurer la dictature du prolétariat.

Mado, indignée, entre, pose le plateau sur la table et s'en va. De quel droit ce petit homme chauve ose-t-il critiquer le docteur et pourquoi Bill et Mary Foster, qui prétendent être des bons et fidèles amis du docteur, le reçoivent-ils comme un visiteur de marque ?

- Prévenez monsieur, lui dit Mary Foster, que nous sommes prêts.

Mado monte au premier. C'est la première fois qu'on l'autorise à pénétrer dans le cabinet de travail du patron et quand elle frappe deux petits coups timides, elle se sent mal à l'aise, puis, comme on ne répond pas, elle tourne la poignée. La grande pièce est inondée de soleil. Derrière la table, placée dans le coin, Bill Foster se penche sur une sorte de radio qui émet des sons, tantôt rapides et tantôt espacés. Il semble les enregistrer sur une feuille en transcrivant des points, des petites lignes, puis des points encore. Il ne relève pas la tête, trop préoccupé par son travail et Mado, plantée devant lui, attend jusqu'à ce que le bruit cesse. Bill Foster relève alors la tête, fixe Mado de ses yeux vides, comme absents, et d'un geste brusque recouvre la feuille devant lui.

- Je vous ai dit de ne jamais venir ici, crie-t-il presque...

- C'est que madame, bafouille Mado... C'est par rapport aux photos. Ils vous attendent...

- Qu'ils aillent au diable, je les appellerai quand je serai prêt et, vous, sortez d'ici immédiatement et surtout ne revenez pas !

À nouveau Mado court, descend l'escalier, se réfugie à la cuisine et là se met à réfléchir. Ils vont me congédier, pense-t-elle, et je ne retrouverai jamais une place aussi bonne que celle-là ! Elle a peur, Mado. Peur d'être sans rien, peur de rester

dans cette maison où elle se sent isolée et constamment menacée sans trop savoir pourquoi, peur de son confesseur qui ne cesse de lui rappeler que travailler chez des gens qui ne sont pas des catholiques et qui parlent une autre langue que la sienne est un péché.

On sonne à nouveau. Mado cherche le manteau de l'étranger dans le vestiaire et l'apporte. Pendant un court instant, ils sont seuls dans l'antichambre.

- Viens me voir, petite, dit l'homme. J'habite rue Clark au quartier Saint-Louis et je reçois beaucoup de jeunes comme toi qui cherchent des idées nouvelles.

- Oui, monsieur, répond poliment Mado en prenant la carte de visite qu'il lui tend.

Pourquoi croit-il que je cherche des idées nouvelles, se demande ensuite Mado en retournant à la cuisine, quand je ne pense qu'à gagner honnêtement ma vie et à me marier ? Qu'est-ce qui fait croire au docteur Leroy, comme à cet inconnu, que je dois m'impliquer dans leurs affaires et me passionner pour la guerre d'Espagne ou encore pour les élections de ce parti communiste ?

- Nous allons dîner en ville, lui annonce la patronne, et si tu veux sortir, tu peux disposer de ta soirée.

Mary Foster lui parle en anglais et son mari aussi, mais Mado ne le remarque pas. À force de vivre avec eux elle a appris l'anglais sans trop savoir comment et elle parvient même à lire les livres qu'elle est autorisée à emprunter dans leur bibliothèque, privilège que le docteur Leroy avait négocié dès qu'elle avait été engagée. Sortir, pense Mado, mais pour aller où ? Quand Thomas habitait avec le docteur, juste à côté, elle pouvait toujours y arriver à l'improviste, mais la rue Dorion est loin.

Debout, devant le miroir de sa chambre, Mado se regarde. Ses grands yeux bleus se reflètent là, son front, l'ovale de son visage, la ligne plus rouge des lèvres pulpeuses, l'arête du nez, ses boucles brunes qui encadrent ses tempes... Qui suis-je ? Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Thomas ! Si seulement Thomas pouvait être bien portant et m'épouser... M'enlever d'ici et s'installer avec moi dans une chambre à nous. Si seulement je pouvais avoir une famille, une vraie ! Je ne sais même pas qui étaient ma mère et mon père, ni pourquoi ils m'ont abandonnée. Soeur Gertrude m'a dit qu'ils étaient des Français de France et qu'ils

ne pouvaient pas faire autrement. Ils devaient être bien pauvres, bien démunis pour me laisser comme ça, au couvent et pour ne plus jamais s'inquiéter de mon sort. Sont-ils retournés en France tous les deux ou était-elle seule, ma pauvre mère ? Elle devait être chrétienne, sans cela elle ne m'aurait pas donnée aux religieuses.

Mado s'éloigne du miroir, tend l'oreille, constate que la maison est vide et brusquement se décide à monter au premier étage. Le cabinet de travail est fermé, mais Mado prend la clef dans la bibliothèque derrière les dictionnaires, où Bill Foster la laisse généralement quand il s'absente, pour que sa femme puisse l'avoir au besoin. C'est une découverte qu'elle a faite il y a longtemps, quand un soir elle est allée chercher un livre à lire. La serrure cède sous la pression, la porte s'ouvre. Dans la lumière tamisée de la petite lampe, Mado fouille. Des appareils photo, des lampes spéciales sur des longs supports élevés, la table et l'étrange récepteur-émetteur, avec des boutons et des manettes. Des feuilles de papier couvertes de signes cabalistiques, une sorte de sténographie, des bouteilles remplies de liquide blanc, opaque ou de couleur. Mado ouvre une de ces bouteilles qui la fascinent et par mégarde laisse couler un peu de liquide sur le papier posé devant elle. Comme par miracle, là où elle tombe, apparaît en caractères noirs un nom : Zabotin. Mado prend une gomme et essaie de l'effacer, mais elle a beau appuyer, le nom étranger ne disparaît pas, alors elle glisse la feuille sous une autre et sort en éteignant et en refermant soigneusement la porte derrière elle.

La clef remise en place, Mado prend le premier volume de *l'Encyclopaedia Britannica* et se met à tourner les pages. Alphabet morse, lit-elle à haute voix. Sa sténographie, c'est bien cela, c'est comme ici, sur cette image. C'est le docteur Leroy qui prétendait qu'on trouve la réponse à toutes les questions qu'on peut se poser dans les livres, à condition qu'on sache comment les choisir. Le docteur n'avait pas tort ! Le mot « encre » à présent. « Encre sympathique, n'est lisible qu'à condition d'être traitée avec un liquide spécial. »

Il est plus de dix heures et ils peuvent rentrer bientôt. Mado se réfugie dans sa chambre et se met à réfléchir. Il se trame quelque chose dans cette maison, quelque chose qui la dépasse et qu'elle devrait peut-être raconter à quelqu'un en qui elle a confiance. Mais à qui ? Et puis, il faudrait qu'elle découvre pourquoi le petit homme chauve, qui est venu se faire photographier, lui avait demandé de venir le voir chez lui. Mado tourne entre ses doigts la carte de visite de Fred Rose, puis la

place dans son sac à main, dans une section séparée, et se couche. Ils ne me mettront pas à la porte, se dit-elle en s'endormant, avant que je ne découvre ce qui se fabrique ici. Je ne sais pas encore comment je vais me débrouiller, mais il est certain que je trouverai un moyen. Une semaine plus tard, cependant, Bill Foster la retient au salon et se met à lui poser des questions sur ses projets d'avenir.

- Nous avons l'intention de voyager, lui annonce-t-il. J'ai plusieurs contrats à remplir à Ottawa. Des photos de personnages importants. Des commandes que je tiens à exécuter à la perfection. Il est possible que nous soyons obligés de nous absenter pendant de longues périodes et de vous laisser seule ici, ou encore que nous fermions la maison. Je vous préviendrai à temps pour que vous puissiez vous trouver un autre emploi, ou peut-être même vais-je vous recommander à des amis. Ma femme et moi voulons vous garder, alors ça sera à vous de choisir, soit une rémunération moindre, soit un autre travail.

Assez curieusement Mado a cessé d'avoir peur. Il y a un Dieu pour les pauvres, se dit-elle, et il en sera comme il le voudra. En attendant, j'ai un toit sur la tête et un bon salaire. Dimanche approche, je verrai Thomas et cette fois-ci je lui parlerai de mes problèmes. Le printemps est arrivé. Nous irons nous promener la main dans la main, et on sera heureux d'être ensemble.

Quand le facteur apporte le courrier, Mado ouvre la porte, détendue et souriante. Parmi les enveloppes qu'elle dépose sur le plateau, elle en trouve une à son nom. C'est la première fois de sa vie qu'elle reçoit une lettre de l'étranger, couverte de tampons et de timbres exotiques. Elle s'arrête au milieu et se met à lire.

« Chère Mado. Nous voilà avec le docteur à Belchite. Il fait très chaud. Je n'ai jamais pensé qu'il pouvait faire aussi chaud quelque part dans le monde, quand chez nous les neiges sont à peine en train de fondre. Ici, les gens ne savent même pas combien ils sont à plaindre. Dans plusieurs maisons, ils n'ont pas d'eau courante, les planchers sont en terre battue et les toits coulent. Le docteur a obtenu l'argent à Londres, première étape de notre voyage et il y a trouvé un ami, un avocat, qui est maintenant avec nous. Nous vivons dans notre fourgon-ambulance et nous voyageons ainsi dans les environs. On fait des transfusions de sang. Parfois, il s'agit de blessés et parfois, plus simplement, de malades. C'est une vraie tour de Babel. En plus des Espagnols, il y a des Allemands, des Anglais et des Russes. Le bataillon Mackenzie-Papineau ne compte pas de francophones jusqu'à présent.

Les hommes sont installés sous les tentes et dans des maisons. Ils ont reçu de l'équipement soviétique et ils ont du mal à s'entraîner parce qu'il paraît que c'est assez difficile de comprendre comment fonctionnent toutes ces machines, tanks et autres, de fabrication étrangère. Les nationalistes ou les fascistes, comme on les appelle, doivent nous attaquer bientôt. C'est du moins ce qu'on raconte. Eux, ils ont reçu du matériel allemand, qui, paraît-il, est meilleur. Autour de nous on ne parle que de l'attaque, des victoires, les nôtres il va sans dire, et des cruautés de nos adversaires. Le docteur se porte bien. Tout ce qui l'intéresse, ce sont les nouvelles méthodes de conservation du sang, qui consistent à le congeler. Il travaille beaucoup, je l'aide de mon mieux et je ne regrette pas d'être ici. Je me sens bien plus utile dans ce coin lointain qu'à Montréal où, j'en suis sûr, papa travaille mieux avec Thomas qu'avec moi qui n'avais plus le cœur à l'ouvrage. C'est une bonne cause que celle du docteur Leroy, puisqu'il s'agit d'aider les gens à retrouver un pays juste et démocratique. J'espère ne pas mourir et ne pas être blessé. Je pense beaucoup à toi. »

Mado avait parcouru la lettre, puis l'avait lue et relue en essayant de comprendre comme il faut chaque phrase. Elle fut surprise quand Mary Foster lui demanda le soir même si elle avait des nouvelles du docteur, sentit poindre en son for intérieur un sentiment de méfiance, mais n'osa pas mentir.

- Il se porte bien, lui avait-elle répondu. Joseph, qui est parti avec lui, m'écrit qu'il est très occupé.

- Nous avons ramassé des dons, avait constaté madame Foster et nous voudrions savoir où nous devons lui faire parvenir l'argent.

- Je n'en sais trop rien, avait répondu Mado, craignant subitement de dévoiler le nom de ce village lointain, où Joseph avait posté la lettre.

Mary Foster n'insista pas, puis, au moment où elle leur apporta le café au salon, son mari sortit l'atlas et il montra à Mado la carte d'Espagne. Elle vit les noms des villes, les grandes étendues vertes, sillonnées de lignes noires indiquant les routes et les rivières, le tracé de la frontière séparant l'Espagne de la France et soudain ce nom de Belchite que Joseph mentionnait. Aussitôt, elle le pointa du doigt, comme si cela pouvait la rapprocher de Joseph et du docteur.

- C'est là qu'ils sont, s'exclama Bill Foster ! C'est très au sud. Le sort du monde se joue là-bas et personne ici ne semble le comprendre. Pourtant, si les com-

munistes ne parviennent pas à vaincre les fascistes, nous les Canadiens, nous allons être obligés de leur venir en aide.

Mado passa la nuit à se demander pourquoi il est important pour Bill Foster de défendre les communistes, tandis que monsieur le curé prétend qu'ils sont des suppôts de Satan. Dimanche, quand elle posa cette question à monsieur Adam, il devint grave et s'efforça de lui expliquer que les communistes ne croient pas en Dieu, détruisent les églises et tuent les prêtres. La discussion tourna court, parce qu'elle partait avec Thomas, assister au défilé. Il faisait beau et, rue Sainte-Catherine, la fanfare militaire jouait des marches tandis que les gens massés le long des trottoirs applaudissaient à tout rompre. On fêtait le couronnement du roi George VI et de la reine Elizabeth, événement d'autant plus important pour Thomas que Mado et lui y sont venus dans la voiture de livraison, remplie de petits paquets de biscuits, qu'ils vendent maintenant tous les deux. Les affaires étaient bonnes. Les parents surtout achetaient plusieurs paquets à la fois pour les enfants qui, nombreux, s'amusaient ferme en agitant des petits drapeaux en papier au-dessus de leurs têtes. C'était merveilleux de travailler ainsi, ensemble, sous le soleil de ce mois de mai et cela avait permis à Mado d'oublier ses craintes. Avec Thomas, aucun mal ne pouvait lui arriver et ses problèmes, à elle, perdaient de l'importance. Ses patrons disparaissaient quelque part dans l'oubli et la lettre de Joseph n'avait de l'intérêt que dans la mesure où monsieur Adam avait bien voulu la trouver rassurante.

Cet été-là, Thomas réalisa enfin son grand rêve ; chez Dupuis, le gérant général accepta de signer le contrat. Désormais, il livrait régulièrement des biscuits qui se vendaient de mieux en mieux. D'un mois à l'autre, son carnet de commandes se remplissait. Comme il se l'était promis à l'époque où il vivait chez le docteur Leroy, il travaillait sans relâche. Dès l'aube, quand son père finissait la cuisson des pains, il partait faire les livraisons et ensuite il s'en allait d'un restaurant à l'autre, proposer ses biscuits. Adam de Boucherville les réussissait à la perfection et Thomas, pour sa part, avait inventé un emballage fort joli qui plaisait. Inlassablement, il parcourait donc les rues, sonnait aux portes, entraînait dans les épiceries et les cafés, attendait longtemps debout, avant de rencontrer un restaurateur, ou un gérant d'hôtel, mais comme il n'hésitait pas à distribuer des petits cadeaux au per-

sonnel, il finissait par leur parler. Ce truc des petits cadeaux, des « échantillons », comme il disait, il l'avait appris de Sam.

Autrefois, quand ils se voyaient encore assez souvent, Sam lui répétait à chaque occasion : « Nous n'avons rien, ni crédit, ni relations. Notre seule façon d'inspirer confiance aux clients, c'est leur donner un peu plus pour leur argent. Les gens savent apprécier, et à la longue ils s'habituent et s'attachent à leurs fournisseurs. Pour réussir, il faut savoir être généreux. »

Parfois cependant, il arrivait à Thomas d'être éconduit, dans les grands hôtels surtout, et il s'en allait alors en serrant les poings de rage, mais le lendemain il retournait au même endroit, passait par les cuisines, par les escaliers de service et insistait jusqu'à ce qu'on accepte de le recevoir et de l'écouter. C'était sa façon de se prouver à lui-même qu'il était capable de vaincre n'importe quel obstacle. Le soir, il rentrait tard, transpirant de fatigue mais prêt quand même à subir les jérémiades de son père. Adam de Boucherville ne suffisait plus à la tâche. Thomas faisait des projets, jonglait avec des chiffres et bâtissait des usines, tandis que son père s'endormait en l'écoutant, la tête posée sur ses bras croisés, assis derrière la grande table, près de son four. Thomas, de son côté, vivait dans la crainte constante de ne pas être en mesure d'honorer ses contrats. Il en rêvait la nuit. Le cauchemar ne changeait pas. Un homme lui criait en anglais qu'il refusait de traiter avec un fournisseur qui n'était pas fiable et qu'il ne voulait plus le revoir dans son établissement. Thomas se réveillait couvert de sueur et devait sortir dehors pour respirer l'air frais de la nuit, avant de retourner dans la petite chambre où, en été, la chaleur était intenable à cause de la proximité de la cuisine et du four. Cela ne pouvait plus continuer. Il devenait urgent de faire quelque chose.

En juillet, Thomas réussit à acheter à crédit une partie de la maison voisine, abattit la cloison avec l'aide de quelques hommes qu'il embaucha à la journée et fit installer là un autre four, puis engagea deux jeunes gens pour aider son père. Cette opération fut sa première bataille livrée contre la volonté d'Adam, qui s'opposait avec la dernière énergie à toute idée d'agrandissement.

- Je ne veux pas de dettes, disait-il. Je préfère une petite boulangerie à moi, qu'une entreprise qui appartient à d'autres et je ne veux pas non plus travailler avec des étrangers qui vont se croire exploités. Je ne veux pas être le patron de personne.

Fort heureusement, le voisin n'avait pas oublié que c'était grâce aux de Boucherville qu'il avait pu sauver sa femme en couches par une froide nuit d'hiver, où ils étaient allés chercher le médecin et où ils avaient même payé pour lui sans rien demander en échange.

- Une bonne action rapporte toujours, répétait sentencieusement Adam, mais ce n'est pas une raison pour faire des folies. Tu veux ma mort, Thomas. Je ne sais plus où donner de la tête et les clients de la boulangerie sont mal servis.

Thomas se contentait de lui sourire et d'affirmer que bientôt il serait marié et que Mado le remplacerait alors au magasin. Occupé comme il l'était, il n'avait même plus le temps de passer les dimanches avec elle et, généralement, quand Mado arrivait, elle se mettait à recopier les recettes qu'Adam lui dictait de mémoire, tandis que lui faisait ses comptes. Des gens arrivaient aussi chercher des biscuits et des pains que Thomas avait décidé de vendre à prix réduits, ou de donner, une fois par mois, aux militants de la Fédération catholique des travailleurs du textile. Il s'était fait des amis parmi les ouvriers de la Dominion Textile et considérait de son devoir de les aider.

- Les femmes gagnent 24 sous de l'heure et les hommes 29, expliquait-il à son père et ils font 54 heures de travail par semaine.

- Je travaille plus que ça, protestait Adam de Boucherville, et toi aussi. À force de se plaindre, ils vont encourager la Dominion Textile à déménager ses usines ailleurs. Il y a plus de cinquante mille employés qui vivent grâce à cette compagnie. En cette période de dépression, il ne faut pas prendre de risques pareils.

- Voyons papa, s'indignait Thomas, à la dernière réunion de la Jeunesse ouvrière catholique, où je suis allé, le père Arès, nous a expliqué que nous devons les appuyer dans la mesure de nos moyens et monsieur Gérard Picard, qui a été élu président de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada et qui est un grand bonhomme, nous a répété la même chose.

- Écoute, mon fils, objectait Adam de Boucherville, quand j'étais jeune on racontait que les ouvriers s'étaient battus avec la police fédérale dans l'Ouest, du côté de Winnipeg. À cette époque-là, c'était une affaire de protestants. Je me demande bien ce que nous avons à faire là-dedans, maintenant, quand il y a autant de chômeurs que d'ouvriers et qu'on ne sait plus quoi inventer pour les faire vivre. De toute façon, l'homme n'est pas fait pour obéir à un patron. Regarde-moi, je n'ai

jamais accepté de travailler pour un autre et mon père à moi, non plus. On est cultivateur de père en fils, ou encore bûcheron, comme ton oncle Anselme, mais bûcheron à son compte. Quand on va trimer dans une usine, c'est qu'on est déjà tombé bien bas. Ce n'est pas étonnant qu'ils finissent par être communistes. C'est à cela que ça mène de ne rien avoir à soi. C'est comme ça qu'on apprend à dénigrer l'autorité et à dénoncer les gens qui savent se ramasser un peu de biens.

- Papa, criait Thomas exaspéré, lis donc l'encyclique *Rerum Novarum*. Ce n'est pas moi qui dirige la C.T.C.C., mais ceux qui sont instruits et savent ce qu'il convient de faire. Tiens, voici les extraits de l'Encyclique qu'on a distribués l'autre soir à la réunion.

Adam repoussait les feuilles d'un geste, se déclarait trop fatigué pour lire, puis chaussait ses lunettes à monture de fer et essayait de parcourir quelques lignes de ses yeux de presbyte. Une fois, Mado s'était offerte à lui faire la lecture à haute voix, mais il s'était endormi devant elle et, gênée, elle s'était promis de ne plus jamais s'interposer entre le père et le fils.

La grève des usines de la Dominion Textile eut lieu au mois d'août, non seulement à Montréal, mais aussi à Valleyfield, Sherbrooke, Magog, Drummondville et Saint-Grégoire de Montmorency, et on en avait beaucoup parlé dans les journaux et à la radio. Mado, qui suivait les nouvelles au jour le jour, décida de se rendre utile. Elle demanda à Thomas de la déposer aux portes de l'usine où elle s'installa pour vendre des biscuits, des rafraîchissements, et pour distribuer des tracts. Il faisait chaud ce matin-là, mais Mado était contente. Bill et Mary Foster étaient partis à Ottawa et elle se sentait libre et populaire auprès des gens qui l'entouraient. Il y avait là surtout des femmes, les ouvrières étant beaucoup plus nombreuses à l'usine de textile que les ouvriers, quelques hommes qui avaient sur eux, par devant ou dans le dos, des pancartes annonçant la grève, et des policiers, qui enlevaient souvent leurs casquettes pour essuyer la sueur qui coulait sur leur front. Ils portaient l'uniforme des représentants de l'ordre et les ouvriers s'amusaient à se placer devant eux de façon qu'ils puissent mieux lire les inscriptions concernant leurs revendications.

- Chez nous, cela ne se passera pas comme à Sorel, disaient les femmes. Là-bas, il y a eu des émeutes parce que « la clique » * a engagé des fiers-à-bras. La police provinciale a chargé la foule. Ils étaient installés comme des pachas sur un bateau amarré au quai. A-t-on idée de faire des choses pareilles ? Maurice Duplessis doit être de mèche avec les patrons, mais dans notre cas le cardinal Villeneuve va intervenir auprès du premier ministre et nous allons certainement gagner notre cause.

Mado, appuyée contre le mur, ses paniers remplis de paquets de biscuits à ses pieds relève la tête et aperçoit soudain, au premier étage de l'usine vide, Bill Foster en train de faire des photos. Surprise, elle recule un peu pour mieux voir. C'est bien lui. Il a ouvert la fenêtre et il fait signe à quelqu'un qui doit se trouver en bas, près de la porte d'entrée. Mado avance de ce côté-là. Fred Rose, le petit homme chauve, se tient debout sur une caisse renversée, et commence à haranguer la foule. Il parle avec un fort accent étranger et déforme certains mots.

- Les curés mentent, les prêtres mentent, crie-t-il. Ils sont de mèche avec les patrons qui leur donnent de l'argent pour leurs bonnes oeuvres. Ne vous laissez pas bernier. Inscrivez-vous au parti communiste, le seul parti capable de défendre vraiment votre cause. Nous sommes unis, nous sommes puissants et nous savons ce que nous voulons. L'encyclique *Rerum Novarum* n'est que de la poudre aux yeux. Lisez *Le Capital* de Karl Marx ! Lisez les nouvelles d'Espagne où les gens se battent pour la liberté et la démocratie...

- Circulez, dit l'agent de police, tandis que ses deux collègues, assis sur leur motocyclettes garées le long du trottoir, font mine de descendre. Circulez... Ce n'est pas une assemblée politique ici, mais une grève pacifique.

Fred Rose hésite un peu, puis crie dans le tube qu'il tient de sa main droite et qui amplifie sa voix :

- Venez tous à la réunion, ce soir. Venez nombreux ! On vous attendra ! Les conférenciers vont parler dès neuf heures, mais si vous arrivez plus tard, il y aura quand même du monde. Venez tous !

* « La clique », terme sous lequel on désignait à l'époque l'élite bourgeoise qui se solidarisait avec le patronat.

Pourquoi m'ont-ils dit qu'ils partaient à Ottawa ? se demande Mado, mais elle ne peut réfléchir longtemps à cette question. Fred Rose la remarque et s'approche.

- Vous viendrez, n'est-ce pas, dit-il. Je compte sur vous, camarade.

Je ne suis pas sa camarade, pense Mado, mais c'est gentil quand même de m'appeler ainsi. Il faut que je demande à Thomas ce qu'il en pense et s'il le veut bien on ira à sa réunion. Dans la foule, les gens réagissent.

- Ces communistes sont partout, constate une femme. Ils me font peur.

Elle prononce « communisse » et glousse un peu d'indignation.

- Ils ont raison d'être là, objecte un homme. En Union soviétique, la patrie du communisme, les ouvriers sont mieux payés que chez nous et il n'y a pas de chômeurs. Il est temps qu'on fasse comme eux, qu'on se débarrasse de « la clique » et qu'on chasse les patrons. Nous sommes dominés et exploités. À Sorel, il y a eu des blessés et des arrestations. Ils ont attaqué les ouvriers à coups de matraque.

On l'entoure et on commence à l'écouter, mais au même moment quelques jeunes s'interposent. Ce sont des gens de la J.O.C., des étudiants qui sont venus aider les grévistes.

- En Union soviétique, monsieur, dit l'un d'eux, on a tué et on a pillé. On a chassé les cultivateurs et on a pris leurs terres. Est-ce cela que vous voulez qu'on fasse chez nous ? Allons, ne vous laissez pas obnubiler par leurs belles paroles. Nous allons obtenir pacifiquement ce que nous voulons ; la reconnaissance du syndicat, la réduction des heures de travail et l'augmentation des salaires. Vous verrez, la Fédération catholique des Travailleurs du Textile sera reconnue officiellement par les autorités, avant la fin du mois. Nous n'avons pas besoin d'imiter ce qui se passe à l'étranger, pour réussir. Nous n'avons pas besoin de leur aide à eux, ces communistes qui parlent anglais et qui viennent d'ailleurs. Nous sommes capables de régler nos problèmes entre nous, Canadiens français.

Thomas arrive tard et il est très excité.

- Le docteur Leroy est de retour, dit-il. Oui, il vient de téléphoner. Il est rentré ce matin, mais il ne restera à Montréal que quelques semaines pour ramasser des fonds. Ce soir, il y a un grand rassemblement à l'aréna Mont-Royal. On va y aller tous les deux pour le rencontrer. C'est très important. Je veux qu'il me dise où j'en suis, qu'il me donne une recommandation pour qu'on fasse des examens à l'hôpital

et puis je me demande bien où est Joseph. Nous avons besoin de lui ici. Je ne parviens plus à suffire à la tâche et papa passe son temps à se plaindre. Forcément, il ne rajeunit pas et n'a plus la force qu'il avait.

- J'aimerais m'arranger un peu, supplie Mado. J'ai eu chaud et j'ai soif.

- Tu es belle, Mado, lui dit Thomas en s'arrêtant brusquement pour mieux la regarder. Tu es belle et je t'aime.

Un baiser à la sauvette et déjà il la fait monter dans la voiture, ouvre les vitres, s'installe au volant et les voilà partis. Comme le moteur chauffe, ils sont obligés ensuite de s'arrêter, de sortir le bidon rempli d'eau froide et d'en verser un peu dans le réservoir. Les mouvements de Thomas sont précis, efficaces et rapides. Mado le suit des yeux, admirative et oublie sa fatigue. C'est ainsi qu'ils arrivent au restaurant, où Thomas profite de l'occasion pour régler une commande de biscuits, avant de se mettre à dévorer un sandwich, tandis que Mado se recoiffe et se lave le visage à l'eau fraîche.

Quand ils pénètrent dans l'aréna, il est plus de neuf heures. Thomas va au fond, rencontre les organisateurs, retrouve le docteur Leroy dans une pièce en arrière et fait signe à Mado de le rejoindre.

Le docteur a maigri. Il paraît plus grand ainsi, mais son visage, dont les muscles bougent sans cesse sous l'effet de l'énervement sans doute, trahit une sorte de déception et d'amertume.

- Comme je suis heureux de vous voir mes enfants, dit-il. Vous êtes jeunes, vous êtes beaux, vous êtes merveilleux ! C'est à se réconcilier avec le genre humain... Joseph se porte comme un charme. Il m'aide beaucoup. J'ai apporté des lettres pour vous deux. C'est dramatique ce qui se passe là-bas. Les gens meurent comme des mouches. Nous avons organisé une banque de sang dans notre fourgon et nous faisons des transfusions. J'opère aussi un peu, dans un petit hôpital de campagne. Tout cela est très primitif. Il nous faut de l'argent pour acheter l'essentiel. Tenez, quand j'aurai fini de parler, vous irez dans la salle ramasser les dons. C'est encore la meilleure façon de faire appel à la générosité des gens. Qu'est-ce que vous devenez tous les deux ?

Muets, sous l'avalanche de ses paroles, Mado et Thomas se regardent. Comment lui parler de mes affaires, se dit Thomas, quand lui semble revenir d'un autre

monde où se jouent des drames que nous, ici, ne pouvons pas comprendre. Face à ce visage fatigué, raconter ses propres exploits lui paraît être une indécence. Et pourtant, l'idée que bientôt il va avoir une usine de biscuits lui paraît infiniment plus importante que le sort de la jeune république espagnole qui lutte contre l'armée du général Franco. C'est sans doute cela le péché d'égoïsme, pense Thomas, et il est reconnaissant à Mado de parler avec le docteur Leroy de ses patrons et de ce Fred Rose dont elle a entendu le discours.

- Demain matin, lui dit le docteur, Thomas va se présenter à l'hôpital du Sacré-Coeur. Je tiens à l'examiner moi-même. Comme je retourne en Espagne dès que j'aurai réuni un peu d'argent pour acheter l'essentiel, il n'y a pas de temps à perdre.

- Nous avons besoin de vous ici, insiste Mado.

- C'est gentil de le prétendre, petite, rétorque le médecin, en caressant sa joue, mais ici, pour toi, comme pour toutes les belles filles de ton âge, je ne suis plus qu'un vieux monsieur qu'on respecte. Non, ne proteste pas, c'est cela la vérité. Alors quoi ? Soigner des gens... Il y a beaucoup de bons médecins à Montréal qui font cela mieux que moi, tandis que, là-bas, j'accomplis une mission dont personne ne veut se charger. Là-bas, je redeviens jeune et je suis à la fois Faust et Hamlet, ajoute-t-il, avec un sourire ironique comme s'il voulait se moquer de lui-même.

L'aréna est pleine à présent et les discours commencent. Mado et Thomas trouvent des petits paniers que quelqu'un a empruntés dans une église et se placent en arrière.

- Vous êtes humiliés et exploités, hurle le premier conférencier. Vos gouvernements, celui d'Ottawa, comme celui du Québec, ne font que collaborer avec les riches. Ils s'efforcent de vous tenir dans l'ignorance, mais sachez qu'en Europe le grand affrontement se prépare. Adolph Hitler a déchiré le pacte de Locarno et il a signé avec Benito Mussolini l'Entente de l'Axe. À l'autre bout du Monde, en Asie, le Japon est devenu leur allié. Ils se sont tous ligués contre l'Union soviétique, patrie de la liberté, patrie des faibles et des pauvres, pays des ouvriers. Les fascistes ne respectent rien, ni personne. Ils s'apprêtent, en ce moment même, à dépecer la Tchécoslovaquie, petit pays qui a une vieille et noble culture. Les fascistes

combattent le communisme qui n'est rien d'autre que le véritable humanisme imprégné de justice sociale. Levez-vous, peuple du Québec et du Canada...

Mado circule dans la salle avec son panier. Dans les rangées, il y a des étudiants, des femmes élégantes et des hommes bien habillés. Il lui semble que les ouvriers de Dominion Textile ne sont pas venus et cela l'étonne, mais voilà que le docteur Leroy monte sur l'estrade. Il raconte ses expériences vécues en Andalousie, la chaleur torride, le sort des enfants qui manquent d'eau et de nourriture, la misère des paysans qui ne parviennent pas à cultiver les terres trop sèches et celui des ouvriers qui se battent pour un avenir meilleur dans les rangs des républicains. Il parle des cruautés commises jour après jour par les fascistes du général Franco, de l'oeuvre accomplie par les Brigades internationales, dont font partie des Canadiens, des Américains, des Français, des Anglais, des Russes et des Tchèques. Son discours est à la fois factuel et émouvant. En finissant, il élève la voix et crie presque :

- Allons-nous accepter que le sort de notre civilisation se joue en Espagne, sans que nous y soyons présents ?

Les gens se lèvent et applaudissent debout. Thomas court chercher un autre panier, parce que le sien est rempli à ras bord de menue monnaie et même de quelques billets d'un dollar, puis se place près de la sortie.

Le docteur Leroy, précédé et suivi de jeunes gens, avance tant bien que mal. Finalement, ils se retrouvent tous les trois sur le trottoir. Il n'y a plus personne en dehors d'eux. La foule, comme toutes les foules, avait vécu ses émotions. Elle avait eu sa part de contradictions et d'enthousiasmes et elle était partie pressée de se disperser afin d'éclater en parcelles et de redevenir ce qu'elle était à l'origine, un ensemble d'individus isolés.

- Je vous emmène chez moi, propose le docteur.

- Impossible, rétorque Thomas. Je dois rentrer. Il y a beaucoup de changements chez nous et nous devons travailler nuit et jour, mon père et moi, pour remplir les commandes... Demain, je serai à l'hôpital à la première heure.

- Tu deviens invivable, mon garçon, plaisante Norman Leroy. Bon, on aura encore le temps de se voir avant mon départ. Monte, Mado, je vais te déposer chez les Foster.

Mal à l'aise sur le luxueux siège en cuir de la voiture, parfaitement consciente que le docteur est déçu de l'accueil que Thomas vient de lui réserver, Mado se dit qu'il lui faut raconter et demander conseil. Elle a du mal tout d'abord, les mots ne lui viennent pas aisément, puis soudain, c'est un flot de paroles ininterrompu. Le docteur Leroy l'écoute en silence en conduisant d'une main et en retenant dans l'autre la sienne.

- Décidément, il a été écrit que cette année sera pour moi celle des désillusions, dit-il en soupirant. Vois-tu, j'ai toujours refusé les nationalismes comme des idéologies qui enferment les gens dans leur petit univers restreint et les poussent tôt ou tard à attaquer les autres, ceux qui sont différents, ne serait-ce que pour qu'ils puissent se démontrer, à eux-mêmes, leur force. Les faits varient, mais l'histoire se répète d'une agression à l'autre, de celle de Napoléon Bonaparte à celle qui se prépare en ce moment même. Nationalisme, patriotisme, amour de la patrie, supériorité d'un peuple par rapport à un autre... Des mots, des slogans... Tu ne peux t'imaginer à quel point je suis fatigué des slogans ! Mais revenons à toi. J'ai voulu faire une expérience, je l'avoue. Dans ce pays qui ne cesse d'être déchiré entre deux peuples, dont le premier rêve d'effacer la défaite et le second d'imposer ses traditions et sa langue, j'ai pensé qu'une jeune fille délicieuse comme toi peut, par la seule force de sa présence, surmonter tout. J'ai cru que les Foster qui sont des gens intelligents et cultivés seraient en mesure de t'adopter, de se reconnaître en toi, de créer entre toi et eux une relation d'amitié. Eh bien, je me suis trompé lourdement. Ce que tu as retiré de cela, c'est la connaissance de la langue anglaise, une solide méfiance à l'égard des anglophones et une certaine humiliation. Je suis désolé, Mado. Merci d'avoir été sincère avec moi. Grâce à toi, grâce à Thomas et à Joseph, j'ai appris beaucoup de choses. Thomas et Joseph m'ont fait comprendre, chacun à sa manière, que seul le nationalisme compte pour eux, et, toi, qu'au-delà d'un immense attachement à cette terre qui est la nôtre, il n'y a rien de durable. Pourtant vous n'êtes pas de la même souche !

Le docteur s'arrête un instant, allume une cigarette, puis accélère en montant la côte.

- On dirait qu'il y a en vous une force héréditaire, comme si vos ancêtres voulaient se venger à travers vous de ce qu'ils ont subi autrefois et vous lier à jamais à ce pays et à cette réalité-là, au détriment de toutes les autres. Votre nationalisme à vous n'est pas agressif. C'est une sorte de chant d'amour à la gloire de votre propre

univers et de votre propre collectivité. C'est comme si vous saviez, d'instinct, que rien ne vaut la peine en dehors d'un monde sur lequel vous avez prise parce qu'il est le vôtre. Les Foster cherchent et se fourvoient. Vous, vous ne vous posez pas de questions. Vous êtes profondément, viscéralement persuadés que la grève de Dominion Textile c'est votre affaire à vous, tandis que les événements qui, en ce moment même, secouent l'Europe vous échappent par définition et dès lors ne valent pas la peine qu'on s'en préoccupe. Oublie les Foster, Mado, et leurs mystères, car ils ne peuvent que t'attirer des ennuis. Reste telle que tu es, pure, vive, spontanée et pleine d'espoir. Épouse Thomas, mais tâche de ne pas m'oublier, moi, le transfuge qui n'a jamais su appartenir ni à une communauté ni à l'autre et qui a été assez fou pour rêver de puiser dans les deux ce dont j'avais besoin d'encouragement et de traditions. À force de ne vouloir être ni Canadien anglais ni Canadien français, mais une sorte d'amalgame des deux, je ne suis plus capable de vivre ici. C'est cela la vérité, Mado. Souviens-toi de ce que je viens de te dire...

La voiture s'arrête. Le docteur Leroy descend le premier et lui ouvre cérémonieusement la porte. Il plaisante en la quittant, mais il semble triste et préoccupé. Mado pénètre sur la pointe des pieds dans la maison silencieuse, bute sur la valise qu'on a oubliée là, dans cet endroit inhabituel, la range dans le vestiaire et allume la lumière à la cuisine. Le cadre redevient aussitôt familier et rassurant. Mado a faim, mais n'ose pas toucher aux victuailles en dehors des heures de repas, parce que cela lui semble être une forme de malhonnêteté. Elle prie longtemps devant le crucifix suspendu au-dessus de son lit, puis se couche et s'endort en pensant à Thomas. Tout près de là, deux maisons plus loin, le docteur Leroy, assis dans le grand fauteuil de son salon, boit un verre de whisky après l'autre...

- Est-ce que cela existe vraiment un pays de justice et de liberté ? demande Mado au docteur Leroy. Elle est seule avec lui, en train de ranger sa bibliothèque.

Deux mois se sont écoulés depuis son retour à Montréal et, comme il part le lendemain, il faut recouvrir les livres et les meubles de grandes toiles afin de les préserver de la poussière.

- Je ne sais pas, Mado, répond le médecin. Je ne sais plus. Ne me demande pas de jouer les tribuns. Ce qui est sûr, c'est que tes ouvriers de Dominion Textile se sont fait avoir.

- Mais pas du tout ! objecte Mado. Ils ont obtenu la reconnaissance de leur syndicat et ils vont signer une convention de six mois. Tout est rentré dans l'ordre.

- Voyons, mon enfant, ne sois pas naïve. Maurice Duplessis, ce fin renard, s'apprête à créer une nouvelle Commission du salaire minimum. Elle va jouer le jeu des patrons et ton syndicat comme tes ouvriers vont se faire avoir une fois de plus. S'ils protestent, il usera de la méthode musclée et musellera les ouvriers avec l'aide de la police. C'est cela qui les attend et rien d'autre. Les filatures traversent une crise grave et les propriétaires veulent tirer le maximum de profits avant de moderniser leur équipement ou de fermer leurs portes. C'est cela la vérité ! Tes ouvriers vont continuer à être exploités, ou on va les mettre à pied. Et puis, parlons d'autre chose. Tu es trop belle et trop jeune, ma fille, pour ces sujets graves.

- Vous me traitez comme une idiote, docteur, pourtant j'ai lu beaucoup plus que Thomas et je suis capable de penser par moi-même.

- Tu es une femme, Mado, et il ne faut pas que les femmes raisonnent. Elles doivent sentir, apporter le bonheur et donner la vie. C'est cela leur rôle et je sais bien de quoi je parle. Ma femme à moi voulait trop raisonner et cela a fini mal. Je te souhaite d'être heureuse, donc je tiens à te mettre en garde. Vois-tu, pour comprendre, pour faire des choix, il ne suffit pas de lire, il faut souffrir ! Moi, j'ai découvert en Espagne des vérités insoupçonnées. J'ai compris, là-bas, que toutes les idéologies sont déformées tôt ou tard par les hommes qui prétendent les défendre et que les prophètes, les philosophes et les sages, enfermés dans leurs tours d'ivoire, tracent des modèles de sociétés qui ne résistent jamais à l'épreuve de la vie. Or, seule la vie compte ! Je suis heureux d'être médecin. Sans cela je serais maintenant déçu et aigri. Peu m'importe désormais la justice sociale, l'évolution de notre petit univers et même l'amour. Je suis trop vieux pour aimer et trop jeune pour me contenter d'un petit train-train quotidien. Mes parents ou la nature, m'ont fabriqué de telle façon que je cherche sans cesse des défis. Que veux-tu que je fasse ici ? À force de regarder la ville des fenêtres de cette maison, je suis arrivé à la conclusion qu'elle est pour moi trop tranquille, trop endormie et trop heureuse, tout compte fait. Certes, il y a des riches et des pauvres, des chômeurs et des patrons,

mais veux-tu me dire en quoi cela me concerne, en tant que chirurgien, qui n'a plus que quelques années devant lui ? Non, ne proteste pas. Je sais que mes mains deviendront moins sûres, qu'elles vont trembler et que je serai alors un vieil homme avant le temps. Et puis, à quoi bon te raconter toutes ces choses qui ne te regardent pas ? ... Toi, tu es belle à faire damner un saint et tu devrais te contenter de cela.

Le docteur Leroy aide Mado à descendre de l'échelle. Ils accrochent ensemble le dernier coin de toile et sortent sur le palier.

- J'ai l'impression que je ne vous reverrai plus, constate Mado, malgré elle. J'ai peur qu'il ne vous arrive malheur.

- Tu as tort Mado. Mourir pour mourir, je préfère encore que cela m'arrive en Espagne, en train de soigner un blessé, qu'ici, dans une chambre vide où cela ne sera qu'une fin, comme celle de beaucoup d'autres braves gens. C'est ma coquetterie à moi et tu ne la comprendras que bien plus tard. D'ailleurs, personne ici ne veut comprendre. Des amis sont venus, ils m'ont écouté, mais ils ne m'ont envoyé que peu de dons. En dehors de ce que nous avons ramassé l'autre soir, j'ai réuni à peine de quoi acheter une partie des médicaments, des bandages et de l'équipement dont j'ai besoin pour mes transfusions. Pourtant, ils parlent tous de charité et de justice et je me suis imaginé là-bas, à l'étranger, qu'ils me recevraient avec plus d'empressement, mes compatriotes, et qu'ils allaient m'aider...

Samedi, Thomas et Mado ont raccompagné le docteur Leroy à la gare Windsor où il prenait le train le soir même pour New York. De là, il devait s'embarquer pour l'Europe avec quelques autres médecins, mais à l'époque des Fêtes ils reçurent une lettre dans laquelle le docteur racontait que personne n'avait pu se décider et qu'il avait fait le voyage seul. Joseph avait écrit également pour annoncer son prochain retour. Il promettait d'être à Montréal pour le printemps et demandait qu'ils retardent leur mariage jusqu'à ce moment-là. Thomas refusa. De concert avec Mado, ils décidèrent de se marier à la fin du mois de mars. Les bancs furent publiés et Adam de Boucherville accepta de se commander un beau costume neuf. Il écrivit aussi à l'oncle Anselme et aux autres membres de la parenté pour leur annoncer la bonne nouvelle et les inviter à la noce. Mado, de son côté s'empressa de prévenir ses patrons et fut surprise de leur réaction. Froids, distants et même méfiants à l'occasion, ils semblèrent beaucoup plus attachés à elle qu'elle ne le

croyait. Mary Foster lui offrit des draps brodés pour son trousseau et Bill une horloge ancienne à mettre sur la table. Quand, pour la dernière fois, Mado était passée dans le corridor, devant la porte fermée du cabinet de travail, elle s'était dit que tout ce qu'elle y avait vu autrefois n'était que le fruit de son imagination. Déjà Bill et Mary Foster sortaient de sa vie. En partant de Westmount, Mado emportait sa grosse malle en bois que Thomas plaça dans l'auto avec des précautions infinies, de crainte qu'elle ne se casse en deux, et le crucifix qui laissa une marque claire sur le mur, au-dessus de son lit. Ce fut d'ailleurs la seule trace qui devait rester de Mado dans sa chambre, déjà nettoyée et prête à recevoir sa remplaçante ; une jeune Noire fraîchement arrivée des Antilles anglaises...

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 5

LA RÉUSSITE

[Retour à la table des matières](#)

- Cela porte chance, les cimetières, forcément, les morts veillent sur les vivants, à condition, bien entendu, qu'on ne fasse pas de combines ni de saloperies. Bref, le carré Dominion était en 1872 un lieu où les tombes et les croix occupaient tout l'espace et le fait que mon restaurant va se trouver là, juste en face de ce qui est devenu un parc, augure bien.

Léo Durand rit à gorge déployée. Thomas avale lentement sa bière.

- Trêve de plaisanterie, mon jeune. Tu n'as pas besoin de me demander mon accord. C'est entendu. Je vais acheter tes pains, tes biscuits et tes tourtières, mais dans un restaurant il faut aussi des pâtisseries. Seras-tu capable de livrer ? Moi, vois-tu, je suis un gars simple. Je me suis fait moi-même, je le sais, je ne le cache pas et j'en suis fier. Pendant toute ma vie, comme promoteur sportif, j'ai été obligé de travailler avec des Anglais, pour des Anglais et sous les ordres, autrefois surtout, des Anglais. Remarque, quand je te dis Anglais, j'entends aussi bien les Américains que les Canadiens anglais. Bref, pour pouvoir faire des affaires en français, il m'a fallu d'abord gagner beaucoup d'argent et maintenant que c'est fait, j'ai envie de m'amuser un brin. J'achète l'héritage de John Drury, son restaurant, son nom, sa clientèle et j'ai l'intention de travailler avec des Canadiens, des francophones, comme toi. Tu comprends... Bon ! Remarque, je n'ai pas l'intention de faire faillite pour autant, bien au contraire. Toi et moi, nous allons faire fortune !

- Oui, monsieur, dit lentement Thomas. Je vais vous livrer des pâtisseries, des tartes, des pains et tout ce qu'il vous faudra.

- L'hôtel Windsor qui est juste à côté, n'a qu'à bien se tenir, en somme...

- Je n'ai pas dit cela, monsieur, je compte signer un contrat avec eux aussi.

- Tu as, mon garçon, un appétit féroce ! N'empêche que moi, j'aimerais avoir l'exclusivité.

- Je vous admire, constate Thomas. J'aurais voulu devenir un grand sportif, un joueur de hockey comme Aurèle Joliat, mais je n'ai pas pu. Alors forcément, pour moi, vous, qui êtes un promoteur sportif célèbre, vous représentez beaucoup !

- C'est très court, la carrière d'un sportif, constate Léo Durand. Tu as eu de la chance d'y échapper. J'aime le sport, j'aime les sportifs, mais j'ai appris au cours de ma carrière de promoteur que le recrutement est plus facile dans les pays pauvres. Cela s'explique. Ceux qui n'ont rien se frayent un chemin dans la vie à l'aide de leurs muscles, de l'effort physique, de courage et d'entêtement. C'est drôle, je sens déjà que je vais m'attacher à toi comme à certains joueurs de mon équipe. Toi aussi, tu es un sportif, dans un certain sens. Tu as dans le sang le goût d'être premier, d'arriver au but et de le défendre. Cela me plaît, mais je dois néanmoins protéger mes arrières. Ce n'est quand même pas dans ta boulangerie que tu as l'intention de produire ce qu'il te faut pour remplir ton cahier de commande ?

- Non, justement, constate Thomas. J'ai acheté une usine. Il me faut de l'argent pour compléter l'équipement et installer une ventilation. Les banques ont refusé de me faire crédit...

- L'usine est payée ?

- Oui, le propriétaire était en faillite et cela ne m'a pas coûté cher...

- Ton père est d'accord pour marcher avec toi ?

- Oui, mais il ne peut suffire à la tâche et...

- Bon, écoute, on va prendre mon auto et on va aller voir cela.

La limousine noire démarre doucement. Le chauffeur en uniforme conduit, tandis que Thomas, assis sur le siège arrière, à côté de Léo Durand, n'ose pas ouvrir la bouche. Il lui avait semblé, jusqu'à présent, que cela n'arrivait qu'aux Anglais de pouvoir disposer d'un pareil confort et il se sent intimidé.

Autour, les grands magasins et les maisons disparaissent progressivement. Ils roulent le long de la rue Sainte-Catherine, franchissent la limite de son croisement

avec la rue Saint-Laurent, frontière de démarcation entre l'ouest et l'est de la ville, entre la puissance de l'argent et celle de la masse homogène du petit peuple laborieux, uni par ses traditions et par sa langue. Ici, il n'y a que des vitrines étroites, des commerces de quartier, des maisons basses à pignons, des cours où le souffle du vent agite sur les cordes à linge des pans de tissus, blancs ou colorés, et aussi des arbres qui en ce début du printemps tendent vers le ciel leurs branches nues. Les gens qui marchent sur les trottoirs se dépêchent comme si chaque instant de leur existence devait être utilisé au maximum et comme si soustraire au rythme de la journée un instant de flânerie constituait un abus. Les femmes paraissent faire leurs courses avec une hâte semblable à celle des hommes qui s'en vont travailler, mais eux sont généralement seuls, tandis que les femmes poussent devant elles des landaus ou encore tiennent par la main des jeunes enfants qui ont du mal à les suivre.

La voiture continue de rouler. Voici à présent un terrain vague, juste là où la rue Sainte-Catherine touche de son bout extrême la rue Notre-Dame, puis le bâtiment en briques rouges, noircies par le temps, qui bâille de ses fenêtres dont certaines sont privées de vitres. Il est séparé de la rue par un espace mal clôturé où traînent dans la boue quelques morceaux de ferraille.

Quand Thomas avait signé le contrat, quand il avait payé, il avait eu l'impression d'acheter une entreprise comme il l'avait annoncé pompeusement à son père, mais maintenant il a honte de ce lieu triste, infiniment pauvre, abandonné par d'autres qui y ont perdu leur argent et leurs espoirs. L'ancien propriétaire, lui aussi, était francophone et, comme Thomas, il avait essayé jusqu'à la dernière minute d'obtenir un prêt bancaire, mais en vain !

Léo Durand descend le premier, se fait ouvrir le cadenas qui retient les deux parties de la porte, entre à l'intérieur, monte à l'étage, parcourt les ateliers vides, poussiéreux et gris, puis redescend avec un joyeux bruit de talons qui claquent sur les marches.

- Parfait, dit-il. Absolument parfait. Bon choix, bon prix, ni trop, ni trop peu. Nous allons faire des affaires, fiston. Pour l'argent ne t'en fais pas, tu l'auras. Dès demain, je vais m'en occuper et je te téléphonerai le résultat. Il ne te reste qu'à trouver ton monde, nettoyer un peu, acheter l'équipement et te mettre au travail. Fantastique ! Rentrons, je suis pressé. Je te dépose en chemin ?

- Non, merci, répond Thomas. Je reste ici. Je vais en profiter pour vérifier les conduits d'eau.

Mais quand la voiture s'éloigne, quand il retrouve le silence de l'usine vide, il s'approche de la fenêtre et reste là à regarder bêtement devant lui la rue, le ciel, les arbres et la clôture où il lui faudra remplacer bientôt les planches qui manquent. À force de l'examiner ainsi, il se met à calculer et son découragement fait place, petit à petit, à une immense joie intérieure. Dans une heure, il retrouvera Mado à la boulangerie, ses yeux brillants, son sourire et cet air de confiance qui donne à son existence un sens nouveau. Cela fait plus de deux mois qu'ils sont mariés et pourtant il a du mal encore à s'habituer à son bonheur.

Jusqu'à la dernière minute, les difficultés qu'il lui fallait surmonter paraissaient infranchissables. Tout d'abord, ils ont dû se procurer le baptistaire de Madeleine, puis persuader le curé de ne pas recopier sur l'acte du mariage la mention « enfant naturel, né de père inconnu ». Thomas voulait éviter que l'oncle Anselme et son propre père la voient en signant en tant que témoins, mais en même temps il devait rassurer Mado.

- C'est une inscription ridicule, lui disait-il. Tous les enfants sont naturels. Peux-tu t'imaginer un bébé artificiel ? Voyons Mado, essuie tes yeux et cesse de sangloter. Je me moque bien de savoir qui était ton père et toute ta parenté.

Pour comble de malheur, la Mère Supérieure lui avait confié, devant Mado, qu'elle était issue d'une jeune fille française qui, ayant laissé son nouveau-né à soeur Gertrude, était repartie sans laisser ni son nom, ni son adresse.

- Il paraît que lorsque la bonne soeur Gertrude lui avait ouvert la porte du couvent, elle lui avait juste crié des mots décousus, racontait la Mère Supérieure. C'est tout ce que nous savons à ce propos. Cela ne fait pas longtemps que je suis ici. La Mère qui m'a précédée est morte, malheureusement, et c'est une grande perte pour notre Communauté. En ce qui concerne soeur Gertrude, je crois savoir qu'elle est partie en mission, enseigner notre sainte religion aux Indiens. Je peux la retrouver assez facilement si vous y tenez.

Non, Thomas ne voulait pas qu'on consulte soeur Gertrude sur les circonstances dans lesquelles Madeleine lui avait été confiée et ne demandait qu'à terminer au plus vite cet entretien.

- Nous allons nous marier, avait-il déclaré à Mado et tout ce que j'ai l'intention de demander à monsieur le curé, c'est de publier les bans.

Malheureusement, le prêtre tenait à faire les choses en règle et ce fut finalement Adam qui avait réussi à vaincre ses objections concernant les délais. Contrairement aux appréhensions de Thomas, son père fit preuve, en outre, d'une ouverture d'esprit à laquelle il ne s'attendait pas. Non seulement il semblait savoir tout sur la naissance de Madeleine, mais encore il était prêt à la protéger contre les réactions éventuelles du reste de la famille.

Un dimanche, il se leva plus tôt que de coutume, se lava à grande eau, s'habilla avec soin et s'en alla au presbytère en emportant avec lui deux gros sacs de biscuits. Au retour, il annonça à Thomas que la date du mariage serait avancée.

- Comment as-tu fait ? lui demanda-t-il.

- Ça, c'est mon affaire, pas là tienne. Ce fut d'ailleurs très facile. Monsieur le curé a eu pitié de moi. Il a compris que je ne peux pas m'engager, occupé comme je suis, à vous surveiller sous mon toit, quand vous n'êtes séparés l'un de l'autre que par une cloison. Un péché, c'est vite commis. On connaît ça quand on a mon âge...

Adam de Boucherville riait comme quelqu'un qui vient de faire une bonne farce.

Thomas descend l'escalier. Il a hâte de retrouver Mado. Dieu, ce qu'elle était belle dans sa robe blanche ! Belle à un point tel que lorsqu'il avait relevé son voile, quand il avait pris ses lèvres, ses mains tremblaient ! Plus tard, dans le silence de leur chambre, leurs deux corps nus enlacés étroitement, il n'avait pu se dominer et il l'avait déçue sans doute, bien qu'elle ne l'ait pas avoué. Là-bas, à New York, dans les bras de la jeune entraîneuse, Thomas avait compris beaucoup de choses. Patiemment, elle lui avait enseigné l'art de se retenir, d'attendre le plaisir de l'autre, de ne pas brusquer les choses et de savoir donner le bonheur. Mais, face à Mado, aucun de ses savants conseils ne résista à l'impatience de son désir. Faire l'amour avec Mado, c'était aimer et non pas jouer à l'amour. À peine parvenait-il à se fondre en elle et déjà tout était consommé, bien qu'il la prît plusieurs fois dans la nuit, incapable de s'en rassasier.

Ce soir, cela sera différent, se promet Thomas. Je suis un homme et je ne veux pas demander conseil à aucun des gars que je connais. Pourquoi considère-t-on que tout doit nous venir naturellement, à nous, les mâles et que nous savons d'instinct comment nous conduire dans l'intimité d'un lit conjugal ? Pourquoi Mado, la pure, l'innocente, a-t-elle le droit et même le devoir d'être ignorante, tandis que moi ?...

Thomas a honte de ces pensées inavouables et essaie de les oublier, mais elles reviennent obsédantes et à ce point précises qu'il sent son corps réagir comme s'il était en présence de celui de Madeleine. Je réussirai, se dit-il en serrant les dents, et si je n'y parviens pas, je ferai n'importe quoi pour la rendre heureuse. J'irai chez les « guidounes » au besoin, au risque d'attraper une sale maladie, mais je réussirai... Ah, si seulement je pouvais en parler avec Mado, mais cela aussi est impossible. Elle ne comprendrait pas parce que moi je ne saurais jamais lui expliquer ce qui se passe en moi ni même ce que je ressens face à ses yeux bleus...

Thomas se secoue, et c'est en courant qu'il arrive à la boulangerie, bien que cela ne soit guère convenable pour un homme marié qui s'apprête à devenir un industriel. Il fait chaud à l'intérieur. La gueule du four, largement ouverte, crache des flammèches rouges. Adam lui fait signe de la main que ce n'est pas le moment de lui parler parce qu'il place justement une fournée de biscuits et, à la boutique, Mado est en train de rendre la monnaie à un client.

Thomas attend dans l'ombre, la sonnette grêle de la porte résonne, le client disparaît et il avance alors en prenant Mado dans ses bras, comme ça, par surprise, par derrière. Aussitôt, elle se serre contre lui et lui tend ses lèvres.

J'ai tort de m'en faire, se rassure Thomas en l'embrassant sur la bouche. Je l'aime et elle m'aime, que peut-on espérer de plus ?

- Il faut que tu ailles à la gare, lui dit Mado en s'écartant un peu. Nous venons de recevoir une lettre de Joseph. Elle a pris beaucoup de temps à arriver. D'après ce qu'il écrit, c'est ce soir qu'il sera à Montréal vers neuf heures et il demande que tu sois seul pour le chercher au train. Papa est déçu, mais puisque Joseph le veut ainsi...

- Tu as entendu, intervient Adam qui arrive à ce moment-là. Ta femme m'appelle papa. Cela m'a pris un peu de temps à le lui enseigner, mais j'y suis parvenu. Te rends-tu compte, moi qui ai toujours voulu avoir une fille, je peux me vanter

d'avoir sous mon toit une perle. Belle, vaillante, bonne cuisinière et bonne pâtissière, respectueuse, parlant bien le français et capable même de tenir les comptes ! Mon fils aîné préfère ne pas voir ma vieille tête à la gare, il a honte sans doute de me montrer à ses amis, mais cela ne me préoccupe guère parce que j'ai Mado.

Ils rient tous les deux, tandis que Mado sent ses joues devenir rouges. Elle leur en veut un peu de la mettre dans un pareil état, mais en même temps elle éprouve une étrange reconnaissance pour cette façon suivant laquelle ils ont su l'accepter dans leur univers d'hommes, habitués à vivre entre eux.

Thomas sort la voiture de la cour et s'en va. La vieille camionnette achetée d'occasion ne ressemble en rien à la limousine dans laquelle il avait roulé, il y a quelques heures à peine. Plus encore, les rues, les maisons et les gens sont différents, vus de ses fenêtres, à la fois plus importants et plus proches.

Il n'y a pas de place devant la gare Windsor et il laisse son véhicule assez loin, puis pénètre dans le hall. C'est ici qu'il avait rencontré autrefois John, l'Américain, et depuis rien n'a été changé en apparence, mais les gens qui se bousculent, les porteurs, les amoncellements de bagages n'évoquent plus dans son esprit le goût de l'aventure. En fait, si on lui offrait de partir, de faire un beau voyage, il refuserait maintenant de s'éloigner de la boutique, de ses affaires, de cette usine qui bientôt cessera d'être une coquille vide. Pour la première fois, Thomas se pose des questions sur les raisons qui ont poussé Joseph à suivre le docteur Leroy. Après tout, il n'était nullement obligé de le faire, lui, qui, à l'époque, travaillait avec le père.

Thomas allume une cigarette et vérifie l'heure sur la grande horloge. Il lui reste deux heures à attendre. Un jeune homme s'approche de lui. Il est très bronzé, maigre à faire peur et la manche gauche de son veston est drôlement épinglée sous son bras. Un instant ils se dévisagent en silence, puis Thomas reconnaît son frère et, ému, le prend par les épaules.

- Je tenais à ce que tu viennes seul, explique Joseph, parce que je n'avais pas le courage de vous annoncer par lettre ce qui m'est arrivé. Oui, un éclat d'obus, un accident stupide. J'étais au mauvais moment, à l'endroit où je n'aurais pas dû être. Allons, ne fais pas cette tête-là ! Je me débrouille fort bien avec mon bras droit et je suis parfaitement capable de porter ma valise. J'ai juste soif et je voudrais boire une bière bien de chez nous. Une grosse Molle...

Thomas tourne autour de Joseph, essaie de se rendre utile, ouvre les portes devant lui, le précède et marche ainsi en avant jusqu'à la taverne située non loin, dans la côte qui descend vers la Poste centrale.

Il fait sombre à l'intérieur, comme il est d'usage, afin que la lumière ne puisse déranger ceux qui sont en train d'oublier, grâce à l'alcool, leur quotidien. Le bois foncé des bancs et des tables a la même couleur que celui qui recouvre les murs. Sous les poutres du plafond, des volutes de fumée traînent paresseusement. Une odeur âcre frappe dès l'entrée comme une incitation à boire. Ici, les femmes ne sont pas admises et personne ne vient distraire les buveurs en dehors des serveurs, vêtus de noir, leurs grands tabliers blancs noués autour des reins.

Assis l'un en face de l'autre, les deux frères essaient de retrouver un langage commun, mais bien que Joseph ne cesse d'égrener des mots étrangers qui n'ont que peu de signification pour Thomas, celui-ci n'ose pas l'interrompre. Jamais encore, son frère n'a été aussi volubile et cela l'impressionne à un point tel qu'il fait un réel effort pour s'intéresser à ce qu'il dit.

- Nous avons été à Madrid, avec le docteur. Tiens, nous y avons rencontré Hemingway, un écrivain américain. Imagine-toi que dans cette ville, la capitale du pays, les gens n'ont rien à manger. J'y ai vécu à la Cité universitaire où on nous donnait des cours de lecture et, une fois par jour, de la viande de cheval. Certains prétendaient qu'on nous servait des rats en sauce. Un soir, le docteur et cet Américain, Hemingway, m'ont emmené à l'hôtel Florida. Un bel endroit. Imagine-toi qu'il avait réussi, ce gars, à trouver trois boîtes de caviar russe et un demi-camembert français... Incroyable ! Après Madrid, on a beaucoup circulé avec le docteur. Forcément, nous étions les seuls, avec notre fourgon, à disposer d'une banque de sang. Avec lui, j'étais bien, mais ils voulaient absolument me séparer de lui et m'envoyer à la XVe Brigade Internationale. Tu comprends, en principe, nous, les volontaires, nous étions traités autrement que les militaires, mais petit à petit ils ont introduit des contraintes et des obligations... On ne pouvait pas repartir comme on voulait, c'était considéré comme de la désertion et ils ont organisé des camps de... Comment donc ils appelaient cela ?... Ah oui, de « rééducation ».

- Mais enfin, Joseph, se fâche Thomas, tu étais libre de faire ce que tu voulais.

- Non, rétorque Joseph en fixant la table. Pas du tout... Le docteur rechignait, mais nous avions du mal à circuler. Il fallait des permis et comme il n'a pas voulu

prendre sa carte du parti communiste, on se méfiait de lui... Les Polonais, les Tchèques, les Yougoslaves, supportaient cela assez bien, mais nous, comme les Américains et les Anglais, on avait du mal à s'y faire. Moi, en tout cas, je n'ai pu partir, rentrer chez nous, qu'en sortant de l'hôpital, à cause de ça...

D'un geste, Joseph montre la manche vide de son veston et Thomas, gêné, détourne les yeux. Il se sent soudain responsable de ce qui est arrivé à son grand frère et pour surmonter cette culpabilité il devient agressif.

- Je ne t'ai jamais conseillé de partir avec le docteur. C'était ta décision, pas la mienne !

- Voyons, Thomas, je ne regrette rien. Ce fut quand même une belle expérience. J'ai vu du pays, j'ai rencontré des gens et j'ai compris comment les autres vivent. Je ne suis plus comme avant. Comment t'expliquer ? C'est difficile... Tiens, je trouve cette taverne belle, je suis très heureux d'être avec toi et j'apprécie davantage chaque instant qui passe. Là-bas, à l'hôpital, je pensais que je ne reverrais plus jamais la neige. Curieux, c'est tout ce à quoi je rêvais quand j'avais la fièvre ; la neige, une vraie journée de tempête comme il en arrive chez nous...

Ce que Joseph n'avoue pas c'est qu'il voyait aussi partout les yeux de Mado, le sourire de Mado et le corps de Mado. Il sait que jamais il ne pourra raconter à personne qu'il avait pensé à elle, jour après jour, et qu'il s'était porté volontaire, malgré l'opposition du docteur Leroy, pour une certaine patrouille, parce qu'on lui avait promis qu'après une pareille action de bravoure il aurait plus de chance d'obtenir le permis de retourner au Canada. Poussé par l'espoir d'arriver à Montréal avant le mariage de Thomas et de Mado, il était prêt à tout pour y parvenir...

- Le docteur nous a envoyé une carte pour les Fêtes, constate bêtement Thomas, pour rompre le silence. Depuis, il n'a pas donné de ses nouvelles.

- Ah oui ! le docteur, réagit Joseph. C'est en janvier que je l'ai vu pour la dernière fois. Il est venu à l'hôpital où j'étais. Il avait roulé toute la nuit, il arrivait de loin. Nous nous sommes embrassés... Tu comprends, nous étions les seuls à parler français, et cela compte dans ces moments-là ! Les infirmières, les médecins, étaient tous des Espagnols, sauf deux volontaires américains qui se sont occupés d'ailleurs de mon rapatriement. Le docteur ne comptait que sur eux et c'est avec eux qu'il avait tout arrangé avant de partir. À l'heure qu'il est, il est en Chine.

- En Chine, s'étonne Thomas, qu'est-ce qu'il est allé faire là-bas, ce sacré docteur ?

- Soigner les gens ! Il a passé par Hong Kong, d'où il m'a écrit et depuis plus rien. Ah oui ! il ne faut pas que j'oublie. On doit aller voir son notaire. J'ai son nom dans mon sac. Je te le donnerai demain. Il a beaucoup insisté là-dessus, je ne sais trop pourquoi. Peut-être qu'il nous laisse un peu d'argent, parce que le notaire devait vendre sa maison.

- Bonne nouvelle, se réjouit Thomas, mais aussitôt il se ravise.

C'est à peine s'il ose se montrer joyeux pendant un court instant, devant cet homme qui est son frère et qui n'a plus son bras gauche comme tout le monde, mais juste une manche vide qui, bien que pliée et épinglée, pend drôlement au-dessus de la table.

- Étrange bonhomme que ce docteur Leroy, ajoute Joseph en fixant d'un air pensif son bock. Là-bas, j'ai appris à l'apprécier et à le connaître comme jamais auparavant. Il a été déçu le docteur. Au début, il s'efforçait de ne pas l'avouer, mais petit à petit il avait changé. Il disait qu'aucune cause ne vaut le prix d'une vie humaine et puis il s'était lié d'amitié avec un prêtre. Lui, qui prétendait que la religion c'est l'opium du peuple, ne pensait plus de la même façon ! Je l'ai même vu prier. Ah oui ! au moment où on se quittait, il m'a demandé de te dire de sa part que tu avais raison. Comme il n'a pas précisé à quoi il voulait faire allusion, je ne sais pas de quoi il s'agissait, mais je me souviens très bien de ses paroles parce qu'il a insisté...

Thomas commande deux autres bières et allume une cigarette. Inutile d'avouer à Joseph que le docteur Leroy avait reconnu ainsi que lui, Thomas, jeune garçon simple et pas instruit, avait eu raison de prétendre qu'il se battrait pour défendre sa maison, sa famille et son pays, mais jamais pour des idées. Qu'il avait eu raison même d'affirmer qu'il était Canadien français, catholique pratiquant, et qu'en dehors de ces réalités-là, le monde allait toujours demeurer pour lui une lointaine abstraction.

- C'est un beau pays, l'Espagne, murmure Joseph et c'est tragique de voir ce qui arrive à ce peuple qui est pauvre et qui ne demande qu'à retrouver la paix. Les fascistes sont d'une cruauté sans nom et les républicains aussi, bien qu'on ne doive pas le dire, comme ça, ouvertement. Jamais je ne pourrai oublier l'image d'une

bourgade saccagée où ils ont pendu des hommes aux arbres, le long de la rue principale.

- Écoute, Joseph, se fâche Thomas, tu n'es plus là-bas, mais de retour chez nous. La boulangerie a été agrandie, nous avons acheté une usine, il y a beaucoup à faire et j'ai besoin de toi. Papa fait ce qu'il peut et Mado aussi, mais on ne peut pas suffire à la tâche. À partir de demain, tu vas travailler nuit et jour.

- En Europe, on prétend qu'il y aura une guerre, constate Joseph, comme s'il ne l'avait pas entendu. Hitler a déjà occupé une partie de la Tchécoslovaquie et il a annexé l'Autriche. À l'hôpital, un blessé, un Soviétique, disait que les communistes vont se battre contre les fascistes, les Russes contre les Allemands... Que rapportent les journaux ici ?

- Je n'ai pas le temps de lire les journaux ni d'écouter la radio. J'ai autre chose à faire dans la vie que de me préoccuper de problèmes qui ne me concernent pas. Papa veut garder la boulangerie. J'ai emprunté en utilisant comme garantie la maison et le magasin, mais il refuse de vendre, ce qui signifie qu'il nous faut gagner de quoi rembourser la dette et les intérêts.

- Peux-tu me payer encore une bière ? demande Joseph avec un regard de chien battu.

- Bien sûr, commande-là. Je vais téléphoner pour prévenir que nous arriverons dans une trentaine de minutes.

Thomas se lève et s'en va en pensant à son père. Comment va-t-il expliquer à Adam que son fils aîné a perdu un bras et qu'au lieu de se réjouir d'être de retour, il ne cesse de parler de ce qui lui est arrivé... ?

Au bout du fil, il y a la voix de Mado et Thomas se sent soulagé.

- C'est horrible, dit-elle. Donne-moi juste une heure. Je vais m'organiser pour le mettre au courant. Je ne sais trop de quelle façon, mais je ferai de mon mieux. À tout de suite.

Thomas retourne lentement dans la salle. Joseph aurait dû nous prévenir par lettre, pense-t-il. Pour le pauvre vieux, ça va être un choc.

Joseph sourit en buvant sa bière et en fixant béatement le gros bock, où l'écume blanche se fond dans le liquide jaune. Mado, se dit-il, dans quelques instants

je vais la voir et demain, puis après-demain, jour après jour, elle sera là. Qu'est-ce que je peux demander de plus, moi, un estropié ? Il commence à ressentir l'effet de l'alcool. Ça fait plusieurs heures qu'il n'a pas mangé. Sa tête tourne. C'est à peine s'il s'aperçoit que Thomas le prend par le bras et l'aide à marcher jusqu'à la camionnette. Le vieux véhicule, acheté d'occasion, démarre lentement, Joseph baisse la vitre et regarde les lumières qui s'allument partout, dans les magasins et dans les maisons, comme si la ville était en fête et voulait lui rappeler que les rues sombres de Madrid sont lointaines désormais et quasi irréelles.

- C'est beau, Montréal, bafouille-t-il. Je ne me suis jamais rendu compte jusqu'à présent à quel point cette ville est grande et riche !

- Oui, nous allons devenir riches, rétorque Thomas que le bruit du moteur empêche d'entendre autre chose que le dernier mot.

* * *

- Prépare le souper, je reviens tout de suite, dit Adam de Boucherville à Mado.

- Attendez-moi, proteste Mado. Le souper est prêt et je peux vous accompagner.

Il marche vite, elle a du mal à le suivre et, comme il se tait, elle ne sait même pas s'il est conscient de sa présence. C'est ainsi qu'ils arrivent devant l'église Saint-Julien-Apôtre, rue Dorchester, pénètrent à l'intérieur et aussitôt sont happés par le silence. Adam choisit un banc, se met à genoux, cache son visage entre ses mains et penché ainsi, comme plié en deux, s'isole.

- Mon Dieu, fais que Joseph parvienne à travailler avec son bras valide, supplie Madeleine. Sainte-Vierge, toi qui m'entends, ne refuse pas de l'aider.

Ils sont seuls dans la grande église vide. Au fond, près de l'autel, des petites bougies brûlent à la mémoire des morts. Tout est calme ici. Ce qui arrive aux gens, ce qui se passe dans leurs coeurs et dans leurs âmes, n'a plus d'importance en face de ces images, de ces statues, de ce chemin de croix, qui eux sont éternels. Car qu'est-ce que leur agitation, leurs drames et leurs combats à côté de la souffrance de Jésus qui meurt sur la croix, là-bas, au-dessus de l'autel, sa couronne d'épines sur le front ? Mado s'attarde mais Adam se relève et à nouveau elle le suit. De retour à la maison, il monte dans sa chambre, tandis qu'elle se met à ré-

chauffer la soupe en tendant l'oreille. Les minutes s'écoulaient lentement, puis, il y a le bruit de la voiture qui s'arrête, la voix de Thomas et de Joseph, la porte d'entrée qui claque et les pas d'Adam qui descend. Il prend son fils aîné dans ses bras, le retient un peu, l'attire, le repousse pour mieux le regarder et finalement le fait asseoir.

- Tiens, je vais te montrer quelque chose, dit-il. Il étale l'album de famille et en tourne les pages en cherchant avec application, parmi les photographies jaunies de ses parents, une en particulier, la trouve et aussitôt ragaillardi exige que Madeleine vienne plus près.

- C'est l'oncle Héliodore, annonce-t-il triomphalement. Il avait perdu son bras en faisant les foins. Malgré son infirmité, il avait continué à exploiter sa ferme et il avait réussi à avoir douze enfants, huit fils et quatre filles. Regardez-le bien ! Tous ses enfants sont vivants à l'heure où je vous parle. Sept de ses garçons habitent aux États, quelque part dans le Vermont. Je les ai perdus de vue, mais à Noël et à Pâques on reçoit généralement des cartes avec des belles images. Ah, l'oncle Héliodore, ce n'était pas n'importe qui ! Il est mort, il y a quelques années, mais sa ferme existe toujours et c'est son aîné qui l'exploite ! Regarde bien Joseph, on le voit comme il faut ici, devant sa maison, avec sa femme...

Mado se met à servir la soupe, mais une fois à table, ils ont du mal à ne pas intervenir pour aider Joseph à couper sa viande, bien qu'il semble parfaitement à l'aise, inconscient de sa maladresse.

- Raconte, demande Adam, mais aussitôt, comme s'il voulait ignorer les aventures vécues par son fils, il se met à parler de la boulangerie, du mariage de Mado et de Thomas et de mille petits faits quotidiens ayant à ses yeux une importance suffisante pour que son fils aîné soit mis au courant de chaque détail. Quand ils terminent le repas, Joseph qui n'a pas réussi à glisser un mot déclare qu'il est fatigué et qu'il va se coucher.

- Nous devons aller demain chez tes anciens patrons, dit Joseph à Mado. J'ai des lettres pour eux. Des missives urgentes !

La jeune femme acquiesce d'un signe de tête parce qu'elle a la gorge serrée. Cette nuit-là, elle chuchote longtemps avec Thomas, dans leur chambre, voisine de celle de Joseph, tandis qu'en bas, à la cuisine, Adam ne cesse de faire du bruit, comme s'il avait décidé de travailler jusqu'à l'aube, jusqu'au lever du jour, jusqu'à

l'ouverture de la boulangerie et l'arrivée des premiers clients. Quand, finalement, Mado s'endort, Thomas se lève et descend rejoindre son père. Ensemble, ils veillent ainsi en travaillant, sans échanger des paroles inutiles, chacun plongé dans ses propres pensées. Entre le père et le fils se crée, cette nuit-là, une sorte de camaraderie, de complicité tacite qui les rapproche.

- Si tu y tiens vraiment, dit brusquement Adam, je vais vendre la boulangerie. Tu comprends, j'ai quitté la ferme familiale et je le regrette encore. Alors cette fois-ci, à mon âge surtout, je ne tiens pas à agir à la légère. Mais je te fais confiance. Il en sera comme tu le veux.

- Non, dit Thomas, garde la boulangerie. Je crois que je vais être capable de m'arranger. Il semble qu'on va avoir un peu d'argent du docteur Leroy. Et ne t'en fais pas pour Joseph. On va travailler ensemble papa, et il s'en sortira. Il s'en sortira mieux que l'oncle Héliodore, je te le jure !

- Allons, tu es trop jeune pour te mettre une pareille responsabilité sur le dos. Tant que je serai là, j'y veillerai. Toi, tu dois prendre soin de ta femme et des enfants que vous allez avoir.

Cela ne sera pas pour tout de suite, pense Thomas, sans oser le dire à son père. Dès le début de son mariage, Thomas avait compris qu'il lui fallait se débrouiller et chercher conseil. La voisine, une brave femme qui l'avait connu jeune, accepta de l'aider. Elle vint passer une après-midi avec Mado et lui avait parlé longuement. À partir de ce jour-là, Mado ne manqua jamais de s'adonner à certaines pratiques. Thomas ne savait pas très bien en quoi cela consistait, mais il remarqua qu'elle se levait après leurs étreintes et ne revenait qu'après un long moment. Quand monsieur le curé leur avait demandé, lors de sa dernière visite, quand ce serait le baptême de leur premier-né, elle avait baissé la tête et semblait gênée, tandis que Thomas répondit à sa place que Dieu verrait certainement en temps et lieu à ce qu'un fils arrive dans la maison. Il est vrai que, depuis, Mado se confessait moins souvent et revenait de l'église avec un air songeur qui ne lui était pas habituel, mais Thomas en avait pris son parti et faisait comme s'il ne le remarquait pas.

Il est plus de neuf heures lorsque Thomas reconduit Mado et Joseph chez les Foster. La voiture a du mal à monter la côte, le moteur chauffe et Thomas cache son mécontentement de son mieux parce qu'il n'ose pas dire franchement à son

frère à quel point cette démarche lui paraît saugrenue et déplacée. Il les laisse devant la porte et s'en va faire ses livraisons. Mado sonne, on entend des pas et Bill Foster ouvre lui-même. Il se conduit à leur égard comme s'il recevait des visiteurs de marque, les introduit au salon, les fait asseoir, appelle la bonne, une femme noire, lui demande de servir le thé avec des muffins et la conversation s'engage. Joseph ne comprend pas l'anglais et Mado sert de traductrice. Les questions fusent, elle se dépêche de les répéter fidèlement, puis en fait autant pour les réponses. À un moment donné, Bill Foster, impatient, demande quelque chose en français, lui qui n'avait jamais adressé la parole dans cette langue, à Mado bien qu'il ait su combien elle avait du mal à le comprendre en entrant à son service. Quand Mary arrive, Mado se lève ne sachant quelle conduite il convient d'adopter, mais elle la prend par le bras et la force à s'installer à côté d'elle sur le sofa. À présent, tous les deux s'adressent à Mado, suspendus à ses lèvres, inquiets et comme fascinés par chaque mot qu'elle prononce. En traduisant les propos de Joseph, Mado apprend petit à petit ce qu'il avait vécu en Espagne, mais chaque fois qu'elle a envie de lui demander des explications plus précises, Bill ou Mary changent de sujet. Joseph parle des pérégrinations et des combats du bataillon Mackenzie-Papineau, des camarades qui ont été tués et des atrocités de la guerre fratricide, tandis que Bill Foster semble surtout intéressé par les livraisons d'armes.

- L'Union soviétique a-t-elle livré des avions ? demande-t-il. Les forces fascistes ont-elles des carabines allemandes ?

Joseph, pour sa part, parle tantôt des fascistes et tantôt des nationalistes, des républicains ou encore des communistes, ce qui accentue les difficultés de la traduction. Certes, Mado avait appris l'anglais dans cette maison où il ne lui avait pas été donné d'entendre jusqu'à ce jour, aucune autre langue, mais son vocabulaire est restreint et elle prononce mal certains termes. Mary Foster veut savoir si les dons promis aux républicains par les organismes bénévoles de Londres et de Paris parviennent à destination et si le parti communiste italien peut, de l'avis de Joseph, s'opposer à l'intervention de forces fascistes italiennes, envoyées par le Duce, ce Benito Mussolini qui n'est que le valet d'Hitler. Joseph répond de son mieux, mais, de toute évidence il n'est pas au courant. Au furet à mesure qu'elle traduit, Mado a de plus en plus l'impression que les Foster ne discutent pas de la même guerre que Joseph, qui ne fait qu'évoquer des blessés et des pénuries dans

les hôpitaux, la chaleur, le manque d'eau et de nourriture, la misère des paysans et les famines qui s'aggravent dans les villes.

Dehors, le soleil éclaire les toits des maisons et fait briller le ruban du fleuve. De sa place, Mado a une vue superbe sur la ville. Pour la première fois, elle se rend compte, assise ainsi, en invitée, que cette maison domine de sa colline, le quartier où elle habite et travaille. Mado prend sa tasse comme les religieuses le lui ont appris, autrefois, en tenant son anse de deux doigts, les autres légèrement repliés, et se prive d'un muffin chaud qu'on lui offre de crainte de faire des miettes.

- Avez-vous pris votre carte du parti ? insiste Mary Foster.

Joseph élude la question d'autant plus facilement que Bill Foster semble mécontent de l'intervention de sa femme.

- Voici vos lettres, dit brusquement Joseph en sortant de ses poches des enveloppes et un petit paquet. C'est un courrier confidentiel et de première importance. J'avais peur qu'on me fouille à la douane, mais cela s'est très bien passé. On ne m'a rien demandé, en fait. Vous allez nous excuser, mais nous devons partir. Mon frère est déjà devant la porte et nous avons une visite à faire ensemble. Une visite chez le notaire.

- Vous reviendrez, rétorque Bill Foster, parce que je vais avoir besoin de vous.

Il y a une sorte de menace dans son ton affirmatif, dans sa façon de se conduire et de les dévisager.

- Ne comptez pas sur moi, dit lentement Joseph. Pour moi, c'est fini. Je ne demande qu'à oublier. J'ai aidé le docteur Leroy comme j'ai pu, mais maintenant qu'il a quitté lui-même l'Espagne, je ne veux plus...

- Vous allez quand même nous aider à faire des conférences pour les francophones, objecte Mary Foster. Oh ! des simples exposés de quelques minutes sur ce que vous avez vu et vécu là-bas. Ils sont si ignorants ces Canadiens français et si méfiants... En entendant des vérités de votre bouche, ils finiront peut-être par...

- Écoute Mado, se fâche soudain Joseph. Dis-leur donc, à tes patrons, que jamais plus je ne parlerai de cet enfer. Dis-leur ça clairement pour qu'ils me laissent en paix.

Mado traduit, en hésitant sur les mots à utiliser afin que ce refus paraisse moins catégorique, mais Joseph se lève et dit en anglais :

- *Never !*

Un silence pénible s'installe dans le salon. Le regard de Mado glisse sur la bibliothèque où les reliures en cuir qu'elle avait si souvent époussetées s'alignent sagement sur les rayons jusqu'en haut, jusqu'au plafond. Voici le lustre en cristal qu'elle essuyait avec son torchon gris en retenant son souffle de crainte de l'abîmer et là-bas, le long des fenêtres, les draperies vertes qu'il lui fallait décrocher au printemps, pour les nettoyer. Les grands fauteuils noirs aux dossiers sculptés, qu'il fallait faire briller souvent pour que la poussière ne ternisse pas l'éclat du bois, lui avaient toujours paru plus familiers et plus amicaux en quelque sorte. Forcément, elle n'avait pas besoin de grimper sur l'échelle pour les atteindre et c'était presque un plaisir de les épousseter. Tiens, se dit Mado, le plancher sous le piano est moins brillant que de mon temps. Elle ne met pas assez de cire, leur nouvelle bonne, ou encore elle ne sait pas l'étaler comme il faut. Joseph, debout, l'attend, tandis que Bill et Mary Foster échangent des remarques à voix basse. Mado sort la première, Joseph tend la main à Bill, selon l'usage qui prévaut en Europe et les voilà dans la rue.

- Ils ont pour toi des égards qu'ils n'ont jamais eus pour moi, constate Mado.

- Ne fais pas attention, rétorque Joseph. C'est leur façon de me faire croire que tous les hommes sont égaux. Une belle hypocrisie ! Ils savent aussi bien que moi, que les hommes ne sont égaux que devant la mort. À Madrid, nous n'étions pas égaux, mais alors pas du tout ! Quand le docteur Leroy m'emmenait à l'hôtel Florida, cela déplaisait à certains. Même quand on se battait, on n'était pas égaux, les officiers attendaient qu'on aille de l'avant. Leurs vies étaient plus précieuses que les nôtres. Il y avait des exceptions, il est vrai, mais de toute façon, nous, les simples volontaires, nous étions logés et nourris autrement que les grands chefs. Il faut ce qu'il faut, paraît-il, pour faire bonne figure devant la population et ne pas paraître une armée différente des autres...

Thomas, les fait monter, démarre, met le frein à main dans la descente, puis tourne sur la rue Sherbrooke. Devant l'hôtel Ritz, s'immobilisent deux longues limousines noires. Un jour, pense-t-il, c'est dans une auto comme celle-là que je

vais la conduire, ma Mado, et je n'aurai plus à craindre que le moteur s'arrête au beau milieu de la rue...

Le notaire a son bureau dans un édifice cossu de la rue Saint-Jacques. La secrétaire, une vieille dame aux cheveux gris, tirés en arrière et coiffés en chignon bas, les examine de la tête aux pieds et Mado se demande si elle a remarqué l'état de ses sandales. Puis Joseph lui dit qu'ils viennent de la part du docteur Leroy, et elle se décide à esquisser un sourire. Dans une pièce lambrissée de boiserie, ils apprennent ensuite de la bouche du notaire qu'ils ont droit chacun à deux mille dollars, une sorte de prêt, remboursable dans dix ans. Thomas n'en croit pas ses oreilles. Il a envie de crier, mais il lui faut se taire, s'appliquer à ne rien laisser paraître de son excitation et surtout ne pas annoncer au vieil homme assis en face de lui que, grâce à cet argent, son usine va commencer à fonctionner la semaine prochaine. Mado a l'impression de rêver, tandis que Joseph se conduit comme si cela ne le concernait pas.

- L'argent de votre femme sera versé à votre compte, monsieur, constate le notaire en s'adressant à Thomas. En droit, elle est mineure et ne peut administrer elle-même cette somme.

- Très bien, acquiesce Thomas et ce qui revient à mon frère va également dans le même compte.

- Ah ! s'étonne le notaire. Êtes-vous d'accord, monsieur ?

- Oui, répond Joseph. Faites comme Thomas vous le demande. Nous travaillons ensemble.

Il y a de l'étonnement dans les yeux du vieil homme et de la joie dans ceux de Thomas, puis ils signent un dernier papier, sortent et, dans le corridor, Thomas entoure de ses bras les épaules de son frère et de sa femme.

- Tu ne le regretteras pas, Joseph, dit-il. Tu vas voir ce que tu vas voir. Le monde nous appartient !

- Le monde, objecte doucement Joseph, est grand et je n'ai vraiment pas envie de le posséder. Mais si tu m'offrais une bière, cela ne serait pas de refus. J'ai atrocement soif.

- Plus tard, promet Thomas, en les entraînant derrière lui. Pour le moment, il y a trop à faire et trop de choses à régler. Dépêchez-vous. On va terminer les livrai-

sons, vérifier le carnet de commandes et passer à la maison raconter à papa ce qui nous arrive.

Avec Thomas, c'est toujours ainsi, pense Mado. La course contre la montre, la tentative continuelle de comprimer le maximum de démarches dans un minimum de temps, l'impossibilité de s'arrêter, ne serait-ce que pour un moment, afin de réfléchir ou plus simplement d'apprécier. Joseph est différent. Calme, pondéré, rêveur, mais non dépourvu de caractère et de fierté. Il l'avait impressionnée là-bas, chez les Foster. Elle n'est pas près d'oublier que, grâce à lui, ses anciens patrons l'ont reçue comme une invitée de marque et elle le lui dit. Mais le soir, quand elle se retrouve dans les bras de Thomas, celui-ci l'aime avec une passion telle qu'elle perd le sens des réalités pour se fondre dans un bonheur qu'elle n'avait pas soupçonné possible jusqu'à présent. Portée par les vagues de son désir, ressentant en elle les pulsations de son sang à lui, vidée de toute pensée et réduite à la seule joie de son corps, Mado s'était senti devenir une autre. Ils ne savaient pas, ils ne s'étaient pas rendu compte que, de l'autre côté de la mince cloison, Joseph qui entendait chaque bruit et chaque soupir pleurait de rage en enfonçant sa tête dans l'oreiller.

Elles marchent ! Dans le silence du matin, le bruit des machines fait vibrer légèrement le plancher. Thomas ne tient pas en place. Il monte au deuxième, aspire l'odeur que dégage la pâte en tournant, jette un coup d'œil par les fenêtres du fond qui donnent sur le fleuve, parle aux ouvriers, plaisante avec les filles préposées à l'emballage, retourne dans la salle où, au milieu, trône un four qui lui paraît immense, auprès de celui de la boulangerie de son père, redescend à l'entrepôt et déambule parmi les gros sacs remplis de farine, de sucre et de chocolat en poudre. Il éprouve l'envie de toucher, de palper et de goûter les biscuits qui refroidissent sur les grandes plaques, mais il se contraint et retourne à son bureau. Bientôt, le camion va arriver, puis les hommes vont charger les caisses et partiront les porter aux clients.

« Les biscuits Bouchées ont du succès. » Thomas relit une fois de plus le slogan publicitaire qu'il avait fait imprimer sur des larges bandes de carton, fixées sur son mur. Adam avait protesté.

- De notre nom de Boucherville, un bon nom de Canadiens, établis depuis toujours au pays, tu viens de faire une sorte de caricature.

- Mais voyons papa, s'était objecté Thomas. Cela ne serait pas plus convenable de fabriquer des biscuits de Boucherville. C'est trop long et pour mettre une annonce dans les journaux, cela coûterait beaucoup plus cher, sans parler des inscriptions sur les paquets. Pense à cela surtout. L'essentiel, c'est qu'on utilise ta recette, ton invention, ton mélange et ta façon de décorer avec un fruit confit.

- Oh, laisse donc, s'était fâché Adam. Les biscuits fabriqués dans une usine ne peuvent pas avoir le même goût que les miens. Inutile de me jeter de la poudre aux yeux. Je ne suis pas né d'hier !

Le seul argument susceptible de convaincre Adam fut celui de Léo Durand qui, tout en ayant acheté le restaurant Drury's, avait décidé néanmoins de garder son ancien nom. Puisque monsieur Durand, agissait ainsi, cela signifiait que son fils avait peut-être raison de tenir à ses biscuits « Bouchées ». Il n'en reste pas moins qu'Adam refusa de fermer la boulangerie avant la fin de l'année. Comme par le passé, il continua donc à faire ses pains et ses tartes, à bavarder avec ses clients et à dormir peu la nuit. Mado travaille avec lui et il lui verse un salaire.

Thomas étale ses papiers sur la table. L'achat de la machinerie avait englouti ce que le notaire du docteur Leroy leur avait donné, à eux trois, mais, grâce à Léo Durand, Thomas a obtenu un prêt à court terme, ce qui lui permet d'attendre les rentrées de fonds. Certains clients payent sur réception, d'autres demandent des délais... Thomas soupire, allume une cigarette, inscrit les deux dernières commandes qu'il vient de recevoir et passe dans la pièce à côté. En fait, ce ne sont que deux réduits poussiéreux, meublés de tables boiteuses et de chaises achetées à la vente-bénéfice de la Société Saint-Vincent-de-Paul, mais pour Joseph, comme pour Thomas et surtout pour Mado, ce sont « les bureaux de la direction ».

- Crois-tu qu'on va être en mesure de faire la paie, vendredi ? demande Thomas à Joseph.

- Je ne sais pas encore. Cela dépendra de ce qui va rentrer en caisse d'ici là. C'est drôle, pour la première fois de ma vie, je réalise qu'il est plus facile de faire le travail pour lequel on reçoit son salaire que d'en avoir un où il faut payer les autres.

L'odeur de la bière flotte dans l'air et Thomas remarque que deux bouteilles vides traînent dans le coin, derrière la chaise de son frère, bien qu'il ne soit que neuf heures du matin... Il a envie de faire une remarque, mais se retient et sort. Justement, quelqu'un arrive dans la cour.

- Comme ça, tu ne veux plus te commettre avec moi, dit Sam en descendant du camion. Pourtant, je croyais te faire plaisir en te rendant visite entre deux livraisons.

- Sam ! s'écrie Thomas, ravi ! Viens vite que je te montre notre usine. On va faire le tour du propriétaire et ensuite je t'emmène à mon bureau.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, proteste Sam pour la forme, mais, curieux, il suit Thomas, pénètre à l'intérieur et monte à l'étage. Les voilà en train de passer à coté du grand four. Thomas attrape au vol un biscuit, le fait goûter à Sam et demande à la femme qui fait des paquets de préparer une commande spéciale pour son ami. Au cours de la visite, il l'observe à la dérobée en s'attendant à des réactions admiratives qui ne viennent pas.

Derrière leur dos, une ouvrière dit à l'autre :

- Moé, j'haïs assez ça les étranges. C'est du monde d'ailleurs, juste bon pour prendre nos jobs. Maudits étranges !

- Tu l'as entendue ? demande Sam à Thomas. Vous avez du courage tous les deux, toi et Joseph. Tant que mes soeurs, ma mère et mes frères tiennent les magasins avec moi, je suis tranquille. Mais chaque fois qu'il me faut engager quelqu'un, ne serait-ce qu'un livreur ou un commis, j'hésite. C'est ma mère qui m'a appris que, lorsqu'on commence à dépendre des autres, les revenus baissent.

- Écoute, Sam, ce sont des pauvres bougres, des braves gens, en fait, mais élevés dans la grande ville. Jamais chez nous, à la campagne, on ne s'exprimerait de cette façon. Tu connais mon père. Il ne parle pas à tort et à travers, n'a pas cet accent et n'utilise jamais des termes pareils. Moi-même, j'ai du mal à m'habituer. Quand je les écoute, je me demande parfois ce qu'ils veulent dire parce que je ne les comprends pas. Ce n'est pas leur faute. Ils ont appris tant bien que mal un peu de français à l'école, un peu d'anglais en travaillant et ils en font un mélange plutôt pénible.

- C'est en somme comme le yiddish, se moque Sam, pour les oreilles d'un Allemand ou même d'un juif qui connaît bien l'hébreu. À la maison, nous parlons hongrois, notre langue maternelle, mais nous avons aussi appris l'hébreu à l'école du samedi ; n'empêche que dans les affaires le yiddish est souvent utile. En hébreu, on exprime des idées élevées et nobles. En yiddish, on fait des affaires et on critique les mauvais créanciers.

Ils entrent dans le bureau de Joseph, et Sam pose sur la table une petite boîte en bois, joliment sculptée, peinte de couleurs vives.

- Cela vient de mon pays, dit-il. C'est un objet qui porte bonheur selon ma tante. Mais parlons d'affaires. Je vais vous donner une grosse commande à condition que je puisse être sûr que vous allez respecter les délais de livraison. Dans mes deux épiceries, vos biscuits se vendent bien et cela peut aller en augmentant.

Joseph se lève et dit bêtement, comme pour prévenir les questions :

- J'ai perdu mon bras gauche dans l'aventure, mais je me débrouille fort bien avec un seul bras. Cela ne me gêne plus. Tu peux compter sur Thomas et sur moi.

- Nous, les Juifs, nous sommes des pacifistes et nous devons avoir raison, tout compte fait. Notre religion nous défend de faire la guerre.

- Qu'est-ce qu'il dit ? demande Joseph à Thomas.

Il écoute la traduction, puis fixe de ses yeux, Sam.

- Dis-lui, Thomas, que j'ai rencontré à Madrid beaucoup de Juifs de diverses nationalités qui sont venus du bout du monde pour aider les républicains. J'ai même travaillé avec un Juif hongrois, communiste, qui s'occupait du recrutement des volontaires. Lors d'une escarmouche, il a été pris et torturé par les nationalistes. Ils l'ont enterré vivant, paraît-il, après lui avoir crevé les yeux. Jusqu'au bout, il a hurlé en hébreu et, comme personne ne parvenait à le comprendre, ils n'ont pas eu pitié de lui et ne l'ont pas achevé.

- Laisse, lui ordonne Thomas, je ne veux pas traduire. Oublie l'Espagne !

Sam les observe en silence, tantôt l'un et tantôt l'autre. Il est difficile de deviner ce qu'il a retenu de leur conversation, mais il est évident qu'il se sent pris à partie.

- Partout, on torture les juifs, dit-il finalement. En Autriche, les fascistes expulsent des familles qui, ne sachant pas où aller, se réfugient en Pologne en espérant émigrer de là aux États-Unis. On ramasse justement des fonds, dans notre communauté, pour leur venir en aide. Ils ne sont ni communistes, ni républicains, ni nationalistes, et pourtant on ne les laisse pas vivre leur existence, chez eux, à l'endroit où ils sont établis depuis toujours parce qu'ils sont juifs. Allons, je dois m'en aller. À la prochaine...

Thomas accompagne Sam dans la cour.

- J'ai décidé de fermer le magasin de Westmount. Mes frères m'en veulent, mais ma mère est d'accord.

- Pourquoi as-tu fait cela ? s'étonne Thomas.

- Les Canadiens anglais ne voulaient pas acheter chez les juifs. J'ai compris ma leçon. Tant qu'à perdre de l'argent là-bas, sur les hauteurs, je préfère encore développer notre magasin de la rue Saint-Laurent et en ouvrir un autre dans l'est. Ils sont plus humains, les Canadiens français et ils apprécient... Remarque, eux aussi sont antisémites, à leur façon. Je suis allé voir des cultivateurs pour signer des contrats de livraison. C'est à peine s'ils ont daigné me parler. Pourtant, au lieu d'acheter des légumes qui arrivent des États-Unis, je préférerais m'approvisionner chez eux.

- Si tu apprenais à parler français, ils te recevraient autrement, constate Thomas. C'est ta faute, pas la leur.

- Je vais m'y mettre et on verra bien si tu as raison. D'ici quelques mois, on devrait avoir des fournisseurs permanents. Si cela ne réussit pas, j'abandonne. Je n'ai pas de temps à perdre. Remarque, je ne sais trop pourquoi je te parle de mes affaires. Vois-tu, Thomas, pour moi, il n'y a que la famille. En dehors de toi, je n'ai pas d'amis, pas de copains, pas de loisirs, pas de journées libres, pas de vacances et je ne tiens pas à en avoir. Enfin, ce que je voulais te dire, c'est que...

Sam hésite, s'appuie contre son camion et baisse la tête.

- Ma mère ne vit que pour nous et pour le travail. J'ai pensé à lui faire une surprise. En Hongrie, on avait un lopin de terre. On habitait à la campagne. Il y avait des arbres, des fleurs, des poules... Elle ne se plaint pas ma mère, elle ne dit jamais rien et elle ne demande rien pour elle. Tu ne comprends pas, parce que toi, tu

n'as pas de mère et puis toi, tu es marié. Cela doit être différent. Cela change tout. Moi, je ne connais même pas de filles. Quand le temps viendra, la marieuse va me présenter une femme et je vais l'épouser. C'est comme cela que ça se passe chez nous.

- Ton père...

- Laisse, je préfère ne pas en parler. Il passe ses journées à la synagogue et, d'ailleurs, il est très malade. C'est à peine si on le voit à la maison. Même la nuit, il reste là-bas, au temple. Il prie pour nous tous, nous les Juifs.

Thomas est gêné. Jamais Sam ne lui en avait dit autant sur sa vie, ses problèmes et ses intentions. Il l'avait toujours connu pressé, au-dessus de ses affaires, sûr de lui et comme détaché des réalités autres que celles liées à son commerce.

- Oh ! c'est simple, lui lance brusquement Sam. J'ai économisé un peu d'argent sur ce qui me revient. Je l'ai placé dans des actions et elles ont monté. J'ai de quoi acheter un peu de terre pour ma mère et j'ai trouvé un coin, à Sainte-Agathe. Un coin isolé, au bord d'un lac, entouré d'arbres. La route n'est pas terminée et le prix est très raisonnable. Seulement, le propriétaire a refusé mon offre. Il ne veut pas vendre à un Juif. Le curé n'est pas d'accord et les gens dans le voisinage, non plus. Alors, je me suis demandé, si toi, tu ne pourrais pas me rendre service... Acheter à ton nom... Tu veux bien Thomas ?

- Cela va se savoir, dit lentement Thomas. Quand ta mère arrivera là-bas, ils lui rendront l'existence difficile. Je sais de quoi je parle. Remarque, je suis prêt à signer le contrat quand tu le voudras, mais je préfère te mettre en garde.

Thomas ne tient pas à raconter à Sam comment son oncle Anselme s'était débarrassé, autrefois, d'un juif qui voulait installer une épicerie au village. Cela avait été une histoire épique où avec la complicité de tous les habitants, il s'était débrouillé pour répandre le bruit que le juif allait vendre des produits empoisonnés. Le dimanche, le curé l'avait même annoncé comme ça, en bavardant avec les gens, après la messe. Thomas avait ri à gorge déployée quand l'oncle Anselme avait mimé, lors d'une veillée, les réactions du juif, mais soudain, là, dans la cour de son usine, face à Sam, il en a honte.

- Curieux, ils vendront à un Canadien anglais, protestant, mais pas à moi, juif. Pourquoi est-ce ainsi ? Pourtant je suis plus proche d'eux que les riches de Westmount et je les aide à ma manière, tandis que ceux de là-bas les méprisent.

- Je signerai le contrat, répète Thomas, de plus en plus mal à l'aise, et au besoin j'irai leur parler à tous, y compris monsieur le curé.

- Merci, Thomas.

Sam lui tend la main et la secoue avec un air sérieux qui confère à ce simple geste la solennité d'un pacte.

- Ah oui, de ton côté, n'oublie pas ce que je t'ai dit. Avec la famille, on s'arrange toujours, mais quand on commence à avoir des ouvriers, des étrangers, les choses se gâtent. Tôt ou tard, ils vont te traiter comme un patron, un ennemi et ils vont te mettre des bâtons dans les roues.

- Je les engage moi-même et je discute avec chacun d'eux. Ils sont contents de travailler avec moi, les femmes surtout, parce que je leur permets d'emporter des biscuits pour les enfants. Le curé de Saint-François-d'Assise, qui est venu bénir l'usine, leur a parlé en ma faveur. Ils savent que, pour le moment, je ne suis pas riche ! En fin de compte, eux comme moi, nous sommes issus de la même souche et nous devons nous entraider !

- Rêveur, va, se moque Sam. Crois-tu vraiment que tous les Juifs de la rue Saint-Laurent me manifestent leur amitié parce que je suis un des leurs ? Pas du tout ! Bien au contraire, plusieurs me reprochent d'être trop jeune et trop ambitieux. Attends un peu. Quand l'argent commencera à rentrer, quand ton usine marchera à plein, tu verras comme cela sera difficile pour toi. Je préfère encore mes épiceries. Il me semble que c'est moins compliqué.

Thomas suit pendant un instant des yeux le camion de Sam, puis, quand il disparaît, il pivote sur ses talons et retourne à l'usine. C'est curieux, pense-t-il. Il est hongrois et juif et pourtant je m'entends bien avec lui, tandis que son père n'a pas voulu qu'on fasse des affaires ensemble. Est-ce que c'est une question d'âge ? Entre jeunes, on se comprend, mais dès que les parents interviennent, ils mêlent tout ; les traditions, les règles immuables, les devoirs à l'égard de la religion et les appréhensions. On dirait qu'ils ont peur de ceux qui ne leur ressemblent pas et ne vivent pas comme eux. Il a raison, Sam, je vais faire attention. Dans le bois,

comme eux. l'oncle Anselme connaissait chacun de ses bûcherons, tandis qu'ici, à Montréal, tout est anonyme. À la campagne, jamais ils ne se seraient permis de faire des remarques désobligeantes à l'endroit d'un visiteur, tandis qu'ici ils ont insulté Sam sans raison puisqu'il n'est pas venu travailler avec eux, mais acheter... Il faut que j'y repense et que j'en parle avec Mado, se promet Thomas.

Il est plus de six heures du soir, les machines s'arrêtent, les ouvriers partent et il ferme les grilles. Le silence sonne dans ses oreilles. Joseph et lui montent dans le camion et roulent le long de la rue Sainte-Catherine jusqu'à Dorion, où Mado les reçoit à la porte. Elle est très excitée. Elle vient de s'acheter le costume qu'elle compte porter le lendemain, à la soirée organisée par Léo Durand pour l'ouverture de son restaurant. Au début, il avait songé à annoncer le changement de direction mais, à la dernière minute, pris de crainte de perdre ainsi une partie de l'ancienne clientèle, il avait décidé d'inviter quelques amis et de fêter la chose d'une façon plus discrète. Mado pense à ce grand événement depuis plusieurs jours déjà et ne comprend pas son beau-père qui refuse d'y aller. Tout de suite après le souper, Mado essaie son tailleur. Adam de Boucherville le trouve beau, mais Thomas proteste en souriant.

- Tu as l'air d'une petite fille sage, objecte-t-il. Tu dois porter une robe longue, foncée, avec un décolleté, mais pas cela. Laisse-moi faire. Demain, on ira ensemble chez Dupuis et on trouvera ce qu'il te faut. Ce sera ta première robe de soirée.

Je me demande avec quoi on va la payer, pense Madeleine, mais, ne voulant pas contredire son mari, elle s'efforce de cacher sa déception et s'en va ranger son tailleur neuf. Le lendemain, Thomas oublie sa promesse et Mado décide de se débrouiller seule. Parmi les clientes de la boulangerie, il y a une femme d'un certain âge, madame Labonté, qui est corsetière. Sa boutique se trouve rue Sainte-Catherine, près de Saint-Denis. C'est une femme affable qui parle beaucoup. Petite, toute en rondeurs, grosses joues à fossettes et bouche dessinée à l'aide d'un rouge très clair, en forme de coeur, madame Labonté s'habille de façon voyante. Adam trouve outranciers ses cols en fourrure et ses manchons, ses talons trop hauts et ses jupes trop courtes, à son avis, ou encore longues, mais ouvertes sur le côté de façon à ne pas entraver sa marche. Selon Adam, il ne s'agit là que d'un prétexte pour mieux montrer ses mollets, ce qui n'est guère convenable pour une femme respectable. Quand Mado décide d'aller chez madame Labonté, elle se garde bien de l'avouer à son beau-père et, sous prétexte de faire quelques livrai-

sons dans le quartier, y va dans l'après-midi. Son cœur bat quand elle pousse la porte de son magasin, comme si elle commettait un acte défendu ou une mauvaise action. À l'intérieur, cela sent un étrange parfum. Les chemises de nuit et les combinaisons de lingerie fine, exposées dans une armoire vitrée, ont l'air irréelles et Mado hésite un instant, mais déjà madame Labonté se précipite à sa rencontre.

- Quelle bonne visite, dit-elle. Cela fait longtemps que je vous attendais, ma petite. Comme ça, on vient chez madame Labonté pour se faire belle... Allons, à votre âge, ce n'est pas difficile. Venez donc là, déshabillez-vous et que je vous regarde comme il faut.

Gênée, Madeleine enlève son manteau, mais de toute évidence ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

- Voyons, se met à rire madame Labonté, faut enlever tout, comme chez le médecin, là, dans le fond, ma fille, derrière le rideau. Vous avez de la chance, c'est mon heure. Mes clientes sont passées ce matin et j'ai du temps à vous consacrer.

- C'est que, bafouille Madeleine, j'ai un problème. Il ne s'agit pas de dessous, mais d'une robe de soirée pour une grande sortie et puis je n'ai pas beaucoup de loisirs. On m'attend à la boulangerie...

- Oh, la pauvre petite, la plaint madame Labonté. Je comprends ce qu'il vous faut, mais pour vous aider, je dois vous examiner quand même de la tête aux pieds. Regardez-moi ça, ce malheureux soutien-gorge de bonnes soeurs, en toile, et cette culotte ! Vous êtes belle, mon enfant, et c'est un véritable péché, une injure aussi, faite à votre mari que de s'attifer ainsi. Et je sais de quoi je parle. Regardez donc les photos sur les murs. Ça, c'est Alys Robi, la chanteuse dont vous avez certainement entendu parler, puisqu'elle est connue non seulement chez nous, mais même à Hollywood. Elle a déjà été ma cliente, bien que de ces temps-ci on ne la voie pas souvent dans les parages puisqu'elle est constamment obligée de voyager. Ici, c'est Rose Ouellette, La Poune de son nom de scène qui m'honore aussi de sa confiance et pas seulement pour ses dessous et pour ses corsets. L'avez-vous déjà vue en scène ? Non ? Eh bien, c'est dommage, mais cela peut s'arranger. Parfois, j'ai des billets pour ses spectacles et je vous en donnerai avec plaisir ! En attendant, vous pouvez toujours entendre la petite Robi à la radio, à l'émission « La veillée du samedi soir », de C.K.A.C., ou même à Radio-Canada.

La coquine a appris les langues et la voilà instruite à présent. En plus du français, elle chante en anglais, en espagnol et en italien. C'est un vrai talent ! Il faut dire aussi qu'elle est bien faite, tandis que d'autres ont des rondeurs qu'il convient de cacher. C'est plus difficile de s'habiller dans ces cas-là. J'en sais quelque chose, vous pouvez me croire. Mais revenons à vous, voyons cela ; taille parfaite, buste suspendu à sa place, jambes longues et hanches bien moulées. Une vraie beauté, quoi ! Il s'agit juste de le montrer au monde.

Tout en parlant, madame Labonté prend de ses deux mains la taille de Mado, tâte du bout des doigts sa poitrine, glisse sur ses épaules, s'agite, bouge et rit un peu, à la fois maternelle et gouailleuse.

- Je me suis laissé dire par monsieur Adam que votre mère est morte, ma pauvre petite, et cela se sent que vous n'avez personne pour vous aider et pour vous guider. Allez, je sais ce que c'est, moi qui n'ai connu ni ma mère, ni mon père. Je suis une enfant trouvée, comme on dit et j'ai dû me frayer seule un chemin dans l'existence. Le créateur a été bon pour moi et sans me faire belle, comme vous, il a su me doter d'un certain charme qui ne laissait pas indifférents ces messieurs que j'ai connus quand j'étais jeune. De fil en aiguille, je me suis même fait un nom, pas à la scène, remarquez, mais à la ville et, en ménageant, je me suis ramassé de quoi devenir indépendante. Quand je sors maintenant, je peux faire la difficile et choisir celui qui m'accompagne. Au fait, ma petite Mado, quel drôle de nom pour une fille comme vous ; Madeleine, vous sied davantage ! Passons, ce n'est pas de cela que je veux vous causer. Votre beau-père est bien seul, me semble-t-il, et travaille beaucoup trop. Il est bel homme pourtant et pourrait encore rendre une femme heureuse, s'il s'en donnait un peu de mal. Qu'en pensez-vous ?

Madame Labonté ne remarque pas que Mado a froid. Elle tourne autour d'elle, prend ses mesures, inscrit quelque chose dans son cahier, revient et recommence à coller sur sa peau le long ruban gris.

- Absolument parfaites, c'est incroyable, absolument parfaites comme prescrit dans les revues de mode, marmonne-t-elle. Te rends-tu compte ma fille, que tes mensurations correspondent exactement à celles des plus belles femmes du monde ? Ah, tu ne connais pas ta chance... Forcément, les jeunes ne savent pas et les vieilles ne peuvent pas mettre toujours en pratique leur expérience. Tu m'excuses de te tutoyer, mais j'ai déjà l'impression de t'aimer comme si tu étais ma propre

filles. Dans ma profession, on ne rencontre pas souvent la perfection, bien au contraire. Comme nous allons vraiment au fond des choses, nous trouvons fatalement des défauts, des petits ventres un peu rebondis, des peaux qui plissent légèrement à un endroit ou à un autre, des grains de beauté mal placés ou encore des verrues disgracieuses. De prime abord, on pourrait croire que c'est sur les plages qu'on les voit, mais c'est là une erreur. Un maillot de bain, une sortie de bain, aussi légers et vaporeux puissent-ils être, permettent quand même de tricher, tandis qu'ici, dans ce vestiaire, les plus courageuses et les plus rouées des filles déposent leurs armes et se font humbles. Pas toi, bien sûr, car toi tu es unique ! Cela fait plus de vingt ans que je suis dans le métier et il ne m'est pas encore arrivé jusqu'à présent de rencontrer ta pareille. Ce qui me chagrine, c'est que je ne suis pas certaine que tu sois capable d'apprécier à leur juste valeurs les bontés du Créateur à ton égard. Tu n'es pas faite pour le mariage, ma petite, mais pour être reine. Reine des hommes qui devraient tous déposer à tes petits pieds les hommages dus à celles qui sont faites pour leur apporter la joie, l'apaisement et le bonheur.

Madeleine ne comprend pas les sous-entendus de cette diatribe, mais se sent flattée. Au couvent, il était défendu de se mettre nue et il fallait enfiler la chemise de nuit, longue et sage, avant d'enlever le linge de corps. Il était défendu également de se regarder dans un miroir autrement que pour vérifier la propreté de son visage. Chez les Pouliot, comme chez les Foster, elle ne disposait que d'un miroir suspendu très haut, et jamais elle n'avait osé grimper sur une chaise pour y voir le reflet de son corps. Thomas, avare de compliments, ne lui en avait pas parlé jusqu'à présent et seul son beau-père lui lançait parfois un mot aimable, mais concernant plutôt sa façon de s'acquitter de son travail que ses charmes. Parfois, dans la rue, il lui arrivait de croiser le regard d'un inconnu, mais aussitôt elle baissait les yeux et pressait le pas comme le lui avait appris soeur Gertrude. Hilare et presque impudique, madame Labonté lui dévoilait des horizons nouveaux, insoupçonnés, et tout en étant gênée, Mado ne pouvait s'empêcher d'éprouver à son égard de la reconnaissance.

- Je n'ai pas beaucoup d'argent à moi, bafouille-t-elle.

- Ah, ma pauvre fille, cela se comprend. Une autre saurait obtenir n'importe quoi de son mari, mais toi tu dois certainement te refuser la moindre babiole. Va, tu apprendras avec le temps et avec mon aide, à condition de ne pas faire tout de suite un petit parce que cela serait dommage d'abîmer autant de beauté... Sais-tu

au moins comment empêcher la famille ? À ta prochaine visite, je t'expliquerai des choses, je te donnerai des conseils, mais pas aujourd'hui. Ta robe sera là demain et tu n'auras qu'à l'essayer. Samedi, tu seras la reine de la soirée, je t'en donne ma parole et tu peux me faire confiance. Pour l'argent, ne t'en fais pas. C'est un vêtement de prix que tu n'es pas en mesure d'acheter. Tu t'appliqueras à ne pas l'abîmer, ni le salir et tu me le rapporteras le lendemain matin. Je me charge du reste. Si les femmes te le demandent, tu n'auras qu'à leur dire que c'est moi qui m'occupe de toi et cela me vaudra plus de clientes riches que tu ne le penses. Al-lons, rhabille-toi et file vite. J'ai un rendez-vous galant et il ne faut pas que je sois en retard, je n'ai plus l'âge. Quand j'étais jeune, je pouvais me le permettre, mais maintenant je suis assez sage pour évaluer mes limites et en tenir compte. Et pas un mot chez-toi de notre entente. Je veux qu'ils te voient dans cette robe à la fête, pas avant.

- Oui, madame, dit Mado, mais comment vais-je faire ? On doit partir ensemble de la maison, Thomas, Joseph et moi.

- Tu vas te changer ici, et c'est d'ici que tu partiras. Ils n'auront qu'à s'arranger pour venir te chercher.

De retour à la boulangerie, Mado demeure songeuse, mais décidée de suivre à la lettre les conseils de la corsetière. Il lui semble avoir découvert dans son magasin une sorte de mystère, un pouvoir qu'elle ignorait et qu'elle a envie soudain de s'approprier et de faire sien. Le lendemain, madame Labonté téléphone pour lui annoncer que l'essayage ne sera pas nécessaire et qu'elle n'a qu'à se présenter samedi, après la fermeture du magasin, et prévenir mari et beau-frère qu'ils doivent passer par là en allant à la réouverture du restaurant Drury's. Mado est inquiète. Qu'arrivera-t-il si la corsetière ne tient pas parole, ou si, à la dernière minute, la robe n'est pas disponible ? Comme elle ne veut pas en parler à Thomas, elle n'en dort pas. Samedi, la journée se traîne comme si jamais elle ne devait finir, puis Joseph et Thomas reviennent de l'usine et Mado, heureuse de pouvoir se moquer un peu en les forçant à passer chez la corsetière, se sauve.

- Ce n'est vraiment pas un endroit où un homme respectable peut se montrer, lui crie Thomas.

Mais elle se contente de lui faire signe de la main. C'est à peine si elle se rend compte que, pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, elle lui impose quelque chose sans se soucier de sa réaction.

Quand Madeleine arrive au magasin de la corsetière, madame Labonté lui ouvre aussitôt.

- Viens, dit-elle, en se conduisant comme si elle l'introduisait dans un paradis défendu. Déshabille-toi et mets ce que j'ai suspendu dans le petit vestiaire. N'oublie pas de bien placer ton buste dans le soutien-gorge. C'est très important. Je ne veux pas que ça cloche.

Mado s'exécute en silence, tandis que, dans la pièce à côté, la corsetière continue de parler des femmes qui représentent à ses yeux la perfection. Tantôt il est question de Paula Negri et tantôt d'une certaine Ginette qui fait, paraît-il, courir tout Westmount. Madeleine ne l'écoute plus. Voici la robe qu'elle enfle en faisant bien attention de ne pas l'abîmer. Elle est en satin bleu foncé et elle moule le corps comme une peau, avec son haut légèrement décolleté dans le cou, ses manches longues ourlées de volants en tulle, d'un bleu plus pâle, qui couvrent ses poignets. Les chaussures à présent. Juchée sur les hauts talons, elle a du mal à faire un pas. Les pans de sa robe longue coulent le long de ses cuisses et Mado a peur de tomber.

- Avance, lui crie madame Labonté, que je te regarde ici, en pleine lumière. Saint-Antoine, ce que tu peux être belle !

Elle semble avoir le souffle coupé et Mado qui se voit dans le miroir a l'impression que c'est une étrangère, cette jeune femme au sourire un peu timide.

- Tes cheveux à présent, s'affaire madame Labonté. Assieds-toi ici et ne bouge pas. On va les laisser tomber comme ça, avec deux peignes noirs, là-haut, pour les retenir. Bon, voyons maintenant tes mains. Rien ne trahit autant une femme que ses mains. Souviens-toi toujours de cela. Trempe tes doigts dans cette eau savonneuse et laisse-moi te maquiller. Ferme les yeux que je t'arrange les cils.

La houpette se promène sur son visage, le bâton de rouge chatouille ses lèvres, ses cils deviennent lourds sous le poids du mascara.

- Tu vas faire attention de ne pas pleurer, pour ne pas abîmer ton maquillage. Ah oui, tâche de ne pas manger trop, cela peut te faire quand même un petit bour-

relet et ne bois pas non plus, c'est mauvais genre quand on porte une pareille robe. Ouvre les yeux, regarde-moi, regarde en haut... Bon, c'est parfait.

Prestement, la corsetière s'empare des doigts de Mado, les sèche avec une petite serviette, fait courir la lime le long de chaque ongle, essuie, recommence en s'écartant un peu, puis en se rapprochant. Ensuite, il y a l'odeur du vernis rouge qu'elle applique avec des précautions infinies.

- Lève-toi, ordonne-t-elle finalement, et marche. En avant, en arrière, tourne, recommence, oublie tes talons, tiens-toi droite, plus droite encore ! En avant, en arrière...

Mado bouge et son image se déplace dans le grand miroir, de plus en plus étrangère, de plus en plus inquiétante et mystérieuse. Madame Labonté semble satisfaite.

- Tu es tout ce que j'aurais voulu être à ton âge, dit-elle, et je ne peux m'empêcher de t'envier. Moi, j'ai été obligée de me soigner, de faire attention. Chez toi, c'est naturel, c'est un don du bon Dieu qu'il suffit de mettre à profit. Sais-tu que tu peux faire beaucoup plus d'argent en te montrant, que ton beau-père et ton Thomas de mari en travaillant ? Non, tu ne le sais pas ! Remarque, cela ne se voit plus quand tu es habillée de même, que tu n'es qu'une couventine montée en graine. Tourne-toi !

Elle lui met sur les épaules une cape de fourrure, la contemple avec un air admiratif qui rassure Mado, et toutes les deux se tiennent ainsi, l'une en face de l'autre, pendant un long moment. On frappe à la porte. D'un geste brusque, la corsetière ouvre.

- Mado est là ? demande Thomas. On s'excuse, mais on est déjà en retard. J'avais des choses à régler à la dernière minute.

Son regard tombe sur la femme qui se tient devant lui et qu'il ne reconnaît pas.

- La voici, dit madame Labonté. Elle est prête.

Pour la corsetière, c'est l'heure du triomphe. C'est comme si Mado la vengeait de toutes les humiliations qu'elle avait dû subir à l'époque où, jeune fille encore, elle se lançait à la conquête de Montréal. Intimidé, Thomas s'approche, aide Mado à franchir le seuil, à traverser la rue et à monter dans la voiture.

- Pour une surprise, c'est une surprise ! dit-il.

Joseph, assis sur le siège arrière, dévore Mado de ses grands yeux qui brillent dans l'ombre, comme s'il avait la fièvre. Thomas arrête l'auto devant la porte du restaurant. C'est un véhicule qu'il a emprunté chez le propriétaire du salon mortuaire, n'osant pas utiliser sa camionnette de livraison. Une vraie limousine, brillante, noire dont les coussins gris semblent assez moelleux pour réconforter les pires chagrins.

À l'intérieur de l'établissement il y a beaucoup de monde, mais les gens continuent encore d'arriver. Léo Durand, qui se tient près de la porte, remarque aussitôt la jeune femme et la prend par le bras. Il ne la reconnaît pas, lui non plus, mais comprend d'instinct le parti qu'il va tirer de sa présence.

- Vous parlez anglais ? lui demande-t-il, et ce n'est pas une question dans son esprit, mais plutôt une affirmation, persuadé comme il est qu'il s'agit d'une riche Américaine.

- Je suis la femme de Thomas, murmure Madeleine gênée, de Thomas de Boucherville.

- Pas possible, s'extasie le promoteur sportif, pas possible... Eh bien ! dans ce cas-là, vous allez être la reine de la soirée, et cela sera très drôle. Restez donc à côté de moi.

Il fait signe à la dame qui s'occupe du vestiaire, lui donne la cape de Mado et commence à jouer à fond le jeu qui consiste à lui présenter les clients de marque. Les hommes s'inclinent et s'attardent, tandis que leurs épouses lui jettent des regards empreints de curiosité et d'envie.

- Tous des Anglais et rien que des Anglais, murmure Léo Durand à l'oreille de Mado. Les membres du Mount Stephen, du Mount Royal et du St. James Club, le gratin des gratins, les financiers de la rue Saint-Jacques et les véritables propriétaires de Beaver Hall Hill. Attention, voici les Gooderhams qui sont venus exprès de Toronto, accompagnés de Crosbie et de Donald Gordon de la Banque du Canada. Ils vous dévorent des yeux ! Si je ne considérais pas Thomas comme mon jeune ami, je vous engagerais dès demain pour travailler chez moi. Vous n'auriez rien à faire, juste être présente et circuler un peu, à l'occasion, entre les tables. Il

ne m'avait pas dit, le cachotier, qu'il avait une femme aussi belle et aussi élégante...

- Est-ce qu'il n'y a pas de Canadiens français riches ? demande bêtement Mado au moment d'une accalmie.

- Ils sont moins nombreux et moins visibles, et pour eux j'ouvrirai un jour un restaurant d'un autre style, plus intime. Cela va s'appeler « Le café Martin » et cela ressemblera davantage à un salon à la française qu'à un vieux pub britannique. Allons, je crois que nous pouvons passer à table.

Au moment où ils avancent dans la salle, arrive un couple que Léo Durand ne connaît pas.

- Je vous présente monsieur et madame Foster, dit Mado en anglais, tandis que Bill Foster, son ancien patron, la dévisage sans parvenir à se rappeler où il a déjà vu ce visage.

Les voilà enfin à la grande table, où des hommes en smoking se lèvent et s'inclinent, tandis que Mado s'assoit avec soulagement en se demandant si sa robe ne craquera pas au niveau de ses hanches. Thomas et Joseph qui prennent place en face d'elle, paraissent perdus et gênés avec leurs costumes noirs, un peu étriqués, leurs visages qui semblent trop ronds soudain et leurs gestes qui paraissent trop brusques. C'est indéfinissable, mais ils détonnent parmi les autres et Mado, en les observant, remarque que Joseph se fond davantage dans le groupe, que Thomas. Une femme se penche vers Joseph :

- Vous avez perdu votre bras à la guerre ? demande-t-elle.

- Oui, en Espagne, dit Thomas, comme s'il craignait que son frère ne puisse pas répondre en anglais.

Aussitôt, la nouvelle se répand, fait des ondes. La conversation s'engage, tandis que Joseph, silencieux et comme absent, ne cesse de fixer Mado d'une façon qui la fait rougir. Cela est d'autant plus gênant que dès qu'elle tourne légèrement la tête, elle rencontre les regards des hommes assis aux tables voisines qui ressemblent à celui de Joseph et qui sont à la fois interrogateurs et suppliants.

Les garçons servent, versent le vin. Quelqu'un prononce un discours, des rires fusent, mais Mado ne parvient pas à comprendre les plaisanteries et les jeux de mots. Non seulement elle ignore tout de l'humour britannique, mais encore elle ne

connaît pas ces gens et ne peut saisir les allusions qu'ils se lancent les uns aux autres. Par moments, Léo Durand essaie de lui expliquer, en français, qu'un tel est allé à la pêche avec un tel et qu'ils n'ont pas attrapé de poisson, ce qui a inspiré la dernière plaisanterie du vieux monsieur qui parle justement en levant son verre.

- Canadienne française ? lui demande-t-il en anglais. Vous êtes très belle, madame !

Mado n'ose pas lever les yeux de son assiette. Elle craint les réactions de Thomas. Si l'homme se permet d'insister, il est bien capable de faire un esclandre. Elle n'a pas tort, Mado ! De l'autre côté de la table ronde, Thomas serre les dents. Un soir, je reviendrai ici, se promet-il, en tant que client authentique avec beaucoup d'argent dans mes poches et Mado ne sera pas à la merci du premier venu qui se permet de lui conter fleurette.

Dans le fond de la salle, l'orchestre commence à jouer et comme c'est la soirée d'ouverture, on dégage une piste de danse. Des hommes s'inclinent devant Mado, des jeunes et des moins jeunes, des gens importants qui la font tourbillonner en la tenant à distance, comme il se doit, même quand il s'agit de tingos langoureux. Ils embaument l'eau de Cologne anglaise et parlent peu. Mado sourit et retient son souffle pour mieux rentrer les muscles de son ventre, comme le lui avait recommandé madame Labonté. Elle a du mal à se tenir sur ses talons hauts et s'appuie sur les bras qu'on lui tend, tout en se demandant si cela est vraiment convenable. Thomas et Joseph n'osent pas bouger de leur place.

- Vous êtes la reine de la soirée, lui dit un monsieur aux cheveux blancs. Êtes-vous montréalaise ? Je n'ai pas retenu votre nom ? Ah ! de Boucherville, vieille noblesse française... J'aime Paris. J'y vais souvent pour affaires. C'est merveilleux les Champs-Élysées, la tour Eiffel et la cathédrale Notre-Dame. Mais vous connaissez sans doute mieux que moi les beaux coins de la ville-lumière.

Mado penche légèrement la tête et, encouragé, son danseur prend cela pour un acquiescement.

- Je voudrais bien vous rencontrer sur les Champs-Élysées, se met-il à rêver tout haut. Je descends généralement à l'hôtel « Ritz », place Vendôme, et mon chauffeur serait à votre disposition. C'est assez compliqué d'avoir à Paris un domestique stylé qui connaît l'anglais et le français. Si cela pouvait vous faire plai-

sir, cela me rendrait très heureux. Je suis un célibataire endurci et j'aime faire plaisir aux femmes.

Il reconduit Mado à sa table, mais elle a à peine le temps d'échanger un regard avec Thomas que déjà quelqu'un d'autre s'approche. Désormais, monsieur Durand est assis entre Joseph et Thomas, comme s'il craignait un esclandre et voulait néanmoins les retenir aussi longtemps que possible.

- Tu devrais lire beaucoup, essayer de comprendre, t'instruire, lui répétait autrefois, à chaque occasion, le docteur Leroy. Eh bien ! il serait bon qu'il soit maintenant là, le docteur, et qu'il puisse voir l'effet évident, immédiat, de l'intervention de la gentille corsetière. Ce n'est pas seulement son corps qui est emprisonné dans la robe bleue, mais aussi sa faculté de parler, de répondre, de protester... Mado aurait aimé dire à ce monsieur aux cheveux blancs que son mari, son beau-frère et son beau-père ne peuvent pas être considérés comme des descendants de la vieille noblesse française, parce qu'ils ont appris, à la faveur de l'alternance des générations, à vaincre la mort blanche, à défricher et à planter, à semer et à récolter. À travers les siècles, leur sang s'est renouvelé ainsi et ils savent se défendre mieux, désormais, que leurs lointains ancêtres, comme ça, tout simplement, au jour le jour. Les nobles ont fait des croisades et se sont distingués sur les champs de bataille, mais n'est-il pas plus facile de mourir que de vivre, de faire la guerre que d'assumer un destin individuel en faisant face à l'indifférence et au mépris de ceux qui réussissent et qui, par définition, ne savent pas comprendre ceux qui piétinent ? Comment se fait-il qu'elle ait tant de mal à extérioriser ses pensées et que même à la maison, à la boulangerie, elle préfère écouter que parler ? Mado est soudain lasse. Elle essaie de faire signe à Thomas, mais il évite de la regarder comme s'il était fâché et il lui faut s'approcher, toucher son bras, pour qu'il réagisse. Léo Durand est parti faire le tour de la salle et ils s'en vont sans saluer personne.

Dehors, le vent froid apporte déjà l'odeur de la terre, signe que le printemps n'est pas loin et que bientôt les érables libérés de la carapace des glaces vont commencer à couler. Mado monte dans la voiture, enlève ses chaussures d'une poussée de ses orteils, s'appuie confortablement sur les coussins et s'endort. Quelle horrible soirée, pense Thomas. Elle s'est très mal conduite, ma Mado, et dès demain je vais le lui faire savoir. Je vais lui dire que j'attends de ma femme plus de modestie et plus de retenue. Elle m'a ridiculisé avec sa robe indécente sur le dos et

ses mines de princesse. Jamais plus je n'accepterai de l'emmener, quelque part sans avoir vu auparavant comment elle est habillée. Jamais... Derrière son dos, Joseph, qui a bu beaucoup trop de champagne se met à parler d'une voix monocorde.

- Elle était faite, Madeleine, pour une vie de château. Elle est si belle ! C'est triste de penser qu'elle passe son existence à côté d'un four à pain, ou derrière le comptoir de la boulangerie. Reine de la soirée, voici ce qu'elle a été à son insu. Je voudrais être riche pour lui bâtir une grande maison avec un jardin rempli de fleurs, comme j'en ai vu en Espagne, ou encore l'emmener voyager à travers le monde. Je voudrais la regarder de loin, comme ça, en train de danser.

- Tu aurais dû te modérer. On n'a pas idée d'avalier un verre de vin après l'autre, comme si c'était de l'eau, se fâche Thomas.

Il a envie d'ajouter quelques épithètes à l'adresse de Mado, mais il se retient. En fait, il aimerait gifler le petit visage de la jeune femme endormie à côté de lui, le front légèrement appuyé contre son épaule. Si Joseph n'était pas avec eux, il ne la laisserait pas lui échapper ainsi et il la couvrirait de toutes les injures qui lui passent par la tête. Mais devant son frère, il est bien obligé de se contenir. Plus encore, quand la voiture s'arrête devant la boulangerie, Joseph le force à porter Mado jusqu'à leur chambre et le suit pas à pas en tenant sa cape sur son bras valide, puis s'en va sans un mot. Thomas couche Mado sur le lit, tire sur la fermeture éclair, fait glisser la robe bleue, la jette sur un fauteuil et la pénètre, comme ça, tout habillé, avec une violence qui lui arrache un cri. Il éprouve de la haine, en ce moment, et cela l'excite de la faire souffrir. Alors, il l'écrase sous son poids en enfouissant sa figure dans la masse de ses cheveux défaits. Thomas n'est pas fier de lui, et il préfère ne pas voir l'expression des yeux bleus, naïve et empreinte d'étonnement, comme si Mado n'était encore qu'une enfant qui découvre avec stupeur les laideurs et les beautés du monde...

Le lendemain, dimanche, ils se rendent à la première messe, parce que, de l'avis d'Adam de Boucherville, seuls les paresseux se permettent de faire la grasse matinée le jour du Seigneur et Mado va chez madame Labonté, rapporter les vêtements.

- Allons, raconte, je veux tout savoir, lui dit la corsetière. Je parie qu'ils étaient autour de toi comme des mouches autour d'une tarte au sucre.

Mado baisse la tête.

- Thomas t'a fait une scène de jalousie ? Ah ! que veux-tu, ton drame, c'est que nous nous sommes rencontrées un peu tard et que tu as eu la mauvaise idée de te marier avant !

Suivent des conseils précis sur tous les moyens anticonceptionnels, permis, tolérés ou défendus par la Sainte Mère Église et une avalanche de mots et de détails concernant l'amour et les hommes dont plusieurs sont, pour Mado, difficiles à comprendre. Timidement, Mado essaie de parler d'argent, pose sur la table les paquets de biscuits et les petits pains qu'elle a apportés et invite madame Labonté à venir dîner à la maison, le dimanche suivant. La corsetière accepte les cadeaux, s'extasie en goûtant un biscuit, mais refuse d'être payée.

- Il est charmeur, ton boulanger de beau-père, et j'irai chez vous avec plaisir.

Quand réconfortée, rassurée, Mado revient à la maison, Thomas n'est pas là. Il est parti à l'usine et ne rentrera que tard le soir. Aucun moyen de s'expliquer avec lui, ni ce dimanche-là, ni les jours qui suivent. Le temps passe, mais Thomas semble porter une carapace et demeure lointain et presque hostile. À l'opposé, Joseph profite de chaque occasion pour se montrer gentil et empressé. Il est doux, délicat, rêveur et toujours prêt à aider Mado. Adam de Boucherville, pour sa part, reçoit de plus en plus souvent les visites de madame Labonté et, un soir, il accepte même d'aller avec elle au cinéma. C'est une initiative d'autant plus surprenante qu'il ne sort jamais. Plus encore, contrairement à ses habitudes, il met le costume qu'il avait porté au mariage de Thomas et se contente de sourire quand Mado lui apporte la bouteille d'eau de Cologne, cadeau de la corsetière.

Dehors, c'est déjà l'été, l'explosion brusque d'une débauche de verdure et la chaleur moite qui s'abat sur les rues et les gens. Il fait très chaud à la maison et, pour se rafraîchir, on va le soir respirer le vent du boulevard Dorchester. À l'usine, Thomas fait poser des ventilateurs, mais leur installation très artisanale ne règle pas les problèmes. Malgré les fenêtres constamment ouvertes, les femmes s'éva-nouissent au travail. Comme, en même temps, le rythme des livraisons s'accélère à cause de l'avalanche des commandes, les ouvriers demandent des augmentations et Joseph ne cesse de faire et de refaire ses calculs. Certes, la Commission du Salaire minimum, créée par le premier ministre, Maurice Duplessis, fixe les salaires dits « raisonnables », à 25 cents de l'heure, mais Thomas est persuadé que ce n'est

guère suffisant. Désormais, il connaît chacune des femmes et chacun des hommes qui travaillent pour lui et certains viennent même à la boulangerie prendre un verre et raconter leurs problèmes. Joseph prétend que son frère fait du paternalisme, sans trouver pour autant un langage commun avec les ouvriers qui préfèrent avoir affaire à Thomas, L'argent rentre, mais il faut rembourser les emprunts contractés à la banque et prévoir une réserve pour rendre un jour ce que le notaire du docteur Leroy leur a avancé. C'est à la fin du mois de juillet, juste après la grève violente à l'usine de Dominion Textile de Montmorency, qu'arrive la lettre du docteur, postée en Chine.

Ici, on se bat sur deux fronts, contre les troupes du Kuo-mintang de Chiang Kai-Shek et contre les Japonais. Je vous fais parvenir cette lettre par Hong Kong, grâce à l'obligeance d'un employé de l'ambassade de la Grande-Bretagne. Face à la tradition et aux coutumes asiatiques, toutes les idéologies se confondent dans une brutalité qui fait beaucoup de victimes. Les communistes, les fascistes républicains ou nationalistes, étrangers ou autochtones qui combattaient en Espagne appartenaient tous à un univers que vous connaissez. Ici, les mots n'ont pas le même sens. Je suis de plus en plus persuadé que seule la souffrance humaine est universelle et digne d'estime. Les idéologies, par contre, me sont toutes suspectes et absurdes dans leurs exigences. J'essaie de soigner, dans mon hôpital de campagne, les malades et les blessés, sans me soucier de leurs allégeances. Je sais maintenant que je ne sortirai pas vivant de cette aventure et je vous dis adieu à tous les trois. Vous avez été les enfants que j'aurais aimé avoir et je vous en remercie. Remettez à mon notaire le testament que je joins à cette lettre et mes directives concernant ce qui me reste. Tâchez de ne pas m'oublier. J'ai rompu avec la plupart de mes anciens amis et je ne connais plus personne à qui j'aurais envie d'écrire une lettre en français. »

C'est Thomas qui est allé chez le notaire, au début de l'automne et à sa grande surprise, il y rencontra les anciens patrons de Mado. Bill et Mary Foster quittaient le bureau au moment où il arrivait.

- Tiens, lui lança Bill, comme s'il s'attendait à le voir, dépêchez-vous de toucher votre héritage. Notre ami le docteur semble avoir changé du tout au tout. Désormais, les idées ne le préoccupent plus. Il prétend même, me dit-on, que toutes les idéologies du monde ne sont que des attrape-nigauds, destinées à berner les braves gens. Le voilà devenu nationaliste chinois, ou je ne sais trop quoi, mais

comme son hôpital se trouve dans la zone des forces communistes, j'ose encore croire qu'il ne se mettra pas à défendre la bande de Chiang Kai-Shek. J'espère que vous viendrez nous aider dans le comté de Saint-Louis à faire élire Fred Rose. Il se présente comme candidat communiste contre Léon Trépanier et on a du pain sur la planche. Cela risque d'être difficile. Les gens sont mal informés et cela ne nous aide pas. À force de dénoncer le Parti comme une sorte de Satan en calotte rouge, l'Église nous fait du tort.

Thomas se contente de sourire bêtement et de leur dire qu'il est beaucoup trop occupé par ses affaires pour s'impliquer dans une élection.

- Je vous ai vu chez Drury's à la fin de l'hiver, avec votre frère, mais je n'ai pas réussi à reconnaître Mado. Elle a changé. Ce n'est plus la fille qui a travaillé chez nous. On dirait une autre !

Thomas sursaute, comme si on l'avait injurié et, pour la première fois de son existence, se découvre le don de la repartie.

- Comme ça, vous étiez donc là-bas, vous le communiste, dit-il. C'est surprenant ! Et moi qui croyais que ce n'était pas un milieu bon à fréquenter pour un véritable défenseur des opprimés...

Le notaire le reçoit avec beaucoup d'amabilité. Désormais, il n'est plus un pauvre hère, mais un client, ce qui change tout. Thomas a droit à un scotch à l'eau qu'il boit lentement, posément, pour mieux montrer qu'il en a pris l'habitude. Le notaire lui apprend qu'ils peuvent disposer librement, tous les trois, de la somme qu'il leur avait versée au nom du docteur Leroy, parce que ce dernier vient de changer d'avis et ne tient plus à ce qu'ils le remboursent un jour, puis, lui propose ses services dans le cas où cela pourrait lui être utile dans ses affaires.

Thomas s'en va. Le corridor lui paraît moins beau qu'autrefois et le tapis moins épais, mais, lui, il est tout aussi pressé qu'à l'époque. Il vient de décider de faire bâtir une maison pour Mado, pour lui et pour les enfants qu'ils vont avoir, se promet de donner des augmentations aux ouvriers et de recommencer à discuter avec son père de la vente de la boulangerie. Maintenant qu'il semble s'intéresser à la gentille corsetière, ses chances de le persuader sont meilleures. Je vais demander à Mado, se dit Thomas, de sonder le terrain. Elle semble mieux savoir comment s'y prendre avec papa que moi ou Joseph.

Sur la place d'Armes, inondée de soleil, devant la majestueuse église qui, de son clocher domine le fronton à colonnes de la Banque de Montréal qui lui fait face, une fleuriste ambulante vend des roses. Thomas achète un gros bouquet et l'idée lui vient que les pétales rouges ressemblent aux joues de Mado. Il a hâte de la retrouver et de lui demander pardon pour sa conduite à son égard, mais une fois devant elle, il se contente de lui tendre les fleurs, incapable d'expliquer ce qu'il ressent.

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 6

La maison de Mado

[Retour à la table des matières](#)

Le curé de l'église Saint-François-d'Assise qui avait béni l'usine parla le premier du terrain. Il est vrai qu'il était situé à une bonne distance de l'usine, mais il était grand et ne coûtait pas cher. En plus, il s'agissait d'une terre qui avait déjà été cultivée et où on pouvait espérer faire, sans trop de frais, un jardin. La ferme qui se trouvait là autrefois appartenait à Napoléon Lebrun. Il l'avait vendue, il y a longtemps, vers 1900, mais comme il avait été très aimé des paroissiens, ceux-ci donnèrent son nom à la rue qu'on fit percer à cet endroit. C'est le vicaire qui emmena Thomas et Joseph le visiter. Ils partirent de l'usine vers la fin de l'après-midi, passèrent devant le couvent des Soeurs de la Providence et de la vieille église. Ils s'arrêtèrent un instant au coin de la rue Lepailleur pour que le vicaire puisse leur expliquer comme il faut l'histoire de ce patriote, François-Maurice de ses prénoms, qui prit part à la révolte de 1837-1838, et arrivèrent finalement sur place.

Thomas qui était pressé, trouvait que cela n'était qu'une perte de temps, puis il vit l'emplacement, juste au bout de la rue Lebrun, faisant face au fleuve, arrêta la camionnette, descendit et oublia tout ce qui le préoccupait. Il neigeait et le ciel était gris, mais l'horizon n'en demeurait pas moins beau, largement ouvert devant

eux, grâce à l'immensité de cette étendue d'eau qui, pourtant, à cet endroit se rétrécissait un peu à cause des petites Îles situées en face.

- Qu'en dites-vous ? s'exclamait le vicaire à côté de lui. C'est un endroit assez unique, autant pour prier que pour se bâtir une maison ! Bientôt, les grands cargos transocéaniques vont commencer à arriver avec leurs chargements de charbon et de fer. Les barges avec la « pitoune » ne viennent pas ici parce que le quai est trop haut, ce qui est un avantage puisqu'il n'y a pas de danger de crue. Il y a aussi des bateaux de passagers de la Canada Steamship Lines qui, en été, font des croisières au Saguenay. On ne peut pas les prendre ici ; ils font monter et descendre les gens, plus haut, à l'Horloge du côté de la place Victoria, mais c'est quand même plaisant à regarder. Généralement, on est tranquille dans ce coin. Les gens viennent taquiner le poisson ou se dorer un peu au soleil et pour le reste, ce sont nos paroissiens. Remarquez, depuis un certain temps, il y a beaucoup de pauvres hères qui se bâtissent des cabanes, par là, un peu plus loin. C'est défendu par la municipalité, mais que voulez-vous qu'on y fasse ? Avec des planches, des morceaux de tôle et je ne sais plus quoi, ils se font comme ça des logis. La fumée qui monte vers le ciel, ce sont les poêles de ces cabanes qui fument. Dans certaines, ils sont plusieurs, dans d'autres, il n'y a qu'un ou deux hommes seuls qui ne font rien de la journée parce qu'ils ne trouvent pas de travail. Comme la terre, juste en bordure de l'eau, appartient aux gouvernements, autant dire à personne, ils en profitent ! Je leur rends visite quand je peux et les bonnes soeurs organisent des veillées pour les recevoir au réfectoire, à l'époque des Fêtes surtout, à Noël comme à Pâques, ce n'est pas gai pour eux que de végéter ainsi. Il y en a qui ont abandonné femmes et enfants en espérant qu'elles recevraient une aide qu'on refuse à celles qui ont un homme à la maison. D'autres sont partis comme ça, sans réfléchir et n'osent plus retourner...

Le vicaire n'ajoute pas que le curé serait content d'avoir Thomas pour voisin car il tient à sauver ce bout de la rue Lebrun de la présence envahissante des hommes hâves, qui sacrent et parlent mal, chipotent dans les poubelles et font peur aux honnêtes gens ! Thomas et Joseph ne pensent pas à tout cela, subjugués par le paysage qui leur rappelle leur enfance vécue à la campagne, loin des murs de la grande ville et des rues étroites où le soleil pénètre rarement. Autour d'eux, il y a des terrains, blancs sous la neige, quelques maisons basses, blotties entre les arbres, et c'est à peine s'ils remarquent au loin les cabanes noyées dans la brume.

Pourtant, Thomas avait hésité et il avait attendu la fin de semaine pour emmener Mado, dans sa Ford à pédales achetée d'occasion, visiter les lieux. Il faisait beau ce dimanche après-midi, le fleuve miroitait sous le soleil, avec sa carapace de glace qui se séparait en plaques, portées lentement par le courant vers le nord, et Mado s'était mise à courir comme une petite fille. Plus tard, serrés l'un dans les bras de l'autre, ils se promirent de bâtir leur maison dès le début de l'été et commencèrent aussitôt à discuter des détails, du nombre de pièces qu'elle aurait et de la façon suivant laquelle serait construite la galerie. Adam de Boucherville qui retourna avec eux le même jour, voir ce qu'ils appelaient déjà « leur maison », fit l'impossible cependant pour les dissuader. Tout en leur présentant les désavantages, l'éloignement, les dépenses et jusqu'aux dangers de la proximité du fleuve où le vent souffle toujours beaucoup plus fort qu'en ville, Adam pensait à ce qu'il adviendrait de sa boulangerie. Depuis un certain temps déjà, Joseph et Thomas le poussaient à vendre et désormais cela pouvait devenir inévitable puisque Mado, occupée à s'installer, ne serait plus en mesure de travailler avec lui. Certes, il y avait madame Labonté qui lui faisait clairement comprendre qu'elle le trouvait à son goût, mais Adam n'était pas prêt à prendre femme et à trahir ainsi la mémoire de sa défunte épouse, mère de Joseph et de Thomas. Dominé par la crainte du ridicule et flatté en même temps dans sa fierté d'homme, Adam osait à peine répondre aux avances de la corsetière qui, de plus en plus souvent, s'attardait à la boulangerie. Plus encore, il avait l'impression que ses visites minaient son autorité paternelle et quand, malgré son avis contraire, Mado et Thomas lui annoncèrent leur décision, il fut d'autant plus déçu.

- Je vais acheter le terrain, avait déclaré Thomas sur un ton sans réplique, et on va se bâtir.

Adam se consola en pensant que cela prendrait un certain temps, mais les événements se précipitèrent d'une façon imprévisible. À la fin du mois, l'oncle Anselme arriva avec sa femme. Ils étaient de passage à Montréal, en chemin pour l'Abitibi où l'oncle devait avoir un contrat important de coupe, dont les détails, hélas, n'étaient pas encore précisés. Gustave, leur fils, ne les accompagnait pas. Il était en train de bûcher dans la forêt avec une équipe dirigée par un de leurs amis, susceptible de devenir bientôt leur associé.

- Tu veux te bâtir ! s'était écrié l'oncle Anselme, Eh bien ! cela tombe on ne peut mieux. Je crois que cet été je vais avoir du temps à moi. C'est entendu, je m'en charge et tu verras que tu seras content et Mado aussi.

En attendant, la maison était pleine de monde et Mado se donnait beaucoup de mal pour éviter une brouille avec la tante. La brave femme voulait s'occuper de tout, ce qui déplaisait à Adam. L'oncle Anselme, pour sa part, semblait parfaitement heureux de paresser un peu et de passer ses journées à lire les journaux et à écouter la radio. Pis encore, il s'ingéniait à démontrer à Adam qu'il remplissait ainsi une mission importante auprès de la famille, il exigeait un silence absolu au moment de la diffusion des nouvelles et le soir, au souper, il imposait à tout le monde une sorte de bulletin quotidien qu'il débitait à haute et intelligible voix.

- On annonce que les Associations catholiques de la jeunesse allemande sont dissoutes dans plusieurs parties de ce pays, disait-il. Les fascistes ne respectent rien, ni personne ! C'est en plus une nation belliqueuse et leurs voisins, les malheureux Autrichiens, sont obligés de fuir leurs brutalités et leurs vexations. Je viens d'apprendre que c'est le Comité catholique français, patronné par monseigneur Chaptal, évêque auxiliaire de Paris, qui s'en occupe. Chez nous, comme là-bas, notre Sainte Mère l'Église vient en aide aux déshérités. Ceci dit, je ne comprends pas pourquoi la France ne peut pas s'entendre avec l'Allemagne. Ils se sont battus en quatorze et il semble bien qu'ils ont envie de recommencer. Cela doit être encore l'oeuvre de communistes français qui n'ont ni foi, ni loi. Pendant ce temps-là, en Espagne, les gens meurent de faim comme des mouches. Les guerres, c'est juste cela que ça donne et rien d'autre. Ah, nous ne savons pas apprécier notre bonheur !

Parfois aussi, l'oncle Anselme se débrouillait pour procéder par allusions qu'il considérait comme particulièrement astucieuses. C'est ainsi qu'un jour, où madame Labonté passa un long moment à la boulangerie, il annonça en avalant sa soupe :

- J'ai lu dans le journal que le ministre de la guerre de l'Allemagne, un veuf de trente-neuf ans, a épousé une sténographe qui n'en a que vingt-huit. Ils sont partis en voyage de noces à Capri et on dit qu'Hitler va le limoger. Une vraie honte que cette affaire-là ! Un veuf qui se remarie, c'est un homme obsédé par le péché de la chair.

À l'autre bout de la table, Adam se sentant visé, dominait difficilement sa mauvaise humeur, tandis que Thomas et Joseph disparaissaient de la maison dès qu'ils le pouvaient, soit pour retourner à l'usine le soir, finir présumément leurs comptes, soit pour aller dans la cour nettoyer la camionnette ou fouiller dans le moteur de la Ford à pédales. Mado, de son côté, cherchait tous les prétextes pour s'absenter le jour. Joseph lui avait appris en cachette à conduire la Ford à pédales et bien que cela déplût à Thomas, il n'osa pas protester.

Comme la tante aide Adam à la boulangerie, Mado part avec son mari et son beau-frère à l'usine, le matin, puis prend l'auto et s'applique à se rendre utile en allant porter des comptes aux clients ce qui leur permet d'être payés plus vite. Dans les épiceries et dans les restaurants, les gens furent tout d'abord étonnés et même scandalisés de la voir arriver, mais petit à petit, son charme aidant, ils s'habituèrent et partout elle était bien reçue. Chez Drury's, en particulier, le maître d'hôtel ne manque jamais de venir à sa rencontre et de lui offrir de prendre un repas, mais Mado se contente de le remercier poliment et de repartir aussitôt ses affaires réglées, suivie des regards admiratifs du personnel et des clients. Madame Labonté s'occupe, désormais, de lui choisir ses vêtements et l'élégance de Mado ne passe pas inaperçue. Même Adam lui en fait des compliments, sans parler de l'oncle Anselme. Certes, la tante se plaît à répéter que cela doit coûter cher, en tâtant les tissus de ses mains fouineuses, mais les hommes prennent sa défense. En ce lundi-là, Mado porte justement un manteau neuf quand, en descendant de la voiture, rue Saint-Denis, tout près de la rue Craig, elle se fait interpeller par une jeune fille.

- Madeleine, tu ne me reconnais pas ?

Surprise, Mado s'arrête et essaie de retrouver dans ses souvenirs son visage, mais sans succès.

- Sophie, voyons, Madeleine, Sophie Pouliot que tu grondais autrefois quand elle salissait ta cuisine en rentrant du jardin.

- Mon Dieu, Sophie !

- Il y a peu de femmes mariées dans cette ville qui peuvent se promener en voiture qu'elles conduisent elles-mêmes !

Le regard de Sophie Pouliot se pose sur la Ford à pédales.

- Tu as fait du chemin, ajoute-t-elle, avec un sourire aigre-doux.

Dans sa bouche, le tutoiement a quelque chose d'injurieux en soi et pour éviter de répondre, Mado pose une question à son tour.

- Comment va madame votre mère ?

- Maman est à Nicolet, avec ma tante. Nous vivons là-bas depuis que tu nous as quittées. Moi, j'ai terminé mes études au couvent et j'enseigne à Montréal. Je suis venue m'informer à la Centrale de la J.O.C. de la campagne qu'ils entreprennent. Si cela t'intéresse, je peux t'emmener avec moi au bureau et te montrer ce qu'on fait.

Le ton de Sophie est condescendant, mais il y a aussi une sorte de supplication dans ses yeux, comme si elle avait peur qu'elle refuse son offre. Mado pense à Georges Pouliot, à son beau sourire, à cette phrase qu'il lui avait répétée si souvent :

- Tu fais partie de la famille, Madeleine...

Au bureau de la jeunesse ouvrière catholique, elles sont aussitôt entourées par une foule de jeunes filles et de jeunes gens. Certains dessinent des affiches, d'autres discutent, d'autres téléphonent. Cela ressemble à une ruche. Dans une petite pièce, l'aumônier est en train de faire son exposé et Sophie y pénètre, en tenant Mado par la main, trouve deux chaises libres et la fait asseoir à côté d'elle.

- On ne peut faire disparaître le chômage, dit le prêtre, mais il faut qu'il se change en loisirs utilement employés. Notre devoir à tous consiste à les occuper, ces jeunes, à les empêcher de désespérer et à les aider à apprendre quelque chose. Je vais maintenant inscrire au tableau les diverses activités et ensuite chacun de vous, selon ses dons et ses moyens, va me dire à quoi il voudrait se consacrer et où il croit qu'il peut se rendre le plus efficace. Voici tout d'abord les sports-loisirs. Toutes les patinoires municipales vous sont ouvertes pour donner des cours de patinage artistique. Loisirs-musique ; celles et ceux qui peuvent donner des leçons de chant sont priés de s'inscrire en indiquant leur nom et leur adresse. Loisirs-lectures consistent principalement en l'organisation du prêt gratuit des livres. On a besoin de bibliothécaires dans les paroisses et à la bibliothèque municipale. Loisirs-cinéma ; la projection gratuite des films se fait chaque soir dans les sous-sols des églises.

Mado ferme les yeux. Laurier-Palace, les bras forts d'un grand garçon blond, l'air frais après l'odeur âcre de la fumée et les sirènes stridentes des ambulances qui arrivent... Qu'a-t-elle fait jusqu'à présent pour remercier Dieu de lui avoir permis de sortir du brasier et de devenir la femme du garçon blond ? Madeleine, honteuse, se lève à l'instar des autres et s'en va à son tour inscrire son nom dans le grand livre où les activités sont indiquées en haut des pages.

- Prêt de livres, c'est cela votre choix, constate le prêtre en l'observant avec intérêt. Vous êtes nouvelle, je crois. Je ne vous ai jamais vue jusqu'à présent. N'oubliez pas d'indiquer lisiblement votre nom, votre adresse et votre numéro de téléphone. Faites-vous partie de la J.O.C. ?

- C'est une amie à moi, dit Sophie Pouliot. Nous nous connaissons depuis toujours.

Bêtement, humblement, Mado la remercie d'un regard.

- Comme ça, vous aimez lire, s'informe l'aumônier, car il faut aimer la lecture pour choisir cette activité en particulier et savoir mieux distinguer que les autres les bons livres des mauvais. C'est important ! Tiens, vous avez l'air bien jeune pour une femme mariée ? Avez-vous des enfants ?

Des questions, trop de questions... Cela rappelle à Madeleine cette époque vécue au couvent où la Mère Supérieure l'interrogeait sur ses pensées, ses rêves, ses prières et même sur la façon dont elle se couchait le soir dans son lit.

- Dors-tu sur le dos, sur le côté, sur le ventre, les mains bien posées sur la couverture ? Un péché, c'est vite arrivé, même dans le sommeil.

Mado a l'impression de l'entendre et elle a du mal à surmonter le malaise qui s'empare d'elle.

- Qu'est-ce qu'il fait votre mari ?

- Il a une usine.

- Une usine de quoi ?

Au fur et à mesure que leur conversation se prolonge, Madeleine sent que ses bonnes intentions, son enthousiasme et sa ferme décision de faire partie du groupe des bénévoles sont en train de fondre. Fort heureusement, l'aumônier est obligé de répondre à quelqu'un d'autre et la laisse partir.

- Voulez-vous que je vous dépose ? demande Mado à Sophie.

Elle le dit gentiment, doucement, dans un élan spontané, mais la fille de Rose Pouliot la toise du regard et maintient, par le simple fait du tutoiement, la distance.

- Je te remercie, mais j'ai à faire ici et j'en ai pour un long moment. On te convoquera en temps et lieu pour ton travail avec nous. Tiens-toi prête et tâche de te préparer. Il s'agit d'une mission sérieuse qu'il faut savoir remplir à la perfection. Je me demande même si tu n'as pas été trop ambitieuse de vouloir t'occuper des livres et si les sports ne te conviendraient pas davantage. Monitrice pour le patinage de fantasia, ou encore pour la natation, par exemple.

- Je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre à patiner ni à nager, constate placidement Mado.

Une bouffée de colère monte en elle, mais dès que la clef tourne dans le contact, dès que le moteur se met à marcher, elle se calme. La vie lui apparaît aussitôt merveilleusement belle, pleine de promesses et le souvenir de Sophie s'estompe. À la boulangerie, Adam de Boucherville se précipite à sa rencontre.

200

- Où étais-tu ? Je ne sais plus comment me débrouiller et toi tu es en retard. Un ami de Thomas vient d'arriver. Un monsieur que je ne connais pas et qui prétend parler français, mais moi je ne parviens pas à comprendre un traître mot de ce qu'il dit.

- Je vais l'emmener à l'usine, décide Mado.

- Es-tu certaine qu'il est convenable pour une jeune femme de faire le trajet avec un inconnu, un Américain, je crois, qui habite New York.

- Voyons papa, se met à rire Mado. À vous entendre, c'est une entreprise dangereuse. Laissez-moi faire.

Pourtant John, l'ami de Thomas, semble, lui aussi, fort surpris et même inquiet quand elle le fait monter dans la Ford puis, chemin faisant, il se calme, parle avec abondance, raconte, et quand ils arrivent dans la cour de l'usine, ils ont l'impression de se connaître depuis longtemps.

- John, comment est-ce possible ?

Thomas se précipite dehors et les deux hommes se donnent l'accolade.

- C'est simple, dit John en riant. J'ai cherché dans l'annuaire du téléphone et j'ai trouvé ton père. Je ne soupçonnais même pas que tu étais marié avec une ravissante personne et propriétaire d'une usine. Fais-moi faire le tour au lieu de me regarder avec ces yeux ronds.

Thomas fait visiter l'usine à John, tandis que Joseph reste avec Mado et ils partent ensuite tous les quatre dîner en ville parce que John insiste pour les inviter à son hôtel. Mado est gênée de ne pas pouvoir l'emmener à la maison, où la présence de l'oncle Anselme et de la tante risque de compliquer les choses, faute de place pour le loger, et Joseph, de son côté, qui regarde l'Américain comme un personnage de marque, ose à peine ouvrir la bouche. De toute façon, John parle avec abondance et Thomas parvient juste à glisser un mot de temps en temps.

- Dis-lui, intervient à un moment Joseph, après avoir vidé deux verres de scotch, que j'ai rencontré plusieurs de ses compatriotes en Espagne et que c'étaient des gens formidables !

Thomas répète fidèlement ses propos en anglais. John éclate de rire, visiblement content du compliment, mais parfaitement indifférent à l'égard du sort des compatriotes en question.

- Je suis venu ici, explique-t-il, pour le compte de mon entreprise. Il s'agit, pour nous, de faire des affaires. Chez vous, la main-d'œuvre est moins chère. Plusieurs compagnies canadiennes-anglaises sont prêtes à vendre, en outre, ou à s'associer avec nous dans le domaine de l'exploitation minière. Eh oui ! mon cher Thomas. Nos aventures d'autrefois sont terminées, mais j'ai réussi quand même, en partant de là, à me faire une petite place au soleil. Je ne suis pas un industriel cossu, comme toi, mais j'ai un bon poste et dans notre compagnie on me fait confiance. Cela fait plus de quatre ans que je suis avec eux et j'ai beaucoup appris. Permets-moi de te dire aussi que si toi-même tu voulais vendre ton affaire, je peux te présenter des acheteurs.

- Ah non ! merci, rétorque Thomas. Je n'ai aucune intention de laisser aller mon usine, bien au contraire. Un jour, les « Biscuits Bouchées » vont se vendre à New York et à Philadelphie, parole de vieux copain.

- Pour cela, il faudrait moderniser, acheter des nouvelles machines et faire de la publicité. Veux-tu que je te trouve des gens susceptibles de financer tout cela ? Chez nous, le temps compte autant que l'argent et, dès demain, je vais t'arranger des rendez-vous. Plus encore, j'ai un peu d'économies et d'ici deux ans je serais prêt, si tu le veux, à m'associer avec toi, mais pour le moment j'aide encore ma mère et mes deux plus jeunes frères. Bientôt, ils vont faire comme les autres et se débrouiller. Mes soeurs sont déjà mariées avec des braves garçons et de ce côté-là plus de soucis. Sais-tu, cela me fait plaisir de te regarder ! Nous nous en sommes sortis, bien que la dépression ne soit pas encore finie, loin de là ! On a eu de la chance, nous deux, mais il faut admettre qu'on a eu aussi le courage de prendre des risques. J'en connais qui ne se sont pas relevés et qui, depuis la mémorable épopée de Bienfait et de l'hôtel White, végètent. Il doit y avoir un dieu pour les fous, et peu importe de savoir s'il est protestant, calviniste ou catholique.

Au dessert, John retrouve sa connaissance du français et même Joseph parvient à le comprendre, mais c'est alors justement que l'atmosphère se détériore, parce que Joseph devient agressif.

- Pour vous, Américains, dit-il, il n'y a que l'argent qui compte. Ceux que j'ai connus en Espagne étaient différents, mais on les disait exceptionnels. Vous, John, vous paraissez ignorer tout ce qui ne concerne pas vos affaires. Tenez, vous venez à peine d'arriver à Montréal et il vous importe peu de savoir qui nous sommes, nous les Canadiens, ce que nous voulons et ce que nous aimons. Je ne me permettrais pas de débarquer à New York et de vous annoncer comme ça, dans l'heure, que j'ai l'intention de m'y installer parce que la main-d'oeuvre y est plus disponible, plus docile et moins chère que chez nous. C'est pourtant cela que vous êtes en train de nous dire, en prétendant en plus que vous le faites en toute amitié.

- Mais non, vous mélangez les choses, objecte John en lui souriant avec candeur. Peu importe d'où vient l'argent. Si ma compagnie fait des investissements ici, cela sera une bonne chose pour nous comme pour vous. Vos gens vont avoir plus de jobs et ma compagnie va faire plus de bénéfices qu'elle investira aussitôt, ce qui profitera à tout le monde. C'est aussi simple que cela ! Il suffit de s'entendre honnêtement et de se tracer un plan d'action commun. Tu me comprends, Thomas, ou est-ce que tu te sens offusqué comme ton frère, parce que je suis sincère, direct et que je dis clairement ce que je pense ?

Les questions de John restent sans réponse. Thomas se contente de sourire en hochant la tête, tandis que Mado parle avec Joseph. Il a encore trop bu, pense-t-elle, et il devient impoli, selon son habitude, avec ceux qui ont le malheur de se trouver sur son chemin, moi mise à part. Car, dès que Mado se montre gentille avec Joseph, il fond comme la neige au soleil et semble se désintéresser complètement de ce que John peut dire ou faire. La soirée se termine ainsi, mais quand Mado et Thomas se retrouvent seuls dans leur chambre, au lieu de se coucher, Thomas se met à réfléchir à haute voix. Tantôt il décide de s'associer avec John et tantôt il affirme que jamais il n'acceptera de collaborer étroitement avec lui. Allongée sur le lit, Mado commence à sommeiller un peu. John les a invités à venir lui rendre visite à New York et elle aimerait beaucoup faire ce voyage. Jamais encore elle n'a quitté Montréal et cela serait formidable d'aller aux États-Unis ! Puis la conversation à la J.O.C. lui revient à l'esprit et elle se promet de donner beaucoup de son temps. Je me dois d'aider les chômeurs, se dit-elle en se tournant sur le côté. C'est mon devoir ! L'année prochaine, quand la maison sera construite, papa viendra habiter avec nous. S'il se décide à vendre la boulangerie, il pourra peut-être même s'en occuper avec moi...

Dès le lendemain, cependant, elle oublie ses résolutions prises dans le tourbillon créé par la visite de John, parce que Thomas ne peut quitter son travail à l'usine et lui demande de faire certains arrangements. John veut rencontrer Sam, visiter ses épiceries, être présenté à Léo Durand, savoir où on pourrait construire à Montréal un nouvel hôtel, établir des contacts avec des Canadiens français qui ont une autorité morale dans la communauté, faire la connaissance de la famille Dupuis et s'enquérir si leur entreprise ne serait pas à vendre. Sam se montre intéressé, tout en évitant soigneusement de répondre aux propositions de John dans un sens ou dans l'autre, et ailleurs on lui oppose un refus poli, et quand, le soir, il raconte, en mimant les réactions de ses interlocuteurs, Joseph a du mal à demeurer silencieux. En fait, Joseph le considère comme un parvenu et voudrait que ses tentatives échouent, sans trop savoir pourquoi, parce que le jeune Américain est fort aimable avec lui et très sympathique. Pour Adam de Boucherville, les visites quotidiennes de John sont pénibles parce qu'il s'efforce de faire son travail tout en tenant son rang de maître de maison, tandis que l'oncle Anselme ne cesse de le retenir et de le faire parler tard dans la nuit. Puis, brusquement, la situation change. John ne se montre pas et Thomas commence à s'inquiéter de son silence. Ils ne

savent plus s'il a quitté Montréal ou s'il est offusqué par leur manque de coopération. Mado continue à mettre son couvert pour le repas du soir et, inconsciemment, ils l'attendent tous sans oser se l'avouer les uns aux autres. C'est par une de ces tempêtes de fin de mars, quand l'hiver se déchaîne avant la venue du printemps, que John frappe à leur porte.

La journée a été longue. Il a fallu faire les livraisons en roulant lentement sur les chaussées glissantes où les voitures avançaient avec peine. A l'usine, Thomas et Joseph ont dû remplacer les ouvrières qui n'ont pu se rendre à leur travail et ils sont fourbus. Mado, de son côté, est songeuse. Une déléguée de la J.O.C. était venue la rencontrer la veille, pour lui expliquer que le seul travail qu'on pouvait lui confier était celui de préposée à la surveillance, lors de la projection de films dans le sous-sol de l'église toute proche. Afin de pouvoir assumer cette responsabilité, elle devait s'inscrire et attendre un peu que d'autres, mieux entraînés qu'elle, se déclarent incapables d'assurer leur permanence. Bref, on voulait bien l'accepter comme bouche-trou, en lui faisant comprendre clairement que c'était déjà, en soi, une sorte de faveur due à ses relations avec Sophie Pouliot et sa famille. Pis encore, la dame de la J.O.C. arriva à la boulangerie au moment où Mado servait les clientes et attendit, pour s'identifier, un long moment, en jetant des regards surpris auxquels personne ne prêta attention. Il faisait froid dehors et, comme au magasin les portes s'ouvrent et se referment sans cesse, Mado portait une vieille veste et des bottes usées, ce qui n'avait fait qu'accentuer sa gêne. Pour se débarrasser de la visiteuse, elle ne discuta donc pas et accepta ses conditions, ce qu'elle ne se pardonnait pas en y repensant.

Couvert de neige, rieur, John entre dans la cuisine, ce qui provoque des cris de protestation de la tante et l'exclamation de joie de Thomas.

- Je viens vous dire adieu, dit-il, parce que demain je vais être de retour à New York. Ça a bien marché, je suis content et je crois qu'on va se revoir bientôt. Les anglophones surtout ont répondu aux offres de ma compagnie. J'ai acheté, j'ai signé des contrats et je pense que cela va être profitable à tout le monde. Rien n'est définitif, il va sans dire, puisque je dois obtenir l'accord de mon bureau, mais je ne reviens pas chez moi les mains vides, loin de là. Sam a été très gentil. Il m'a beaucoup aidé et il m'a promis de venir à New York voir comment fonctionnent chez nous les chaînes de magasins d'alimentation. C'est un garçon brillant et am-

bitieux. Je suis certain qu'il réussira dans ce qu'il entreprend. Alors, Thomas, veux-tu de moi comme associé pour qu'on puisse faire fortune ensemble ?

Ils prennent une bière, installés autour de la table de la cuisine. Ils plaisantent, mais au-delà des mots, il y a des arrière-pensées. S'il accepte, se dit Joseph, je m'en, vais. je n'ai pas l'intention de travailler comme un fou pour que cet étranger puisse nous imposer un jour sa façon de faire. Quel dommage, pense Mado, que Thomas ne veuille pas profiter de l'occasion. On investirait, on agrandirait et on aurait plus d'ouvriers, au lieu d'être constamment aux abois. Notre existence n'a plus qu'un but ; produire les « Biscuits Bouchées » en quantité suffisante, pour remplir les commandes. Avec tout ça, le problème majeur consiste à balancer les comptes d'une semaine à l'autre et c'est à se demander si un jour on en verra les résultats.

Adam de Boucherville s'agite devant le four largement ouvert qu'il est en train de nettoyer. Il ne les écoute pas. Peu lui importe ce jeune Américain, ses affaires et ses offres. Ce qui compte, c'est de garder la boulangerie malgré les objections de ses deux fils qui ne cessent de lui demander de vendre. De moins en moins respectueux, Joseph et plus encore Thomas, se permettent même de se moquer à l'occasion de ses clients. Ils semblent oublier que la recette des « Biscuits Bouchées » a été inventée par leur père et que, par conséquent, ils lui doivent leur réussite. Adam a beau leur répéter qu'une usine peut toujours fermer, tandis qu'il est rare qu'un bon boulanger ne parvienne pas à gagner sa vie, seule Mado l'apprécie et le défend comme elle peut.

- Ah ! l'artisanat, dit John, c'est beau, c'est impressionnant, c'est noble, mais ce n'est pas pour moi. Le jour où vous voudrez, monsieur, créer une chaîne de boulangeries, il faudra me faire signe. Je vous promets qu'on gardera votre nom et qu'on l'inscrira en grosses lettres sur les affiches. Cela ne vous plairait-il pas ? On peut même concevoir ensemble une chaîne qui aurait son siège social à New York et sa filiale à Montréal. Les Américains trouveraient cela exotique, un nom français à particule, et nous aurions certainement beaucoup de succès. Savez-vous qu'ici je me sens bien, comme si j'avais trouvé une seconde famille ? Comment vous expliquer cela ? Là-bas, à New York, je suis constamment obligé de faire attention à ce que je fais, à ce que je dis, à ce que j'entreprends. Dans mon bureau, il y a une grande carte sur le mur. Quand je la regarde, je vois un pays, le nôtre, immense, étendu, avec ses villes, ses rivières, ses routes et je ne cesse de me répé-

ter qu'il me faut agir. Ici, chez vous, surtout par une journée comme celle-ci, quand la tempête de neige se déchaîne, j'ai l'impression, dans votre usine, d'être protégé contre les concurrents, la mauvaise humeur de mon patron et les plaisanteries de mes collègues, moins dynamiques que moi, mais plus instruits. J'admire beaucoup Thomas d'avoir eu, autrefois, le courage de partir à l'aventure.

- Le Canada est un pays aussi grand que le vôtre ou presque, et le Québec, à lui seul, c'est cinq fois la surface de la France, rétorque Adam qui ne veut pas se laisser séduire par cet Américain charmeur parce qu'on lui a appris, dès son enfance, qu'il ne faut pas faire confiance aux étrangers.

Pourtant, il ne peut s'empêcher de relever la tête et de lui rendre son sourire.

- Je le sais bien, se défend John. Mais cette neige dehors, c'est comme un écran protecteur. À force de se battre contre la bourrasque, juste comme ça, pour aller et venir, on use son énergie et il ne reste plus de place pour les défis aussi absurdes que celui de vouloir devenir riche. Dans une tempête, nous sommes tous égaux. À quoi me servirait d'avoir, en ce moment, une limousine devant votre porte puisqu'elle ne pourrait même pas avancer au pas ?

Adam de Boucherville ne résiste plus et se met à rire.

- Allons, mon garçon, que Dieu vous guide, dit-il. Bientôt, ce sera le printemps et les bourrasques ne serviront plus d'excuse à personne. Il est exceptionnel, après tout, ce temps-là !

Dehors, les rafales de vent balayent la chaussée. Des amoncellements de neige obstruent le passage et à peine parviennent-ils à ouvrir la porte que déjà elle se referme avec un claquement sec. Il devient évident que John doit rester. Pour permettre à l'oncle Anselme et à la tante de se coucher, Mado et Thomas emmènent Joseph et John dans leur chambre et, installés tant bien que mal sur les fauteuils et sur le lit, ils passent la nuit à parler à voix basse. Au début, Thomas et John évoquent leurs souvenirs, puis Joseph se met, comme à regret, à parler de l'Espagne, des amis qu'il s'était faits là-bas, de l'atmosphère de la guerre, de la misère, de la faim et de la soif.

- Nous avons de la chance d'être nés en Amérique du Nord, conclut John. Ici, nous sommes protégés par la distance, tandis que là-bas, en Europe, les Allemands vont attaquer. Même les Britanniques sont menacés et ils vont certaine-

ment avoir à se battre contre Hitler. C'est de plus en plus évident et on en parle beaucoup dans nos journaux. Je ne comprends pas trop bien leurs idéologies. Fascisme, communisme et je ne sais trop quoi encore. Moi, je suis démocrate et très content de l'être.

- J'ai rencontré des Américains, en Espagne, objecte Joseph, qui se disaient communistes et qui étaient prêts à lutter contre le fascisme. Ils affirmaient que, comme lors de la Première Guerre mondiale, les États-Unis seront impliqués dans le conflit entre les puissances de l'Axe et l'Union soviétique. Ils disaient même que c'est inévitable !

John agite sa main, comme s'il voulait chasser de pareilles idées de son esprit. Il est heureux, content de lui, impatient de faire ses preuves et le sort du monde ne le préoccupe pas. La bière aidant, il regarde Mado avec des yeux de plus en plus admiratifs. Il la trouve belle et il envie Thomas qui, de son côté, ne remarque rien. Brusquement, Joseph décide d'emmener la jeune femme dans sa chambre, la force presque à se coucher sur son lit, puis retourne continuer la veillée entre hommes. Mais déjà, elle touche à sa fin. Épuisés, ils échangent encore quelques propos vagues, puis s'installent aussi confortablement que possible et s'endorment dans leurs fauteuils, pour être réveillés dès l'aube par Adam qui craint que John ne rate son train. À quatre, ils déneigent alors l'entrée, sortent la voiture, la poussent jusqu'à la rue Dorchester et c'est alors seulement, qu'à la faveur d'une pente, le moteur démarre. Thomas reconduit son ami pendant que Joseph avale rapidement son café et part en camionnette à l'usine.

La vie reprend son rythme et seul l'oncle Anselme se plaint encore à taquiner son beau-frère et ses neveux de ne pas avoir su profiter du passage de John pour faire fortune. Mais bientôt il finit par être trop occupé pour perdre son temps en bavardages. Dès le début d'avril, le soleil fait fondre la neige et les beaux jours arrivent. L'oncle Anselme, qui ne tient plus en place, commence alors à organiser son chantier, rue Lebrun. Il achète le bois, recrute un pauvre hère, un dénommé Gilles Tremblay, chômeur de son état, recommandé par le curé de l'église Saint-François-d'Assise, et se met au travail. À partir de ce moment-là, il change, devient un autre et cela influence la tante au point de la rendre méconnaissable. C'est comme s'ils avaient retrouvé ensemble une raison de vivre et une jeunesse. Quand l'oncle revient à la maison, il ne parle que de la construction, des matériaux et du nivellement du terrain, mais les plans qu'il avait tracés sur une grande feuille sont

sans cesse discutés par Adam qui, lui aussi, s'y connaît et tient à avoir son mot à dire. Thomas, pour sa part, est considéré comme un blanc-bec et personne ne lui demande son avis, bien que le dimanche, quand il est libre, on l'emmène avec Mado admirer les travaux de construction. Vers la fin du mois, deux nouvelles parviennent à troubler leur existence en suscitant des discussions pendant plusieurs jours. En premier lieu, le facteur apporte une enveloppe couverte de timbres étrangers comme ils n'en ont jamais vus auparavant puisqu'elle avait été postée en Chine. À l'intérieur, ils trouvent une lettre en anglais où un collègue du docteur Leroy leur annonce sa mort.

« Ce fut un héros, écrit-il. Jusqu'à la dernière minute, il soignait les blessés et les malades. C'est ainsi qu'il a attrapé l'infection qui vient de l'emporter. Il s'est éteint parmi nous, parfaitement conscient jusqu'à la dernière minute et il m'a demandé de vous dire de sa part qu'il avait été heureux de travailler dans notre hôpital, ici, loin de son pays et de ses proches parce qu'il avait eu le sentiment d'être utile. Paix à ses cendres. »

Joseph avait relu la lettre à plusieurs reprises puis l'avait pliée soigneusement et l'avait emportée dans sa chambre. Adam décida d'offrir des messes pour le salut de l'âme du « bon docteur », comme il l'appelait, et Mado pleura beaucoup.

La deuxième nouvelle concernait Joseph. La Société Saint-Jean-Baptiste l'invitait à devenir un de ses membres et à venir à la réunion où on devait discuter des perspectives de développement des entreprises canadiennes-françaises. Thomas fut offusqué de constater qu'on s'adressait à son frère plutôt qu'à lui et cela n'était pas pour déplaire à Joseph qui, investi d'une importance toute neuve, s'habilla avec beaucoup de soin et se présenta bien avant l'heure au Monument national. Il y entendit des discours, des commentaires et des interventions des gens dans la salle qui, lui parurent importants, vêtus comme ils étaient avec soin et s'exprimant avec aisance. On y parla du mouvement coopératif et de la nécessité de se serrer les coudes entre francophones. Tout en écoutant, Joseph ne pouvait s'empêcher de penser au docteur Leroy. Dans ce groupe d'hommes, murs pour la plupart, il se sentait rassuré, appuyé et revalorisé. Ils lui traçaient la voie qu'il pouvait suivre sans craindre de se fourvoyer, vantaient à l'avance ses mérites à lui et à ses semblables, les industriels encore jeunes, mais susceptibles d'arriver loin, comme ils disaient, à condition d'être honnêtes, économes et fidèles aux traditions. Ce qui, dans le discours du bon docteur, était doute et hésitation disparaissait ici sous le

flot des paroles définissant les règles et les modèles de conduite. Avec le docteur Leroy, il fallait constamment réfléchir et peser les objectifs fondamentaux face aux événements d'une portée nationale et internationale. Souvent, il affirmait que chaque individu qu'on rencontre doit être évalué à son propre mérite, sans parti pris ni préjugé et qu'il n'y a pas de normes absolues puisque toutes ont été inventées par des humains et doivent, par conséquent, être remises en cause d'une génération à l'autre.

En quittant la réunion, Joseph avait la sensation d'être devenu partie intégrante d'un clan dont les membres avaient l'extrême avantage de lui ressembler, de s'appliquer comme lui à se forger un avenir, d'être issus de la même souche et d'aller vers un point convergent. Ce sentiment d'appartenance à un groupe nettement défini fut à ce point fort, qu'il s'étonna de se retrouver seul dans la rue comme coupé des autres parmi lesquels il avait désormais envie d'évoluer. Il accéléra le pas et, en même temps, commença à faire son examen de conscience. Je ne parlerai plus jamais à personne de la guerre d'Espagne, se disait-il, cela me rend différent et peut me faire paraître suspect à leurs yeux. La prochaine fois, s'il devait se trouver quelqu'un pour me demander où j'ai perdu mon bras, je répondrai que cela m'est arrivé à la suite d'un accident. J'éviterai aussi de me montrer avec Sam. Thomas n'aurait jamais dû contresigner le contrat d'achat de cette terre dans les Laurentides. Cela peut nous valoir des ennuis et nous rendre étrangers à notre propre milieu. De retour à la maison, Joseph fut déçu de ne pas pouvoir discuter de cela avec son frère. Mais le lendemain, à l'usine, il parvint à trouver un moment libre et à l'attirer dans son bureau. À peine, cependant, eut-il le temps d'ouvrir la bouche que déjà Thomas le rabrouait.

- Je vais continuer à choisir mes amis comme il me plaira, affirma-t-il. En ce qui concerne Sam, c'est une saleté qu'on vient de lui faire. Les Canadiens anglais et les Canadiens français sont allés ensemble, coude à coude, protester à l'Hôtel de Ville parce qu'il a envoyé sa mère à Sainte-Agathe se dorer au soleil et qu'elle a eu la malencontreuse idée de raconter qu'un de ses coreligionnaires y ouvrira peut-être un hôtel. Les mêmes Canadiens anglais qui refusent de nous donner des commandes et qui ne veulent pas parler notre langue se sont sentis soudain solidaires des Canadiens français. Il paraît qu'ils continuent de multiplier les réunions, en anglais, comme de bien entendu, tandis que les nôtres acceptent cela. Je t'avoue que j'ai envie d'aller avec Sam faire un esclandre.

Une fois de plus, Thomas avait le beau rôle et Joseph paraissait vaincu d'avance, sans trop comprendre ce qui lui arrivait et pourquoi. Il battit en retraite et se contenta de maugréer qu'il voulait être mis au courant des affaires que son frère faisait avec Sam puisque sa signature engageait l'entreprise.

- Jamais de la vie, lui cria Thomas. J'ai signé l'acte d'achat du terrain avec lui, mais je n'ai pas déboursé un sou. Je n'avais donc pas à te le raconter. Garde tes préjugés et laisse-moi ma liberté...

À partir de ce jour-là, il ne fut plus question entre eux de sujets ne touchant pas directement leur travail. Timidement, Joseph avait essayé à plusieurs reprises de se rapprocher de son frère mais, éconduit aussitôt, il se confia de plus en plus fréquemment à Mado qui semblait le comprendre beaucoup mieux. En fait, la jeune femme écoutait d'autant plus volontiers Joseph qu'elle avait du mal à s'entendre avec son mari. Mado avait envie de sortir, de s'amuser, d'aller au théâtre ou plus simplement de se promener sans but, comme ça, pour son plaisir, tandis que Thomas jugeait cela futile. Heureusement, la construction de la maison lui fournissait le prétexte nécessaire pour fuir la boulangerie, mais là aussi l'oncle Anselme veillait à ce qu'elle ne prenne pas de décisions susceptibles de contrecarrer son travail.

- Je voudrais avoir dans notre chambre à coucher une porte qui donne sur le balcon, demandait Mado.

- Écoute, ma fille, protestait l'oncle. Chez nous, on ne construisait pas comme ça. La façade de la maison va donner sur la rue et pas sur le fleuve. C'est plus économique par rapport au chauffage puisque le vent froid souffle justement du côté de l'eau.

Je vais en parler avec Thomas, se consolait Mado, en rôdant, inutile, autour de l'oncle Anselme qui creusait, avec l'homme fraîchement engagé, le trou pour couler les fondations. Curieusement, ce fut cet ouvrier, ce Gilles Tremblay qui lui vint en aide. Originaire de la Beauce, il avait appris la construction avec son père et, de son avis, on pouvait s'y prendre autrement. À force de méditer sur les mérites respectifs des maisons conçues par les habitants de l'Abitibi et de celles qu'on bâtissait dans la Beauce, Gilles Tremblay et l'oncle Anselme trouvaient des arrangements d'autant plus valables que l'ouvrier s'efforçait de plaire à Mado tout en abattant une besogne telle, que même l'oncle Anselme avait du mal à le suivre. Au

début de mai, un événement vint rompre le train-train quotidien et permettre à Mado de retrouver la chaleureuse amitié de madame Labonté, la corsetière.

- Le 16 mai, le roi et la reine vont venir à Montréal, lui avait annoncé Thomas. Le maire, Carnilien Houde nous fait confiance et c'est nous qui devons livrer les pâtisseries pour la réception à l'Hôtel de ville. Je voudrais que tu te fasses belle et que tu viennes avec moi.

Mado sauta de joie dans les bras de son mari, puis se précipita chez madame Labonté pour lui demander conseil. Volubile, gaie pimpante, la corsetière ouvrit les bras et serra Mado sur son coeur.

- Ah ! tu es bien la fille que j'aurais voulu avoir, disait-elle, tout en reculant un peu pour mieux l'admirer. Tu es toujours aussi mince et aussi élancée. Attention à la famille... Un enfant, cela déforme la taille. N'écoute personne et attends. Plus tard tu les auras, mieux cela vaudra. J'espère que tu suis mes conseils à la lettre et que tu comptes tes jours comme il faut. Va donc te déshabiller que je te regarde.

Derrière le rideau de velours, Mado enlève ses vêtements, tout en racontant les dernières nouvelles, afin de satisfaire la curiosité de madame Labonté, sans qu'elle soit obligée de lui poser des questions. C'est sa façon à elle d'être charitable.

- L'oncle Anselme et la tante partent en juillet. Ils ont eu ce contrat de coupe qu'ils voulaient obtenir. À ce moment-là, la construction de notre maison sera presque terminée. L'ouvrier va se débrouiller seul pour la finition. Je compte déménager avec Thomas à l'automne, parce qu'il semble que papa et Joseph vont demeurer rue Dorion.

- Comment va-t-il s'arranger, monsieur de Boucherville ? demande madame Labonté. Tu sais, je n'y vais plus parce que ta tante m'a fait comprendre que je dérange, mais ce n'est pas de gaieté de coeur. Je peux te l'avouer à toi, vous me manquez beaucoup. Forcément, une femme seule, ce n'est pas toujours drôle et j'ai de la considération pour monsieur de Boucherville. Il est brave, vaillant et il connaît son métier. C'est rare de nos jours de pouvoir trouver quelqu'un comme lui, à qui on peut se fier les yeux fermés. J'ai un peu de biens de mon côté et les gens le savent. Alors, quand un homme me fait des belles façons, je me tiens sur mes gardes en pensant que c'est à mon argent qu'il en veut. Avec ton père, ce n'est pas la même chose. Nous sommes indépendants, chacun de notre côté, et il est évident que c'est pour la compagnie qu'on se fréquente. L'ennui, c'est qu'il est

comme un jeune garçon ; timide et réservé. Remarque, cela me plaît, mais je ne peux quand même pas lui faire des avances. Cela me rendrait ridicule à ses yeux. Selon le vieil adage, l'homme propose, la femme dispose et pas le contraire. Enfin... Quand l'oncle et surtout ta tante seront partis, cela va changer, constate-t-elle en soupirant.

Mado sent poindre en elle le besoin de défendre la réputation de la famille.

- Oh, vous savez, dit-elle, selon Thomas qui a vécu avec son ami, l'Américain, chez l'oncle Anselme, la tante est méconnaissable parce qu'elle s'ennuie en ville. Il paraît que là-bas, dans la forêt, dans sa maison, c'était une femme chaleureuse, hospitalière et gaie, tandis que, depuis qu'ils sont chez nous, elle est amère, soupçonneuse et constamment de mauvaise humeur. Même moi, je ne parviens pas à m'entendre avec elle et c'est normal. Cela ne doit pas être facile pour une femme de son âge d'habiter chez les autres et de ne pas savoir quand cela finira. Depuis qu'ils ont reçu la nouvelle qu'ils vont monter en juillet dans l'Abitibi, ce n'est plus la même personne. Ce matin, je l'entendais chanter en ouvrant la boulangerie, ce qui n'était pas pensable la semaine dernière encore.

Madame Labonté a fermé la porte du magasin et les voilà à l'abri, à présent, dans la petite pièce attenante à la boutique, où la lumière de la lampe sur pied est douce. Mado a enfilé un déshabillé que la corsetière avait apporté pour qu'elle puisse se couvrir en attendant l'essayage.

- Ta vie n'est pas drôle, constate-t-elle sentencieusement. Tu ne fais que travailler et travailler ! Il faut t'amuser un peu, petite. Regarde-moi et prends exemple. Quand je me sens triste, je mets la radio et j'écoute le feuilleton : « Un homme et son péché ». C'est juste quinze minutes et ça passe à un moment du soir où le magasin est vide. Tu sais, à force d'entendre parler Séraphin Poudrier, l'avare, et de plaindre sa pauvre Donalda de femme, je me répète que j'ai eu de la chance de rester célibataire ! Je vais aussi parfois au théâtre. Tiens, j'ai vu dernièrement un spectacle des Compagnons de Saint-Laurent, du père Legault, et une semaine avant, un film au Saint-Denis qui m'a fait beaucoup pleurer. C'était remarquable ! J'aimerais bien t'inviter à venir avec moi, mais je crains de déplaire à ta famille. Chez vous, il n'y a que le travail qui compte.

- Je voudrais faire quelque chose, avoue Mado. Aider les gens. J'attends toujours des nouvelles de la Jeunesse ouvrière catholique et j'ai peur que lorsqu'ils

me feront signe, ça soit justement une journée où je ne sois pas libre. Et puis, Thomas me laisse conduire la voiture, conclut-elle, en sautant brusquement sur ses pieds. En fait, j'ai de la chance !

Quand les gens t'envient, lui disait soeur Gertrude, c'est leur péché, mais quand ils te plaignent, c'est ton humiliation, et Mado est convaincue qu'il vaut mieux susciter la jalousie que de se plaindre et chercher la commisération. Debout, devant le miroir, elle essaie la jupe et la veste que madame Labonté avait préparées et ressent aussitôt le plaisir de voir bouger son corps qui lui paraît beau dans ces vêtements neufs.

- À ton âge, j'étais aussi mince que toi, constate la corsetière, et les hommes se retournaient quand je passais dans la rue. J'étais très demandée, à cette époque-là, et je n'avais pas de mal à me faire inviter partout où je voulais. Remarque, cela avait ses désavantages. Monsieur le curé ne m'aimait pas, j'avais des ennuis avec des voisins qui se plaignaient que je recevais trop d'amis chez moi, ce qui les empêchait de dormir, et j'ai dû déménager souvent... Il y a eu aussi des problèmes, des petites maladies que je ne savais pas trop comment soigner, jusqu'à ce que je trouve un gentil médecin prêt à sauter dans le feu pour moi. Malheureusement, il était vieux et pas très ragoûtant. Enfin, ce ne sont pas là des choses à raconter à une jeune femme comme toi qui ignore tout de la vie. Reste comme tu es, c'est peut-être mieux ainsi, bien que je ne regrette rien. J'étais libre comme l'air et je pouvais choisir à ma guise, tandis que toi, tu n'as que ton mari dans ta chambre à coucher et fatigué, par-dessus le marché, après sa journée à l'usine. Il a beau être patron, il doit trimer autant que les ouvriers. Alors, la nuit, cela revient au même, n'est-ce pas, petite ? Il faut admettre que lorsqu'on ne connaît pas autre chose, comme c'est certainement ton cas, on ne fait pas la différence et on n'en souffre pas ! Tourne-toi un peu que je voie si l'ourlet est à la bonne hauteur.

Il est tard quand Mado quitte la boutique de la corsetière, son tailleur sous le bras et un tas de questions dans la tête. Elle se doute que les souvenirs de madame Labonté sont différents des siens, mais elle a du mal à percer le mystère de certaines de ses paroles et il lui semble, qu'elle commet une mauvaise action en y réfléchissant. Pourtant, une fois couchée à côté de Thomas, elle demeure longtemps éveillée. Sous ses paupières il y a l'image de Gilles Tremblay, de son torse musclé, dégagé jusqu'à la ceinture, et de ses bras qui soulèvent des billes de bois sans aucun effort apparent. Le lendemain matin, la lumière du jour balaie ces senti-

ments troubles et l'agitation qui règne dans la cour lui donne aussitôt mauvaise conscience. Thomas et Joseph surveillent la livraison des pâtisseries à l'Hôtel de ville et à l'hôtel Windsor où, le soir même, doit avoir lieu le dîner officiel. Dans les alentours, les cloches des églises commencent déjà à sonner à toute volée.

Mado s'habille à la hâte et s'en va avec sa tante à la cathédrale où elles doivent aider à installer les décorations florales. Cet honneur leur échoit grâce à monsieur le curé, qui est intervenu en haut lieu, en les recommandant expressément comme particulièrement habiles et méritantes. Adam de Boucherville avait tout fait pour cela et il avait réussi. De la cathédrale, où les jeunes de la chorale répètent, les prêtres se réunissent dans la sacristie et les religieuses s'affairent en terminant les derniers préparatifs, elles partent à la gare Jean-Talon. Ici, l'atmosphère est différente. Vêtu d'un habit qui bâille un peu sur son ventre, un chapeau haut de forme sur la tête, la grande chaîne autour de son cou et deux décorations sur sa poitrine, le maire Camilien Houde, cause avec les gens. Il transpire à grosses gouttes, réprimande les conseillers qui, de son avis, tiennent mal leur canne noire et ne cessent de plaisanter.

- Ce n'est pas une faux que tu as dans les mains, crie-t-il, mais un objet délicat, précieux et parfaitement inutile. Regarde-moi donc faire !

Tel un prestidigitateur, il lance sa canne en l'air, la rattrape, la fait tourner entre ses doigts, pivote sur lui-même avec une agilité surprenante pour un homme de sa corpulence, puis se met à vérifier l'allure et les uniformes des gardes qui arrivent.

- Mettez-vous en rang, ordonne-t-il, pour que je puisse juger comme il faut de l'effet. La Reine, ce n'est pas n'importe qui. Il faut lui montrer qu'à Montréal, on la reçoit mieux qu'à Ottawa où ils ne savent pas faire les choses. Les Anglais, c'est du monde froid, tandis que nous, les Français, nous avons cela dans le sang !

Autour, la foule se ramasse. Les dames, avec leurs chapeaux de paille sur lesquels les modistes ont fixé fleurs, rubans ou fruits artificiels, des belles cerises rouges et des petites pommes de paradis, ont l'air pimpantes, mais c'est Mado que le maire remarque.

- Qui êtes-vous, ma belle ? demande-t-il, comme étonné de son élégance et, sans attendre sa réponse, la tire par le bras, la place au premier rang, juste derrière les gardes casqués, s'éloigne, revient en clignant de l'oeil, juge de son effet et re-

part, suivi de ses conseillers. Déjà, l'atmosphère change, devient plus officielle, plus guindée, bien qu'on attende encore en bavardant à voix basse et que la foule continue à croître d'une heure à l'autre.

- Il est drôle, notre maire, dit un monsieur à une dame. Il s'était déclaré contre la guerre, la conscription et l'aide du Canada à la Grande-Bretagne. En mars encore, il vantait les mérites de Daniel Johnson et de Walter O'Leary qui manifestaient avec les étudiants au parc Lafontaine contre la conscription et le voilà maintenant qui fait le beau pour recevoir la Reine Elizabeth et le Roi. C'est à rien y comprendre.

- Oh, tu sais, répond la dame, c'est un bonhomme de chez nous et pour lui, comme pour moi, l'Europe c'est loin. Nous n'y avons jamais été, ni l'un ni l'autre. Je t'avoue que toutes ces émissions à la radio sur le fascisme et le communisme me semblent plutôt difficiles à comprendre. Chez nous, ce sont des paroles qui n'ont pas de signification véritable. Souviens-toi, au début de février, Camilien Houde disait que « nous les Canadiens français du Québec, nous sommes des fascistes dans le sang » et cela avait énervé beaucoup les Canadiens anglais, mais six jours plus tard il affirmait que le fascisme et le communisme étaient des idéologies qui ne nous convenaient pas. C'est monsieur le curé qui a eu le mot juste, à mon avis, quand il nous a expliqué, à la réunion des dames de Sainte-Anne, que « Camilien fait des siennes, mais demeure un bonhomme qui s'occupe des pauvres et des chômeurs comme il peut ».

- Quand même, objecte le monsieur, cela risque de nous jouer un mauvais tour. On dit de nous, les Montréalais, que nous avons élu un « maire folklorique ». Ce n'est pas un compliment à faire à la population d'une métropole.

Mado se tourne en cherchant la tante, gênée d'entendre des propos qui ne lui sont pas destinés. La conscription, pense-t-elle, la guerre, c'est comme ce que Joseph a vécu en Espagne et cette fois-ci il peut s'agir de Thomas. L'idée lui vient aussitôt qu'elle peut se retrouver seule et être obligée de se débrouiller, comme autrefois, en travaillant chez les Pouliot ou chez les Foster, mais au même moment, elle voit la tante et cela la rassure.

- Tu sais, lui dit-elle, qu'au dîner officiel à l'hôtel Windsor, c'est le Quatuor Alouette qui va chanter. Il semble que la Reine connaît parfaitement le français, cela va en boucher un coin à nos anglophones de Westmount qui ne sont pas ca-

pables de prononcer trois mots dans une autre langue que la leur. Je suis bien contente. Dommage que ton oncle et Adam aient refusé de se montrer. Pour eux, il ne faut pas fêter le passage de Leurs Majestés parce que ce sont des étrangers qu'on nous impose à nous, le peuple conquis. Puisque les prêtres vont les recevoir sur le parvis de la cathédrale, moi, je suis contente d'être là et j'estime que c'est mon droit de ne pas avoir la même opinion que ton oncle Anselme. Je ne suis pas comme ces femmes qui considèrent qu'il leur faut penser comme leur mari.

La foule remue brusquement, les agents des forces de l'ordre se mettent au garde-à-vous et c'est alors qu'apparaît la Reine Elizabeth, avec le maire Houde à ses côtés. Elle porte un petit chapeau de paille, surmonté d'un bouquet de fleurs, une robe blanche et un manteau, largement ouvert, dont le col, en fourrure blanche également, est fort beau. À quelques pas de distance, avance son mari, sa Majesté George VI, grand, mince et fort séduisant, bien que beaucoup moins souriant que sa femme. Ils sortent de la gare, montent dans les voitures officielles et partent, tandis que Mado, déçue que cet instant n'ait duré que quelques minutes, quitte sa tante et s'en va à l'Hôtel de ville en espérant se faire remarquer, comme tantôt, par le maire Houde. Mais cette fois-ci c'est peine perdue. Les gardes ne la laissent même pas entrer par la grande porte et l'expédient en arrière, où elle voit Joseph appuyé contre le camion de livraison.

- On travaille, on travaille, et on continue à être condamné à rester du côté des cuisines, lui dit-il, en soufflant en l'air la fumée de sa cigarette. Je t'avoue que j'en ai assez. Essaie de retrouver Thomas, tu es une femme et tu as des chances de rencontrer Leurs Majestés, surtout quand tu es vêtue d'un magnifique tailleur, comme c'est le cas aujourd'hui.

- Je m'en vais à la cathédrale, décide Mado. Là-bas, j'ai ma place et je ne suis pas obligée de me faufiler à l'intérieur par les cuisines. Si vous n'avez plus besoin de moi, toi et Thomas, autant en profiter.

Il fait beau. Le soleil du mois de mai chauffe doucement les maigres pelouses. Mado se sent légère sur ses talons hauts qui claquent sur les pavés libérés de neige et de glace. Il est plus de midi et elle a envie soudain de sauter dans le tramway qui s'arrête justement sur la place d'Armes et d'aller jusqu'à la Longue-Pointe, revoir sa maison et les reflets du ciel dans le fleuve. Il lui suffira ensuite de reprendre le même tramway numéro 21 et de revenir, prendre la correspondance et

elle sera devant la cathédrale avant trois heures. Mado en veut à Thomas de ne pas l'avoir attendue dehors. Elle est déçue de ne pas pouvoir se montrer à l'Hôtel de ville avec son tailleur, sa jolie blouse à jabot et ses chaussures neuves qui ont coûté cher... Le tramway est vide, elle s'installe à côté de la fenêtre, le conducteur lui jette au passage un regard admiratif, ce qui lui fait du bien, mais quand il essaie d'engager la conversation elle fait la sourde oreille et regarde par la fenêtre la rue Notre-Dame qui s'allonge comme à l'infini. Les arrêts se succèdent, quelques personnes montent et c'est au tour de Mado de descendre. Au bout de la rue Lebrun, il y a la terre, fraîchement remuée, le squelette en bois qui s'élève vers le deuxième étage et Gilles Tremblay qui, assis sur l'échafaudage, mange son sandwich.

- Je ne vous dérange pas, lui crie Mado. Je ne fais que passer et je repars aussitôt parce qu'on m'attend ailleurs.

Gilles, fait un bond, saute, et se plante devant elle. Il la dévore des yeux sans prononcer un mot. Depuis qu'il a été engagé par l'oncle Anselme, il a changé et, en l'espace de quelques semaines, son visage est devenu plus serein. Avant, il y avait dans son expression un tel air de souffrance que cela faisait peur, tandis que maintenant il est plutôt rieur et même effronté, comme en ce moment, où il fixe Mado, comme s'il la déshabillait du regard.

- Elle sera digne de vous, votre maison, dit-il, aussi belle et aussi inaccessible.

Surprise, Mado pivote sur ses talons et contourne les échafaudages, suivie de près par le jeune homme, fait un faux pas, glisse et au dernier moment sent ses bras autour de sa taille et son haleine chaude dans son cou. Elle tourne légèrement la tête, veut dire quelque chose, n'y parvient pas, les lèvres de Gilles écrasent les siennes et la voilà serrée étroitement contre lui. Elle pense qu'elle devrait protester, se fâcher, mais au lieu de réagir comme il convient, elle s'abandonne à ses baisers fous, à cette tension qui monte en elle et qui la rend vulnérable. Il l'entraîne à l'intérieur de la construction, l'écrase contre une poutre, caresse ses cuisses en les remontant du bas en haut avec ses grosses mains aux doigts durs et il colle son sexe gonflé contre le bas de son ventre. Déjà, elle lui appartient, incapable de comprendre ce qui lui arrive, et se tend vers lui pour qu'il la pénètre plus vite mais, narquois et hilare, Gilles prend son temps et, pour l'humilier, lui murmure des mots obscènes. La tête de Mado cogne contre le bois. Dans un sursaut ultime, elle appuie ses deux mains sur les épaules de l'homme et le repousse de toutes ses

forces. Ils se font face à présent, aussi rouges l'un que l'autre et aussi surpris d'en être arrivés là.

- Je t'aime et je te hais, dit Gilles d'une voix sourde. Tu es tout ce que j'exècre le plus, ma sainte nitouche, petite femme vaillante et courageuse ! Tu es une bourgeoise, une salope qui croit que seul le travail compte dans la vie. Tu peux me faire chasser si tu veux, je suis habitué à camper ici au bord du fleuve et cela ne changera pas grand-chose. Mais je te préviens, ne viens plus jamais seule ici parce que je vais te traîner par les cheveux jusqu'à ma cabane et tu en sortiras pareille à moi. Veule, paresseuse et libérée de tous les tabous. Je te rendrai fidèle et obéissante, et je te réduirai à l'état d'esclave, parce que tu me seras attachée comme une chienne. Ton beau garçon de mari, propre, travailleur et près de ses sous, n'y pourra rien. Dans mes bras, tu hurleras de plaisir et tu deviendras une chose. On ne fera que ça, nuit et jour, l'amour ! T'en fais pas, on ne crèvera pas de faim, monsieur le curé nous donnera à manger. Au nom de la charité chrétienne, il sera bien obligé de s'occuper de nous.

Gilles se détourne, crache par terre et Mado qui profite de cet instant pour se faufiler à côté de lui se met à courir.

- Chaque planche, chaque poutre de cette maison porte ton prénom parce que je le répète sans cesse pendant que je travaille, lui crie Gilles. Elle sera la maison de ton malheur si tu ne te donnes pas à moi !

Les talons hauts de Mado s'enfoncent dans le sable, quelques pas encore et voici la rue. Des gens qui marchent sur le trottoir, le tramway qui s'arrête au coin et le conducteur qui lui sourit comme s'il voulait lui signifier qu'il l'attend, qu'elle est à l'abri, parce que lui et tous les autres qui font partie de son univers à elle sont prêts à la défendre contre le pauvre hère dont ils ignorent pourtant les fantasmes. Mado monte, se laisse tomber sur la banquette, sort son mouchoir et frotte son visage comme pour effacer les traces des baisers de Gilles. Une fois arrivée devant la cathédrale, elle se glisse à l'intérieur par la porte de côté, se met à genoux et prie avec toute la ferveur dont elle est capable.

Je suis avilie, mon Dieu, murmure-t-elle, et je suis coupable. Protège-moi contre moi-même. Épargne-moi la honte et donne-lui la paix.

Peu lui importe en cet instant la visite des souverains, la conduite de Thomas à l'Hôtel de ville et les attitudes de Joseph. Elle voudrait comprendre l'étrange sé-

duction de l'homme solitaire, mais n'éprouve qu'une peur panique à l'idée qu'il pourrait l'avoir à sa merci. La jeune femme qui se relève lentement se conduit en apparence de façon parfaitement naturelle, mais Mado a l'impression de regarder agir une étrangère, dominée comme elle est par le sentiment du mépris de soi. Pourtant, autour d'elle, on ne remarque rien. Ni en cette journée mémorable ni par la suite. Thomas s'étonne un peu de l'empressement qu'elle lui manifeste et la vie continue le lendemain et le surlendemain, laborieuse et remplie. En juin, l'oncle Anselme et la tante quittent Montréal en recommandant à Joseph de surveiller la finition de la construction parce que Thomas est trop occupé à l'usine. Pourtant, il ne cesse d'en parler et il y va souvent avant de rentrer, pour raconter ensuite longuement ce qui a été terminé et ce qui reste à faire. Il ne comprend pas pourquoi Mado refuse de s'y rendre, ne serait-ce que pour prendre les mesures des fenêtres afin de confectionner les rideaux, mais n'ose pas le lui reprocher.

Mado s'occupe activement des loisirs organisés pour les chômeurs par la jeunesse ouvrière catholique, passe ses soirées libres dans les sous-sols des églises où ont lieu les projections de divers films et s'implique dans la campagne de moralité organisée sur le thème de « Nation pure, nation forte ». Le jour, elle fait consciencieusement son travail à la boulangerie et, comme Thomas vient d'engager un représentant, elle ne quitte plus le magasin où la chaleur est pourtant insupportable, singulièrement dans l'après-midi, quand le toit est surchauffé par le soleil. Elle se prépare aussi à la cérémonie qui doit avoir lieu à l'île Sainte-Hélène et se laisse dorloter à l'occasion par madame Labonté qui a décidé de lui confectionner une robe légère, en tulle blanc. Depuis le départ de l'oncle Anselme et de la tante, la corsetière vient souvent leur rendre visite et Mado s'arrange de son mieux pour la laisser seule avec son beau-père. Adam de Boucherville se plaint que la dame lui fait perdre des moments précieux, bien qu'en fait, il apprécie beaucoup sa compagnie, mais quand le dimanche tant attendu arrive, c'est à trois qu'ils partent à la fête. Il y a plus de vingt mille spectateurs à l'île. Mado, heureuse et fière, les emmène tout près de l'estrade où on a disposé des chaises pour les invités de marque. En tant que militante de la jeunesse ouvrière catholique, elle a droit à des places réservées pour elle et pour sa famille. Joseph a refusé de les accompagner.

- Quand Monseigneur Gauthier fait l'éloge de la J.O.C., en prétendant que, grâce à vos efforts, vous rendez le travail ouvrier plus humain, plus rémunérateur et plus chrétien, a-t-il claironné, je pense aux ouvriers de la Dominion Textile qui

se sont fait avoir par la Commission gouvernementale nommée par Maurice Duplessis, notre cher premier ministre conservateur. Et quand Monseigneur affirme que, sans la dignité du mariage et de la famille, on ne peut pas relever la classe ouvrière, je pense à ce que j'ai vu en Espagne, où les agents de Franco répétaient sans cesse la même chose, tandis que cultivateurs et ouvriers crevaient de faim avec leurs femmes qui fabriquaient un petit chaque année que le bon Dieu donne. Ne comptez pas sur moi !

A-t-il raison, Joseph ? se demande Mado, tandis que, sous le soleil de ce dimanche-là, se déroule sous ses yeux une cérémonie qui, dès le début, prend l'allure d'une fête populaire. Au milieu de l'immense espace, on a dressé l'autel devant lequel cent six couples attendent leur bénédiction nuptiale. Les jeunes filles en robe blanche, leurs cheveux couverts d'un voile, bouquets de fleurs à la main, les jeunes gens en complet bleu marine, s'engagent le uns à l'égard des autres pour la vie. Les prêtres en soutane recouverte d'un surplis passent dans les rangées et apportent la communion. Les filles paraissent belles et les garçons séduisants. L'émotion gagne la foule. Thomas se laisse envahir malgré lui par une joie irraisonnée, bien qu'il se rende compte que plusieurs de ces mariages ne sont conclus que pour échapper à la conscription. Afin d'éviter l'obligation de plus en plus menaçante, à en croire les journaux, d'aller se battre à l'étranger, des hommes promettent amour et fidélité en espérant que ces serments solennels vont les protéger contre la guerre, les infirmités ou la mort. Instinctivement, le petit peuple se réfugie à l'ombre des drapeaux religieux, symboles de paix. Nul ne songe que ces drapeaux-là sont marqués au sceau des sacrifices des missionnaires et des martyrs, des croisades et des guerres de religion, de la sublimation du courage, comme de l'étroitesse de l'esprit et de l'intolérance. La foule réagit aux paroles du sermon. La philosophie fondamentale du christianisme se dissout dans une sorte de murmure rassurant où il n'est question que du rôle de la famille et de son devoir de lutter contre le péché. Mado éprouve une sorte de paix intérieure qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps. Elle se sent en sécurité parmi ces gens qui parlent la même langue et qui, comme elle, trouvent dans cette cérémonie religieuse, un sens dont leur existence est souvent dépourvue. Thomas, à côté d'elle, au premier rang, promu ainsi au statut de notable, serre discrètement son bras. Ils échangent un sourire heureux, lumineux, et Mado se promet en cet instant de cesser ses pratiques pour « empêcher la famille ». Derrière eux, Adam de Boucherville prie

pour le repos de sa défunte. La messe touche à sa fin, le défilé des jeunes couples commence au son de la musique et il se redresse en pensant que la soirée s'annonce bien puisque madame Labonté doit venir dîner. Petit à petit, le stade se vide, les gens envahissent les pelouses, se promènent un peu sous les arbres et s'en vont. Au loin, les voitures qui emportent les nouveaux mariés se mettent à klaxonner, le haut-parleur diffuse une chansonnette américaine et, à l'horizon, le gros soleil rouge plonge majestueusement dans le fleuve.

Les pièces vides paraissent immenses, pleines d'odeurs indéfinissables, mélange du bois frais à peine séché et de la chaleur d'une journée d'été qui s'achève. Ils se promènent en se tenant par la taille. Les meubles de la chambre à coucher sont arrivés et Mado a suspendu, le matin même, les rideaux dans les fenêtres. Demain, on va livrer le sofa du salon et les fauteuils, deux tapis, la grande armoire ancienne, cadeau de la famille de Sainte-Rose, et la coiffeuse.

- Écoute, propose Thomas, si on restait ici cette nuit ? Nous avons ce qu'il nous faut. À quoi bon attendre !

Heureux, comme s'ils s'offraient enfin les premières vacances de leur vie, ils prennent possession des lieux. Mado sort du coffre des draps frais. Thomas l'aide, puis il passe dans la pièce du devant, ouvre la fenêtre et aspire l'air du soir. Un petit bateau de pêche se balance sur le fleuve, la fumée s'élève au-dessus des cabanes qui semblent se serrer les unes contre les autres et tout près les feuilles du vieil érable s'agitent au vent. La ville semble lointaine avec son animation, ses lumières et ses gens qui viennent de partout et de nulle part. Ici, le calme règne. Les champs environnant servent de rempart. Les angoisses qui assaillent Thomas quand il se trouve à l'usine ou à la boulangerie, s'estompent. C'est l'heure des retrouvailles avec Mado dans leur maison où ils auront des enfants et connaîtront de longues années heureuses. Thomas s'étire, se penche un peu et examine le tas de terre qu'il lui faudra étendre pour faire le gazon et planter des fleurs. Un frisson parcourt son corps. C'est cela le bonheur, pense-t-il. C'est cela que Dieu avait voulu donner à l'homme, tandis que lui, au lieu d'apprécier, a préféré transformer l'existence en une perpétuelle course vers la mort.

- Ferme la fenêtre, crie Mado. Ferme-là tout de suite !

Surpris, Thomas se retourne. Elle est là, devant lui, étrangement fébrile.

- De quoi as-tu peur ? dit-il doucement. Je suis là, avec toi...

Il l'entoure de son bras, la serre contre lui, l'embrasse et l'emmène dans leur chambre. Allongés sur le lit, ils se taisent ensuite pendant un long moment. Quand leurs deux corps se rejoignent, il fait nuit. Ils flottent dans un univers à eux jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'ils s'endorment après le dernier spasme, sans échanger un mot. Détendu, vidé, Thomas plonge dans un sommeil sans rêves, tandis que Mado, la tête posée sur son épaule, a l'impression que leur existence recommence à neuf. Elle a oublié ses frayeurs. Ici, ni Gilles Tremblay, ni personne ne peuvent l'atteindre. Le calme qui est en elle la rend insensible au monde environnant. Dehors, il y a pourtant un bruit des pas, puis brusquement des flammes jaillissent autour de la maison et des langues rouges se mettent à lécher les murs. Une silhouette noire se détache sur ce fond, un homme se tient sur la galerie, un bidon d'essence à la main. Il le lance au loin tout en criant des injures, ses deux bras levés au-dessus de sa tête. Le feu l'atteint, brûle ses vêtements, le transforme en une torche vivante et un hurlement s'échappe de sa gorge, inhumain, insupportable, qui monte crescendo comme si jamais il ne devait se taire. Dans les cabanes, au bord de l'eau, les lumières s'allument. Des gens sortent et se mettent à courir vers la maison en flammes, en gesticulant. Quelqu'un arrive jusqu'à la porte du devant, essaie de l'ouvrir, n'y parvient pas, casse une vitre et c'est alors seulement que Mado se réveille. D'un bond, elle se met debout, secoue Thomas et le pousse devant elle vers la fenêtre, vers le salut ! Ensemble, ils sautent sur le tas de terre, tombent mollement, roulent un peu, se secouent et se relèvent, puis, les voilà debout, l'un à côté de l'autre, dans leurs vêtements de nuit, entourés par des inconnus qui les regardent, éberlués, tandis que le feu continue à dévorer la galerie et les murs.

- Attention, la toiture va s'écrouler ! crie quelqu'un.

Thomas tire Mado par le bras et ils reculent ensemble, tandis qu'une grosse poutre s'écrase juste devant eux, en faisant jaillir des flammèches qui rampent sur le sol jusqu'à l'érable. Au loin, les cloches de l'église Saint-François-d'Assise se mettent à sonner, comme autrefois, dans la nuit des temps, quand les tribus indiennes s'attaquaient aux villages et brûlaient les fermes pour chasser les femmes et les hommes qui avaient osé s'y installer, défricher, cultiver et défier ainsi les coutumes et les dieux des nomades. La voiture des pompiers arrive et des jets

d'eau commencent à trouer les lueurs rouges de l'incendie, mais le feu ne s'éteint pas. Par moment, il semble disparaître, se fondre dans l'ombre, se coucher dans l'herbe, mais presque aussitôt il ressurgit ailleurs, grimpe le long de l'édifice, s'élargit une fois de plus, et l'enveloppe.

- L'homme sur la galerie est mort, dit le chef des pompiers. Le connaissiez-vous ? Venez donc voir, par là.

Docilement, Thomas le suit, sans lâcher la main de Mado, puis il la repousse pour qu'elle ne puisse pas voir le visage de Gilles Tremblay, tordu dans un rictus étrange, noirci par la fumée, vision de souffrance et de l'enfer.

- Il a essayé sans doute de nous prévenir, dit-il bêtement. Il avait travaillé à la construction de la maison.

- Voyons donc, monsieur, proteste un inconnu. Quand je suis sorti dehors pour prendre le frais, je l'ai vu avec son bidon d'essence. C'est lui qui a allumé le feu. C'est un incendiaire !

Un murmure se fait entendre dans le groupe d'hommes qui se rapprochent pour mieux examiner le mort. À côté de Thomas, Mado qui tremble de tout son corps se met à sangloter.

- Il voulait se venger, dit une voix. Il habitait dans la cabane voisine de la mienne et je sais qu'il buvait sec. Quand il était ivre, il criait qu'il allait montrer à ces riches qui se font construire des châteaux que c'est une injure faite aux pauvres diables tels que nous qui n'avons ni femme à aimer, ni lieu décent pour s'abriter en hiver.

- C'est la punition pour mes péchés, murmure Mado, en claquant des dents. Dieu ne m'a pas pardonné mes mauvaises pensées. Nous sommes perdus, Thomas.

- L'auto, crie Thomas, vite, je n'ai pas mes clefs. Il faut la déplacer avant que le feu ne l'atteigne. Venez m'aider tous !

Ils courent jusqu'à la voiture, la poussent à plusieurs et la font rouler jusqu'au coin de la rue Lebrun et de la rue Notre-Dame. Thomas parvient à ouvrir une des portes, fait monter Mado et l'installe à l'intérieur en couvrant ses épaules avec sa vieille veste.

- Reste ici, ordonne-t-il, je reviens.

À force de la voir ainsi, perdue et affolée, Thomas retrouve toute son énergie. Il aide les pompiers, s'affaire autour de la civière sur laquelle on a couché le corps, demande au vicaire qui vient d'arriver de s'en occuper, retourne en avant de la maison, saisit une pelle et se met à jeter de la terre sur le feu qui petit à petit commence à faiblir. Fort heureusement, le vent tourne et on peut espérer sauver la façade. Mais quand les premières lueurs du jour s'élèvent à l'horizon, Thomas est obligé de se rendre à l'évidence. La maison, sa maison et celle de Mado, n'est plus qu'un tas de ruines fumantes qui dégagent une odeur âcre, pénible, obsédante qu'il lui faut fuir pour ne pas se laisser gagner par le découragement. Au milieu des squelettes noirs, trône le lit qui a échappé aux flammes. Les draps blancs sont noircis par la fumée mais, comme par dérision, la structure demeure intacte et son air d'intimité mise à nue est presque obscène. Les pompiers arrosent les décombres et l'un d'eux trouve dans les cendres un objet qui brille.

- Tenez, vos clefs, dit-il, en les apportant à Thomas. Les clefs de votre maison. Nous sommes désolés, monsieur. On a fait ce qu'on pouvait...

- Eh oui ! acquiesce Thomas. Merci pour tout et voici la clef de ma voiture, accrochée au même trousseau. Celle-là peut encore servir.

- Vous avez la vie sauve, constate le vicaire. Vous auriez pu ne pas vous réveiller à temps. La Sainte Vierge vous a protégés, vous et votre femme. Savez-vous si ce malheureux avait de la famille ?

- C'est monsieur le curé qui me l'avait recommandé, rétorque Thomas qui a hâte de ne plus respirer l'odeur nauséabonde et de ne plus contempler les ruines.

- J'ai pensé que des fois, en travaillant, il vous avait fait des confidences, se justifie le vicaire en soulevant sa soutane pour ne pas la salir.

Ils s'en vont ensemble au moment où l'ambulance arrive et emporte le mort, suivie par la patrouille de police. Les premiers rayons de soleil commencent à rougir le ciel. Les hommes qui vivent au bord de l'eau piétinent un peu, comme s'ils espéraient trouver dans les cendres qui se transforment déjà en boue, quelque chose d'utilisable, puis commencent à s'éloigner. Lentement, mollement, sans se presser, ils retrouvent leur quotidien, libres de toute contrainte en dehors de celle de se procurer le nécessaire pour survivre au jour le jour. Thomas monte dans la

voiture où Mado, les yeux fermés, sanglote, essaie de la calmer, n'y parvient pas, fait asseoir le vicaire en arrière, le dépose au presbytère et continue de rouler sur la rue Notre-Dame, déserte à cette heure matinale.

- Cesse de pleurer, ordonne-t-il, rageur. Nous n'aurions jamais dû construire notre maison près de ces vagabonds qui campent dans des abris de fortune. Papa avait raison. Ils sont étranges ces gens-là. Ils sont différents !

- Ce n'est pas leur faute, murmure Mado, s'ils sont pauvres.

- Et comment donc, continue Thomas sur le même ton. Moi, malgré la dépression, je me suis débrouillé et j'ai même réussi à sauver la boulangerie. Pourtant, je ne suis pas allé longtemps à l'école et je n'ai pas d'instruction.

- Notre maison a brûlé parce que je...

- Oui, Madeleine la pécheresse, se fâche Thomas. Tu t'imagines sans doute que c'est notre punition parce qu'on a fait des choses défendues. On s'est arrangé pour ne pas avoir d'enfants, on a dansé et on a raté la messe, un dimanche du mois d'avril... Ton Dieu, c'est un comptable vengeur, mais pas le mien ! Le bois était sec. Cet ouvrier de malheur est devenu fou après avoir trop bu et moi j'aurais dû penser à avoir un chien de garde. Quand j'étais enfant et qu'on vivait sur la ferme, les chiens étaient lâchés dans la cour dès la tombée de la nuit. À force de vivre en ville, on oublie de prendre des précautions et un malheur c'est vite arrivé. Allons, Mado, on va avoir une belle journée et il est inutile de s'en faire. On reconstruira une maison plus grande et plus belle que celle-là. En attendant, on a une chambre et un toit sur la tête. Papa va être content de t'avoir à la boulangerie. Il doit être inquiet. Nous ne l'avons pas prévenu que nous allions coucher dans une maison vide. Tu sais, à y penser, ce qui nous arrive c'est un bien pour un mal. On vendra le terrain, on touchera un peu d'argent et on fera avec ça un voyage. On ira chez John, à New York.

Thomas se tourne légèrement vers Mado et c'est alors seulement qu'il remarque la pâleur de son visage. La tête appuyée contre les coussins, les yeux fermés, elle ne semble pas l'entendre. Thomas arrête la voiture devant la boulangerie, entre en coup de vent et appelle Joseph.

- Vite, dit-il. Mado est malade. Je crois qu'elle vient de s'évanouir. Il faut aller chercher un médecin.

Inquiet, il ne parle ni de l'incendie de leur maison, ni de la mort de l'ouvrier, ni de la nuit qu'ils viennent de passer. Thomas oublie tout ce qui n'est pas Mado et, tandis qu'il la porte dans ses bras à l'intérieur, il se met inconsciemment à prier, parce que son visage exsangue lui fait peur.

- La maison a brûlé, dit Adam qui vient à sa rencontre. Tu n'es pas blessé ?

Son père ne pose pas de questions. Il semble deviner d'instinct. C'est comme s'il savait comment les choses s'étaient passées.

- Il faut lui donner du lait, ajoute-t-il. Autrefois, quand on vivait à la campagne et qu'un pareil malheur arrivait, on donnait du lait pour éliminer l'empoisonnement par la fumée. Couche-la ici et laisse-moi faire.

Dans la pièce inondée de soleil, Mado cligne légèrement des yeux. Adam de Boucherville tire les rideaux, court chercher une serviette, l'imbibe d'eau froide et la place sur le front de sa belle-fille. Il est rapide, efficace et calme, tandis que Thomas, les bras ballants, se tient debout sans trop savoir quoi faire. Quand le médecin arrive, c'est son père qui le fait entrer et qui allume la petite lampe pour qu'il puisse examiner Mado.

- Ce n'est rien, elle est sous le choc, conclut le docteur. Vous allez lui donner ces cachets. Elle va dormir et demain tout rentrera dans l'ordre. Je reviendrai la voir.

Les portes s'ouvrent et se referment, les pas s'éloignent. Assis à la table de la cuisine, Thomas raconte. Adam l'écoute et puis il le voit faire quelque chose qui n'est pas arrivé depuis des années, depuis la mort de sa mère. Il prend un morceau de carton, écrit : « Fermé pour la journée » et va la placer à la porte de la boulangerie. Couchée dans la chambre, Mado semble ne rien voir, ne rien entendre, allongée sur le dos, les yeux grands ouverts.

La journée se passe ainsi, puis la nuit, puis une autre journée encore. Thomas est obligé de retourner à l'usine, et c'est Adam qui fait revenir le médecin. Le vieux praticien hoche la tête, hésite, recommande d'attendre jusqu'à la fin de la semaine, puis s'en va de sa lourde démarche faire ses visites. Pour la malade, le temps semble arrêté et immobile, tandis que Thomas ne sait où donner de la tête. Il perd plusieurs heures au poste de police, se rend à la morgue municipale pour reconnaître, une fois de plus le corps calciné de Gilles Tremblay et se présente

devant le coroner où on enregistre son témoignage. Pris dans l'écheveau inextricable des formalités, Thomas a l'impression que les gens autour de lui, les hommes en uniforme et même le coroner le traitent comme un coupable. C'est sa maison qui a brûlé et pourtant tout se passe comme s'il était soupçonné d'être le responsable du sinistre et aussi de la mort de l'ouvrier, lui, le riche propriétaire, l'industriel.

- Prends un avocat, lui conseille Sam. C'est la seule façon d'avoir la paix. Je peux te recommander un ami à moi qui s'occupe de notre affaire à Sainte-Agathe. Ma mère a dû quitter la maison et ils ont cassé les fenêtres. Il ne me reste qu'à vendre, mais cela risque de me coûter cher. On m'offre un prix dérisoire et les habitants sont à ce point montés contre moi que je ne peux même pas emmener là-bas un acheteur éventuel. Te rends-tu compte ? Tout cela parce que je suis juif. Il faut en plus que tu me signes des papiers. En principe, la maison et le terrain sont enregistrés à ton nom et le notaire ne demande pas mieux que de nous embêter tous les deux.

Au début, Thomas avait résisté, mais une nouvelle convocation au palais de justice avait eu raison de ses objections. Il n'avait rien à se reprocher, mais c'est uniquement grâce à l'intervention de l'ami de Sam, un homme âgé, volubile et énergique, avocat anglophone ne comprenant pas un traître mot de français, qu'il cessa d'être obligé de comparaître tantôt au poste de police et tantôt au tribunal. Les honoraires de l'avocat furent élevés, mais Thomas ne regretta pas d'avoir à le payer. Il émergeait ainsi d'un cauchemar qu'il ne cessait de vivre depuis la nuit fatidique de l'incendie. Joseph, de son côté, fit des démarches pour retrouver un ami du docteur Leroy, un médecin fort connu de Royal Victoria qui accepta d'examiner Mado à son hôpital. Ce fut madame Labonté qui l'habilla et aida à la transporter en voiture. Mado qui ne mangeait pas depuis plusieurs jours était trop faible pour se tenir assise. Prostrée, elle continuait de pleurer, appuyée contre madame Labonté qui avait été obligée de la tenir dans ses bras pendant le trajet, puis de la porter presque jusqu'à l'entrée de l'hôpital où on lui donna une chaise roulante. Le docteur Clark étant occupé, ils attendirent ensuite très longtemps jusqu'à ce qu'il vienne les rencontrer dans la salle pleine de monde. Il jeta un coup d'oeil à Mado, les pria de le suivre dans son bureau, fit entrer Mado, les laissa dans le corridor et ils attendirent à nouveau. Quand, enfin, il ouvrit la porte, madame La-

bonté dormait sur le banc à côté de Joseph qui se rongait les ongles d'énervement.

- Il faut l'hospitaliser, avait conclu le docteur Clark, et je veux bien m'en occuper puisque vous me dites que vous avez été avec le docteur Leroy en Espagne. Nous étions très liés jusqu'au moment où il décida brusquement de pratiquer à l'hôpital Sacré-Coeur de Cartierville. Une drôle d'idée, vous ne trouvez pas ? Un petit hôpital de religieuses francophones, beaucoup moins bien équipé que celui-ci. Enfin, il est mort au loin et on ne peut plus lui demander les raisons de sa conduite ! En ce qui concerne votre belle-soeur, j'aime autant vous prévenir que cela va coûter cher. Je ne peux pas me prononcer sans consulter un collègue psychiatre, mais il semble bien que le traitement ne sera pas facile. Dans deux ou trois jours, on sera fixé et je serai en mesure de vous donner plus de précisions. En attendant, passez donc à l'admission et remplissez- les formalités.

Joseph posa quelques questions qui restèrent sans réponse, remercia et s'en alla verser un acompte au guichet, en bas, où on lui demanda force détails sur les revenus du mari de la malade, ses assurances et son compte en banque. Le préposé observait pendant ce temps-là, tantôt Joseph et tantôt madame Labonté, la corsetière, comme s'il cherchait à comprendre les liens de parenté qu'il pouvait y avoir entre eux et la malade. De toute évidence, l'affaire lui semblait douteuse et leur façon de se parler entre eux, en français, la meilleure preuve qu'ils pouvaient être insolubles. Heureusement, Joseph avait pris la précaution d'emporter avec lui beaucoup d'argent et l'étalage de billets sur le comptoir avait produit son effet. Le préposé avait accepté de trouver pour Mado une chambre où il n'y aurait que quatre malades au lieu de la laisser dans une salle commune.

Ce soir-là, ils discutèrent longtemps à la cuisine autour d'Adam qui, impassible, faisait cuire ses pains. Thomas jouait à l'optimiste, en prétendant que Mado reviendrait rapidement à elle, puisqu'il s'agissait en somme d'un choc, d'une réaction psychique et non pas d'un véritable malaise physique. Joseph, pour sa part, évoquait longuement ses souvenirs d'Espagne, où des jeunes soldats demeuraient prostrés pendant des mois à la suite d'un raid aérien, sans qu'on puisse faire quoi que ce soit d'autre que les garder à l'hôpital. Pour Adam, il était essentiel de demander l'intervention d'un prêtre dont il parlait comme d'un exorciste, susceptible de chasser les mauvaises pensées de Mado. Il ne se rendait pas compte qu'il puisait sa sagesse dans la nuit des temps.

- Au village, chez nous, quand un enfant faisait sans cesse des cauchemars, on allait chercher monsieur le curé afin qu'il fasse disparaître la peur et les angoisses, et toute la famille se mettait à prier pour que le Saint-Esprit veuille lui donner la paix, disait-il.

Une semaine plus tard, le docteur Clark recevait Thomas dans son bureau et lui expliquait, en termes choisis, la maladie de sa femme. En l'écoutant, Thomas, qui ne comprenait pas grand chose aux expressions savantes du spécialiste, s'était mis à penser à son père et à ses conseils. En somme, Mado avait perdu la paix d'esprit et les hommes de l'art ne savaient ni à quoi tenait ce phénomène, ni comment le guérir. Quand le docteur Clark fit entrer Mado, elle semblait plus forte, capable de bouger et de se mouvoir normalement. À l'hôpital, ils avaient réussi à la faire manger et son visage était moins pâle, mais ses yeux semblaient vides. Le médecin lui adressa la parole en anglais et elle fit une sorte de révérence, puis se mit à essuyer le plancher sous ses pieds avec son mouchoir, en répétant, également en anglais :

- Tout de suite, monsieur, comme vous le voudrez, monsieur...

On aurait dit une domestique soucieuse de ne pas déplaire à son maître. Affolé, Thomas avait saisi ses mains, l'attira, lui parla doucement en français et elle s'était mise à pleurer.

- Elle ne réagit pas à la médication, constata le docteur Clark, ramenez-la à la maison et tâchez de l'alimenter correctement. Il se peut qu'un changement lui fasse du bien, un voyage, un déplacement, le grand air et des vacances. Je persiste à croire qu'il s'agit d'un trouble passager, mais je ne vous cache pas que si cela reste stationnaire, il sera indispensable de la traiter dans un hôpital psychiatrique. De toute façon, dans l'état où elle se trouve, elle n'est pas dangereuse pour son entourage.

Le docteur Clark essaya encore à deux reprises de s'approcher de Mado, mais chaque fois, il fut obligé de reculer parce que la jeune femme lâchait aussitôt la main de Thomas et recommençait à entreprendre le nettoyage du plancher. Il se contenta donc, de quelques conseils concernant la manière de forcer Mado à manger et à avaler des vitamines et les reconduisit à la porte.

Dehors, Montréal s'assoupissait sous une chaleur moite. Une sorte de brume montait sous le ciel du soir, tandis que le soleil continuait encore à chauffer les

murs, les pavés et les visages des gens qui rentraient de leur travail. Thomas conduisait d'une main et, de l'autre, il enserrait les épaules de Mado. Il lui murmurait, bêtement, des mots d'encouragement tout en réfléchissant à ce qu'il lui convenait de faire. Léo Durand, qui semble très préoccupé par la maladie de Mado, lui a fait une offre. Il a un ami en France, un homme d'affaires susceptible de s'intéresser à l'importation des « Biscuits Bouchées ». Il est prêt à financer le voyage de Thomas et de Mado. Joseph peut bien s'occuper de l'usine pendant quelques semaines. Avec le contrat que Thomas vient de décrocher pour l'armée canadienne, grâce à l'intervention du sénateur, client de Drury's, que Léo Durand lui avait présenté, l'avenir s'annonce prometteur.

Brusquement, Mado se redressa sur son siège et tira Thomas par la manche. Ils se trouvaient justement à la place d'Armes et elle lui demanda de s'arrêter, puis descendit et pénétra dans l'église. Thomas stationna la voiture et, inquiet, courut derrière elle. Mais à l'intérieur, l'ombre et le calme de la nef lui redonnèrent courage et, au lieu de se précipiter, il s'agenouilla en laissant Mado avancer seule jusqu'à l'autel. Pendant longtemps, ils restèrent ainsi, elle en avant, lui immobile à sa place, puis elle revint lentement, les yeux plus clairs sous la masse de ses cheveux bruns.

- Et donne-nous la paix, priait Thomas, la paix de l'âme et de l'esprit. Répète avec moi Mado, ma douce, répète, cela va te faire du bien.

Agenouillée à côté de lui, Mado prononçait à haute voix les paroles apaisantes de la prière. Dans le fond de l'église, à gauche et à droite, de l'autel, des petits cierges se consumaient doucement. Thomas ne pouvait pas détacher les yeux de ses lumières délicates, tremblantes et il lui avait semblé pendant un instant que tous ses cierges étaient allumés pour demander la guérison de Mado. L'odeur de l'encens flottait dans l'air. Un prêtre passa à côté d'eux, alla s'enfermer dans le confessionnal et deux vieilles femmes, surgies de l'ombre, s'approchèrent aussitôt. Un murmure à peine perceptible s'éleva de là et se perdit quelque part sous la voûte, là-haut, où les vitraux colorés filtraient les derniers rayons du soleil en faisant glisser le long des bancs, des reflets rouges.

- *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa*, répétait Mado, et Thomas ne put s'empêcher de penser que son père avait raison d'affirmer que Madeleine avait

surtout besoin de confier sa peine à quelqu'un qui pouvait l'entendre et la comprendre sans lui demander aucune explication.

Face à Mado, devenue pour lui une sorte d'étrangère, il avait hâte de retrouver Adam et son regard tranquille, calme et grave. Sur le parvis, Mado hésita un instant. La place d'Armes était plongée dans l'obscurité et seules les lumières de la Banque de Montréal jetaient des reflets sur le trottoir, comme si le temple de l'argent qui fait face à l'église Notre-Dame, lourd et imposant avec ses grandes colonnes, voulait rappeler à Thomas la réalité quotidienne des choses.

- Allons, dit-il, en prenant le bras de sa femme, il est temps de rentrer. Je dois encore revoir les comptes avec Joseph et, toi, tu dois te coucher. Quand on est malade, c'est ce qu'il faut surtout ; dormir...

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 7

LA GUERRE

[Retour à la table des matières](#)

La mémoire obéit à des mécanismes étranges. Parfois, elle retient des événements très anciens, des petits détails, insignifiants en apparence, des images gravées de façon indélébile, tout en effaçant, à l'opposé, des faits récents ayant un poids particulier sur le déroulement d'une existence. Et c'est ainsi que le présent et l'avenir paraissent comme estompés par ce qui a été dans le passé. L'enfance et la prime jeunesse remontent à la surface en remplissant le corps et l'esprit de goûts, d'odeurs et de bribes de mélodies, tandis que ce qui s'est déroulé la veille, ou ce qu'on prépare pour le lendemain, disparaît et se perd. Les visages amis, les noms et les prénoms glissent quelque part pour laisser la place aux autres, morts ou vivants, dont le rôle, en fait, ne compte plus depuis des années.

Mado, appuyée au bastingage, à côté de Thomas, pensait à Bill et à Mary Foster et s'affolait à l'idée qu'ils ne voudraient pas la reprendre à leur service à son retour. Elle ne se souvenait plus ni de son mariage, ni à plus forte raison de tout ce qui l'avait suivi. Elle se proposait même de demander tout à l'heure à Thomas, quand le bateau sera en pleine mer, s'il l'aime et s'ils se marieront un jour. En bas, sur le quai, la foule agitait les mains en signe d'adieu. Adam de Boucherville se tenait très droit, au premier rang, et levait de temps en temps son bras, comme lorsqu'on veut attraper quelque chose en l'air, puis le laissait retomber le long de son corps. Pour la première fois de son existence, il se sentait vieux. À la faveur du départ de Thomas en Europe, il venait de découvrir qu'il avait cessé de vivre sa

propre existence, attaché comme il l'était à ses deux fils, mais surtout à Thomas, dont l'avenir lui importait plus que le sien.

- Vois-tu, lui avait-il dit, je n'attends plus rien. Je crois que je vais vendre la boulangerie et retourner à Sainte-Rose. J'y suis allé avec madame Labonté, l'autre dimanche. J'ai marché un peu et j'ai eu du mal à reconnaître certains endroits. Ils ont coupé les vieux arbres et ils ont rasé deux maisons. Le monde change trop vite. C'est comme si on me volait quelque chose sans que je puisse me défendre. Ce qui me reste, ce sont mes souvenirs qui n'intéressent plus personne.

Tout en essayant de boucler la valise de Mado, Thomas avait bafouillé de vagues protestations tandis que Joseph tournait autour de lui en le dérangeant constamment.

- Prends soin d'elle, lui avait-il recommandé sur un ton menaçant, et revenez vite, sinon je ne répons de rien. Je ferai de mon mieux, mais je ne peux pas suffire seul à m'occuper de l'usine, du bureau et des clients.

Thomas le rassura de son mieux, sans trop savoir ce qu'il lui voulait au juste. Car c'était Joseph qui l'avait poussé à faire ce voyage en prétendant que, pour sauver Mado, il fallait absolument l'emmener au loin, dans les vieux pays, où elle cesserait de demeurer amorphe et finirait par s'intéresser aux choses et aux gens. Maintenant, sur le quai, la tête levée pour mieux la voir, là-haut, sur le gros bateau où la musique commençait à jouer une valse viennoise, Joseph faisait, en son for intérieur, serment et promesses. Si Mado guérit, se disait-il, je partirai au loin, n'importe où, là où je pourrai aider les gens, être utile et m'occuper de ceux qui auront besoin de moi.

Au moment où le bateau commença à bouger et où le beuglement des sirènes effaça les autres bruits, Joseph vit arriver le curé de l'église Saint-François-d'Assise qui se plaça entre lui et Adam. Ce fut monsieur le curé qui attrapa le gros oeillet rouge que Mado lança à Joseph, avant de se retourner et de quitter le pont supérieur. La musique jouait de plus en plus fort. Joseph éprouvait le sentiment étrange qu'une partie de lui-même s'en allait avec Mado, le laissant vide et désarçonné, tandis que là-bas, sur le pont supérieur, Thomas essayait en vain de lui crier une dernière recommandation concernant l'usine. Le vent du large emporta ses paroles, il agita la main en l'air, soupira, chercha Mado des yeux et ne la trouvant pas, s'en alla à la cabine.

J'aurais dû demander à papa de l'accompagner, pensait Thomas. Joseph va nous ruiner. Il réagit trop lentement, n'a pas l'âme d'un fonceur et se contente de peu. À mon retour, il faudra que je mette les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu.

Grâce à l'intervention de Léo Durand, Mado et Thomas avaient été placés dans la salle à manger à une table où se trouvaient également plusieurs hommes d'affaires de Montréal et, dès le premier soir, cela s'avéra particulièrement pénible. Silencieuse, Mado ramassait indéfiniment, autour de son assiette et de celle de Thomas, des miettes imaginaires, tandis que Thomas s'évertuait à maintenir une conversation en anglais. Tout en étant conscient de l'importance que les relations qu'il était en train de se faire ainsi pouvaient avoir pour son avenir, il se sentait déplacé et ridicule. En somme, son objectif principal consistait à forcer Mado à manger, mais comme il devait aussi donner le change, cela devenait une corvée d'autant plus pénible qu'il y était astreint tous les jours. Fort heureusement, aucun des hommes d'affaires anglophones ne s'avisa de parler à Mado, puisque, en tant que femme, elle était automatiquement exclue des discussions ou on échangeait des propos graves sur l'avenir de l'industrie de l'alimentation et sur les contraintes de la concurrence américaine. Polis, ils commençaient par l'aider à s'asseoir, puis l'oubliaient jusqu'à la fin du repas.

- Pourquoi est-ce que mes patrons tiennent à ce point à ce que je prenne mes repas avec eux ? demanda Mado à Thomas, lors d'une promenade sur le pont. Je suis fatiguée. Je voudrais aller dans la forêt et me coucher sur la mousse. Quand j'étais au couvent, nous faisions des excursions en été, les soeurs avaient une maison dans les Laurentides. On s'y installait pendant quelques semaines, à l'époque des grandes vacances. Le lac était tranquille et limpide, la région sauvage et nous avions la permission de courir et de jouer dans le sous-bois. Cela sentait bon les aiguilles de pins, et j'aimais beaucoup montrer à Caroline, ma meilleure amie, les nids d'oiseaux. Elle ne pouvait pas entendre chanter, mais elle pouvait regarder et toucher.

Heureux de la voir sortir de son mutisme, Thomas n'osait pas l'interrompre. Vers la fin de la journée, quand les médicaments que prenait Mado faisaient leur effet, elle se mettait à parler ainsi, en répétant des propos de soeur Gertrude, ou encore en décrivant longuement les menues aventures de son enfance. Parfois aussi, elle se serrait contre Thomas et se mettait à le supplier, en pleurant, de

l'épouser. Cela lui était d'autant plus pénible qu'il avait beau lui montrer leurs alliances, elle les examinait un instant, agitait devant elle sa main, puis secouait pensivement la tête et tombait dans une sorte de prostration d'où il ne parvenait pas à la tirer.

Thomas se sentait prisonnier de ce bateau qui tanguait à peine sur la mer calme, de cette femme aux yeux vides, de ces hommes qui parlaient de leurs affaires, tandis que lui ne cessait de se demander si les gens dont on lui avait donné les adresses à Paris voudraient le recevoir et s'intéresser à ses produits. Dès qu'il le pouvait, il sortait sa valise remplie d'échantillons, vérifiait les paquets, relisait le dépliant publicitaire, se remémorait les conseils de Sam et, se sentant rassuré, notait quelques idées dans le petit carnet, cadeau de Mado qu'il gardait constamment dans sa poche. C'est le quatrième jour que l'atmosphère changea. Dès le matin, la pluie commença à tomber et les grosses gouttes frappèrent les vagues, puis la brume se leva et le bateau, de majestueux, devint ivre. La salle à manger se vida. On ne dansa pas le soir, comme cela avait été le cas la veille et l'avant-veille, le capitaine dispensa des paroles rassurantes par les haut-parleurs et le médecin du bord distribua des cachets contre le mal de mer. Thomas entraîna Mado sur le pont désert, la tint serrée contre lui et la força à regarder les vagues plus hautes que les maisons qui déferlaient de partout. Il se sentait bien, face à la furie des éléments. Il retrouvait son instinct de lutteur et il essayait de le communiquer à Mado qui, elle aussi, semblait avoir le pied marin. Curieusement, le danger qui stimulait Thomas fit du bien également à Mado. Contrairement aux autres qui fuyaient s'enfermer dans leurs cabines, ou chercher un illusoire secours à l'infirmerie, Mado embellissait, se détendait et manifestait l'envie de manger.

- Nous allons mourir ensemble, criait-elle, et cela sera beau de plonger dans l'écume. Les soeurs ne voulaient pas qu'on se baigne et moi, je n'ai réussi qu'une fois à nager un peu dans le lac. Cette fois-ci, je vais pouvoir en profiter ! Tu veux bien, n'est-ce pas, venir avec moi ?

Patiemment, il lui expliquait l'usage qu'on devait faire des ceintures de sauvetage, puis l'embrassait dans le vent et caressait ses cheveux. Cela lui permettait d'effacer un peu le sentiment qu'il n'était qu'un parasite enfermé sur ce bateau, oisif et inutile. Quand d'aventure, l'eau giclait sur la figure de Mado, elle se mettait à sourire et cela lui faisait plaisir. Les jeunes marins qu'ils rencontraient sur le pont leur disaient de descendre, mais échangeaient avec eux des regards compli-

ces. Ils étaient différents des autres passagers, plus courageux, plus proches d'eux et cela leur plaisait. Aux repas, les officiers les invitaient à leur table et leur racontaient des histoires de naufrages en les faisant boire des vins d'une belle couleur rouge, dans des verres qu'il fallait tenir parce qu'ils glissaient sur la nappe blanche. Les problèmes de l'usine, les affaires, l'avenir pâlissaient et s'éloignaient dans l'esprit de Thomas. Mado sortait de son mutisme et prenait part à la conversation, se sentant belle, admirée et recherchée par ces hommes en uniforme, gais et séduisants, tandis que Thomas relevait le défi en évoquant des tempêtes de neige.

- Ce n'est rien, disait-il. Après tout, le bateau est solide, les canots de sauvetage sont à notre disposition et l'équipage est aguerri, mais moi, quand je me suis retrouvé dans le bois, en plein mois de janvier, j'étais seul et je n'avais que quinze ans. La neige avait transformé le coin où je m'étais aventuré au point de le rendre méconnaissable et je ne me rendais pas compte que je me trouvais près de notre maison. Au lieu d'avancer, je tournais en rond. Les flocons mouillés m'aveuglaient. Je me cognais contre les arbres, mes pieds butaient sur des souches mortes et je tombais fréquemment. J'avais constamment la tentation de ne plus me relever, de rester couché et d'attendre qu'on me retrouve et qu'on m'aide, mais je serrais les dents et je continuais. Quand j'ai réussi, finalement, à sortir du bois dans la plaine qui s'étendait au pied de notre maison, j'étais trempé. Malgré le froid, j'ai transpiré à un point tel, que mon chandail dégoulinait sous ma veste. C'est là que j'ai appris que ce qui est le plus grave, le plus inquiétant et le plus dramatique, ce ne sont pas les éléments qui se déchaînent, mais notre propre solitude.

Tout en parlant, Thomas lisait l'admiration dans les yeux de Mado et cela le stimulait, lui faisait oublier sa crainte de faire des fautes en anglais et lui rendait d'autant plus sympathiques les officiers. Britanniques pour la plupart, ils n'avaient jamais vécu dans le nord et, pour eux, le récit de Thomas évoquait les lectures de leur adolescence.

- Est-ce qu'il y a encore des ours dans vos forêts ? demandaient-ils. Est-ce que les bandes de loups s'attaquent aux habitants ?

Se sentant important, Thomas parlait des parties de chasse avec son oncle Anselme, de la vie des bûcherons dans le bois, des repas pantagruéliques, généreux

sement arrosés de bière et des courses en traîneaux. Les moments d'angoisse et de dur labeur qu'il avait vécus lors de son équipée avec John se transformaient en souvenirs joyeux. Thomas magnifiait ainsi son pays avec ses habitudes et ses coutumes, qu'il était prêt pourtant à dénigrer quand, à Montréal, il s'appliquait à bâtir son affaire et à vaincre les objections de son père qui ne cessait, au contraire, de s'y accrocher.

Mado souriait, et les officiers écoutaient. Sous leurs pieds, le plancher s'inclinait et se redressait en faisant pencher drôlement les tables et les fauteuils. Les rares objets non amarrés se mettaient à danser ou se cassaient avec un bruit mat, et Thomas, intarissable, continuait à raconter.

La tempête ne se calma qu'à la fin de la semaine, deux jours avant la date prévue pour leur arrivée au Havre, mais contrairement aux appréhensions de Thomas, ses effets sur Mado furent durables. Certes, elle ne retrouva pas sa gaieté et sa spontanéité habituelles, mais elle cessa de pleurer et sembla réagir d'une façon plus normale. Elle lui posait maintenant des questions sur ses projets et sur ce qu'ils devraient faire une fois parvenus à destination, s'inquiétait de savoir s'ils auraient assez d'argent pour acheter des cadeaux pour Adam et pour Joseph, parlait de madame Labonté et des belles robes qu'elle lui avait fabriqué pour le voyage et redevenait coquette. Thomas était heureux de la voir ainsi, coiffée avec soin et même légèrement maquillée à l'occasion, bien que sa nouvelle façon de regarder avec hardiesse certains officiers ne fût pas pour lui plaire. Le dernier soir surtout, qu'il passa en compagnie des hommes d'affaires à siroter du cognac, tandis que Mado dansait en passant d'un cavalier à un autre, lui avait paru particulièrement pénible. Dès que l'orchestre cessa de jouer, il l'emmena avec lui. Il était poussé par l'irrésistible passion de la prendre, de la posséder et de la garder dans ses bras jusqu'au lever du jour, jusqu'au moment où, sur la vitre du hublot les premières lueurs de l'aube feraient briller les éclaboussures des vagues. Quand il pénétra en elle, il sentit son corps frémir dans un élan, au lieu de rester passif et fou de bonheur de la retrouver enfin telle qu'elle était auparavant, il cessa de se contrôler. Ce fut une nuit folle, peuplée de murmures, de mots tendres, des soupirs et des cris étouffés sous les baisers. Le lendemain, réveillés par le hurlement des sirènes ils furent obligés de faire leurs bagages à la hâte.

Lentement, majestueusement, le bateau entra dans le port. Comme au moment du départ, l'orchestre commença à jouer et les passagers se précipitèrent sur

le pont supérieur pour mieux voir la terre ferme qui était enfin là, devant leurs yeux, solide et rassurante. Après toutes ces journées vécues en mer, il était bon de retrouver les gens qui se tenaient massés sur le quai et qui semblaient les attendre. Certains passagers criaient et agitaient les bras, comme si les autres pouvaient déjà les entendre et les distinguer dans la foule, tandis que Thomas et Mado, immobiles, se sentaient isolés entre le ciel et la mer. Cette impression de solitude s'accroissait encore quand ils descendirent et que le porteur s'empara de leurs bagages. Bousculés, perdus parmi des étrangers, ils montèrent dans le train, s'installèrent dans un compartiment vide, puis Thomas retrouva un peu de son assurance en récupérant leurs valises. Désormais, ses échantillons lui paraissaient être le seul lien qu'il gardait encore avec son usine, sa véritable existence et son travail auquel il tenait par-dessus tout.

- Te rends-tu compte, Thomas, que nous voilà en France ? disait Mado. Je n'aurais jamais cru que cela allait nous arriver un jour. La France !

Deux dames et un monsieur étaient venus s'installer dans leur compartiment et dès que le train s'était mis en marche, ils avaient sorti des victuailles et commencé à manger. Ensuite, la conversation s'était engagée. Ils allaient du Havre à Paris. Non, ils n'avaient pas fait la traversée, mais ils avaient assisté à l'arrivée du bateau. Le soleil chauffait et Thomas aurait voulu ouvrir la fenêtre, mais les dames protestèrent par crainte de courants d'air et il se contenta de sortir dans le corridor, suivi de Mado qui ne cessait de parler.

- Regarde, criait-elle, en se penchant un peu par la fenêtre pour humer le vent qui jouait dans ses cheveux. Leurs champs sont clôturés. Ce qu'il fait beau ! Oh ! les vaches... Elles sont plus grosses que chez nous, tu ne trouves pas ? Jolies, ces maisons, et on voit qu'ils aiment les fleurs, il y en a partout. Thomas, crois-tu qu'un jour nous allons avoir une maison à nous ?

Elle ne se souvient pas et c'est tant mieux, pense Thomas en la rassurant. Pourvu qu'elle ne recommence pas à me demander de l'épouser. Mais Mado semble s'intéresser uniquement au paysage, puis déclare avoir faim et ils vont au wagon-restaurant où des serveurs compassés, vêtus de noir, s'empressent de leur trouver une place et d'apporter le menu. Thomas calcule mentalement les prix en dollars, se trompe, recommence, vérifie le contenu de son portefeuille, commande le plat le moins cher et demande de l'eau.

- Monsieur va avoir des grenouilles, constate le serveur sur un ton gouailleur, ce qui fait rougir Mado. Voici une bouteille d'eau minérale, mais avec votre bifteck pomme frites, je vous conseillerais ce petit vin rouge. Voyez vous-même, insiste-t-il en pointant du doigt un nom sur la liste. Il est convenable.

Intimidé, Thomas acquiesce, revérifie discrètement le montant des billets qu'il a dans sa poche et résiste à l'envie de les étaler devant lui et de les examiner comme il faut, à la manière des paysans quand ils se font payer au marché par des clients qu'ils ne connaissent pas. Un peu plus tard, il profite du moment où le train s'arrête dans une gare que Mado admire de tous ses yeux pour s'absenter et disparaître dans les toilettes. La porte fermée, protégé contre les sourires ironiques des serveurs, Thomas compte l'argent, calcule, s'aperçoit qu'il aurait dû changer plus de dollars, se rassure en se remémorant les conseils de Léo Durand concernant les opérations bancaires en France, se promet de se renseigner en arrivant à Paris et retourne à sa table. C'est curieux, pense-t-il. Chez nous, les coupures sont petites, tandis que chez eux, elles sont grandes et beaucoup plus colorées, mais valent moins. En réglant l'addition, il constate que ses prévisions étaient bien en dessous de la réalité, n'ose pas vérifier les chiffres et les pourcentages qui s'accumulent sur la petite feuille que le garçon lui apporte sur un plateau d'argent et paye. Ils reviennent dans leur compartiment, où les deux dames continuent à dévorer leurs sandwiches, tandis que leur compagnon picore une grappe de raisins verts.

- C'est cher au wagon-restaurant, constate-t-il, sans lever les yeux, et de nos jours il n'y a que les étrangers qui peuvent se permettre de dépenser sans compter. Les étrangers et les passagers de première classe.

C'est plus qu'une remarque, c'est une condamnation de leur conduite.

Thomas et Mado s'assoient et n'osent plus ouvrir la bouche jusqu'à ce que le train arrive à Paris, où, soulagés, ils descendent en emportant, tant bien que mal, leurs lourdes valises. Dans la cohue, sous la haute voûte du hall de la gare, Mado serre le bras de Thomas. Autour d'eux, les gens parlent français. Les inscriptions, les indications et la publicité sont écrites en français. C'est en français que l'homme en uniforme leur demande leurs billets à la sortie et c'est en français également qu'on leur répond dans le kiosque à journaux où ils achètent un plan de Paris.

- C'est merveilleux, dit Mado, tout est en français. C'est comme si on était chez nous, mais juste dans notre quartier, parce que dans l'ouest, ce n'est pas

comme ça. Regarde donc autour de toi, pas un journal en anglais, pas un livre, rien ! Je sens que je vais aimer ce pays de tout mon coeur !

Thomas n'a pas le temps de réagir, préoccupé qu'il est à demander des cigarettes à la vendeuse. Curieusement, elle ne semble pas le comprendre, bien qu'il lui répète, pour la deuxième fois déjà, qu'il voudrait des cigarettes américaines en pointant du doigt le paquet qu'il voit de sa place.

- Vous êtes étranger, constate-t-elle sur le ton qu'on adopte à l'égard d'un enfant ou d'un provincial perdu, par définition, dans la grande ville. Vous parlez un drôle de français. C'est plus qu'une remarque, c'est une critique sans appel. Voici vos « blondes », conclut-elle, en prenant le billet qu'il lui tend et en lui rendant la monnaie.

- Vous vous trompez, proteste Thomas.

Un flot de paroles, une remarque désobligeante et Thomas finit par se rendre compte qu'il retarde les autres clients et qu'il ne connaît pas les prix des « blondes », ce qui, de toute évidence, est la preuve d'une ignorance inadmissible.

- Allons-nous-en, supplie Mado, gênée par les regards hostiles des gens qui se pressent derrière elle. Allons-nous-en...

Thomas enfonce l'argent dans sa poche, oublie sa valise, revient la chercher, bouscule quelqu'un, s'excuse et se sent gauche au point d'en être honteux. Sans échanger un mot, ils traversent le hall, sortent dans la rue, parviennent à arrêter un taxi, montent et Thomas donne l'adresse de l'hôtel où Léo Durand lui avait conseillé de descendre.

- Mais vous vous moquez de moi, se fâche le chauffeur. C'est juste en face. Vous n'avez qu'à traverser. A-t-on idée de déranger les gens comme ça ? Moi, je dois gagner ma vie et je n'ai pas de temps à perdre à charger vos bagages et à les descendre. C'est insensé à la fin !

Thomas lui offre de payer un supplément, mais le chauffeur sort déjà leurs bagages et ils sont là, sur le bord du trottoir, tandis qu'un autre client s'engouffre à l'intérieur de la voiture. Avec un soupir, Thomas saisit ses valises, mais le chauffeur l'empêche de les lever de terre.

- Ah non, vous n'allez quand même pas oublier le pourboire, crie-t-il. Ils sont incroyables ces étrangers ! Ils se conduisent comme si tout leur était permis !

Cette fois-ci, Thomas réagit. Il lance un « maudit fou » sonore, suivi d'un cha-pelet de jurons, repousse l'homme qui, pris de court, n'insiste pas, ordonne à Mado d'avancer et la suit en tenant solidement leurs deux grosses valises. C'est ainsi qu'ils arrivent de l'autre côté de la rue, soufflant et transpirant, tandis que derrière eux les voitures klaxonnent parce qu'ils ont traversé dans un espace situé en de-hors de celui prévu pour les piétons et délimité par des clous ronds, en métal, qui brillent au soleil. Thomas demande à un passant où se trouve l'hôtel dont il répète lentement le nom, et comme il ne semble pas le comprendre, il lui met sous le nez la feuille sur laquelle il l'avait inscrit.

- Voyons, sourit l'inconnu. L'Hôtel de la Gare est situé forcément en face, c'est logique. Votre hôtel est juste là, devant vous. Levez donc la tête, c'est ici.

Mado, confuse, marmonne quelque chose, mais Thomas, agacé, pénètre à l'in-térieur, interpelle le chasseur sur un ton sec et s'arrête devant le comptoir de la réception où un homme aux cheveux blancs lui demande ses pièces d'identité. Surpris, Thomas ne discute plus et lui tend d'un geste brusque son passeport et celui de Mado. L'homme les examine longuement, compare les photos en les fixant l'un et l'autre de ses yeux fouineurs, puis range les passeports dans un tiroir.

- Vous ne me les rendez pas ? s'étonne Thomas.

- Mais non, voyons. Vous les aurez dans quelques jours, quand ils seront véri-fiés et enregistrés. En attendant, remplissez s'il vous plaît ces deux fiches, une pour vous et l'autre pour votre femme.

- Je vais le faire dans notre chambre, décide Thomas.

- Jamais de la vie, s'offusque le patron de l'Hôtel de la Gare. Je ne peux pas vous laisser monter tant que cela n'est pas fait.

Résigné, Thomas inscrit docilement les renseignements requis et quand, fina-lement, il sent dans sa main la clef de leur chambre, il a l'impression d'être le dé-tenteur d'un bien infiniment précieux. Comme l'ascenseur est trop petit pour les contenir tous les deux avec leurs bagages, il laisse monter Mado et emprunte l'es-calier en se dépêchant de la rejoindre au troisième étage, arrive avant elle, lui ou-vre cérémonieusement la porte et c'est ensemble qu'ils pénètrent dans la minuscule chambre tapissée de papier à fleurs.

- Une fenêtre à la française, constate Mado en ouvrant les deux battants vitrés. Nous avons de la chance ! Regarde, on a la vue sur la rue et sur le bel édifice d'en face !

Thomas entoure sa taille de son bras en se demandant comment il pourra dormir avec ce bruit infernal de circulation qui monte vers eux, mais comme Mado ne semble pas en être consciente et que son visage, légèrement rougi par la chaleur, exprime une sorte de ravissement, il n'a pas le courage d'assombrir son plaisir.

Et puis, il a peur, Thomas. Le changement de comportement de Mado ne cesse de l'inquiéter. Il y a une semaine à peine, elle était prostrée, incapable de s'intéresser à quoi que ce soit et se refusait à absorber la moindre nourriture et, brusquement, la voilà joyeuse. Seule séquelle de sa maladie, cette étrange perte de mémoire.

- Je suis comme Marie-Madeleine, dit-elle une fois de plus. Épouse-moi, Thomas, pour qu'on cesse enfin de vivre dans le péché. Si tu m'aimes vraiment, Thomas, allons à l'église trouver un prêtre et lui parler...

- Demain, promet Thomas, en fouillant dans ses poches à la recherche de son carnet d'adresses où il avait noté le nom du médecin que le docteur Clark lui avait recommandé de voir à Paris. Attends-moi un instant ici. Je reviens tout de suite.

En bas, le patron semble le regarder avec moins d'animosité que tantôt. Il se montre même relativement aimable quand Thomas lui dit qu'il voudrait téléphoner.

- Vous venez du Canada, constate-t-il, en prenant le gros annuaire sous son comptoir. C'est un beau pays et il paraît que, là-bas, ils sont tous très riches. Autrefois, quand j'étais jeune, j'avais envie d'y aller, mais le hasard en a décidé autrement. Est-ce qu'on parle de la guerre chez vous ? Ici, à Paris, les gens s'énervent. Moi, je pense que cet Adolf Hitler n'ira pas s'attaquer à notre ligne Maginot. On leur a flanqué une dégelée, aux Allemands, en quatorze et ils n'oseront pas recommencer. Ce qui est certain par contre, c'est que ce sont des gens ordonnés, travailleurs, qui vont apprendre aux communistes à se tenir tranquilles. C'est insensé ce qui se passe chez nous, en ce moment ! Les communistes sont partout. Ils s'infiltrèrent même dans l'administration. Croyez-le ou non, monsieur, mais l'autre jour, l'inspecteur qui est venu visiter mon établissement m'a traité de richard. C'est

à se demander comment tout cela finira. Si Hitler ne leur barre pas le chemin, nous allons être ruinés, nous, les honnêtes gens qui avons trimé dur pour ramasser un peu d'avoir. On a plus de respect pour les clochards qui traînent sur les quais de la Seine que pour des patrons qui, comme moi, travaillent du matin au soir et jusqu'à tard dans la nuit. Car je suis seul ici, monsieur, pour voir à tout. Autrefois, ma défunte femme m'aidait, mais depuis qu'elle est partie, je ne sais vraiment comment m'arranger pour satisfaire les clients. Ah non, l'existence n'est vraiment pas facile de nos jours ! Impossible de se fier au personnel ! Ils veulent être payés sans rien faire. Et à qui la faute ? Aux communistes, monsieur, qui ne cessent d'organiser des défilés aux Champs-Élysées. Quelle époque ! Le pire, c'est que notre gouvernement ne fait rien pour les en empêcher. Les Allemands, eux, ont le respect de l'autorité, tandis que chez nous chacun se croit seigneur et maître.

- Les fascistes ont été très cruels pour les Juifs autrichiens, proteste mollement Thomas, en pensant à Sam et aux réfugiés qu'il lui avait fait rencontrer en espérant qu'il pourrait les aider à trouver du travail.

- Les youpins exagèrent toujours, affirme sentencieusement le patron. Quand ils veulent me vendre quelque chose, c'est monsieur Louis par-ci, monsieur Louis par-là, mais quand je refuse de payer leur camelote plus cher que ce qu'on demande ailleurs, ils crient au meurtre et se croient persécutés. Je ne suis pas antisémite, loin de là, mais j'ouvre l'oeil et je ne laisse pas n'importe qui me raconter n'importe quoi. Forcément, on est habitué dans notre branche à fréquenter des gens qui viennent de partout. On tient à faire plaisir à la clientèle, mais on reste vigilant. Quand je donne une clef à quelqu'un, c'est que j'ai déjà pu l'évaluer et savoir un peu à qui j'ai affaire. Chez moi, monsieur, il n'y a pas de bruit la nuit, pas de va-et-vient, pas de femmes de mauvaise vie. Ces dames ne montent pas avec les clients. Vous, c'est différent, vous êtes mariés, mais quand il s'agit d'hommes seuls, je ne manque jamais de faire attention. Vous verrez, vous allez vous plaire ici. Ah ! à propos, vous prendrez votre petit déjeuner dans votre chambre. Je vous signale aussi que nous servons des repas le soir et que nous avons une bonne table. Ce n'est pas de la cuisine fine, mais c'est toujours frais et de qualité... Regarder donc le menu, pendant que je cherche votre numéro. L'hôpital Laennec, m'avez-vous dit ?

Il fait chaud. Le soleil pénètre à travers la porte vitrée. Une femme entre, demande sa clef et se dirige lourdement vers l'escalier recouvert d'un tapis rouge usé

jusqu'à la corde. Thomas essaie de se détendre, mais il se sent dépaysé et, s'il le pouvait, il retournerait chez lui dans l'heure. Certes, ce qui lui arrive est inespéré puisque personne de sa famille en dehors de Joseph n'a eu l'occasion de retourner dans les vieux pays et de visiter Paris, mais il n'éprouve aucun plaisir à l'idée de demeurer plusieurs jours dans la petite chambre fleurie, loin de Montréal, de la boulangerie, de l'usine et de son travail. Là-bas, son existence a un rythme, un sens et des objectifs, tandis qu'ici, la moindre démarche le force à dépendre de quelqu'un d'autre, comme en ce moment cet appel téléphonique qu'il doit faire pour prendre rendez-vous avec le médecin. Posément, monsieur Louis inscrit le numéro qu'il vient de trouver.

- Il vous faut un jeton, commente-t-il. Vous allez payer ou est-ce que je le mets sur votre compte ?

Thomas préfère payer et, soulagé, s'en va dans la direction que monsieur Louis lui montre du doigt, mais il n'est pas encore au bout de ses peines. Il a beau glisser le jeton dans la fente, il retombe aussitôt.

- Il suffit de lire les indications sur l'appareil, lui crie monsieur Louis, visiblement offusqué par sa maladresse.

Les minutes s'écoulent lentement. À l'hôpital Laennec on ne répond pas. C'est occupé. Un bruit désagréable à répétition, puis, finalement une voix.

- Le docteur Herzog ? Ah, non ! on ne peut pas lui parler comme ça. Il opère ! Vous avez une recommandation d'un médecin du Canada ? Vous êtes canadien ? Bon, venez demain matin.

La voix s'adoucit un peu, mais la préposée raccroche sans qu'il parvienne à lui demander l'adresse.

Monsieur Louis est occupé avec des clients avec lesquels il discute gravement des mérites respectifs d'un brochet et d'une carpe, cuite dans son jus. N'osant pas le déranger, Thomas remonte dans la chambre et retrouve Mado qui, perplexe, se met à lui raconter ce qui lui est arrivé. Elle est allée aux cabinets qui se trouvent à l'étage. Il faut s'y tenir debout et quand on tire la chaîne, l'eau dégouline sur les deux pédales en porcelaine et éclabousse les pieds. C'est assez étrange comme système et Mado se demande si elle n'avait pas cassé quelque chose, ne sachant

pas comment s'y prendre. Et puis, c'est noir comme chez le loup, ce qui ne simplifie pas les choses.

Thomas se moque de ses frayeurs, parvient à découvrir qu'il faut tourner le loquet pour que la lumière s'allume et cela la rassure. Il lui propose aussitôt de partir à l'aventure dans Paris et ils marchent ensuite toute la journée à travers les rues et les places en admirant et en s'extasiant. De crainte de se perdre, ils n'osent pas descendre dans le métro. Cela sera pour un autre jour. Bousculés dans la foule, transpirant et fatigués, ils s'arrêtent aux Champs-Élysées où ils trouvent un banc libre.

- C'est beau, Paris, dit Mado. Jamais je n'aurais pu imaginer une avenue aussi large, une place aussi belle que la Concorde, là-bas au bout, avec toutes ses statues. Il faut qu'on retourne, Thomas, pour les examiner l'une après l'autre. Je voudrais que papa puisse voir cela avec nous. Quand Joseph m'en parlait, je pensais qu'il exagérait, mais c'est encore plus beau que ce que j'avais imaginé à l'époque. Lève-toi et regarde d'ici l'Arc de Triomphe, avec ce grand drapeau qui flotte au vent. Oh ! Thomas, c'est comme un rêve...

Une vieille femme passe avec sa corbeille remplie de fleurs. Thomas achète un petit bouquet de marguerites roses et l'offre à Mado. Des enfants montent sur des poneys, l'air grave, suivis des parents vaguement inquiets, tandis qu'un peu plus loin, dans l'avenue, des voitures luxueuses et brillantes roulent lentement. Une auto à deux places, décapotable, s'arrête, une femme blonde descend en retenant son chapeau et la portière claque. Thomas essaie d'identifier la marque du véhicule qui ressemble à ce qu'il a vu au cinéma, tandis que Mado ne quitte pas des yeux la dame qui lui semble d'une beauté irréelle. Au même moment, un jeune homme vient s'asseoir à côté d'eux. Il porte un costume gris, un peu étroit pour lui et sous la veste trop ajustée, on sent jouer les muscles de son torse. Tiens, pense Thomas, il ressemble à nos jeunes bûcherons quand ils descendent en ville et sortent le dimanche dans leurs complets neufs.

- Vous n'êtes pas d'ici, dit-il bêtement, en espérant que le jeune homme se sent aussi dépaycé que lui. Nous, nous sommes canadiens. Canadiens français du Québec.

- Canada, se réjouit l'inconnu. Il paraît que c'est un beau pays avec des forêts partout, des arbres plus hauts que les gratte-ciel, et des lacs comme des mers. Moi,

je suis polonais. Je me présente, dit-il en se levant et en s'inclinant du buste : Olek Kowalski. J'étudie à la Sorbonne. Je suis en train de faire une licence ès lettres. C'est difficile. Je viens de passer les examens de première année et il me reste encore deux ans. Cet été, j'ai travaillé dans un vignoble et je suis de retour à Paris depuis deux jours seulement. Cela me fait plaisir de vous rencontrer. Il n'y a pas de Canadiens parmi ceux que je connais et qui étudient avec moi.

Le jeune homme parle à profusion, avec un accent dur et rocailleux. Il a l'air de quelqu'un qui, pendant longtemps, n'a pas trouvé d'interlocuteur susceptible de s'intéresser à son quotidien.

- Y a-t-il des Polonais ? s'informe poliment Thomas.

- Quelques-uns, mais une fois ensemble, on parle polonais et comme je veux perfectionner mon français, je les évite.

- C'est beau, Paris, répète Mado, songeuse. Vous avez de la chance d'habiter ici.

- Oh ! sans argent, ce n'est pas toujours drôle. J'ai une bourse, mais ce n'est pas beaucoup, juste assez pour vivre. Avec ce que je gagne en été, je me débrouille. Mes parents ne peuvent pas m'aider. On est six à la maison, et c'est une chance inouïe que j'aie pu avoir, grâce à un de mes professeurs, la possibilité de m'inscrire à la Sorbonne. Papa est pharmacien. Nous sommes de Varsovie. Vous savez, Varsovie, la capitale. Une ville magnifique !

- Venez donc manger avec nous, décide brusquement Thomas.

Il lui plaît ce garçon, qui semble un peu perdu, bien qu'il vive à Paris depuis un an déjà. Et puis, il saura certainement lui indiquer où se trouve l'hôpital Laennec, ce qui lui évitera une autre discussion avec monsieur Louis.

- C'est étrange, murmure Olek. C'est la première fois qu'on m'invite comme ça, sans raison aucune... Merci beaucoup, monsieur, mais j'ai déjà dîné... Écoutez, si vous ne connaissez pas Paris, je peux quand même vous emmener dans un bistro où on mange bien et où on ne paye pas trop cher. Ici, dans les environs, vous ne trouverez rien, à moins de dépenser une fortune. Oh, excusez-moi ! Peut-être que vous, vous auriez préféré un établissement luxueux... Vous êtes des touristes après tout, tandis que moi, comme je suis étudiant...

- Mais voyons, bien au contraire, proteste Thomas. Je suis ici pour affaires et je vous avoue que... Hum... Ce n'est pas facile de se retrouver dans une grande ville qu'on ne connaît pas.

Avec Olek Kowalski tout devient simple. Ils descendent, prennent le métro, remontent à la surface, marchent encore un peu et se retrouvent finalement dans un petit bistro plein de monde. Il y a des fleurs dans les boîtes qui bordent la terrasse, toutes les tables sont prises et ils doivent attendre avant de pouvoir s'installer. Olek leur suggère un menu et, sans hésiter, Thomas commande trois repas, persuadé que le jeune homme proteste parce qu'il n'est pas en mesure de payer sa part,

- Nous avons les moyens de vous inviter, alors faites-nous donc plaisir...

Il est content, Thomas, de pouvoir recevoir ainsi à sa table cet étranger. Cela a quelque chose de rassurant, comme s'il était chez lui, à Montréal, en train d'offrir un bon dîner à un ami pour lequel aller au restaurant est une sorte d'événement. Plus encore, la présence de cet invité, un peu gauche, lui rappelle ses premières rencontres avec Léo Durand, le cadre luxueux de Drury's, le jour où il a conclu l'achat de l'usine et où il a eu l'impression d'être devenu quelqu'un... Au moment où ils prennent le café, Thomas sort de sa poche son carnet et se met à étudier les adresses avec Olek. Le jeune homme paraît très fier de pouvoir montrer sa connaissance de Paris et son habileté à situer dans les différents quartiers les quelques noms de rues que Thomas lui indique.

Le lendemain matin, c'est leur nouvel ami qui vient les chercher à l'Hôtel de la Gare pour les emmener à l'hôpital Laennec, longue construction basse située non loin d'un grand magasin devant lequel une fleuriste vend des roses et des oeillets, tandis qu'un marchand de fruits propose aux passants des pêches énormes, comme ils n'en ont jamais vu auparavant. Il est très tôt encore et dans les rayons du soleil une légère vapeur se lève au-dessus du trottoir, fraîchement arrosé. Le quartier a l'air ainsi nettoyé de frais, après les miasmes et les aventures de la nuit, les fenêtres s'ouvrent au-dessus de leurs têtes, les rares passants semblent pressés et tout cela a un petit air de fête. À l'hôpital, on leur dit d'attendre. Ici, il n'y a pas de religieuses avec leur longue robe et leur cornette, mais des femmes en blouse blanche, des infirmières, qui échangent entre elles des propos personnels, comme si Mado et Thomas n'étaient pas là, assis sur un banc, intimidés et nerveux. Cela

dure longtemps et il est presque midi quand on appelle Mado. Le docteur Herzog, qui domine Thomas de sa stature, a l'air surpris et ennuyé.

- Normalement, vous auriez dû venir me voir ailleurs qu'ici, bougonne-t-il. Je fais de la pratique privée. Enfin, puisque vous arrivez à peine du Canada et que j'aime bien ce docteur Clark qui vous a référés... Allons, je n'ai pas de temps à perdre. Sortez donc, monsieur, pour que je puisse examiner votre femme.

À nouveau, Thomas attend. Ai-je assez d'argent sur moi pour payer ? se demande-t-il. Quel étrange bonhomme que ce grand gars de médecin, et comment Mado va-t-elle lui expliquer sa maladie puisqu'elle ne se souvient de rien ? Et puis, brusquement, sans transition, Mado est à côté de lui.

- Viens, dit-elle. Partons vite.

C'est dehors, dans la cour de l'hôpital, bordée d'une maigre pelouse, qu'il apprend la grande nouvelle.

- Je vais avoir un enfant, murmure Mado, et nous ne sommes pas mariés... Qu'est-ce que je vais devenir... Il a regardé la lettre que le docteur Clark t'a donnée pour lui et il m'a annoncé que ma maladie, c'est fini. Tout est changé, parce que je suis enceinte.

- Attends-moi ici et ne bouge pas, lui crie Thomas encourageant vers l'hôpital où, sans se soucier des protestations des infirmières et des patients qu'il bouscule, il pénètre dans le bureau du médecin. Le docteur Herzog est en train d'enlever sa blouse et il le regarde avec étonnement, tandis que Thomas se met à lui raconter en vrac tout ce qui lui passe par la tête, l'incendie de leur maison, la mort de Gilles Tremblay, l'amnésie de Mado et jusqu'aux conseils de son père. Petit à petit, sur le visage du médecin, l'expression d'agacement fait place à un sourire de plus en plus large et de plus en plus sympathique.

- Pauvre vieux, va, dit-il, quand Thomas, à bout de souffle, s'arrête au milieu d'une phrase. Écoutez, je ne suis pas psychiatre, mais chirurgien. Le collègue canadien m'a référé votre femme parce que nous nous sommes rencontrés lors d'une réunion professionnelle qui a eu lieu à Paris et qu'il s'est souvenu de mon nom. Bref, moi, j'estime qu'il s'agit d'un choc dont les effets se sont estompés à la suite de la grossesse. Maintenant, faites bien attention parce que je pèse mes mots. Si vous voulez mon avis, il serait préférable de lui montrer Paris et de la distraire,

plutôt que de continuer à vous poser des questions. Dans l'état actuel des choses et des connaissances, tout ce que vous pouvez faire pour qu'elle cesse de se mettre martel en tête au sujet de son péché mortel, c'est de lui faire apprendre par coeur ce qui est inscrit sur vos papiers d'identité. Encore une fois, je ne suis pas psychiatre, mais chirurgien. Je ne suis pas croyant et je n'ai jamais été une grenouille de bénitier, mais cela ne change rien à mon diagnostic. Allons, cessez de vous énerver et faites-la examiner par une sage-femme ou par un gynécologue. Voulez-vous que je vous recommande quelqu'un ?

Thomas a l'impression qu'une sorte de poids qui lui pèse depuis des semaines vient de se désagréger, en lui rendant une liberté dont il avait oublié le goût. C'est en cet instant seulement qu'il se rend pleinement compte à quel point il était obsédé par la présence quotidienne de cette étrangère qui, tout en ayant les traits, la silhouette et la voix de Mado, se comportait d'une façon à ce point différente qu'il lui en voulait presque de ne pas changer physiquement. Sans se l'avouer, il la détestait par moments d'avoir pris la place de celle qu'il avait aimée et qu'il avait épousée. Il avait beau se répéter que Mado était victime de sa sensibilité qui l'empêchait de surmonter ce qui leur était arrivé, il ne parvenait pas pour autant à se convaincre qu'il ne s'agissait pas là d'une punition. Dieu lui imposait ce châtiment à lui, Thomas, qui l'avait défié ! Le curé de sa paroisse ne lui avait-il pas dit que les vrais chrétiens doivent savoir se contenter de peu et ne jamais essayer d'imiter les mécréants et les Anglais, avides d'argent ? Et voilà que dans cette ville inconnue de lui, à des milliers de milles de Montréal, Mado, sa Mado, lui était rendue par une espèce de miracle. Le passé, la maladie, étaient vaincus par la promesse d'une vie nouvelle ! Thomas respire à pleins poumons et sourit au médecin.

- Vous savez, docteur, dit-il, nous n'allons rester à Paris que quatre semaines. Vous allez revoir ma femme ! je vous en prie, ne refusez pas.

- Vous êtes plutôt têtus, vous les Français du Canada, plaisante le médecin.

- Canadiens français, rectifie Thomas qui retrouve toute son assurance.

- Bon, bon, ce que je veux vous expliquer essentiellement, c'est que vous êtes un étranger et que vous ne connaissez pas la France. Je suis un chirurgien connu, j'ai une clientèle, un nom, des assistants, des adjoints et une clinique achalandée. J'ai aussi une femme exigeante qui aime sortir avec moi le soir. Est-ce que tout

cela commence à être clair dans votre esprit ? Je vous ai reçu par respect pour un collègue étranger, mais il ne faut quand même pas abuser de ma patience.

- Je compte sur vous docteur, répète Thomas en le suivant dans la cour, où Mado vient à leur rencontre. Vous êtes un homme extraordinaire et, après tout, je ne vous demande pas grand-chose. Je vous promets que quand vous viendrez à Montréal je vous revaudrai cela.

Le médecin le regarde un instant, incrédule, puis se met à rire, d'un grand rire jeune et gai.

- En somme, constate-t-il, en se calmant, tout ce que je viens de vous raconter ne vous a pas impressionné outre mesure. C'est cela la force de l'ignorance ! On ne doute de rien et on fonce. Allons, ma cocotte, dit-il en s'adressant à Mado. Je t'examinerai à mon bureau dans deux semaines. D'ici là, tâche de dormir beaucoup, de bien manger et de t'amuser avec ton mari qui va t'offrir Paris sur un plateau.

De ses grosses mains étrangement agiles, il prend le visage de Mado, lui caresse le menton et répète en riant ;

- Et cesse de te croire fille-mère. C'est faux et cela peut t'attirer des ennuis de jouer les pécheresses avec ton air de petite fille sage. Chacun son rôle dans l'existence. Montrez-moi donc un peu vos papiers d'identité, cher Canadien français dont j'oublie le nom.

- Voici, voici, s'affaire Thomas en sortant de la poche intérieure de sa veste un paquet de papiers retenus par un élastique. Les passeports sont encore chez l'hôtelier, mais fort heureusement mon père m'a forcé à emporter un tas de documents inutiles. J'ai même ici notre acte de mariage.

- Regarde, petite, c'est écrit en français, insiste le docteur Herzog sur un ton badin, en dépliant le document sous les yeux de Mado. C'est bel et bien ton nom, ma fille. Ce n'est pas gentil de mentir comme ça, à ton médecin, cocotte, et je compte que tu ne recommenceras pas. Allons, je vous laisse et amusez-vous bien tous les deux, mais pas trop.

Le docteur Jean Herzog monte dans la voiture arrêtée le long du trottoir et démarre en trombe, tandis que Thomas se met à embrasser Mado comme un fou.

- Un peu de considération pour les malades, les amoureux. Vous pouvez toujours vous embrasser sur les bancs publics, leur crie quelqu'un.

Rouge de honte, Mado se met à marcher très vite et ne s'arrête qu'au coin de la rue de Sèvres, devant l'hôtel Lutétia. Désarçonnée, elle ne sait trop ce qui lui arrive, tandis que Thomas ne cesse de lui parler de leur enfant, de proposer des noms, d'échafauder des projets et de lui lancer une question après l'autre, puis d'y répondre sans attendre sa réaction. À l'entendre, il est évident qu'ils vont avoir un fils, qu'il s'appellera Jean, comme le docteur Herzog, et qu'il viendra au monde en mars, à Montréal, dans la nouvelle maison qu'ils vont acheter. Mado voudrait lui demander s'il l'épousera avant ou après ce grand événement, mais n'ose pas. Il y a trop de passants autour d'eux, et comme il la tient par la taille, cela ne serait pas convenable. Jamais il ne se permettrait à Montréal de l'embrasser sur la bouche comme ça, en pleine rue, mais ici, tout semble permis puisque personne ne paraît s'offusquer, ni même s'intéresser à leur façon de se conduire...

Mado ouvre les deux battants de la fenêtre et le bruit de la rue envahit la chambre. Cela fait deux semaines déjà qu'ils vivent à Paris, dans leur petit hôtel où, à force d'acquérir des habitudes et de fréquenter quotidiennement les mêmes personnes, ils ont cessé de se sentir étrangers. Désormais, Mado commence à s'attacher aux gens, ainsi qu'à certains lieux qui lui sont devenus familiers. Généralement, Thomas se lève tôt le matin et part rencontrer des clients éventuels, puis revient vers midi et ils mangent au restaurant de l'hôtel, parce que le patron leur « fait des prix », comme il dit, puis ils s'en vont se promener dans Paris, visitent des musées et des églises, font un peu de lèche-vitrines et aboutissent au jardin du Luxembourg qu'ils affectionnent particulièrement. Assis au bord du grand bassin, ils regardent alors les enfants qui essaient de faire flotter leurs bateaux et Mado se demande comment sera son bébé à elle, tandis que Thomas joue à pile ou face avec une pièce de monnaie, pour savoir s'il s'agira d'une fille ou d'un garçon. Le soir, ils reviennent à l'hôtel, où ils dînent, tandis que monsieur Louis, qui les considère comme des clients à part, vient les rejoindre à leur table dès que ses occupations le lui permettent. Il leur raconte alors, jusque tard dans la nuit, s'ils ne sortent pas pour aller à un spectacle, ses problèmes quotidiens en pestant contre Jules, Rose, les contrôles administratifs, le prix du bifteck et les impôts.

Jules est communiste et il a sa carte du Parti, ce qui déplaît souverainement au patron et le rend d'autant plus favorable à l'idée que seuls les Allemands savent faire travailler les paresseux. Le matin, quand Thomas va à ses rendez-vous, Mado discute un peu avec Rose, la femme de chambre qui prétend que monsieur Louis a tort, mais que Jules, de son côté, le provoque et l'agace inutilement. Rose, pour sa part, n'a pas d'idées en politique, préoccupée comme elle est par ses propres problèmes. Son mari est parti en la laissant avec deux enfants en bas âge. Les clients négligent de donner des pourboires et son salaire ne suffit pas pour vivre. Le plus jeune est chez sa mère, tandis que l'aîné passe ses journées chez la voisine. Comme il est turbulent, celle-ci se croit autorisée à lui flanquer des taloches, ce qui préoccupe Rose au plus haut point. Avec un dimanche libre sur deux, ou parfois même sur trois, Rose ne peut défendre son fils et elle y pense sans cesse en montant et en descendant l'étroit escalier de l'hôtel. Il y a aussi beaucoup trop de besogne, mais monsieur Louis refuse d'engager une aide. Il affirme que cela va le ruiner de dépenser davantage en salaires. Mado aime bien Rose et voudrait l'aider, mais ne sait trop comment.

Thomas, qui perd des heures au téléphone à essayer d'obtenir des rendez-vous, ne lui est d'aucune utilité en la matière. Têtu, il ne renonce pas à vouloir s'imposer sur le marché de Paris bien que, lorsqu'il se présente avec ses échantillons, on le fait attendre dans des antichambres sombres et poussiéreuses pendant des heures, pour l'expédier ensuite avec des propos vagues. Curieusement, lui, qui prétendait que jamais il ne pourrait exporter les « Biscuits Bouchées » en France, a changé d'avis. Désormais, il envisage même de confier à Olek le soin de s'en occuper après leur départ, de façon à ce que tout en étudiant il puisse faire ses débuts de représentant, puis, plus tard, venir à Montréal pour un mois ou deux. Ils se sont liés d'amitié et Olek Kowalski ne cesse d'encourager Thomas quand il lui raconte ses pénibles démarches auprès des grossistes qui négligent de le faire asseoir et traitent avec lui en le laissant debout comme s'il n'était qu'un quémandeur.

- Quand on ne connaît pas le milieu, c'est toujours ainsi, prétend Olek. À Paris, tout se fait grâce aux relations. Je me souviens de l'époque où j'allais d'une usine à l'autre pour demander du travail. Ils me répondaient invariablement que j'étais trop avancé dans mes études pour qu'ils puissent m'offrir quoi que ce soit. Et puis, un jour, le père d'un de mes copains de faculté m'a donné une recommandation. Croyez-le ou non, le lendemain j'avais un poste formidable. Je me rappor-

tais le samedi matin, j'aidais le comptable et je repartais le soir, mon argent en poche. C'est le comptable également qui m'a trouvé du boulot au vignoble d'un de ses amis où je peux toujours gagner des sous pendant les vacances d'été. Vous, vous n'avez que des adresses qu'on vous a données là-bas à Montréal, à l'autre bout du monde. C'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas assez !

Il a tort, Thomas, pense Mado en décidant d'aller chercher des fruits chez le marchand d'en face. Au lieu de s'imposer ces démarches, il pourrait pour une fois prendre des vacances. On ne reviendra pas à Paris de sitôt et il gaspille son temps. Les hommes sont drôles ! C'est comme s'ils avaient honte de s'amuser franchement et d'avouer que c'est cela leur but. Toujours et partout, ils tiennent à jouer aux sacrifiés. Thomas semble incapable de ne pas travailler. Chez lui, c'est un besoin !

- J'ai une lettre pour vous, lui dit Jules au moment où elle s'arrête devant le comptoir de la réception. Elle a été expédiée de Montréal, ajoute-t-il en connaisseur, en examinant les timbres.

Mado saisit l'enveloppe et remonte dans la chambre, où elle l'ouvre aussi vite qu'elle le peut.

« J'espère que Mado va bien, écrit Joseph. Nous pensons à vous. Merci pour les cartes postales. Papa les montre aux clients avec beaucoup de fierté. À l'usine, mon unique problème consiste à remplir les commandes. J'ai été obligé d'engager deux ouvrières de plus et je pense que nous allons faire une bonne année. Papa m'aide de ses conseils et je crois qu'il va enfin accepter de vendre la boulangerie. Depuis ton départ, Thomas, il s'intéresse à notre affaire, ce qui est nouveau. À ce propos, il faut que je te dise que, dès ton retour, j'ai l'intention de partir. Je ne sais pas encore ce que je vais faire, mais j'ai quelques idées. Est-ce qu'on discute de la guerre à Paris ? Les anciens patrons de Mado, les Foster, sont venus me voir à l'usine. Tu peux t'imaginer ma surprise ! Ils se sont débrouillés même pour baragouiner en français. Ils m'ont parlé du docteur Leroy, de notre séjour en Espagne, de notre lutte commune et de certaines actions à entreprendre. Une quête de fonds, entre autres, urgente, selon eux. Je les ai écoutés, mais j'ai refusé de collaborer. Les journaux ont annoncé ici la signature de l'accord entre les Allemands et les Soviétiques et j'ai compris que ce que le docteur Leroy nous racontait n'était que balivernes. Pour toi, ce n'est pas trop grave, mais moi, cela m'a coûté cher. Tu

liras la coupure de journal que je t'expédie et tu comprendras ! Je ne saurais mieux expliquer ce que je ressens et, d'ailleurs, je suis trop pressé en ce moment pour continuer à t'écrire. Prends bien soin de Mado pour qu'elle recouvre la santé. C'est l'essentiel pour toi, pour elle et pour nous tous. Nous vous attendons. Vous nous manquez beaucoup. Ton frère. »

En bas de la page, il y a quelques mots tracés par Adam qui leur donne sa bénédiction et recommande à Mado de manger et de dormir beaucoup pour prendre des forces. Mado relit la lettre deux fois puis la plie soigneusement et prend la coupure de journal. C'est un article signé par Georges Pelletier, directeur du *Devoir*, dont ils connaissent la cousine parce qu'elle achète à la boulangerie ses gâteaux pour les réceptions de Pâques et de Noël.

« Le traité de non-agression Berlin-Moscou, modifie la situation, et rien ne ressemble plus en vrai à l'étatisme, au culte de l'État-dieu, en Allemagne et en Italie, que celui de l'État-dieu en Russie. Même idole, même idolâtrie. Dans ces trois pays, l'État est tout, l'homme n'est rien et c'est ce que l'État veut qu'il soit. Les doctrines fascistes, staliniennes, s'apparentent, se rejoignent par les origines et par le but final ^{*}. »

Mado range la coupure. Cela fait plus de deux semaines qu'ils vivent à Paris, dans leur petit hôtel, comme si le reste du monde n'existait pas. Parfois, Olek essaie de parler de la menace de guerre qui pèse sur son pays, mais aussitôt Thomas change de sujet, ou encore monsieur Louis intervient pour lui faire remarquer que les fascistes vont s'attaquer aux Russes, communistes et mécréants, mais jamais aux Polonais. Brusquement, des bribes de phrases lui reviennent à la mémoire.

- Les Russes sont les seuls à pouvoir faire face aux réactionnaires et aux tueurs fascistes. La Russie soviétique c'est la patrie du socialisme, des pauvres, des déshérités et des peuples opprimés par les impérialistes.

Qui est-ce qui disait cela ? se demande Mado et, brusquement, elle retrouve la vision du grand salon sombre, la silhouette de Mary Foster et jusqu'aux intonations de la voix grave de Bill, son mari. Aussitôt, une sorte de vent de panique la pousse à retrouver les gens, à ne plus rester seule et à ne plus penser. Sans attendre l'ascenseur, elle descend en s'accrochant à la rampe parce qu'elle ne se sent

* Extrait du Journal *Le Devoir*, mardi 22 août 1939.

pas très solide sur ses jambes. Des voix montent vers elle et l'enveloppent. Jules, Rose, monsieur Louis et le garçon qui fait le service à la salle à manger sont tous rassemblés devant le comptoir de la réception, où on a posé le poste de radio qui diffuse les nouvelles.

« Les avions allemands, annonce la voix du speaker, ont violé, tôt ce matin, l'espace aérien polonais. Les bombardements des routes et des voies de chemin de fer se poursuivent. C'est une agression sans précédent. L'armée allemande a franchi la frontière polonaise et déclenché les hostilités sans aucune déclaration préalable ... »

- Et nous qui avons signé avec la Pologne des traités, nous allons être forcés de nous battre pour Dantzig et le fameux accès de la Pologne à la mer, se lamente monsieur Louis. Vous vous rendez compte où cela va nous mener ? C'est insensé ! Au lieu de mettre les communistes à genoux, Hitler est bien capable d'attaquer la France. Heureusement que nous avons notre ligne Maginot. Ils vont se casser les dents, les Boches. C'est moi qui vous le dis, moi qui ai vécu la guerre de quatorze et les tranchées.

Le rayon du soleil pénètre par la porte ouverte et Mado reconnaît la silhouette de Thomas qui rentre justement à l'hôtel. Elle voudrait se précipiter à sa rencontre, mais la nausée serre sa gorge et elle est obligée de s'appuyer contre le mur, puis de courir jusqu'aux cabinets de toilette où elle se met à vomir longuement, douloureusement, comme si les spasmes ne devaient jamais cesser. Quand elle ressort du réduit sombre, elle tombe littéralement dans les bras de Thomas qui l'attend dans le corridor. Sans hésiter, il la soulève de terre et la porte en haut, tandis que Jules et Louis le suivent de leurs regards admiratifs.

- Quand même ces Français du Canada ce sont des costauds, commente Jules. Elle a beau être légère la dame, ce n'est pas si facile que cela de monter ce fichu escalier avec une femme dans ses bras...

Parvenu devant la porte de leur chambre, Thomas l'ouvre d'un coup de pied et allonge Mado sur le lit.

- Ne t'énerve pas, la tranquillise-t-il, en lui apportant de l'eau fraîche. Je suis passé à la légation. On va nous rapatrier à temps s'il le faut. Tu ne peux pas t'imaginer comme je voudrais que nous soyons déjà à la maison. Cela fait plu-

sieurs jours que j'y pense. Je n'ai pas voulu t'en parler jusqu'à présent pour ne pas gâcher ton plaisir d'être ici, à Paris. Est-ce que ça va un peu mieux ?

Mado fait un vague signe de la tête. Elle n'ose pas ouvrir la bouche de crainte que les nausées recommencent, mais elle lui sourit pour le rassurer.

- Le docteur Herzog a accepté de te voir demain. Je tiens à ce qu'il t'examine avant le voyage. Ne t'énerve pas. Je suis là avec toi. Je t'aime... Quoi qu'il arrive, souviens-toi que je t'aime !

Mado s'endort, le visage enfoui dans l'oreiller et, avec des gestes d'une précaution infinie, Thomas la couvre avec la descente du lit, faute d'une couverture. Il sort ensuite, sur la pointe des pieds pour aller lire la lettre de Joseph que Mado vient de lui donner. Il éprouve le besoin de bouger, de se détendre les jambes et dans la petite chambre il a l'impression d'être obligé de retenir son souffle pour ne pas déranger Mado. Dans le hall, dans le bistro d'en face, devant les étalages du fruitier et même sur le trottoir, devant la pharmacie, les gens se réunissent en petits groupes et discutent. Il y a une sorte de tension dans l'air. Thomas se glisse dans la salle à manger, vide en ce début de l'après-midi. Pauvre Joseph, pense-t-il, en parcourant la feuille couverte de son écriture large, espacée, où les idées et les phrases se chevauchent. Je sais ce que les Foster ont dû lui raconter. Selon eux, l'accord signé entre Berlin et Moscou n'est qu'une ruse dictée par les nécessités géo-politiques et il faut le présenter ainsi à la population, faire des conférences, distribuer des tracts, organiser des réunions et ramasser de l'argent pour financer tout cela. La patrie du socialisme ne peut pas avoir tort ! Il est de plus en plus évident que la guerre d'Espagne n'a été qu'un prétexte pour Staline et Hitler. Ils voulaient expérimenter leurs engins et la résistance de leurs armements en les vendant aux pauvres bougres qui se laissaient tuer, ou estropier, pour des idées. Joseph a laissé un bras dans l'aventure parce que, moi, je ne suis qu'un sale égoïste. En somme, il a pris ma place auprès de ce fou du bon Dieu de docteur Leroy, tandis que, moi, j'en ai profité pour vivre ma vie. J'ai beaucoup travaillé, il est vrai, mais nous sommes maintenant à l'abri du besoin et j'ai des satisfactions. « Joseph n'aurait pas réussi à ta place, lui murmure une voix intérieure, et puis, il y a eu Mado et son bonheur à elle qui passe avant tout. » Thomas se secoue et allume une cigarette.

- Vous ne prendriez pas un verre ? lui demande monsieur Louis. Ça creuse, les émotions ! Il y a un visiteur à la réception, votre jeune ami polonais.

- Envoyez-le ici, s'il vous plaît, répond Thomas, content de cette diversion.

Olek Kowalski entre peu après et se laisse tomber lourdement sur une chaise.

- Je reviens du consulat. Je leur ai demandé de me trouver un moyen de transport. Je veux être là-bas, me battre et défendre mon pays ! Vous savez ce qu'ils m'ont répondu ? Que je n'ai qu'à m'estimer heureux d'être à Paris et de leur foutre la paix parce qu'ils ont d'autres chats à fouetter que de s'occuper de ma mobilisation.

- Ne vous en faites pas comme ça, essaie de le calmer Thomas. La Pologne est attaquée par les nazis et vous n'y pouvez rien.

- Mes frères sont certainement mobilisés, continue à parler Olek comme s'il ne l'avait pas entendu, tandis que moi, je fais figure d'un lâche, d'un embusqué... À l'heure qu'il est, ils doivent mourir là-bas par milliers. C'est comme si je les voyais. Il me suffit de fermer les yeux pour imaginer les maisons qui se désagrègent sous les bombardements.

- On ne lance pas de bombes sur les habitations, mais uniquement sur des objectifs militaires, objecte Thomas. Prenez une bière, cela vous fera du bien.

Jules viens de poser devant eux deux demis, et Thomas lui demande à l'avance de renouveler les consommations quand il repassera par la salle à manger. Il a soudain soif de ce liquide doré parce que cela lui rend Montréal plus proche, bien qu'il se plaigne, depuis son arrivée à Paris, que la bière française ne vaudra jamais une Molson ou une O'Keefe.

- Le pays, mon pays, est attaqué et moi je suis en train de boire avec vous dans cet hôtel, répète Olek. Avec vous qui êtes assez naïf pour vous imaginer que les Allemands se contentent de bombarder uniquement les arsenaux et les casernes. Je vous aime bien, mais votre ignorance me dépasse. Croyez-vous vraiment que les fascistes sont des êtres civilisés ? N'avez-vous donc pas entendu ce qu'ils ont fait avec leurs juifs et leurs opposants ?

- Ne me traitez pas comme un imbécile, se fâche Thomas. Il faut en prendre et en laisser. La propagande, cela existe.

- Vous les Canadiens français, vous ne risquez pas d'être effacés de la carte du monde, comme c'est le cas pour la Pologne en ce moment même. Nous avons passé par cent ans de partages entre trois occupants, nous avons retrouvé notre indépendance après la Première Guerre mondiale et nous voici pris à nouveau dans l'étau qui se resserre, avec les Allemands d'un côté et les Russes de l'autre. Le communisme et le fascisme, ce sont deux idéologies impérialistes qui usent de méthodes musclées et meurtrières.

- Toutes les comparaisons sont boiteuses, constate pensivement Thomas en avalant sa deuxième bière. Voyez-vous, nous n'avons pas encore pu exister sur la carte du monde autrement que par anglophones interposés : Britanniques, Américains ou Canadiens anglais. Certains hommes d'affaires que je rencontre ici ne cessent de s'étonner que je parle français. Ils s'imaginaient que le Canada est un pays anglophone. Et on prétend que les Français sont le peuple le plus cultivé de la terre.

- Je vais prendre le train et essayer de passer la frontière à pied, murmure Olek. Du côté de la Hongrie, cela doit être encore possible.

Thomas se lève lourdement et demande à Jules de leur apporter quatre demis. Dans le hall, la radio grésille.

- Les pacifistes ont organisé une manifestation, dit monsieur Louis. C'est à croire que les gens sont devenus fous. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Que les Boches occupent Paris sans tirer un seul coup de feu ? Ce sont encore des communistes, je parie. Comme Staline a signé un accord avec Hitler, ils espèrent arriver au pouvoir à l'ombre des tanks allemands. Pacifistes, objecteurs de conscience, voyez-vous cela ! Des lâches, voilà ce qu'ils sont. Des lâches et des fripouilles. En Pologne, les gens ont le courage de résister à l'envahisseur, tandis que chez nous, on ne sait plus quoi penser. Je vous dis monsieur, moi, qui me suis battu en quatorze, j'ai honte de mes compatriotes.

Il a peur comme nous tous, pense Thomas, mais il raisonne tant bien que mal, tandis que ce jeune Polonais, c'est une tête folle ! Autant le soûler et le coucher dans une des chambres vides de l'hôtel. Sinon, Dieu seul sait ce qu'il est capable de faire. Mais Olek supporte fort bien l'alcool et les clients commencent déjà à arriver pour le dîner quand Thomas peut enfin le faire monter, complètement in-

conscient, et l'installer dans la chambre attenante à la sienne, puis se glisser sur la pointe des pieds auprès de Mado qui continue de dormir.

Le surlendemain, le trois septembre, au moment où les quotidiens de Paris annoncent en première page l'entrée en guerre de la France et de la Grande-Bretagne, le docteur Herzog dit à Thomas que Mado doit être hospitalisée et qu'il va la prendre à sa clinique.

- De ces temps-ci, constate-t-il, avec un sourire en coin, j'ai de la place. À force d'être affolés par la situation qui prévaut en Europe, les gens oublient d'être malades. Drôle de phénomène ! Je vais mettre votre femme sous observation. Il faut qu'elle reste couchée pendant plusieurs jours. Sans cela, ça sera la fausse-couche et, dans son état, il vaudrait mieux l'éviter. Non, ne vous en faites pas, pour l'argent. Vous avez forcé la porte de mon bureau et quand j'accepte une patiente, j'ai l'habitude de m'en occuper jusqu'au bout.

- Mais nous devons partir, docteur. La guerre est déclarée et on vient de me prévenir à la légation qu'ils ne répondent de rien.

- Votre femme n'est pas en état de voyager, constate tranquillement le médecin et à plus forte raison de supporter une longue traversée en bateau. Prenez vos responsabilités, jeune homme.

- Tu comprends, explique Thomas à Olek, quand ils déambulent ensemble quelques heures plus tard, dans les rues de Paris, la mort est partout, dans ton pays, à Montréal, ici, comme ailleurs.

Ils ont beaucoup bu ensemble, ils se tutoient et au fur et à mesure que la nuit avance, leurs propos deviennent de plus en plus incohérents. Thomas parle de Mado tandis qu'Olek a l'impression d'être en Pologne et se sent complètement désespéré parce qu'il ne retrouve pas la rue Marszałkowska, une des principales artères de sa ville à lui.

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 8

L'ÉVASION

[Retour à la table des matières](#)

Il est chauve et son visage, dont la peau est plissée fait penser à celui d'un vieillard. Dans les bras de Mado, souriante, détendue, heureuse, il paraît pourtant beau. À force de téter le sein rond, d'une blancheur légèrement teintée de rose, le bébé que Thomas craint de prendre et même de toucher, se transforme à ses yeux. Il réalise qu'il fait partie de lui, d'une façon trop intime pour qu'il puisse s'en dissocier et le juger comme ça, de façon objective.

- Dieu nous a pardonné nos péchés en nous donnant un fils, dit Mado. Tu verras, Thomas, tout va s'arranger maintenant.

La mémoire de Mado revient par bribes, comme si certains événements étaient enfouis trop profondément pour qu'elle puisse les retrouver. C'est ainsi qu'elle ne se souvient plus que Joseph a été en Espagne et qu'il y a perdu un bras mais, à l'opposé, elle évoque souvent la cérémonie lors de laquelle une centaine de couples avaient reçu la bénédiction nuptiale à l'île Sainte-Hélène. Ses préoccupations ne sont pas non plus celles de Thomas et elle a du mal à le comprendre. Quand il lui raconte ses succès, elle l'écoute poliment, mais en fait, en dehors du bébé, rien ne l'intéresse. Même les nouvelles du front, de plus en plus alarmantes, ne semblent pas la concerner.

Cela dure depuis un certain temps. En automne déjà, pendant que Thomas ne cessait de se demander où il allait trouver l'argent pour prolonger leur séjour en France, payer la clinique et son hôtel, Mado ne pensait qu'à son état, à l'enfant qu'elle portait et à ses chances de mener sa grossesse à terme. Il s'était débattu seul, en frappant en vain à toutes les portes.

Le silence s'installe dans la chambre inondée de soleil. Le bébé continue de téter. Thomas se lève et s'approche de la fenêtre. De sa place, il ne peut voir la rue, mais juste le grand parc, où deux jardiniers arrosent les plates-bandes. C'est une image de quiétude et de paix. J'ai de l'argent et nous allons partir, elle et moi, pense Thomas. J'ai beaucoup d'argent ! En automne, je n'étais qu'un pauvre hère, tandis que maintenant, en ce mois de mai, je suis quelqu'un. Je n'ai pas cédé à la tentation et je n'ai pas demandé à Joseph de m'envoyer des fonds.

En partant de Montréal, Thomas avait recommandé à son frère de réinvestir ce qu'il pourrait et Joseph lui avait expédié par la suite un relevé détaillé d'où il ressortait que ses ordres avaient été exécutés à la lettre. Dès lors, il ne pouvait que lui répondre par des lettres rassurantes dans lesquelles il concluait invariablement que Mado allait mieux et que ses démarches auprès des grossistes français seraient bientôt couronnées de succès. En fait, il se soûlait avec Olek. Le jeune homme campait dans sa chambre d'hôtel et passait ses journées à attendre sa mobilisation comme volontaire, mais l'armée française ne paraissait pas pressée de le recruter. Tantôt, on lui reprochait de ne pas avoir la nationalité française et tantôt on lui proposait d'entrer dans la Légion étrangère et de partir en Afrique. Olek voulait se battre contre les Allemands, parlait de son pays, de sa famille et laissait Thomas négocier avec monsieur Louis qui, de mauvaise grâce, acceptait de lui faire crédit pendant quelques jours encore.

- Tu n'as pas d'amis ? lui demanda un jour Olek. Tu dois quand même connaître quelqu'un dans ton pays qui peut t'envoyer de l'argent. À t'entendre, on dirait que tous les Canadiens français sont pauvres, tandis que moi j'ai appris à l'école que le Canada est un pays immensément riche. Aussi riche que les États-Unis. Tu ne connais personne à New York ? Vois-tu, chez nous, en Pologne, le mythe de l'oncle qui a fait fortune en Amérique est tenace. On y croit dur comme fer et ce n'est pas pour rien. Plusieurs recevaient, autrefois, de l'argent de là-bas. Les ouvriers surtout, dont les parents sont partis chez l'Oncle Sam Peu après la Première Guerre mondiale.

Brusquement, à la faveur d'une pluvieuse journée de fin d'octobre, Thomas se décida de télégraphier à John. Compte tenu de ce qui lui restait en poche, c'était une véritable folie, mais il n'avait pas d'autre solution. Mado allait mieux et il était question qu'elle sorte de la clinique. Monsieur Louis exigeait d'être payé. Rose refusait de faire sa chambre et Jules ne se gênait pas pour lui faire comprendre qu'il ne méritait plus les égards dus à un client. John répondit en lui indiquant un nom, un numéro de téléphone et une adresse où Thomas se rendit sur-le-champ, le télégramme dans sa poche.

Jamais je ne pourrai oublier ce moment, pense Thomas, en continuant à observer le travail des deux jardiniers. Jamais je ne saurai rembourser ce que je lui dois, à ce sacré John. Jack Carol, un homme aux épaules qui semblaient trop larges pour le cadre de la porte qu'il avait ouverte pour le prier d'entrer, fut simple et direct. Il lui offrit un scotch, un cigare, examina ses échantillons, posa quelques questions et lui demanda de revenir le lendemain. Une semaine plus tard, Thomas avait une avance en poche et, à la fin du mois, il expédiait le premier contrat à Joseph et un télégramme : « Réponds immédiatement, si tu peux remplir les commandes et livrer à temps. Ton frère. » Par mesure d'économie, sans doute, c'est Adam qui avait répondu par un message plus laconique encore : « Oui. Comment va Mado ? Papa. » En novembre, il avait payé monsieur Louis et déménagé dans la meilleure chambre de l'hôtel, celle qui avait une salle de bains. Pour les fêtes de Noël, Mado sortit de la clinique et ils passèrent le réveillon avec Olek. Il ne parlait que de la guerre, mais monsieur Louis qui vint se joindre à eux, semblait optimiste.

- La ligne Maginot tiendra et il se peut que les Allemands qui le savent n'osent pas attaquer, disait-il. Les gens sont prêts à tout. On vient de brûler en effigie Adolf Hitler. Une grande manifestation a eu lieu ce soir au Quartier latin.

Thomas se souvient très bien qu'au lieu de l'écouter, il ne cessait de compter mentalement l'argent qu'il devait recevoir au début de janvier, à titre d'acompte. Jack Carol exigeait de ses clients le maximum. Selon lui, il fallait profiter des nouvelles qui se propageaient. À Paris, comme en province, il était question de probabilités de rationnement de nourriture et de combustible. Lors de leur dernière rencontre, l'Américain avait insisté là-dessus. Plusieurs grossistes achetaient ce qu'ils pouvaient, prêts à faire des sacrifices pour augmenter leurs stocks. On avait distribué un peu partout des masques à gaz et on avait ouvert des abris souter-

rains, ce qui ne présageait rien de bon. La guerre leur semblait inévitable et ils préféraient s'endetter que de garder des liquidités qui risquaient de se dévaluer à la faveur des pénuries. Certes, le gouvernement freinait les importations à coups de règlements, mais la haute administration semblait moins vigilante à les appliquer et les fonctionnaires acceptaient de faire preuve de beaucoup de souplesse.

Jack Carol était très sûr de lui et sa voix traînante avait le don de calmer les appréhensions de Thomas. Il connaissait le français, mais semblait heureux de pouvoir discuter avec lui en anglais et ne s'en privait pas. Debout, devant la carte de la France, il plaçait des petits triangles dans des endroits où il espérait vendre les « Biscuits Bouchées », calculait, revenait à son bureau, vérifiait les dates sur son calendrier, souriait à Thomas, avalait une gorgée de scotch et recommençait à examiner la carte.

- Toi, assure-toi juste que la marchandise sera livrée à temps, répétait-il. Moi je me charge du reste.

En janvier, Mado refusa de retourner en clinique. Elle préférait rester couchée à l'hôtel et le docteur Herzog ne s'y objecta pas. Thomas voyageait à travers la France avec Jack Carol et confiait à Olek le soin de veiller à ce qu'elle ne manque de rien en son absence. Ce fut en revenant d'une de ces tournées, qu'il mesura l'importance de sa réussite. Ils descendirent à la gare Saint-Lazare, fatigués, mais contents. Thomas avait décidé d'inviter l'Américain dans un grand restaurant pour fêter l'anniversaire de leur rencontre. Il avait lu un roman français où on parlait de « Chez Maxim's » et sans réfléchir, il donna ce nom au chauffeur du taxi. Jack Carol, étendu confortablement sur le siège, ses longues jambes allongées vers l'avant, riait. Ils pénétrèrent dans le restaurant, le rideau en velours rouge s'écarta et le maître d'hôtel, sérieux comme un sorcier en train d'officier à un rite, leur indiqua une table. Il était plus de midi et le restaurant était à moitié vide. C'est en plaisantant qu'ils choisirent ce qu'il y avait de plus cher sur le menu, du caviar iranien, du saumon fumé et du champagne. L'Américain parlait un peu trop fort, tapait dans ses grandes mains pour attirer l'attention du garçon, récoltait des regards désapprobateurs du maître d'hôtel et du Sommelier, se balançait sur sa chaise et ne semblait pas remarquer à quel point sa conduite paraissait incongrue. De son côté, Thomas ne s'en souciait pas non plus. Le fait d'avoir de l'argent dans son portefeuille, de pouvoir payer, lui donnait une sécurité intérieure, une sorte de paix qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Cet argent-là, il l'avait gagné honnê-

tement et il n'avait rien à se reprocher, ni contrebande, ni combines louches. Bien au contraire, malgré les contrôles et les restrictions, Joseph et Adam avaient réussi à expédier les commandes sur un bateau qui partait de New York et de remplir ainsi les contrats à la lettre.

- Papa a vendu la boulangerie, dit Thomas à Mado en s'éloignant de la fenêtre. C'est un très grand sacrifice de sa part, mais grâce à cela, Joseph a pu engager plus d'ouvriers et acheter une machine qui accélère l'emballage des biscuits. J'espère que papa ne m'en veut pas trop de lui avoir forcé la main, en quelque sorte, en expédiant les commandes obtenues ici.

- Chut, murmure Mado en plaçant le doigt sur ses lèvres. Il dort.

Thomas regarde le bébé et lui sourit. Il semble petit et fragile cet enfant, pense-t-il, mais je dois prendre le risque. Nous devons partir tous les trois le plus rapidement possible.

- Je vais passer au bureau du docteur Herzog, dit-il à voix basse, le remercier et je file acheter nos billets. Arrange-toi avec les infirmières pour ramasser tes affaires.

Il lui envoie un baiser de la main et sort sans lui laisser le temps de réagir. Mado voudrait attendre quelques jours encore. Elle ne se rend pas compte à quel point les nouvelles sont alarmantes. Sait-elle seulement que les Allemands ont attaqué la Belgique ? Dans le calme ensoleillé de sa chambre, la guerre paraît loin, mais à l'hôtel, monsieur Louis commence à recevoir des familles de réfugiés. Olek, qui vient de se faire mobiliser, ne se montre plus et Jack Carol, si flegmatique d'habitude, lui a téléphoné le matin même pour lui conseiller de retirer son argent de la banque. Dans le corridor, Thomas accélère le pas.

- Le docteur Herzog est absent, lui dit l'infirmière. Vous ferez mieux de voir un autre médecin. Il ne sera pas de retour avant la fin du mois.

Il faut que je le rejoigne coûte que coûte, pense Thomas. Il m'a donné son numéro de téléphone, autant essayer. Thomas traverse la rue et entre dans un bistro. Des gens, debout devant le comptoir, discutent. Cela lui prend un moment pour obtenir la communication et le bruit l'empêche de reconnaître la voix dans l'écouteur. Le patron l'observe de sa place avec un air suspicieux. La porte de la cabine

téléphonique ne ferme pas et on entend chaque mot qu'il prononce. Pour ne pas perdre contenance, Thomas lui tourne le dos.

- Bonjour, docteur, dit-il. Je m'excuse de vous déranger, mais je dois savoir si nous pouvons partir avec le bébé. C'est très urgent !

- Allez-vous-en vite, siffle la voix. Emmenez Mado pendant qu'il en est encore temps. Prenez le premier bateau où vous obtiendrez des places...

- Est-ce que je peux passer chez vous pour vous remercier ? Vous avez été très bon pour nous et je vous suis très reconnaissant...

- Allez-vous-en, crie le médecin. Je ne veux voir personne ! Qu'on me laisse en paix ! Vous surtout, vous et Mado qui ne comprenez rien en bons Nord-Américains que vous êtes. Elle a sauté par la fenêtre, ma femme, parce qu'elle était juive ! Elle a décidé de mourir pour ne pas me contaminer, moi, un aryen. Elle savait que les Allemands vont arriver à Paris et nous imposer leur ordre, tandis que moi, pauvre imbécile, je ne me doutais pas de ce qui se passait dans sa tête. Vous êtes des étrangers, ce n'est pas votre guerre, c'est la mienne, la nôtre ! Allez-vous-en !

Un déclic, le silence au bout du fil et les regards inquisiteurs que lui jettent les gens autour de lui. Thomas se secoue, allume une cigarette, fait semblant de les ignorer et compose le numéro de Jack Carol.

- Rotterdam a été rasé, lui dit-il. Mon correspondant belge est chez moi avec sa femme et ses enfants. Selon lui, les troupes françaises se retirent. Les Belges et les Hollandais ne pourront pas résister longtemps. Les Allemands disposent de forces telles que ce n'est plus qu'une question d'heures. Je communique avec notre ambassade. On m'a promis trois billets sur un bateau dont j'oublie le nom. Essaie quand même de ton côté. C'est plus sûr. Rappelemoi plus tard...

Dehors, il n'y a pas de taxi et Thomas marche jusqu'à la bouche du métro. D'abord l'argent, pense-t-il. Rue Caumartin, à la Banque Canadienne nationale, le gérant le reçoit dans son bureau.

- Vous avez de la chance, constate-t-il, nous fermons définitivement ce soir. C'est épouvantable ! Il y a une semaine encore, mes collègues français prétendaient qu'il ne se passerait rien et maintenant ils parlent de la lâcheté des Belges. Non, n'allez pas à la légation canadienne, ils ont reçu l'ordre d'évacuer et ils sont

partis pour Londres. Vous n'y trouverez plus personne. Vous avez été imprudent d'attendre jusqu'à présent. Vous auriez dû...

- Ma femme a accouché d'un garçon, rétorque Thomas en pensant au docteur Herzog. Je ne pouvais pas risquer de l'emmener dans son état.

- Félicitations, dit le gérant, sans beaucoup de conviction. Félicitations et je vous souhaite de le baptiser à Montréal. Vous savez, je commence à avoir de la peine à croire que là-bas, chez nous, tout est calme et que l'existence demeure normale. À en juger d'après les ordres que j'ai reçus de notre bureau chef, la situation est vraiment critique. On ne le dit pas encore aux nouvelles, mais l'armée allemande semble invincible !

Pendant qu'il lui parle, les employés entrent et sortent, transportent des documents, les mettent dans des caisses et la banque ressemble de plus en plus à un entrepôt qui n'a rien en commun avec une institution financière. Thomas prend l'argent, des francs et des dollars américains, et s'efforce de les compter attentivement. Il résiste mal à l'impression qu'il ne s'agit plus que de papier dont la valeur est parfaitement illusoire. C'est une situation pénible qu'il emporte avec lui dans les rues encombrées où il lui faut marcher dans la foule. Des voitures se suivent sur la chaussée, les unes derrière les autres, on klaxonne, on crie et on s'interpelle. Les motocyclistes essaient de se faufiler entre les autos, les lumières de circulation ne parviennent plus à freiner le flot ininterrompu des véhicules divers et les policiers sifflent en vain. Inutile d'espérer trouver un taxi. Au coin d'une rue, Thomas bouscule par mégarde le commerçant qui est en train de barricader sa vitrine avec de larges planches de bois brun. Il a beau s'excuser, les gens qui le dépassent se mettent à crier qu'il n'est qu'un malotru et il s'éloigne aussi vite qu'il le peut. Le soir commence à tomber, les lumières des lampadaires ne s'allument pas, il craint d'être agressé à cause de tout cet argent qu'il a sur lui et quand il arrive à l'hôtel, il réalise qu'il transpire de peur. Deux policiers interrogent monsieur Louis dans le hall. Thomas doit s'identifier. Son malaise persiste, mais son passeport semble inspirer confiance et cela le rassure.

- Ces messieurs viennent d'arrêter Jules, lui explique monsieur Louis. Il a été très imprudent. Il avait sa carte du Parti. Il ne s'en cachait pas d'ailleurs. J'avais beau le mettre en garde contre la propagande communiste, il me tenait tête, le garçon. Ceci dit, je ne sais vraiment pas ce que nous allons devenir sans lui. De-

puis que Rose est partie dans le Sud avec ses enfants ce n'était déjà pas facile pour nous deux de nous débrouiller et maintenant me voilà seul pour répondre à la clientèle !

- On va peut-être le libérer, marmonne un des policiers en s'en allant.

- Vous vous rendez compte, se fâche monsieur Louis en refermant la porte à double tour. Les voilà qui se décident à sévir contre les communistes. Ils auraient dû le faire depuis longtemps, mais en ce moment ce n'est vraiment pas une bonne idée. Avez-vous entendu ce qu'on raconte en ville ? Il paraît que les Belges ne veulent pas se battre. Remarquez, nous nous passerons de leur concours. L'armée française saura résister à l'envahisseur. Nous avons gagné la dernière guerre mondiale et, cette fois-ci encore, nous allons les mettre à genoux, les Boches. Tenez, c'est l'heure des nouvelles. On va prendre un petit verre et les écouter ensemble. Vous voulez bien ?

Le vin blanc sec est frais et agréable au goût. Appuyé contre le comptoir, Thomas écoute la voix du speaker.

- Léopold, le roi des Belges a résisté héroïquement à la tête de ses troupes, mais le repli stratégique est inévitable, commente monsieur Louis. Ils ne disent pas tout, mais il est évident que ça ne va pas. Nous ne pouvons pas, à nous seuls, faire face aux communistes et aux fascistes. Ah ! si les Boches avaient attaqué du côté de l'Est, au lieu de s'allier avec les Russes, la situation ne serait pas la même. Pas la même, je vous le dis, moi, vétéran de quatorze.

On sonne à la porte. Ce sont des réfugiés belges. Deux couples, assez âgés et une femme avec deux enfants. Ils sont sales et ont l'air fatigué. Monsieur Louis discute, explique qu'il ne lui reste que deux chambres et Thomas, gêné, aide la femme en pensant à Mado. Il monte ses valises au premier, redescend, prend le plus jeune des enfants dans ses bras, remonte avec lui et redescend à nouveau. Mado ne vivra jamais cela, se promet-il en prenant la clef de sa chambre. Jamais...

Mado fait les bagages. En rangeant ses robes, soigneusement, selon son habitude, elle emballe en même temps ses souvenirs. Voici le chemisier qu'elle avait porté lors de leur première promenade dans Paris. La ville était belle sous le soleil

et elle avait l'impression d'être en vacances. Thomas lui souriait. Et maintenant, tout est différent, changé, méconnaissable, avec ces fugitifs qui envahissent les rues... Mado s'éloigne du lit sur lequel elle a posé sa valise et se place devant la coiffeuse. Le miroir lui renvoie l'image de sa fatigue. J'ai des cernes sous les yeux, pense-t-elle, mais j'ai maigri. Elle examine sa taille en la prenant à deux mains et en serrant un peu. Le tissu léger et doux glisse sous ses doigts, fait des plis, se replace, moule ses hanches et tandis qu'elle esquisse un pas de danse, il virevolte autour de ses cuisses.

- Tu es belle, lui avait dit un jour le docteur Herzog et cela l'avait beaucoup impressionnée. Tu es belle, désirable, tu as la vie devant toi et du dois être heureuse. Le bonheur, chacun le porte en soi. Il ne dépend pas des circonstances extérieures. Ce n'est pas vrai ! Il est en nous, ma cocotte. Certains savent aller le chercher, l'exposer au grand jour et apporter de la joie à ceux qu'ils aiment, tandis que d'autres l'enterrent en rendant leur existence morne. Ma femme sait être heureuse, bien que moi je ne sois pas facile à vivre.

Je ne me serais pas suicidée à sa place, pense Mado. Est-ce qu'elle va vraiment aller en enfer ? Mère Supérieure prétendait que les juifs vont tous au purgatoire, parce qu'ils ne reconnaissent pas le Christ, mais quand Mado avait connu Sam et sa famille, elle avait cessé d'y croire. Que deviennent dans l'autre monde ceux qui osent attenter à leurs jours ? En somme, cette pauvre femme s'était tuée pour ne pas être une charge pour son mari. C'est pour l'épargner, lui, qu'elle avait commis ce péché...

- Tu es prête, j'espère ? Vite, nous partons. Jack attend en bas. Il a réussi à louer une voiture. L'infirmière a préparé le bébé.

- On va l'appeler Jean, tu veux bien, Thomas ? Jean, comme le docteur Herzog.

- Tout à fait d'accord, mais il faut demander l'avis de papa. Tu vas régler cela à Montréal, pas ici. Allez, Mado, ce n'est pas le moment de poser des questions pareilles.

Une fois installés dans le taxi, Mado avec le bébé sur les genoux, serrée entre Jack Carol et Thomas, il se met à lui parler de l'usine.

- Dès que tu seras à Montréal, tu diras à Joseph d'acheter autant de sucre et de farine qu'il le pourra. C'est très important. Il se peut que nous aussi, nous ayons des pénuries chez nous. Renseigne-toi dans quelle mesure nous pouvons augmenter nos contrats avec Ottawa. Joseph n'est pas très débrouillard, alors communique au besoin avec Léo Durand et consulte-le. Il t'aime bien et il va certainement te conseiller de façon intelligente.

- Mais, Thomas, tu dois nous rejoindre dans deux semaines, tu me l'a promis, objecte Mado.

- Oui, j'ai mon billet en poche, mais ne m'attendez pas pour agir. En ce moment, chaque jour compte. On ne peut rien prévoir. Toi, tu vas atterrir à Londres ce soir, et si tout va bien Jack va se débrouiller pour t'expédier à Gander et de là à Montréal. C'est une chance inouïe que tu puisses voyager en avion. Autant en profiter pour régler en arrivant les affaires les plus urgentes.

La voiture avance au pas. Toutes les rues sont embouteillées. Le chauffeur jure, crie et agite la main par la fenêtre pour forcer un autre automobiliste à le laisser passer, tandis que Jack Carol, silencieux, ne cesse de consulter sa montre. Des passants traversent la chaussée dans la cohue des véhicules. Un homme essaie son masque à gaz tout en se faufilant devant eux. Des sirènes se déclenchent quelque part, hurlent, dominant les autres bruits, empêchent Thomas de parler, puis se taisent et Mado sent l'angoisse pénétrer en elle.

- Descendons, décide brusquement Jack Carol. Il faut qu'on se débrouille autrement, sinon l'avion s'envolera sans nous.

Au croisement, la voiture s'immobilise derrière un camion de l'armée, rempli de soldats britanniques. Souple et rapide, Thomas se précipite, échange quelques mots en anglais avec le chauffeur, obtient gain de cause, fait monter Mado avec le bébé à côté de lui et grimpe avec Jack en arrière. Ils ont de la chance, le camion va justement à l'aéroport et les militaires ont priorité de passage. Devant eux, deux policiers en motocyclette ouvrent le chemin.

- Tu veilleras sur elle, recommande Thomas à Jack Carol. Je ne suis pas certain de pouvoir partir, mais ne le lui dis pas.

- J'espère que tu vas prendre l'avion avec nous, rétorque Jack. Laisse-moi faire.

À l'entrée de l'aéroport, ils sont happés par la foule. Désormais, aucun départ n'est sûr. Des civils supplient les militaires qui, de leur côté, se divisent en deux groupes. Les uniformes kaki des Britanniques en avant, quelques messieurs graves du corps diplomatique vêtus de complets sombres, des serviettes en cuir noir sous le bras, puis des officiers français qui protestent et vocifèrent.

- Par ici, crie Jack Carol en anglais en saisissant le bras de Mado. Par ici ! Voici nos deux permis, dit-il au soldat qui se tient derrière le comptoir. Madame est canadienne, sujet britannique et, moi, je suis américain. Il nous faudrait encore une place, pour un autre Canadien. Il a une mission importante à remplir dans le domaine de l'approvisionnement.

- Les Français ne sont pas admis à bord, répond le soldat aux gens qui l'assiègent de tous les côtés.

- Je suis prêt à vous payer n'importe quoi, n'importe quel prix, insiste un homme en lui tendant une liasse de billets de banque. Écoutez-moi ! Je suis un des directeurs des usines Renault. Vous comprenez, Renault ! Nos usines ont été bombardées le 3 juin. Vous m'entendez, espèce de British ! Je suis dans mon propre pays. J'ai priorité...

- Je ne peux pas vous donner de permis d'embarquement pour le troisième passager, dit le soldat en se tournant vers Jack Carol et en écartant d'un geste le Français. Je suis désolé. Impossible !

Mado cherche des yeux Thomas, ne le trouve pas, s'affole, essaie de sortir de la foule qui l'entoure, le bébé se met à pleurer et c'est alors seulement que les gens s'écartent.

- Vite, lui dit Thomas qui arrive. L'avion va décoller d'un instant à l'autre. N'oublie pas de persuader Joseph de faire ce que je lui demande et ne t'inquiète pas. Je parviendrai à te rejoindre.

Ils courent tous les trois en se faufilant entre les civils qui affluent maintenant de partout, les soldats anglais qui forment un barrage les laissent passer et ils franchissent un espace étrangement vide. On leur demande leurs permis, Jack parle un instant en tirant Thomas par le bras, mais déjà ils le repoussent vers la foule, sans qu'il puisse embrasser Mado et le bébé. Thomas crie quelque chose en agitant sa main au-dessus de sa tête, les mots se perdent dans le brouhaha géné-

ral, il y a le vrombissement des moteurs, Jack prend Mado par la taille, elle monte les marches trop hautes en serrant le bébé contre sa poitrine et les portes se ferment derrière eux.

- Ouf, dit Jack qui se laisse tomber sur son siège. Pourvu qu'on parvienne à Londres sans se faire descendre en chemin par des Boches.

Mado, silencieuse, avale péniblement ses larmes. La voilà avec son petit sur les genoux, d'autant plus seule que, jusqu'à la dernière minute, Thomas n'a pas songé à lui parler d'eux, de son amour pour elle et de son chagrin de la laisser partir ainsi avec cet Américain, un homme d'affaires qu'elle connaît à peine. En somme, tout ce qui l'intéresse, tout ce qui le préoccupe, pense Mado, c'est l'usine. Il ne lui vient même pas à l'esprit que nous pouvons êtres séparés pour toujours, qu'il risque sa vie en restant à Paris et que moi, sans lui, je ne compte pas aux yeux de son père et de son frère. Le bébé dort tranquillement dans ses bras comme si la simple proximité de son corps à elle lui suffisait pour se sentir en sécurité. Son petit visage rond exprime la paix. Quoi qu'il advienne, se dit Mado, c'est mon fils et maintenant que je l'ai, je peux être sûre enfin que quelqu'un a besoin de moi.

- J'espère que Thomas parviendra à s'en sortir, soupire Jack Carol en détournant ses yeux du hublot à travers lequel on voit encore la terre, les toits de Paris et l'ombre haute et effilée de la tour Eiffel. Ne vous inquiétez pas surtout, ajoute-t-il à l'adresse de Mado. Votre mari est un garçon brillant et débrouillard.

L'avion est rempli d'officiers britanniques dont certains discutent, bien que le bruit des moteurs rende les conversations malaisées. Mado est la seule femme et on lui lance de temps en temps des regards étonnés. Elle s'appuie sur les coussins, ferme les yeux et se met à penser à Thomas en essayant de retrouver sa silhouette, son sourire et sa façon de se mouvoir comme s'il craignait constamment de renverser ou d'abîmer quelque chose. L'avion décolle, monte, pénètre dans les nuages, tangué, semble peiner dans la lumière laiteuse, mais Mado n'a pas peur. L'angoisse, la panique sont restées là-bas, dans ces rues encombrées, dans ce Paris qui s'était transformé sous ses yeux en une ville dont les habitants ont perdu confiance. Jack Carol emprunte son journal à un officier. C'est un quotidien anglais.

- Écoutez-moi cela, dit-il à Mado. Après avoir déclaré la guerre à la France et à la Grande-Bretagne, Benito Mussolini ose prétendre que l'Italie entre « en lice

contre les démocraties ploutocratique et réactionnaires de l'Occident qui, de tout temps, ont fait obstacle à la marche en avant et à l'existence même du peuple italien ». Je ne suis qu'un simple Américain et je crois que j'en ai assez de l'Europe. Ils sont trop compliqués pour moi, tous ces dictateurs. Je ne demande qu'une chose, me retrouver à New York, chez moi, et faire un tour sur la Cinquième Avenue.

Mado lui offre son plus joli sourire. Elle aussi voudrait déjà être à Montréal, marcher dans la rue Sainte-Catherine et savoir que bientôt, elle ira à la gare chercher Thomas. Brusquement, elle se sent privilégiée face à ces officiers britanniques qui, eux, vont être obligés de se battre contre les Allemands, contre les Italiens et contre les Russes. Une sorte de joie égoïste s'installe en elle et Mado est contente de pouvoir la partager avec Jack Carol, qui a le don de lui dire en peu de mots ce qu'elle a vraiment envie d'entendre.

Dans les banlieues, on a mis le feu aux réservoirs d'essence et le vent apporte la fumée qui remplit les rues de brouillard. Les magasins et les restaurants sont fermés et les journaux ont cessé de paraître. Il n'y a plus de passants devant l'hôtel. Les réfugiés belges sont partis et monsieur Louis, désœuvré, ne fait qu'écouter la radio. Thomas n'a pas réussi à se rendre à Saint-Nazaire d'où partait son bateau pour le Canada. Le soir du jour où, grâce à Jack Carol, Mado et le petit ont pu quitter la France, il avait fait pourtant ses bagages et il avait essayé de prendre le train, perdu dans la marée humaine qui campait à la gare. Aux petites heures, on leur avait annoncé que seuls les convois de marchandises circulaient encore et que le prochain train passerait probablement dans l'après-midi. C'est alors qu'il quitta la gare et marcha longtemps dans les rues vides, en compagnie d'un cycliste qui poussait sa bicyclette dont les pneus étaient crevés. Le jeune homme revenait de Chartres.

- Les routes sont trop encombrées, racontait-il. Cela ne sert à rien. On ne passe pas. Nous avons été attaqués par les Allemands. Les avions piquaient et tiraient à la carabine automatique sur les voitures et les gens, Plusieurs sont restés dans les ravins... J'ai vu un enfant qui a été tué sur le coup... Je n'oublierai jamais ! Ce sont des barbares, monsieur. Des vrais barbares ! Notre armée se bat, mais on dit que les tanks allemands roulent dans la vallée de Chevreuse et personne ne sait rien de

sûr. Moi, je retourne à la maison. Tant pis ! Il arrivera ce qui arrivera, mais au moins je serai avec mes parents. Ils sont trop âgés pour partir et ils voulaient que je me débrouille de mon côté, seulement voilà, ce n'est plus possible !

Thomas allume une cigarette et s'allonge sur le lit. Sa chambre lui paraît exiguë et sinistre. Il a beau se répéter que Jack Carol va certainement veiller à ce que Mado parvienne saine et sauve à Montréal, il est jaloux de la savoir avec lui. Et puis, il n'a plus d'énergie, plus de courage pour continuer à chercher un moyen de la rejoindre. Il a l'impression d'être condamné à rester là, dans cet hôtel, à attendre l'arrivée de l'armée allemande. C'est une sorte de fatalité contre laquelle il ne peut pas lutter parce qu'il ne croit pas qu'il y a un moyen d'y échapper. On frappe à la porte.

- Entrez, crie Thomas sans bouger de sa place.

- C'est moi, dit Olek en pénétrant dans la pièce. Monsieur Louis a accepté de me laisser monter sans me demander de payer. C'est le début de la fin !

Il porte l'uniforme réglementaire de soldat, mais sa veste est déboutonnée, et cela lui donne l'air d'un déguisement. Son visage rond, souriant, est couvert de suie.

- Olek ! Thomas saute sur ses pieds. D'où arrives-tu ? As-tu mangé ? Tu sais, Mado et le bébé sont partis. J'ai un fils, Olek.

- Félicitations, vieux. On fêtera cela comme il faut quand on aura le temps. Je t'ai apporté quelque chose. Tiens, voici ton uniforme. Je compte bien qu'il sera assez grand. Habille-toi et filons. J'ai ma motocyclette en bas.

- Où veux-tu qu'on aille ?

- Nous partons en Angleterre. C'est la seule solution. Les Boches vont être à Paris dans quelques jours. C'est notre dernière chance. J'ai roulé aussi vite que j'ai pu avec deux autres copains français. Eux, sont déjà partis à Brest, moi, j'ai décidé de passer voir ce qui vous est arrivé à toi et à Mado. Inutile de discuter ! La France va être obligée de capituler et moi je veux me battre jusqu'au bout. Un bateau nous attend à Brest d'où on va s'embarquer pour Plymouth. Là-bas, je vais entrer dans l'armée britannique et toi tu feras ce que tu voudras. Ne me regarde pas avec ces yeux vides. Dépêche-toi !

Thomas enfille l'uniforme, attrape son passeport et son portefeuille et ils descendent. C'est à peine s'ils échangent un mot avec monsieur Louis qui leur donne l'accolade en hochant drôlement la tête. Dehors, la nuit est chaude, mais assis dans la nacelle de la motocyclette, Thomas sent le vent froid lui fouetter la figure. Olek roule à tombeau ouvert dans les rues désertes. Des maisons plongées dans l'obscurité défilent, puis ils arrivent dans les faubourgs, débouchent sur une route de campagne et traversent une région boisée. Thomas est incapable de se rendre compte où ils se trouvent et d'ailleurs cela lui importe peu. Les forêts qui s'étendent à leur gauche lui rappellent un coin de son pays. Une nostalgie, jamais ressentie auparavant, l'étreint. Ils ont plus de cinq cent quatre-vingts kilomètres à parcourir pour parvenir à destination, mais il connaît la détermination d'Olek et sait qu'il réussira. Il voudrait le lui dire, mais comme il ne le peut pas à cause du bruit de la machine, il se contente de remonter le col de sa vareuse et de s'enfoncer plus profondément dans son siège. Là-haut, dans le firmament, la lune monte, grosse boule dorée que les nuages légers couvrent par moment, chez moi, pense Thomas, le ciel est criblé d'étoiles en cette saison et les lucioles brillent dans les herbes. Aucun, ciel au monde n'est aussi clair que le nôtre. Quand je serai de retour, j'irai avec Mado à la campagne et nous nous promènerons dans les champs.

Olek semble connaître son chemin et ne ralentit pas dans les villages. Quelque part, au loin, il y a des lueurs d'incendies. Ils dépassent des camions militaires, puis une longue file de voitures civiles, la motocyclette saute sur les cailloux des bas-côtés, frôle le ravin, et les voilà seuls à nouveau en train de traverser un pont. À l'horizon, apparaît une ligne blanche qui s'élargit progressivement, puis c'est la lumière du jour et Olek est obligé de ralentir un peu derrière une colonne de soldats en marche. Thomas remarque que certains n'ont pas de fusils. Ils avancent lentement, d'un pas désordonné, en laissant des espaces vides entre les rangs et ils crient quelque chose en agitant les bras, mais Olek n'y fait pas attention et les dépasse en soulevant des fontaines de sable et de poussière. Peu après, il s'arrête, saisit le jerrican, placé sous les pieds de Thomas, verse l'essence dans le réservoir et repart sans proférer un mot. La chaussée est cahoteuse à présent et Thomas se tient avec ses deux mains craignant que la machine ne résiste pas et que la nacelle se détache. Il pousse un soupir de soulagement quand un barrage de la police militaire les force à freiner.

- Le Havre est tombé entre les mains de l'ennemi, leur dit l'officier, mais les nôtres se battent encore dans les environs. Vous avez des chances de parvenir à Brest. Montrez-moi votre ordre de mission.

Olek fait semblant de fouiller dans ses poches, puis brusquement repart, en touchant presque l'officier et lance le moteur à fond. Thomas, surpris, avale un grand bol d'air, tousse, les larmes lui montent aux yeux, mais il n'ose pas s'essuyer le visage de crainte d'être projeté en dehors de la nacelle. Au-dessus de leurs têtes, deux avions brillent dans les rayons de soleil. Ils volent très bas. Est-ce que ce sont des pilotes allemands ou français ? se demande Thomas sans s'inquiéter outre mesure, trop préoccupé par les crampes de ses bras qui rendent d'autant plus précaire son équilibre. Il aurait envie de supplier Olek de leur donner quelques minutes de répit, quelque part au bord du chemin, mais cela n'est guère possible. Le visage durci par l'effort, le corps penché en avant, Olek prend un tournant en épingle à cheveux et accélère à nouveau. Thomas se met à prier. Des mots appris dans son enfance et souvent répétés machinalement depuis ont soudain la saveur d'incantations qui le rassurent. Combien de temps cela dure-t-il ? Il ne saurait le dire. À la sortie d'un village, ils font face à un monstre d'acier. Le tank roule lourdement à leur rencontre. Impossible de l'éviter. Thomas entend un bruit sec, un sifflement, un voile noir lui cache tout et la douleur se répercute dans son corps, dans sa tête, dans chacun de ses membres, tandis qu'il tombe sur la terre fraîchement remuée et cesse de penser et de sentir...

- Vous êtes prisonniers de guerre et vous avez des droits. Ils sont conformes à la Convention de Genève signée par plusieurs pays, dont l'Allemagne, en 1929. Voici le texte des articles qui s'appliquent dans votre cas. Je vais vous laisser cette feuille afin que vous puissiez la lire et la faire circuler dans vos baraques respectives. Je ne saurais trop vous recommander aussi de retenir par cœur vos numéros. Pour un prisonnier de guerre, son numéro matricule, c'est la seule défense dont il dispose. Quoi qu'il vous arrive, dès qu'on exige de vous des actes contraires à votre honneur de soldats, ou qu'on vous menace, ou qu'on vous détienne, à la suite d'une évasion par exemple, dans une prison commune, vous devez vous prévaloir immédiatement de vos droits et donner votre numéro matricule. Les autorités allemandes tiennent des registres très précis et jusqu'à présent, à ma connaissance

tout du moins, respectent les engagements à notre égard. Ici, à Fallingbostel, nous n'avons pas eu encore à déplorer d'incidents majeurs. Je vous rappelle que votre numéro matricule vous donne droit aussi à un colis par mois et à l'expédition d'une lettre à vos proches. Ce droit ne peut être supprimé par les autorités allemandes qu'à la suite d'une grave faute disciplinaire.

L'Homme de Confiance du camp, un avocat polonais qui vient d'être élu grâce au travail d'Olek et de ses amis, répète son message en anglais, puis dépose le tube qui lui sert de micro.

- Repos, hurlent les commandants, d'une unité à l'autre.

Les rangs se défont, les hommes se rejoignent par petits groupes et, bien que la pluie se mette à tomber, restent ainsi pendant un long moment. Malgré qu'il y ait des milliers de gens sur la grande place centrale, cela se passe calmement, silencieusement. C'est une des rares occasions où Britanniques, Belges, Hollandais, Français, Polonais et Américains peuvent se parler autrement qu'à travers les fils barbelés qui séparent leurs quartiers respectifs.

- Il est fantastique, notre Homme de Confiance, dit Olek. Vous ne trouvez pas qu'il a beaucoup plus de prestance que son prédécesseur ? Je ne prétends pas cela parce qu'il est polonais, vous savez, je constate, voilà tout.

Les soldats français hochent la tête en souriant. Olek est très populaire bien qu'il ne cesse de protester et de demander son transfert au camp des Polonais. Pour les Allemands, la logique du système est immuable. Thomas et Olek ont été faits prisonniers en France. Ils portaient des uniformes de soldats français, ils doivent donc demeurer dans les quartiers français.

- Il a un avantage ton Homme de Confiance, dit un des soldats. Il parle français, tandis que celui qu'on avait avant, en bon Britannique qu'il est, avait un accent à couper au couteau. Entre les deux maux, le moindre !

Thomas s'éloigne et se joint aux Américains. Il les aime beaucoup, mais il a du mal à établir le contact. Les quartiers des Américains sont juste entre ceux des Français et des Britanniques. Au début, ils ne s'approchaient même pas des barbelés pour communiquer avec les autres, comme ça à la sauvette, entre deux rondes des gardes allemands. Ils vivaient entre eux et suivaient leurs propres règles de conduite. Au lieu de sortir des baraques à l'heure de l'appel sonné par les Alle-

mands, ils se lèvent plus tôt, à cinq heures, et répondent ainsi à l'appel de leur propre commandement. La même tactique est suivie par les Polonais, mais eux commencent la journée par des chants patriotiques et religieux qui énervent les gardes, tandis que les Américains, par temps froid, comme en été, courent autour de leurs baraques et font de la gymnastique. Les Britanniques, pour leur part, sortent sur le terrain une heure plus tard, puis, après l'appel de leurs officiers, exécutent les divers mouvements d'assouplissement musculaire, lentement, posément, comme à la parade. Ce qu'ils reprochent aux prisonniers de guerre français, c'est justement cela, cette incapacité ou ce manque de volonté de les rejoindre. Les Français dorment et ne sortent qu'à sept heures, très précisément, au moment de l'appel général. Chaque matin, des milliers d'hommes se mettent alors au garde-à-vous sur les terrains de leurs quartiers respectifs, subissent le recomptage qui dure longtemps, prolongé à plaisir par le général allemand qui semble se défouler ainsi sur les vaincus.

Thomas et Olek ont eu beaucoup de difficultés à se faire accepter par les Britanniques et par les Américains. En fait, ils ont commencé à leur parler à la suite de l'intervention des prisonniers polonais qui faisaient de leur mieux pour aider Olek à obtenir son transfert. En ce qui concerne Thomas, personne ne semblait comprendre d'où il venait et qui il était très exactement, ce qui le rendait suspect.

- Vous êtes canadien, disaient les Anglais, sujet britannique. Par conséquent, vous devriez en fait être avec nous.

- C'est exact, rétorquait Thomas, mais je suis canadien-français, j'ai été interné et soigné dans un hôpital français et les Boches m'ont donné un numéro matricule qui correspond aux séries prévues pour les soldats français.

Olek ne cesse de se plaindre de ne pouvoir vivre sa captivité en polonais, tandis que Thomas préfère la subir en français plutôt qu'en anglais. N'empêche que la France a capitulé, tandis que la Grande-Bretagne continue la lutte et que les Canadiens combattent de leur côté, ce qui établit déjà une sorte de lien fondamental entre lui et les Britanniques.

- Vous savez, dit Arthur, un fusilier marin américain. Le Russe qui a été trouvé mort ce matin n'a pas reçu de balle. Les gardes des tours de contrôle n'ont pas tiré. C'est étrange. Pourtant, nous l'avons bien vu, accroché aux fils barbelés.

- Quand ? demande Thomas.

- Forcément, toi qui attends le commandement des Boches pour te lever, tu ne sais rien.

Thomas n'insiste pas et se contente de baisser la tête. De sa place, il voit les quartiers des Soviétiques dont plusieurs sont sortis dehors et les regardent à travers les barbelés. L'U.R.S.S. n'ayant pas signé la Convention de Genève, ils forment un groupe à part. Isolés, ne recevant ni colis, ni lettres de leurs proches, ils sont les parias du camp. Thomas avait déjà essayé de leur parler, mais juste au moment où un grand gars s'était approché pour prendre la cigarette qu'il lui tendait, en faisant attention que le garde allemand ne le remarque pas, deux soldats étaient sortis en courant de leur baraque et avaient entraîné leur camarade à l'intérieur.

- Ils n'ont pas le droit de communiquer avec quelqu'un, lui avait expliqué Olek. Ils sont obligés de se plier à une discipline imposée par leur commandant, un officier du N.K.V.D. C'est cela leur paradis démocratique. Je déteste les Russes. Pour toi, ce sont des alliés, mais pour moi, ce sont les occupants d'une partie de mon pays. Pourtant, j'ai pitié de cette bande de soldats, bêtes, soumis et misérables. Ils crèvent de faim avec le menu que les Boches nous servent, ils ont des poux et leurs baraques sont infestées de punaises. Les Boches ont beau les forcer à nettoyer, cela ne suffit pas. Je leur donnerais bien le savon qui me reste de mon dernier colis, mais réflexion faite, je crois que je vais plutôt le vendre à un garde, à ce caporal Schultz par exemple, qui est toujours prêt à faire des affaires avec nous...

Thomas offre des cigarettes à la ronde.

- Te voilà généreux, plaisante Arthur. Merci et à charge de revanche. Pour revenir à ce soldat russe, je me demande si ce n'était pas un règlement de comptes. Il baragouinait un peu en anglais et je lui ai parlé à deux, ou trois reprises. Cela n'avait pas l'air de plaire au commandant de sa baraque.

- Voyons donc, proteste un autre Américain. Quand il s'agit des Soviétiques, tu es prêt à t'imaginer n'importe quoi. Des soldats qui assassinent en captivité un de leurs camarades parce qu'il ose parler anglais... Tu deviens fou, ma parole !

- *Achlung, Aufnahme*, hurlent les officiers allemands. *Achfung, Aufnahme* !

Aussitôt, les gardes séparent les groupes. Les prisonniers reforment les rangs, se mettent au garde-à-vous, puis réintègrent leurs quartiers sur ordres de leurs officiers, donnés dans leurs langues respectives. C'est une sorte de victoire quotidienne qu'ils remportent sur le commandement allemand. Au fond de l'immense place, désormais vide, on voit les quelques soldats soviétiques qui observaient la scène courir vers leurs baraques.

- Ce sont les miens qui arrivent, regardez... Les entendez-vous chanter ? Ce sont des Canadiens français. Un accent pareil en anglais ne trompe pas ! Ce sont les gars de chez nous !

Thomas se tient près de la porte entrouverte de sa baraque, et bien que les gardes qui se promènent dehors avec leurs chiens risquent de le remarquer et de lui infliger, en guise de punition, le nettoyage des latrines, il est poussé en avant par les camarades qui se pressent derrière lui.

- Ils doivent avoir des nouvelles fraîches à nous raconter, se réjouit Olek. Reculez un peu, les gars. J'étouffe ! On va savoir ce qui se passe au front. Je suis certain que les Boches n'en ont plus pour longtemps. Sûr et certain !

- Imbécile, constate sur un ton méprisant un caporal français qui se glisse à côté de lui. Si cela était vrai, les prisonniers de guerre canadiens n'arriveraient pas dans notre champ de vision. Ils vont être obligés de capituler, les British et les autres. Ils nous ont laissé tomber et bientôt cela sera leur tour de négocier avec Hitler, une paix séparée.

Thomas ne parvient pas à dominer l'émotion qui s'empare de lui. Ses mains tremblent. Sa gorge se serre à lui faire mal. Qui a osé prétendre que les hommes ne savent pas pleurer ? Thomas sent les larmes couler sur ses joues. Là-bas, sur la grande place centrale, des hommes avancent en rangs. Ils ont cessé de chanter et on n'entend plus que les cris des officiers allemands, gutturaux, saccadés, plus semblables à des aboiements qu'à des voix humaines. La discipline de fer a-t-elle le don de réduire les êtres humains à l'état d'animaux et à les façonner à leur image ?

- Je vais trouver quelqu'un de Montréal, peut-être même de mon quartier, sait-on jamais, quelqu'un qui connaît papa, murmure Thomas.

- Ils sont sales et ils ont l'air épuisés, commente Olek. C'est difficile de s'en rendre compte exactement à cette distance, mais j'ai l'impression qu'ils ont dû marcher longtemps. Mon Dieu, est-ce que les Boches vont finir par recevoir une raclée ou est-ce que nous sommes condamnés à demeurer indéfiniment dans ce foutu camp qui ressemble de plus en plus à une société des nations en miniature ! Les Fritz seront obligés si cela continue ainsi, de nous déplacer ailleurs parce qu'il n'y aura plus assez d'espace pour nous contenir tous. Ah ! si seulement je pouvais sortir d'ici, avoir une arme, aller me battre...

- Fou comme il n'y a pas deux, ironise un soldat en arrière de lui. Tel que je te connais, tu parviendrais certainement à toi seul à vaincre les tanks et à clouer au sol les avions de la Luftwaffe.

Dehors, les gardes se déplacent et entourent l'espace où sont rassemblés les Canadiens, tandis que devant leur baraque, les cantiniers arrivent avec le repas du soir. Les prisonniers saisissent leurs gamelles et se précipitent dehors. Il faut faire vite, parce que les premiers arrivés peuvent espérer trouver un morceau de pomme de terre dans leur soupe, tandis que les retardataires doivent se contenter d'une eau verdâtre, à peine tiède.

Olek entraîne Thomas derrière lui.

- Fais la queue et arrange-toi pour m'attendre, lui ordonne-t-il à voix basse. Je vais me débrouiller pour prévenir mes Polonais que tu dois assister à la réunion que notre Homme de Confiance va faire avec les Canadiens, parce que personne en dehors de toi ne peut comprendre leur français. Et surtout, tais-toi ! Il y a plein de mouchards autour.

Des Canadiens, des gars de chez nous, pense Thomas, en oubliant sa faim. Cela fait des mois qu'il remplit en vain de sa grande écriture ronde les formulaires postaux auxquels il a droit. Le temps passe, plus d'un an déjà, et il est toujours sans nouvelles. À l'hôpital militaire, investi par les Allemands, où il avait été soigné pour les fractures dues à sa chute de motocyclette, il avait reçu une lettre de son père. La feuille était illisible. Quelqu'un, le censeur sans doute, avait rayé à gros traits noirs une ligne après l'autre. Ce qui restait, c'était les signatures à la fin ; celle de son père, celle de Joseph et celle de Mado. Jack Carol a tenu parole. Mado et le bébé sont arrivés à Montréal.

Cette nuit-là, la fièvre de Thomas était tombée et le lendemain il s'était senti assez bien pour consoler Olek, qui, sur le lit voisin, souffrait beaucoup de ses plaies. Mais depuis qu'ils ont quitté l'hôpital et la France pour être transportés dans des wagons à bestiaux en Allemagne et pour échouer dans ce camp de prisonniers de guerre, c'est Olek qui le console de son mieux.

- Comme Canadien, tu es forcément dans une situation privilégiée, lui répète-t-il. Les Boches ont peur de vous. Ils peuvent un jour se retrouver prisonniers de guerre au Canada. Tu vas voir, ton père va peut-être venir te chercher ici.

Pourtant, grâce à la Croix-Rouge de Genève, c'est Olek qui a réussi à établir le contact avec les siens. Ses parents répondent à ses lettres et ils lui ont même envoyé un colis qui contenait des gousses d'ail, un morceau de lard et un chandail. Sa mère s'excusait de ne pas pouvoir lui expédier « plus de douceurs », lui recommandait de frotter ses gencives avec de l'ail, pour éviter le scorbut et le confiait à la miséricorde divine. Thomas, pour sa part, continue à attendre en vain. Mois après mois, il compte les jours qui le séparent de celui où a lieu la distribution du courrier, puis se précipite, fait la queue longtemps devant le guichet de poste du camp, revient à la baraque, la tête vide, le cœur gros, et, couché sur son lit, se bouche les oreilles pour ne pas écouter les autres commenter les nouvelles de leurs proches.

L'odeur de la soupe monte du grand seau noir posé sur le chariot. Il est tout près à présent, mais au moment où Thomas tend sa gamelle à l'homme qui manie la louche, Schultz, le garde allemand, l'interpelle.

- Suivez-moi, ordonne-t-il.

Thomas laisse sa gamelle et celle d'Olek à un copain de leur baraque et s'en va entre les soldats allemands qui l'escortent jusqu'aux bâtiments administratifs, où deux officiers S.S. le prennent en charge.

- L'Homme de Confiance du camp, lui dit le civil qui le reçoit à l'intérieur, assis derrière son bureau, prétend qu'il ne comprend pas le canadien-français. Vous allez lui servir d'interprète.

Malgré son énervement, Thomas se retient pour ne pas éclater de rire. Décidément, Olek sait faire flèche de tout bois. Ce n'est pas pour rien qu'il lui a enseigné jurons et expressions folkloriques québécoises. Olek adore d'ailleurs lâcher

devant leurs camarades français des « maudits que c'est plate » sonores, teintés de son accent polonais, en prétendant que c'est infiniment plus élégant que leurs jurons qu'il qualifie de scatologiques.

Dans la petite pièce attenante, où il pénètre, il y a déjà plusieurs personnes. L'Homme de Confiance, deux officiers et deux soldats en uniforme canadien, deux officiers S.S. et un civil qui prend des notes.

- Je vous prie de traduire, lui demande l'Homme de Confiance, aussi fidèlement que possible. Vous serez puni pour toute tentative de déformer les propos de nos camarades.

Thomas fixe un des officiers canadiens, comme si la force de son regard pouvait suffire pour lui communiquer le message qu'il essaie de lui transmettre, mais les yeux de l'autre n'expriment que de l'étonnement. Affolé par cette réaction qui risque de tout compromettre, Thomas se lance sans réfléchir.

- Maudit fou cause moè pour que je fasse ma job, dit-il. Eux-autres vont me slacker drette là si toë tu speak le english.

- Hostie toasté dans un ciboère électrique, retorque l'officier dont le visage demeure parfaitement inexpressif. T'es ben de chez nous. Peut-on truster le boss ?

D'un mouvement de menton, il indique l'Homme de Confiance.

- Les prisonniers sont fatigués, traduit Thomas sans lui répondre autrement que par un imperceptible signe de tête, et ils n'ont rien mangé.

- Très bien, acquiesce l'Homme de Confiance. On va remettre notre réunion à demain et je compte que vous allez y assister. Je vais demander la permission aux autorités du camp.

Le regard plongé dans celui de l'officier canadien avec lequel il vient d'échanger ces quelques mots, Thomas cherche désespérément un moyen de continuer à discuter avec lui de façon à ce que les autres ne puissent pas comprendre, mais ne trouve pas d'expressions susceptibles d'être suffisamment différentes pour créer l'illusion d'une langue particulière aux Québécois francophones. En face de lui, son compatriote semble poursuivre un instant de réflexion similaire, puis baisse la tête, déçu.

- Mont-Royal, murmure-t-il, Mont-Royal.

L'entretien est terminé. On reconduit Thomas à sa baraque. Avant de partir, il a juste le temps de se retourner et de sourire aux deux soldats canadiens qui se tiennent près de la porte. Mont-Royal pense Thomas, suis-je donc bête. Il voulait me faire savoir qu'il fait partie du régiment des Fusiliers Mont-Royal. Mon Dieu, ce sont des gars de chez nous, et peut-être même de Montréal !

Cette nuit-là, Thomas ne parvient pas à dormir et chuchote longtemps avec Olek qui occupe le lit à côté de lui. Fort heureusement, leurs deux autres voisins dorment et seuls les ronflements qui s'élèvent par moment à un bout ou à l'autre de la baraque viennent rompre le bruit monotone des respirations.

- C'est très important ce que les Canadiens ont à raconter, insiste Olek. Notre Homme de Confiance fera ce qu'il faut pour que tu puisses leur poser des questions. Essaie de savoir s'ils sont arrivés ici en train ou à pied. Dans les wagons plombés, on ne voit rien, mais quand on marche, on remarque pas mal de choses. Je veux surtout savoir si la frontière hollandaise est loin. Je n'en peux plus, Thomas ! Je me sens vil et lâche. J'ai honte de moi-même. Tu ne comprends pas cela, toi, dont le pays n'est pas occupé, et les Français non plus. Eux, ne cessent de se demander s'ils sont favorables aux politiques de Pétain qui protège la France contre un massacre, ou aux « Français libres » du général de Gaulle. Certains sont communistes, d'autres me parlent longuement de l'Action française et d'autres encore des échecs de la Troisième République. Ils me rendent fou nos copains, quand ils prétendent qu'ils ont été obligés de se battre à cause de la Pologne et qu'ils n'ont pas eu envie de « mourir pour Dantzig ». C'est insensé, parce que de toute façon les Boches tenaient trop à se venger de la défaite qu'ils ont subie lors de la Première Guerre mondiale, pour résister à l'envie de défiler en triomphateurs aux Champs-Élysées. C'est la plus belle avenue du monde et on les comprend, mais ce que moi je ne peux pas admettre, c'est cette « drôle de guerre », dans laquelle je me suis impliqué, faute de mieux, et la capitulation. Tu vois, pour nous, à Varsovie, la France était le plus noble et le plus cultivé pays du monde. Une nation qui, à l'époque de Bonaparte, a réussi à s'attaquer aux tsars et à la mère Russie. Te rends-tu compte seulement ce que cela signifiait pour nous qui, gosses encore, apprenions dans les manuels d'histoire que Napoléon avait voulu libérer la Pologne ? Non, tu ne comprends pas, espèce de Canadien. Pour toi, c'est trop loin. Tu appartiens à un autre univers.

- Cesse de m'injurier, proteste Thomas. Je suis canadien-français et fier de l'être, mais depuis que je te fréquente, j'ai quand même appris pas mal de choses. À force de t'entendre radoter, je connais par coeur certaines histoires. Tiens, si je te laisse parler de la « drôle de guerre », je parie que tu vas encore me raconter pour la centième fois comment tu as dû passer trois jours à la caserne en attendant qu'on te trouve des chaussures à ta taille. Tu vas me répéter ensuite que les Français n'étaient pas préparés, que la mobilisation a été une véritable farce et que les recrues ressemblaient davantage à des victimes résignées qu'à de jeunes soldats, pleins de ferveur, prêts à défendre l'intégrité et l'honneur de leur mère patrie. Al-lons, laissons cela. Explique-moi plutôt en quoi la frontière hollandaise doit nous préoccuper, nous deux, prisonniers condamnés à moisir dans ce camp de Falling-bostel jusqu'à la fin de la guerre ?

- Justement, chuchote Olek. Nous ne resterons pas ici. Nous allons partir, mon vieux. On ira en Hollande et de là en Grande-Bretagne où je vais me faire intégrer dans l'armée britannique, ou dans les forces armées polonaises, si j'y parviens. Je ne veux pas végéter ici pendant que les miens se font tuer. Je veux être utile, me battre, libérer mon pays de l'occupation allemande. Je veux dénoncer l'impéria-lisme de Staline auprès des Occidentaux qui ne semblent pas se douter que ce n'est pas un allié, mais un ennemi.

- Hum, objecte Thomas. Pour le moment, les Russes se battent quand même contre Hitler.

- Que le diable les emporte tous. S'ils ne s'étaient pas ligués avec les Alle-mands en 1939, ils ne seraient pas maintenant à Lvov. Quand je t'entends parler du front de l'Est et du courage des Soviétiques face à l'ennemi commun, j'ai envie de te battre. Laissons cela. Veux-tu t'évader avec moi ? Oui ou non ?

- Je ferai ce que je pourrai pour obtenir les renseignements concernant la fron-tière hollandaise, répond Thomas, mais maintenant laisse-moi dormir. je tombe de sommeil.

- Fais attention de ne pas tomber de ton lit, plaisante Olek. Bonne nuit, mon vieux. Et n'oublie pas, chaque détail compte ! N'importe quel renseignement peut nous être infiniment précieux, la configuration du terrain, les distances entre les villages, les zones industrielles, tout !

- Arrange-toi juste pour que je puisse leur parler autrement qu'en présence des S.S. et de la Gestapo, conclut Thomas, puis il se met sur le dos et ferme les yeux.

Sous ses paupières, il y a l'image de Mado, son visage, ses cheveux longs et soyeux, ses mains, ses bras blancs et son corps mince et souple. À force de l'évoquer ainsi, il la sent brusquement proche, à un point tel que ses muscles se tendent. Thomas enfouit son visage dans le sommier, s'allonge sur le ventre, écrase son sexe devenu dur sous lui et éprouve une sorte de fièvre qui brûle ses joues. Mado, ma Mado, je te demande pardon. Quand nous étions ensemble, je ne me rendais pas compte de mon bonheur. Je luttais, je voulais devenir quelqu'un, gagner de l'argent, faire marcher l'usine, obtenir des commandes... Mais maintenant que tu ne m'écris plus, que je suis sans nouvelles, je sais qu'en dehors de toi, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Mado, mon unique, mon amour, cela fait si longtemps que je n'ai pas pu te tenir dans mes bras... Mado, je suis seul, misérable et j'ai peur de ne plus jamais te retrouver. J'ai rêvé l'autre nuit que je t'embrassais sur les lèvres et je me suis réveillé en hurlant. Mado, pourquoi ne réponds-tu pas à mes lettres ? Est-ce que tu en aimes un autre ? Mado...

Thomas enfonce ses dents dans la paume de sa main pour étouffer ses sanglots. La douleur le calme. Il se détend et commence à s'assoupir. Quand Olek parle de ses proches, pense-t-il, il fait aussitôt un lien avec sa ville, le quartier où il habitait et le coin de campagne où il passait ses vacances. Moi, je n'ai en moi que toi, ma Mado. Quand Olek délirait à l'hôpital, il parlait du parc de Lazienki et des montagnes de Zakopane, en mêlant leurs noms avec ceux de sa mère et de son père, mais moi, je me moque bien du parc Lafontaine et des fêtes de Noël à Sainte-Rose. Mon pays, ma patrie, c'est toi, Mado !

Sans s'en rendre compte, Thomas perd le sens de la réalité et s'endort. Dans son sommeil, il y a des arbres, des sapins couverts de neige, une vallée, un sentier qui se perd entre deux monticules et une côte qu'il escalade péniblement en espérant trouver, là-haut, Mado. Puis, c'est le réveil et il comprend mal pourquoi Olek le secoue en l'empêchant ainsi de parvenir jusqu'à Mado, jusqu'au sommet qui lui paraissait pourtant si proche.

- Grouillez-vous, crie le petit blond en sautant du lit, situé en face du sien. Nous sommes en retard et les Boches vont encore retenir toute la formation sous prétexte de recomptage. Il pleut dehors et je ne tiens pas à me faire tremper.

Thomas se précipite derrière Olek, en s'habillant en chemin, et le voilà dehors, dans les rangs, au garde-à-vous. Ensuite, c'est l'heure du café. Le petit cube de pain noir lui paraît plus mince encore que d'habitude, mais il l'emporte comme une richesse fragile à l'intérieur de la baraque, tandis que les autres le dévorent sur place, dominés par cette faim qui les tenaille et hante toutes leurs conversations. Certains vont jusqu'à voler les rations de leurs meilleurs amis, tandis que Thomas garde souvent les siennes pour Olek. En fumant toutes les cigarettes contenues dans ses colis de la Croix-Rouge, Thomas parvient à contrôler les exigences de son estomac. Au début, il échangeait ses cigarettes contre le pain que Schultz, le caporal allemand, acceptait d'apporter sous sa capote, mais il s'était vite aperçu qu'une cigarette à jeun lui procurait la satiété, suivie d'un léger et agréable vertige et d'une sorte de détachement. Depuis, il n'est plus obligé d'attendre Schultz, de négocier avec lui et de craindre constamment, comme Olek, qu'il ne tienne pas parole et qu'il garde les cigarettes anglaises sans donner le gros morceau de pain noir en contrepartie.

- J'ai vu notre Homme de Confiance, lui annonce Olek qui arrive en trombe dans la baraque vide. Un des officiers canadiens est à l'infirmerie. Vas-y tout de suite et ne parle à personne de nos projets. Tu ne sais pas distinguer les mouchards des gars honnêtes. Allons, à toi de jouer et n'oublie pas, si tu veux retrouver ta Mado, c'est la seule solution ; s'évader !

L'infirmerie, la petite maison basse, un peu en retrait, voisine avec la prison où on met sous arrêts les hommes coupables d'insubordination. Le médecin du camp et les deux infirmières allemandes se tiennent dans la première pièce qui leur sert de bureau de consultation. Ils interrogent Thomas, puis le font entrer dans la salle. Tous les lits sont occupés. L'Homme de Confiance du camp, est assis à côté de celui du fond. Thomas s'approche. L'officier canadien lui tend la main. En la serrant, il sent un morceau de papier. Alors il replie ses doigts et lentement enfonce sa main dans sa poche.

- Je vais aux toilettes et je reviens tout de suite, dit-il.

L'infirmerie dispose d'un cabinet de toilette et même d'une salle de bains rudimentaire. Pour Thomas, habitué aux latrines communes, c'est un immense plaisir de pouvoir y pénétrer et de s'isoler là, derrière une porte fermée. Être seul, être

séparé des autres par une porte, c'est cela le vrai luxe, pense Thomas en sortant le petit papier.

« Le débarquement à Dieppe a échoué, lit-il. Cela a été un carnage, mais les Fusiliers Mont-Royal se sont conduits comme des braves et vous pouvez être fier de nous. Le lieutenant-colonel Dollard Ménard, au moment de l'attaque, avait crié de sa péniche : « Voilà le moment de montrer ce dont les Canadiens français sont capables ! Je compte sur chacun de vous pour faire sa job ! Bonne chance, les gars ! » et nous avons répondu : « Hourra ! On va leur donner la volée ! » Ce sont là des faits authentiques que vous devez raconter à tous les prisonniers de guerre de ce camp. »

Thomas relit le message deux fois, pour bien retenir chaque mot, puis griffonne en-dessous : « C'est entendu, je vais le faire. Êtes-vous parvenus au camp à pied ? Pouvez-vous m'indiquer à quelle distance se trouve la frontière hollandaise ? »

Dans la salle, l'officier canadien est en train de donner à l'Homme de Confiance son numéro matricule. Il lui indique également le nombre de soldats qui sont arrivés avec lui.

- Je vais organiser une réunion avec eux, pas plus tard que ce soir, le rassure-t-il. Vous recevrez vos colis, le mois prochain. La Croix-Rouge de Genève travaille d'une façon très efficace de ces temps-ci. Avant, c'était plus compliqué, leurs procédures prenaient des mois, et les prisonniers attendaient en crevant de faim, mais maintenant, le système est rodé. Voulez-vous demander quelque chose à votre compatriote ?

- Est-ce que vous allez être transféré dans nos quartiers ? s'informe l'officier canadien en s'adressant à Thomas.

- Je l'espère, lui répond-il, en glissant dans sa main son message.

Pendant le reste de la journée, le lendemain et le surlendemain, Thomas et Olek se perdent en conjectures. L'officier a-t-il réussi à lire le texte de Thomas sans se laisser surprendre par les Allemands ? Trouvera-t-il un moyen de lui répondre ? Qu'est-ce qui va se passer si les autorités du camp acceptent de transférer Thomas dans les baraques des Canadiens ? Comment pourra-t-il communiquer alors avec Olek ?

Le dimanche suivant, à l'heure de la messe célébrée sur la place centrale, le prêtre demande à Thomas de transporter la lourde croix en bois fabriquée par les prisonniers qui sert d'autel. Les hommes s'approchent et font bénir les minuscules tranches de pain destinées à remplacer l'hostie et à leur permettre de communier après la confession qui, comme toujours, a lieu près des latrines. C'est ainsi que le commandant du camp qui, comme tous les autres soldats et officiers allemands, porte sur sa ceinture la boucle sur laquelle figure l'inscription Golf mit *uns* punit le prêtre et les prisonniers désireux de pratiquer leur religion. Thomas s'agenouille devant l'aumônier. L'odeur des excréments le saisit à la gorge et lui coupe presque le souffle mais il s'efforce de prier quand même. Derrière lui, les hommes qui attendent debout leur tour tiennent des mouchoirs devant leur nez, tandis que le prêtre se conduit comme s'il n'était pas incommodé par les odeurs nauséabondes. Thomas fait le signe de la croix sur sa poitrine et se redresse, puis s'éloigne très vite. Le prêtre vient de lui glisser un morceau de papier et il espère que c'est la réponse qu'il attend. Mais comment s'isoler ? Dans la baraque, les hommes jouent aux cartes ou discutent en petits groupes. Thomas, grimpé sur son lit, s'assure qu'on ne fait pas attention à lui, sort l'unique livre qu'il possède, *De profundis*, d'Oscar Wilde, place le papier entre les pages et c'est alors seulement qu'il se met à le lire. L'officier canadien a dessiné une minuscule carte sur laquelle il a indiqué les distances et les noms de trois villes : Bassum, Quakenbruck et Enschede. Le dernier nom est souligné. C'est là, la frontière hollandaise.

Thomas se met à chercher Olek. Il sort, se promène entre les baraques, s'approche des barbelés qui les séparent du camp des Polonais et tombe finalement sur Olek en grande conversation avec deux de ses compatriotes. Il est très excité et veut absolument lui traduire leurs propos.

- Tu comprends, lui explique-t-il, notre grand problème, à nous, les Polonais, découle de notre situation géographique. Tu vois, ici, au camp, les prisonniers de guerre polonais voisinent avec les Français, les Britanniques et les Américains. Si nos frontières correspondaient à cela, nous ne serions pas un pays occupé et la France n'aurait jamais été obligée de capituler. Ensemble, on battrait les Boches à plate couture.

- J'ai sa réponse, l'interrompt brutalement Thomas. C'est une carte avec les noms de trois localités. Tu y comprends quelque chose ?

- Mais c'est un génie, ton officier canadien-français. C'est exactement ce qu'il nous faut. Fantastique ! Tiens-toi prêt. Je crois que dans une semaine d'ici nous serons loin. Cela fait des mois que je fignole mon plan et c'est juste cet élément-là qui me manquait.

- Cachottier, proteste Thomas à voix basse. Au lieu de me réciter des poèmes de ton cher poète Lechon et de me raconter les beautés du parc de Lazienki, tu aurais pu me mettre au courant.

- Jamais de la vie, rétorque Olek. Le devoir d'un bon soldat consiste à savoir se taire. N'est-ce pas messieurs ? lance-t-il en souriant aux deux gardes allemands qui passent justement à côté d'eux.

- *Polnische Schweine*, dit un des soldats en crachant par terre, tandis que le chien-loup qui l'accompagne s'arrête et se dresse sur ses pattes arrière.

- Tu es fou, murmure Thomas en l'entraînant avec lui. Tu es complètement fou !

- Eh oui, constate Olek sur le même ton. Je sais maintenant que le jour viendra où je pourrai à nouveau leur tirer dessus. Parole de Kowalski ! Nous sommes têtus dans la famille. Têtus et tenaces, comme des vrais Polonais...

- Explique-moi au moins ton plan, insiste Thomas. Va-t-on aboutir à l'hôpital, ou au cimetière ?

- Ni l'un ni l'autre. Nous allons plonger plus simplement dans la merde. Prépare-toi à cela et à rien d'autre.

Thomas se rend bien compte qu'il est inutile de continuer à le questionner et comme le vent charrie les gouttes de pluie qui l'aveuglent, il se décide à retourner à la baraque. Dès l'entrée, il est happé par deux sous-officiers qui s'amusent à s'échanger des recettes de cuisine.

- Chez nous, les moules sont très fraîches, explique le plus âgé, alors, quand on les jette dans le court-bouillon, il faut savoir les saisir jusqu'à ce que les coquillages s'ouvrent, mais ne pas les laisser mijoter trop longtemps. Ma femme ajoute toujours des fines herbes, autant pour le goût que pour le parfum. Beaucoup de fines herbes... Eh Thomas, viens un peu par ici. Comment est-ce qu'on fait les moules chez vous, au Québec ?

Embarrassé, il ne sait trop quoi répondre. Admettre qu'il en a mangé pour la première fois à Paris, c'est susciter aussitôt des propos ironiques. Fort heureusement, Olek intervient à sa place.

- On ne mange pas de cochonneries pareilles chez nous, en Pologne, dit-il, et nous laissons tranquilles nos grenouilles. Chez lui, au Québec, on préfère des tourtières, tandis que chez moi, on fait la meilleure choucroute du monde. N'est-ce pas, Thomas, que c'est délicieux une tourtière fabriquée par les jolies mains de ta Mado ?

Les éternelles discussions des affamés, pense Thomas, mais cela ne l'agace plus. Désormais, il a l'impression de s'éloigner déjà du camp avec, comme viatique, la minuscule carte tracée par un officier canadien, quelqu'un qui a foulé peut-être les pavés de Montréal et qui parle français. Le temps cesse de se traîner d'une heure à l'autre. Il a à nouveau une valeur, parce que lui, Thomas, attend le grand événement annoncé par Olek et qu'il commence à s'y préparer à sa façon. Il laisse Olek avec les deux compères, grimpe sur son lit et se met à ranger ses affaires. Soigneusement, il examine son unique chemise, vérifie qu'il n'y a pas de poux dans les coutures, la plie et la glisse dans son sac, avec les deux paquets de cigarettes qu'il possède. Une vraie fortune ! Ensuite, il se plonge dans la lecture de *De profundis*, d'Oscar Wilde, petit bouquin qu'il a emporté tout à fait par hasard en quittant l'hôpital et qu'il connaît maintenant presque par coeur. Est-il possible de condamner un homme à la prison, parce qu'il ose aimer un autre homme ? L'Angleterre victorienne ne plaisantait pas avec ces choses-là ! Au fait, lui, Thomas, aurait-il le courage de juger ses deux voisins de gauche, d'où lui parviennent la nuit des bruits fort faciles à identifier ? Certainement pas ! N'empêche que leur vue lui inspire un malaise qu'il se refuse à manifester pourtant, quand certains autres prisonniers se mettent à faire des blagues sur leur compte. Thomas prend ses bottes et se met à replacer les lacets, déchirés, pleins de noeuds et pourtant richesse irremplaçable, puisqu'il lui faut attendre le prochain colis pour en avoir une autre paire. Et encore, ce n'est pas certain, car parfois, au lieu de lacets, ils reçoivent du fil. La médiocrité, des préoccupations minables, voilà à quoi il est réduit depuis des mois. « José et Jocelyne », comme on les appelle ironiquement dans la baraque, grimpent sur leurs lits. Couchés en silence, l'un à côté de l'autre, les deux jeunes gens se tiennent par la main. C'est leur façon de s'évader, d'oublier la désespérante monotonie des jours qui passent et de ne pas céder au désespoir.

Nous allons nous évader, Olek et moi, pense Thomas, nous, nous allons franchir les barbelés.

- On tire sur les fugitifs et les chiens savent les retrouver, l'a prévenu l'Homme de Confiance du camp. Il est impossible d'échapper à la surveillance. Le camp est trop grand, trop bien organisé et les précédents prouvent qu'on ne doit courir aucun risque. J'ai connu un prisonnier qui avait essayé. Ils l'ont tué avant qu'il ne parvienne à franchir la première rangée des barbelés. Nous avons tous été condamnés par la suite à rester debout, sur la grande place centrale, pendant vingt-quatre heures. Cela se passait en hiver, avant votre arrivée, ici... Vous vous imaginez que, depuis, les amateurs d'évasions sont plutôt rares...

je veux retrouver Mado, pense Thomas en serrant les dents et je me moque bien du reste.

- Garde-à-vous, hurle le caporal allemand qui, avec deux soldats, pénètre dans la baraque. Les prisonniers se mettent debout, forment une rangée, le long des lits superposés et attendent.

- Demain, quatre d'entre vous seront chargés de travaux d'évacuation. Voici leurs numéros, dit le responsable de la baraque en traduisant les ordres du caporal allemand.

- Ce qu'il appelle les travaux d'évacuation, c'est en fait le « latrine commando », le travail le plus abject qui consiste à vider les excréments des latrines et à les transporter en dehors du camp pour engraisser les terres environnantes. Les Allemands ont le sens de l'économie. Rien ne doit se perdre et tout doit servir à la construction du Grand Reich. Thomas, surpris, constate que « José et Jocelyne », Olek et lui sont affectés à cette besogne qui échoit en principe à ceux qui se sont rendus coupables d'insubordination. Il regarde Olek et se contente d'esquisser un imperceptible sourire. Les soldats allemands saluent militairement, sortent, les prisonniers se dispersent à nouveau et, aussitôt, on assaille Thomas de questions.

- Qu'est-ce que vous avez fait, toi et Olek ? Raconte ?

- Il a réussi avec mon aide à rencontrer son compatriote à l'infirmerie, répond Olek à sa place. « José et Jocelyne », pour leur part, ne plaisent pas particulièrement à notre caporal. Il estime qu'ils se promènent trop souvent ensemble...

Des rires gras fusent autour d'eux. José menace de son poing le groupe, mais personne ne le prend au sérieux, puis c'est la distribution du café du soir, infusion infecte d'orge brûlé et on les oublie. Cette nuit, Thomas reste éveillé dans le noir, sans oser déranger Olek qui ronfle comme un bienheureux. D'ailleurs, à quoi cela lui servirait-il ? À l'avance, il ressent l'humiliation et le dégoût de ce travail qu'ils vont être obligés d'exécuter le lendemain. Discuter de leur évasion serait le seul moyen de l'oublier, mais Olek a refusé de lui dévoiler son plan et il ne changera pas d'avis. Il est têtue, Olek. Thomas se tourne d'un côté à l'autre, ferme les yeux, essaie de retrouver l'image de Mado, ne réussit pas et la grisaille de l'aube pénètre à travers les fenêtres quand, enfin, il parvient à s'assoupir. Au réveil, il est conscient aussitôt que la journée sera particulièrement pénible. Tout de suite après l'appel, les voilà en train de marcher tous les quatre derrière le garde, sous les regards tantôt compatissants et tantôt ironiques de leurs camarades. La charrette, attelée d'un maigre cheval, attend devant les latrines. Avec des crochets, ils soulèvent les gros récipients, enfoncés dans leurs bases bétonnées, les prennent et les chargent. Ils ont beau faire attention, les excréments éclaboussent leurs pieds, leurs pantalons, leurs vestes et leurs visages. La puanteur est telle qu'ils toussent de façon spasmodique. Ensuite, le garde fait avancer le cheval, la charrette roule lentement et ils suivent en retenant des deux côtés les récipients afin qu'ils ne basculent pas et ne se vident pas, comme ça, au milieu de la place. Il fait gris et il pleut. Au premier poste, le soldat leur lance un mot ordurier, puis se bouche le nez et leur ordonne de passer vite, tandis qu'au deuxième, deux gardes se joignent à eux, dont le caporal Schultz, ce qui surprend Thomas parce que, pour les Allemands, c'est aussi un travail punitif que des les accompagner.

- Regarde, murmure Olek, il n'y a plus de barbelés devant nous, rien que des champs qui s'étendent à perte de vue.

- *Schnell*, hurle Schultz, *schnell* !

Le cheval tire la charrette au trot, les prisonniers obéissent de leur mieux, les récipients s'entrechoquent avec un bruit sinistre. Ils parviennent ainsi jusqu'à la limite, jusqu'à la forêt qui borde les champs.

- Attention, crie Olek, c'est à nous !

D'un geste brusque, il fait basculer un récipient du côté du soldat qui se tient près de lui, « José, Jocelyne » et Thomas l'imitent, puis Olek et Thomas se met-

tent à courir, atteignent la limite des arbres, pénètrent dans le sous-bois et avancent à travers les taillis. Derrière eux, il y a le bruit sec du tir des carabines, les balles fauchent des feuilles au-dessus de leurs têtes, mais ils ne remarquent et n'entendent rien. Ils continuent de courir, tombent, se relèvent, repoussent les branches qui fouettent leurs visages, parviennent, à bout de souffle, jusqu'à la route, la traversent et s'arrêtent un instant avant de plonger à nouveau dans le bois.

- Attends, dit Olek, je crois que c'est à gauche. Nous devons parvenir jusqu'à la petite rivière. Pourvu qu'on ne se perde pas.

- Laisse-moi faire, répond Thomas. Je sais me retrouver dans la forêt. Suis-moi !

Quand ils arrivent dans la clairière, ils découvrent le ruisseau qui coule tranquillement dans son lit formé de cailloux ronds et lisses. Thomas se lave, mais l'odeur nauséabonde ne le quitte pas. À côté de lui, Olek se déshabille, se frotte énergiquement en plongeant ses deux mains dans l'eau, disparaît pendant un instant entre les arbres et revient en portant en triomphe un sac à dos.

- Le butin est là, annonce-t-il. Schultz a tenu parole. On se change et on file. Je ne sais pas si ce petit ruisseau suffira pour empêcher les chiens de retrouver notre piste, mais c'est notre seule chance.

À la hâte, ils mettent les vêtements propres, se regardent, éclatent de rire et repartent, pieds nus, leurs chaussures à la main. Les voilà déguisés en cheminots allemands. La veste est un peu trop étroite pour Thomas, les cailloux blessent ses pieds, mais il a envie de crier de joie.

- Tiens, j'ai du pain dans ma poche, constate Olek. Il a pensé à tout, ce Schultz. Le brave gars a tiré en l'air ! Et sais-tu pourquoi il a accepté de nous aider ? À cause d'une jolie Greta. Ah, l'amour, il n'y a que ça de vrai ! Elle habite juste à la frontière hollandaise et Schultz n'a pas le droit de quitter le camp, mais nous, nous irons lui apporter de ses nouvelles et la prévenir qu'il sera obligé de partir sous peu, très, très loin.

- Je crois que j'entends des chiens, dit Thomas en se penchant en avant. Grimpe mon vieux et plus vite que ça.

Souple et léger, il entoure de ses bras un tronc d'arbre et monte jusqu'en haut, jusqu'à la couronne de feuilles qui le cache. Ils restent là, entre le ciel gris et la

terre, tremblant de peur et de froid. Après la tombée de la nuit, ils se risquent enfin, descendent et marchent jusqu'à la voie de chemin de fer qu'il leur faut suivre, selon Olek, pour arriver dans les faubourgs de Bassum, contourner cette localité et repartir en direction de Quakenbruck. À un moment donné, une lumière aveuglante troue l'ombre et le bruit fait éclater le silence. Le train de marchandises roule à grande vitesse.

- On saute, propose Thomas, mais Olek le retient par la manche.

Couchés dans l'herbe, ils attendent que le train passe, là-haut sur le remblai. Thomas ferme les yeux. Il est gai, insouciant et plein d'énergie. Il a l'impression de commencer une vie nouvelle. Ce qu'il ne comprend pas, c'est pourquoi ils ont attendu si longtemps. Pourquoi Olek n'a pas pu persuader plus tôt le caporal Schultz de les aider et pourquoi ils sont les premiers à avoir pensé à ce manège pourtant si simple en apparence, d'utiliser comme arme contre les Boches, les récipients remplis de déchets nauséabonds.

- Voyons, objecte Olek, sans Schultz, on serait déjà sous terre ou à l'infirmerie. Le truc consistait à aveugler les autres et à pouvoir compter sur lui pour qu'on ne nous tire pas dessus. Ils savent viser les Boches, ne t'en fais pas. Et puis Schultz, le brave imbécile, n'a plus rien à perdre. Il vient d'apprendre qu'il sera transféré prochainement sur le front de l'Est d'où on ne revient pas, paraît-il. Si sa Greta ne se décide pas à lui rendre visite, il partira sans même pouvoir le lui annoncer. Ajoute à cela que leurs lettres à eux sont plus soigneusement censurées que les malheureux formulaires sur lesquels, nous, les prisonniers de guerre, avons droit d'écrire à nos familles et tu comprendras les états d'âme de notre cher caporal. Remarque, j'ai eu droit à ses confessions à la dernière minute et, sur le coup, je n'ai pas été ému outre mesure. C'est grâce à ton officier canadien, en outre, que j'ai pu évaluer nos chances de nous rendre en Hollande. Avant, j'étais persuadé que nous nous trouvions à l'autre bout de cette sacrée Allemagne.

- J'espère que « José et Jocelyne » ne vont pas écoper à cause de nous, s'inquiète Thomas.

- Je leur ai proposé de partir, constate Olek, en se relevant et en secouant la poussière, de son pantalon. Ils m'ont répondu qu'ils n'y tenaient pas, qu'il préféreraient rester au camp plutôt que de retourner dans leur pays occupé et d'être à la merci de la première rafle. Je n'ai pas insisté, je n'en ai pas eu le temps. Pour plus

de sécurité, je leur ai parlé ce matin seulement. Cela fait des mois que je ronge mon frein et j'avais peur d'un pépin de dernière minute. Je veux me battre contre les Boches, je veux venger mes morts, je veux retourner à Varsovie sur un char d'assaut aussi gros que celui sur lequel nous sommes tombés tous les deux pour notre plus grand malheur. Et pour cela, il faut qu'on parvienne jusqu'à Londres. Tu es d'accord, j'espère ?

Mado, pense Thomas, Mado ma chérie. Pour la première fois, tu me sembles proche, accessible et vraiment réelle...

- Bien sûr que je suis d'accord, rétorque-t-il. Tu peux compter sur moi.

* * *

La résistance humaine n'a pas de limites. Cela fait plus de cinq jours qu'ils marchent la nuit, en se cachant et en essayant de dormir le jour. Craignant une dénonciation, ils ne s'aventurent pas dans les régions habitées. D'ailleurs, ils n'ont pas d'argent, ne peuvent rien acheter et n'osent pas espérer qu'un cultivateur allemand leur donnera à manger sans prévenir aussitôt la Gestapo. Le peuple des vainqueurs craint tout autant la Gestapo que les vaincus. Leurs uniformes de cheminots les protègent, mais leur connaissance de l'allemand est limitée et leur accent ne peut tromper personne. Comme des animaux pourchassés, ils ne se sentent en sécurité qu'en forêt, mais de plus en plus fréquemment, ils longent des champs nus, où on termine les récoltes, puis des régions inondées par l'eau salée, stagnante, qui dégage une étrange odeur. Certes, il serait plus prudent de s'éloigner de la voie ferrée, mais ils ont peur de se perdre et il leur faut économiser leurs forces. Parfois, Thomas tombe, sa vue se brouille, ses pieds couverts de sang refusent de le porter, mais Olek le prend alors par les bras et le secoue jusqu'à ce qu'il accepte de se redresser et de continuer. Puis, le soir du sixième jour, c'est lui qui n'a plus le courage de se lever.

- Olek, d'après nos calculs, la maison du garde-barrière n'est plus très loin, essaie de le persuader Thomas qui a du mal lui-même à se tenir debout. Greta habite à côté. Je vais t'aider, Olek, mais je ne peux pas te porter, je ne le peux vraiment pas.

- Va-t-en, marmonne Olek. Va-t-en. Qu'un de nous deux réussisse, au moins. Moi, je vais crever ici, tranquillement. Va-t-en !

- Bon, ne bouge pas, décide Thomas. Je reviendrai te chercher avant qu'il ne fasse jour.

Olek ne répond pas. Couché sur le dos dans le ravin, il semble dormir. La nuit sans lune enveloppe Thomas et le froid le stimule. Non, cette fois-ci, il ne se conduira pas comme un homme en fuite, mais comme un cheminot pressé de parvenir à la barrière. En marchant sur la voie, il va gagner du temps et aura plus de chances de sauver Olek. Le train vient justement de passer, il n'y a personne autour et c'est un risque qu'il doit courir. Les traverses en bois sont moins dures sous ses pieds endoloris que les roches et les ronces. Le ruban des rails se déroule devant lui et Thomas se met à prier comme si Dieu pouvait l'entendre et le mener jusqu'à la maison de cette Greta dont tout dépend. Combien de temps marche-t-il ainsi ? Il ne saurait le dire, mais, à un moment, il y a le sifflement du train derrière son dos, le bruit de la locomotive et juste, tout près, la barrière que quelqu'un baisse lentement à l'aide d'une poulie. Thomas court jusqu'à la silhouette qui se détache dans l'ombre. C'est une femme.

- Greta, dit-il, je viens de la part du caporal Schultz.

Si ce n'est pas Greta, pense-t-il, je suis fichu. Dieu tout puissant, faites que ce soit Greta ! Elle ne répond pas tout de suite. Les wagons roulent à côté d'eux, puis c'est la petite lumière rouge de la lampe arrière, le bruit s'éloigne et la femme dévisage Thomas. Elle a des grands yeux bleus et des tresses blondes coiffées en couronne autour de la tête.

- Venez, dit-elle. Il ne faut pas rester ici. Ma mère dort. Vous ferez attention en entrant à la maison pour ne pas la réveiller.

Thomas aspire profondément l'air. C'est bien Greta. Le caporal Schultz a bon goût et, lui, toutes les chances du monde. Il la persuade de le suivre avec sa lampe qu'elle tient à la main et dont la lumière sculpte merveilleusement les contours de son visage baigné dans l'ombre. Thomas n'a plus mal aux pieds. Il ne sent plus rien en dehors d'une joie sauvage qui lui donne envie de crier. Sans peine, il retrouve la place où Olek est toujours couché en boule, se penche, le secoue, le traîne un peu, puis parvient à le prendre sur son dos. Lentement, ils reviennent ensuite jusqu'à la barrière, traversent la voie, s'approchent de la petite maison blanche de Greta, pénètrent à l'intérieur et les portes se referment derrière eux sur le monde extérieur, sur l'insécurité et le danger. Greta les fait entrer dans une pièce basse

où il y a un grand lit à colonnes. Elle tire les rideaux, allume une bougie et Thomas laisse tomber Olek sur le gros édredon recouvert d'un tissu à carreaux bleus et blancs.

- J'ai faim, dit-il sans réfléchir.

Le pain noir et le lait caillé que Greta apporte ont un goût exquis. Thomas lave la figure d'Olek, le force à avaler un peu d'eau, le fait asseoir, lui enfonce littéralement le pain dans la bouche et obtient finalement gain de cause. Olek revient à la réalité, à la vie et réussit même à lui sourire. Il fouille dans ses poches, donne à Greta la lettre de son ami Schultz et se met à lui parler, comme si elle avait encore besoin d'explications, comme si elle ne devinait pas qui ils sont et d'où ils viennent. Ensuite, la bougie s'éteint, Greta s'en va et ils s'endorment sans se soucier de ce qui leur arrivera le lendemain, trop fatigués pour réfléchir et pour prendre les moindres précautions face à cette fille qui pourtant, peut fort bien les dénoncer. C'est au réveil seulement que Thomas recommence à s'inquiéter à nouveau, mais Greta arrive peu après et ils font connaissance avec l'aide d'un dictionnaire et de beaucoup de gestes qui remplacent fort bien les mots. Pour Greta et pour sa mère, le caporal Schultz n'est pas un garde dans un camp de prisonniers de guerre, mais un héros. Autrefois, à l'époque bénie d'avant-guerre, il était acrobate et voyageait d'un village à l'autre avec un cirque. C'est à l'occasion de ces déplacements qu'il avait rencontré le père de Greta, contrôleur de train. Par la suite, quand la Gestapo vint l'arrêter en raison de ses présumées sympathies pour les communistes, ce fut Schultz, devenu sous-officier, qui aida la famille. C'est grâce à lui que le frère de Greta, Rudi, a obtenu ce poste de garde-barrière. Au lieu de crever de faim à Berlin où elles n'avaient ni travail, ni logement, Greta et sa mère sont venues vivre avec Rudi dans ce coin perdu. Et, depuis, Rudi ne songe qu'à venger le père, Greta à épouser le caporal Schultz et sa mère à avoir des nouvelles de son mari disparu dans les geôles de la Gestapo. Les deux femmes racontent tout cela à Olek et Thomas, installés devant une grosse tarte aux pommes, dans la pièce sombre et encombrée qui leur sert de salon. La mère de Greta tricote, la jeune femme brode, le chat gris ronronne et la guerre semble loin.

- Quand est-ce que vous attendez Rudi ? demande Olek, la bouche pleine. C'est très aimable à vous de nous cacher ici, mais nous ne pouvons pas rester longtemps. Nous voulons passer la frontière et nous rendre en Hollande. Rudi pourra-t-il nous aider ?

Pendant dix jours encore, ses questions restent sans réponse. Les heures se traînent à nouveau, comme là-bas, au camp et la routine quotidienne est encore plus pénible. Thomas ne tient pas en place. Impossible de sortir, de bouger, de s'approcher de la fenêtre ou d'aider les deux femmes à apporter du charbon de la remise. Sait-on jamais qui peut passer par là, remarquer leur présence et les faire arrêter ? Finalement, un dimanche matin, Rudi arrive. C'est un grand garçon, très maigre, silencieux et grave. Il paraît fasciné par Thomas, le premier Canadien qu'il lui est donné de rencontrer. Il exige qu'il lui parle du Canada, de la façon dont les gens vivent là-bas, des forêts et des lacs dont il a entendu vanter les beautés dès ses premières années d'école primaire.

- Si vous m'aidez à passer en Hollande, promet Thomas, je vais vous faire venir chez nous dès la fin de la guerre.

- J'espère que vous vivrez assez vieux pour tenir parole, rétorque en souriant, Rudi.

- Nous avons une adresse à Enschede, renchérit Olek. Est-ce que c'est loin ?

- Juste de l'autre côté de la frontière, le rassure Rudi et vous pouvez vous préparer. Je crois que je pourrai vous organiser quelque chose pour demain. Mais oubliez notre nom et notre adresse. En cas d'arrestation, vous direz que vous vous êtes arrangés pour vous accrocher sous le wagon sans aide de personne !

Le lendemain soir, Thomas et Olek montent sur la locomotive à côté du mécanicien, On les cache sous le charbon et c'est ainsi qu'ils traversent la frontière. Le train s'arrête peu après Osnabrück.

- Bonne chance, leur dit le mécanicien en s'essuyant le visage couvert de suie.

Il est d'origine alsacienne et il parle français. C'est à peine s'ils distinguent dans l'ombre les traits de cet homme qui vient de risquer sa vie pour eux. Ils se serrent les mains, en silence. L'aide-mécanicien, un jeune garçon, leur donne un paquet de cigarettes allemandes et le train repart, tandis qu'eux deux restent sur le bas côté en agitant les bras au-dessus de leurs têtes.

- Quand les S.S. se sont approchés de la locomotive à la frontière, quand j'ai entendu leurs voix, avoue Olek, j'ai pensé qu'ils nous trouveraient. Le mécanicien a baragouiné quelque chose et ils sont partis. Tu ne peux pas t'imaginer à quel

point j'ai eu envie de crier, comme ça, pour le plaisir de la chose, sous ce charbon qui m'écrasait les côtes.

- Ce sont des braves gens, ces Allemands qui nous ont aidés, constate pensivement Thomas. Jamais je ne pourrai les oublier.

- Ils préparent leur après-guerre, rétorque Olek. T'en fais pas, ils ont dû hurler *Heil Hitler*, comme tout le monde. Braves ou pas, eux aussi ont leur part de responsabilité dans ce qui se passe maintenant. Que le diable les emporte tous, moi je suis heureux de fouler enfin le sol hollandais. Déjà, je me sens mieux. La famille où nous allons habite près de la pharmacie. Tu te souviendras, juste la maison voisine et il n'y a qu'une pharmacie à Enschede. C'est important, car si on devait se séparer, il faut que tu puisses te débrouiller. J'ai eu cette adresse par notre Homme de Confiance. Il semble qu'il s'agit de gens qui aident les maquisards et les prisonniers de guerre, évadés des camps. Le mot de passe pour nous identifier : Dieppe. Tu sais comment le donner ? Tu penses à une phrase où tu mentionnes une, ou deux fois, le mot de passe. Quelque chose dans le genre, je viens de Dieppe et c'est assez loin, ou encore, mes parents vivent à Dieppe et c'est là que j'ai laissé ma femme. Comme ça, si jamais on devait tomber sur des salauds, ils ne pourraient pas se rendre compte tout de suite qu'il s'agit d'une sorte de code.

La lune éclaire la route sur laquelle ils marchent en s'éloignant de la voie de chemin de fer. Soudain, Thomas éclate de rire. Il se tient les côtes, il s'étouffe, il essaie de se dominer, mais n'y parvient pas et ses yeux se remplissent de larmes.

- Voyons, proteste Olek, pas si fort. Quelqu'un peut nous entendre. Thomas qu'est-ce que tu as ?

- C'est toi... bafouille Thomas, c'est toi qui ressembles à un clown.

Ils se placent l'un en face de l'autre, se dévisagent et se mettent à rire tous les deux. Leur visage est couvert de poussière de charbon et en commençant à s'essuyer, ils se barbouillent encore davantage.

- C'est grave, constate finalement Olek. On ne peut pas aller en ville ainsi. On va se faire remarquer par le premier imbécile venu.

Ils hésitent un instant, puis Thomas arrache des touffes d'herbe et se frotte la figure. Olek l'imites et ils parviennent finalement à être présentables. L'incident les rend gais et confiants. Quand ils pénètrent à Enschede, quand ils se retrouvent

dans la rue bordée de maisons basses, entourées de jardins clôturés, ils sont heureux comme des collégiens. C'est la première fois, depuis plus de deux ans, qu'ils déambulent libres et sans gardes, dans une ville. Les lampadaires sont éteints, aucune lumière ne filtre à travers les fenêtres et une pluie fine commence à tomber. Thomas pense que, derrière les portes fermées, il y a des gens qui dorment, des gens qui mènent malgré tout une existence normale, ne sont pas obligés de se mettre au garde-à-vous, quatre fois par jour, ont des vrais lits, des vraies chambres et des familles.

- Voici la pharmacie, dit Olek à voix basse. Est-ce la maison de gauche ou de droite ? Je crois que c'est celle de gauche, mais je ne suis pas certain. Essayons quand même.

Il frappe trois coups, puis sonne trois fois également. Thomas sent son cœur battre dans sa poitrine. Il a peur. Bêtement, ils peuvent être pris à cause de ce stupide détail ! De l'autre côté de la porte, il y a le bruit des pas, celui d'une chaîne qu'on fixe avant d'entrouvrir et Olek murmure en se penchant en avant.

- Nous arrivons de Dieppe. C'est loin et nous avons fait un long voyage.

Aussitôt, la porte s'ouvre, un homme les entraîne à l'intérieur et les pousse devant lui. Au même moment, à l'autre bout de la rue, apparaît une patrouille. Quatre soldats marchent avec leurs carabines automatiques pointées devant eux, prêts à tirer. Appuyé contre le mur, l'homme attend un instant dans l'obscurité. Les pas se rapprochent, on entend quelques paroles échangées en allemand, puis la patrouille s'éloigne et l'inconnu pousse un soupir de soulagement.

- Vous avez de la chance, dit-il. Quelle idée de s'aventurer en ville après l'heure du couvre-feu. C'est très imprudent de votre part.

- On s'excuse, marmonne Thomas, on ne le savait pas.

- Mais d'où venez-vous ? s'étonne l'homme. Comment se fait-il que je n'ai pas été prévenu de votre arrivée ?

Il les emmène dans la cuisine dont les fenêtres donnent sur la cour arrière, vérifie que les rideaux sont bien tirés, allume une lampe à pétrole et les examine avec méfiance.

- Évasion imprévue et mal préparée, dit Olek. Prisonniers de guerre de Fal-lingbostel. Soldats de l'armée française, mais moi, je suis polonais et Thomas est canadien.

- Canada, répète l'homme et l'effet de ce mot paraît aussi magique pour lui que pour Greta. Je ne suis pas certain, mais je crois que, demain matin, je vais recevoir un Canadien qui a réussi à s'échapper lors du débarquement raté de Dieppe et qui a été aidé par des maquisards français. Ça tombe bien !

Il ouvre une trappe dans le plancher, les fait descendre dans la cave où on a aménagé quelques lits, leur apporte à manger, s'affaire, leur demande de raconter leur évasion en détail, s'efforce de retenir chaque mot, puis se met à leur expliquer la situation. Les Allemands sont déchaînés. Ils font des rafles et expédient les gens qu'ils ramassent ainsi dans les rues, dans les camps de travail, mais malgré cela la résistance demeure très agissante. Le contact avec Londres est établi par radio. Tantôt, il ira transmettre la nouvelle de leur évasion. Il est vital que ceux de là-bas disposent d'un maximum de renseignements concernant les camps, leur taille et l'endroit exact où ils se trouvent. Quand les forces alliées vont bombarder les villes environnantes, il faut qu'elles puissent épargner les prisonniers de guerre.

- Notre poste émetteur est caché dans une tombe, au cimetière, dit l'homme. Cette nuit, on saura à Londres ce que vous venez de me raconter.

Il apporte une carte de l'Allemagne, leur demande de lui montrer leur trajet, calcule les distances et prend quelques notes. Ensuite, il s'en va en leur recommandant de ne pas faire de bruit et de se coucher.

- Mon nom de guerre est « Contrebandier », ajoute-t-il et vous n'avez pas besoin d'en savoir plus long. Sait-on jamais ce qui peut nous arriver demain ? Quand la Gestapo torture, les plus braves, les plus résistants, finissent par avouer. Moins on en sait, mieux ça vaut.

- Nous voulons passer à Londres, lui dit Olek. Est-ce que c'est possible ?

- Oui, à condition que Londres accepte de vous considérer comme ayant une mission. Il ne suffit pas de réussir une évasion d'un camp de prisonniers de guerre pour s'envoler en Grande-Bretagne. L'officier canadien partira prochainement,

semble-t-il, mais il faut tout d'abord qu'il parvienne jusqu'ici, que je communique avec Londres et que ceux de là-bas réussissent à envoyer un avion.

L'homme grimpe le long de l'échelle, leur fait signe de la main et referme la trappe au-dessus de leurs têtes en les laissant dans l'obscurité.

- Nous sommes en Hollande, jubile Olek, et tu verras mon vieux, comme je serai beau en uniforme britannique ! En attendant, nous sommes ici en sécurité ! Quel plaisir de ne plus affronter les sales gueules des gardes et de pouvoir oublier nos lits superposés et nos minables rations de pain noir. J'ai encore dans le gosier le goût de l'atroce soupe aux herbes qu'on nous servait là-bas et dans les narines les odeurs paradisiaques des latrines. jamais je ne pourrai les oublier ! Ah, Thomas, ce que la vie est belle !

- Crois-tu qu'on va rester longtemps enfermés dans cette cave humide ? Je t'avoue que je n'ai pas envie de passer des mois à attendre un problématique départ pour Londres.

Au camp, pense Thomas, j'avais une chance de recevoir des nouvelles de Mado, tandis qu'ici je ne peux ni espérer, ni rêver.

- Il me semble qu'on devrait essayer de nous débrouiller par nos propres moyens, dit-il finalement. Notre sécurité dans ce réduit me paraît plutôt relative.

- Écoute, se fâche Olek, tu es un privilégié du sort, tu as un pays, un endroit où tu finiras par arriver, une famille et une usine. En Allemagne, comme en Hollande, comme partout ailleurs, on te regarde avec admiration comme un gars venu d'une autre planète. Cesse donc de broyer du noir et laisse-moi dormir. Nous devons reprendre des forces et ensuite, on avisera.

Si je parviens jusqu'à Montréal, se promet Thomas, je vais payer des messes à l'église Notre-Dame jusqu'à la fin de mes jours. Docilement, il ferme les yeux, mais au lieu de retrouver l'image de Mado, il rêve qu'un banc de neige l'empêche de pénétrer sur la place d'Armes, but ultime et infiniment important qu'il lui faut atteindre coûte que coûte, sans qu'il comprenne vraiment pourquoi...

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 9

Victoire de femme

[Retour à la table des matières](#)

- Madame Thomas de Boucherville... Un instant, je vous prie. Mère Supérieure vous attend. Je vais la prévenir.

Mado s'assoit sur le canapé rouge du petit salon. Là-haut, au-dessus de la porte, il y a la croix en bois d'ébène qu'autrefois elle avait bien du mal à atteindre quand il s'agissait d'enlever la poussière... Un bruit délicat, presque imperceptible et voilà la grande femme mince, au visage étroit, encadré par la cornette, qui se tient devant elle. Mado se lève d'un bond, s'incline, puis esquisse un sourire.

- Je suis contente de votre visite, madame, dit la Mère Supérieure. J'ai eu le plaisir de vous entendre à plusieurs reprises parler à la radio et j'apprécie la campagne que vous faites en faveur de la vente des Obligations de la Victoire. Vous avez dû vivre des moments difficiles en France, au moment de l'occupation de Paris. Quand vous le racontiez à la radio, j'ai prié pour vous et pour votre petit garçon.

- Oh ! tout cela est déjà oublié, constate Mado. Cela fait deux ans que je suis de retour au pays. Malheureusement, je suis toujours sans nouvelles de mon mari qui n'a pas pu partir avec nous et qui est resté là-bas.

- Le bon Dieu vous a protégée et vous verrez que votre mari, lui aussi, reviendra un jour. Il faut avoir confiance et prier. C'est ce que Monseigneur Villeneuve nous recommande dans sa dernière lettre pastorale.

- Le cardinal Villeneuve s'est prononcé en faveur du « oui », en avril dernier, mais les gens de chez nous ont voté « non », constate avec une certaine malice Mado. Mon confesseur semble pencher plutôt contre la conscription. Il estime que nous, Canadiens français, nous ne devons pas aller aider les Britanniques à vaincre les Allemands. Je vous avoue, ma Mère, que je suis persuadée du contraire. J'ai vu les Français à Paris, au moment de la débâcle, et je considère que nous devons nous porter au secours de ceux qui souffrent et qui luttent.

- Ah, quelle époque, soupire la Mère Supérieure. Ce que je peux vous dire, moi, c'est que le message de Monseigneur est très clair, bien qu'il soit vrai que lors du plébiscite du mois d'avril, les gens n'ont pas su en tenir compte. Il faut leur pardonner, plusieurs sont ignorants et les familles se soucient surtout de garder leurs fils au pays, ce qui se comprend. Mais oublions cela et parlons plutôt de cette jeune fille que vous m'avez demandé de trouver pour prendre soin de votre petit garçon. Je pense que celle que j'ai en vue vous plaira. Elle a seize ans, elle vient de la campagne, elle est très propre, très sérieuse pour son âge et elle a de l'expérience. Lors de la maladie de sa mère, Madeleine a été obligée de la remplacer auprès de ses frères et de ses sœurs. Eh oui ! ils sont douze et, en tant qu'aînée, Madeleine assumait des responsabilités bien lourdes. Désormais, la mère va mieux et Madeleine tient à se placer ici, en ville. Évidemment, il y a ce petit inconvénient de son prénom, mais vous pourrez l'appeler Marie, puisque comme toutes nos filles, elle a reçu au baptême ce prénom-là également.

- Mais voyons, ma Mère, proteste Mado, je suis ravie, bien au contraire, d'avoir chez nous une jeune fille qui s'appelle Madeleine. Il n'y a là aucun risque de confusion.

- C'est ce que je pensais également, se réjouit la Mère Supérieure, Voulez-vous la voir ? Elle est justement ici et si vous parvenez à vous entendre toutes les deux, cela serait une bonne chose de faite.

Est-ce qu'elle sait que j'ai vécu dans cette maison, se demande Mado qui relève la tête et plonge son regard dans celui de la Mère Supérieure. Mais au moment

où elle s'apprête à lui poser la question, l'autre la devance, comme si elle devinait ce que Mado veut lui demander et ne tenait nullement à lui répondre.

- Je dois vous remercier pour les attentions que vous manifestez à l'égard de nos pensionnaires. Les « Biscuits Bouchées » que vous nous envoyez régulièrement sont délicieux. De ces temps-ci, avec le rationnement du sucre, nous ne pouvons pas donner à nos pauvres sourdes-muettes autant de tartes et de gâteaux qu'à l'accoutumée et vos dons sont particulièrement appréciés par la communauté. Excusez-moi, je reviens dans un instant.

À nouveau seule, Mado a l'impression de revenir en arrière, à cette époque lointaine où dans la même pièce elle rencontrait pour la première fois madame Pouliot. J'ai fait du chemin depuis, se dit-elle et ce n'est pas fini. Je serai riche un jour ! Très riche !

La Mère Supérieure revient, suivie de Madeleine, une jeune fille petite et grosse pour son âge. Ses cheveux noirs sont tirés en arrière et coiffés en chignon, ce qui ne l'avantage pas. Elle se tient devant Mado, la tête légèrement penchée en avant et elle fixe le plancher.

- Êtes-vous d'accord pour partir avec moi ? lui demande Mado en croyant entendre la voix de Rose Pouliot. Mon petit garçon a deux ans. Il est très gentil. Vous verrez. Vous aurez des bons gages, une chambre et vos dimanches libres.

- Elle n'en demande pas tant, intervient la Mère Supérieure. Comme elle ne connaît personne à Montréal, elle ne saurait où aller. Sa famille habite en Gaspésie.

- Bon, bon, acquiesce Mado. On verra cela plus tard. Voulez-vous partir tout de suite avec moi ?

- Oui, bafouille Madeleine, visiblement contente.

- Allez chercher vos affaires, mon enfant, lui ordonne la Mère Supérieure. Il ne faut pas faire attendre madame de Boucherville.

Quand Rose Pouliot est venue me chercher, cela s'était-il passé de la même façon ? Mado fouille dans ses souvenirs tout en éprouvant de la pitié pour l'enfant qu'elle était à l'époque. Dans le hall, il y a la rampe d'escalier qui brille comme autrefois, l'odeur de l'encaustique, le silence de la grande maison et le sourire d'une soeur dont le visage lui semble familier. Mado prend congé de la Mère Su-

périeure, pousse la lourde porte, fait monter Madeleine dans son auto, se met au volant, tourne la clef, le moteur ronronne et elle croise le regard admiratif de la jeune fille. Rose Pouliot était plus âgée que je ne le suis en ce moment et elle ne conduisait pas, pense Mado en roulant rue Saint-Denis. Son mari ne lui donnait pas assez d'argent, tandis que moi, je suis autonome et libre ! Mado sent monter en elle une profonde reconnaissance pour Thomas et une sorte de certitude qui balaie ses craintes. Les hommes ne sont que des grands enfants. Il suffit de savoir s'y prendre, de les persuader qu'ils ont raison et de veiller à ce qu'ils s'imaginent qu'ils décident, tandis qu'en fait ils ne font qu'exécuter ce qu'on leur suggère de faire. Elle saura forcer Adam à accepter de déménager et Joseph signera l'acte d'achat sans se laisser prier. Plus encore, ils seront certains tous les deux que c'est là leur décision et non pas celle de Mado. Au cours de ces longs mois de solitude, où jour après jour elle attendait en vain des nouvelles de Thomas, Mado a appris à dissimuler, à jouer la comédie et à faire marcher l'usine selon ses propres idées. Au début, Joseph osait protester, mais quand Mado, à la suite de ses émissions à Radio-Canada, où elle racontait son départ de Paris et son épique voyage de Londres à Halifax et de Halifax à Montréal, a été invitée à Ottawa, d'où elle est revenue avec plusieurs contrats en poche, il a compris que le vrai patron, ce n'était plus lui, mais elle. Adam, de son côté, a vendu la boulangerie, mais continue de surveiller le boulanger qui l'a achetée puisqu'il le rembourse par versements mensuels. Inquiet de ne pas obtenir son argent, mais surtout incapable de demeurer inactif, Adam passe son temps à déranger le boulanger et à recevoir à sa place les clients à la boutique. En vain, Joseph et Mado s'efforcent de lui confier des responsabilités à l'usine. Il les aide à l'occasion, mais c'est surtout la boulangerie qui le préoccupe.

La maison de la rue Dorion a été divisée en deux et un mur les sépare maintenant de la boulangerie, ce qui force Adam à passer dans la rue au lieu de s'y rendre, comme autrefois, par l'intérieur, et ce détail, anodin en apparence, a changé sa vie. Inquiet, angoissé, Adam ne cesse de se demander s'il ne devrait pas rompre le contrat, rembourser l'acquéreur et, comme il le répète souvent, « remettre les choses à leur place ». Sous ce terme de « remise en place », il y a aussi le retour de Thomas, puisqu'il est persuadé qu'il reviendra, et le changement du mode de vie de Mado qui restera alors à la maison pour s'occuper uniquement du petit Jean.

Mado se secoue, regarde la jeune fille assise à côté d'elle et se met à lui expliquer ce qui l'attend.

- J'espère qu'on va déménager bientôt, dit-elle. Pour le moment, je t'emmène rue Dorion, je te laisse avec madame Labonté, une amie, qui va t'expliquer ce que tu dois faire et, dans quelques jours, on avisera. Ne t'en fais pas, tu seras heureuse chez nous. je te le promets.

Il fait chaud et beau en ce dimanche d'août. Rue Sainte-Catherine, des jeunes gens se promènent sans oser se tenir par la main, des femmes poussent des landaus accompagnées de leurs maris, graves et importants dans leurs vêtements de sortie, quelques hommes en uniforme, et des couples plus âgés qui marchent lentement bras dessous. Ils ont du temps, eux, pense Mado en tournant dans la rue Dorion où elle s'arrête devant la maison, descend et pénètre en courant à l'intérieur. Déjà madame Labonté vient à sa rencontre.

- Ton papa est sorti, dit-elle. Il est allé à la réunion où Maurice Duplessis doit parler des résultats du plébiscite. Je n'aime pas cela, mais je n'ai pas pu le retenir. Il s'intéresse de plus en plus à la politique. Il m'a parlé d'un nouveau parti qui doit être fondé prochainement. Un parti nationaliste. Le petit dort. Il a mangé sa bouillie sans rechigner. C'est un ange cet enfant-là et...

- Voici Madeleine. Je viens de l'engager, l'informe Mado en l'interrompant. Je dois me changer et repartir.

- Va, va, ma fille. Tu sais, quand je suis là, tu peux être tranquille. Je vais profiter de ton absence pour montrer à Madeleine sa chambre et pour lui expliquer ce qu'elle doit faire ce soir. Crois-tu qu'il reviendra pour le souper, ce cher Adam de Boucherville ?

- J'y compte bien, répond en riant Mado. J'ai à lui parler.

- Oh, Mado, ce que tu peux être belle et sûre de toi, lui lance madame Labonté admirative. Pourvu que tu réussisses à le persuader de déménager. Tu ne peux pas savoir comme j'en ai assez de le voir à la sauvette. Une fois loin d'ici, dans un autre quartier, il finira peut-être par oublier sa boulangerie et par songer à autre chose.

Mado monte au premier, enfle une robe légère à volants, pivote sur ses talons hauts devant le miroir de sa chambre à coucher, envoie un baiser de la main à la

photographie de Thomas, placée sur sa table de nuit, redescend et embrasse madame Labonté sur la joue. Elle a rendez-vous avec Léo Durand et elle ne tient pas à le faire attendre. Mado monte jusqu'à la rue Sherbrooke, tourne à gauche, arrive au croisement de la rue Guy et monte la Côte-des-Neiges en ralentissant pour mieux surveiller les numéros des résidences cossues qu'elle dépasse. Voici la rue à sa droite, l'écriteau *Private property, no trespassing*, le parc, l'allée bordée d'arbres et au fond la maison, impressionnante avec son fronton à colonnes, surmonté d'un balcon, les massifs de fleurs devant et un peu en retrait, un bâtiment plus petit, celui des domestiques sans doute, où logera Madeleine, la jeune bonne fraîchement engagée. Les pneus crissent sur le gravier. Léo Durand est déjà là, en train de se promener sur la pelouse.

- Bonjour, ma chère, dit-il. Tu es très ponctuelle. J'ai les clefs et le contrat. Il te suffira de faire le tour du propriétaire, de demander à Joseph de signer ces papiers et de faire un chèque ! Tu ne peux pas savoir comme je suis content de jouer cette blague à mes amis anglais. Ils ne se doutent pas encore que l'acheteur n'est nul autre qu'une très jolie Canadienne française. Quand ils sauront, ils enrageront, mais ils n'ont pas d'autre solution. Ils sont pressés de vendre et nous offrons un bon prix. Tu viens, ma belle ?

Ils pénètrent à l'intérieur, parcourent ensemble les salons vides du rez-de-chaussée, puis les chambres du premier étage, sortent sur le balcon d'où s'étend une vue superbe sur Montréal, ses toits, ses rues et, au loin, le ruban brillant du fleuve Saint-Laurent. Les talons de Mado claquent, elle ne tient pas en place, elle veut tout visiter en même temps, les cuisines au sous-sol et les nombreuses salles de bains, les coins et les recoins, la salle à manger aux murs recouverts de boiserie et les chambres.

- C'est immense, répète-t-elle sans cesse. C'est immense et c'est beau !

À côté d'elle, Léo Durand, rieur et ravi comme s'il achetait la vieille maison pour lui-même, ne cesse de l'observer. Elle est très belle ainsi, dans sa robe bleu clair à gros pois blancs dont la jupe danse autour de ses jambes, sa taille fine soulignée par une large ceinture et ses bras recouverts d'une sorte de petite pèlerine légère qui découvre par moment ses bras nus.

- Tu crois que Joseph va accepter de signer ? lui demande Léo Durand. Quelle injustice quand même ! Tu décroches des contrats, tu trimes du matin au soir, tu te

débrouilles comme un champion et pourtant, tu n'as même pas le droit d'avoir un compte à la banque à ton nom. je ne connais pas Thérèse Casgrain et je ne suis pas féministe, mais elle a raison de se battre pour que nos femmes puissent obtenir certains droits élémentaires. Je ne suis pas certain que vous devriez voter aux élections comme les hommes, mais je suis absolument persuadé que des filles comme toi ne doivent pas être obligées de négocier avec un gars comme Joseph pour pouvoir investir l'argent qu'elles gagnent. Sans parler des banquiers dont aucun, il va sans dire, ne voudra t'avancer un sou. À propos du prêt hypothécaire, ne t'en fais pas je suis là...

- Merci, rétorque Mado, mais cela ne sera pas nécessaire. Avec les commandes que je viens d'obtenir pour l'armée et avec ce que nous vendons au Camp d'entraînement et de dépôt de Longue-Pointe, j'ai ce qu'il me faut.

- Longue-Pointe, répète Léo Durand, mais c'est tout près de ta maison de l'avenue Lebrun qui a brûlé. Oh, excuse-moi, j'ai tort de remuer des mauvais souvenirs.

Mado s'arrête un instant au milieu du salon où ils se trouvent. Elle paraît ainsi toute petite, toute menue, sous le grand lustre en cristal qui reflète les rayons du soleil au-dessus de sa tête.

- Cela a eu lieu dans une autre vie, dit-elle lentement. Allons, je prends le contrat et je m'en vais. Vous aurez de mes nouvelles demain matin. Vous pouvez annoncer à vos Anglais que leur maison est vendue.

- Tu n'es pas fâchée, Mado ? demande Léo Durand, qui redevient sérieux. Je suis ton vieil ami sur lequel tu peux toujours compter. Inutile de jouer avec moi à la femme d'affaires. Je te sais fragile et je suis prêt à te protéger.

Tiens, lui aussi, pense Mado. C'est incroyable comme ils sont tous intéressés à m'aider. Monsieur Durand, le commandant en chef du camp de Longue-Pointe, le ministre des approvisionnements à Ottawa et jusqu'à Mackenzie King, le premier ministre du Canada que je n'ai rencontré pourtant qu'une seule et unique fois pendant une audience qui n'a duré que dix minutes ! Mado offre à Léo Durand son plus beau sourire, prend les papiers qu'il lui tend, les examine, vérifie que tout est en ordre et les emporte.

- Excusez-moi, lui lance-t-elle. Je suis pressée de retrouver mon beau-frère et de régler l'affaire.

Surpris, il reste sous le porche tandis que Mado repart. Les beaux quartiers, la Côte-des-Neiges qui descend vers la ville, la rue Sherbrooke, puis un autre univers, celui de l'Est. Des maisons basses, petites, des magasins où on peut marchander et où on vend à rabais, des terrains vagues, le tournant vers la rue Notre-Dame et la construction en briques rouges. L'usine, son usine et celle de Thomas ! Mado fait une grimace, parce que la clôture en fer n'est pas fermée, roule dans la cour et freine brusquement sur le terrain cahoteux. Il n'a pas plu depuis plusieurs jours et pourtant la flaque d'eau est toujours là, devant la porte, boueuse et triste malgré le ciel bleu qui s'y mire. Je vais faire venir du sable, se promet Mado, je vais remplir ce trou et l'assécher une fois pour toutes. Le sable sera moins cher que le gravier.

- C'est moi, crie-t-elle, à l'adresse de Joseph qui, selon son habitude, passe le dimanche à faire des comptes dans son bureau, bien que, selon Mado, il n'y ait aucune nécessité qu'il sacrifie ainsi son unique jour de congé.

- Tu es comme papa, dit-elle en entrant. Pour toi, travailler, c'est prier.

- Tu n'as pas laissé le bébé seul à la maison ? l'interroge Joseph.

Il enlève ses lunettes, se frotte les yeux, la regarde et finit par lui sourire.

- Je crois que je n'ai pas besoin de te répéter, puisque papa s'en charge, que la place d'une mère est à la maison auprès de son enfant et non pas à l'usine.

- Joseph, nous allons avoir la maison de nos rêves. J'ai le contrat. Regarde, voici la photo, les plans et les dessins de certains détails. La vue est fantastique ! Forcément, on domine la ville. C'est sur une hauteur et il n'y a pas de constructions devant.

- C'est insensé, objecte lentement Joseph. Du jour au lendemain, on va vider notre compte et on va se trouver sans liquidités. Avec quoi vais-je acheter la farine et le sucre ?

- Avec le crédit que tu obtiendras à la banque.

- La dernière fois, ils ont refusé de prêter et j'ai eu tout le mal du monde à honorer les commandes qu'il fallait livrer en France. Les fameuses commandes décrochées par Thomas.

- C'était en 1939 et nous sommes en 1942. La situation a changé. Nous participons à l'effort de guerre et nous avons des amis à Ottawa, proteste Mado. Ils vont accepter, fais-moi confiance !

- Oh ! et puis à quoi cela sert de discuter. Tu la veux ta maison et tu vas l'avoir. Chaque fois que j'essaie de te faire entendre raison, j'ai l'air d'un trouble-fête. Je me permets uniquement de remarquer que tu t'engages pour un montant exorbitant et que je n'aime pas dépenser d'un seul coup toutes nos réserves. Ce n'est pas une façon d'administrer une entreprise qui a la taille de la nôtre.

- Joseph, tu oublies que je suis là, que j'obtiens des contrats et que j'ai même une autorisation spéciale qui nous permet de nous procurer autant de sucre qu'il nous en faut. En plus, il ne s'agit pas d'une dépense, mais d'un investissement. Il sera toujours temps d'hypothéquer la maison s'il le faut.

- C'est bon, acquiesce Joseph, avec un air résigné. Je vais signer le contrat, devant notaire, demain matin. Ça te va ? Mais ne compte pas sur moi pour persuader papa qu'il doit quitter sa chère rue Dorion pour aller vivre dans un quartier dont il ignore jusqu'à l'existence. Je parie qu'il n'a jamais été se promener sur la Côte-Des-Neiges.

- L'Oratoire Saint-Joseph n'est pas loin, objecte Mado. Il a fait un pèlerinage, pas plus tard qu'en avril dernier, et il a monté les marches de l'Oratoire à genoux pour le retour de Thomas. Et puis, s'il ne veut pas déménager avec moi...

- Voyons, Mado, ne dis pas de bêtises. Papa n'acceptera jamais que sa belle-fille, la femme de son fils, aille habiter seule avec son enfant à l'autre bout de la ville. Pour lui, c'est inconcevable !

- Et toi, que vas-tu faire, Joseph ?

- Oh moi, tu sais, soupire légèrement Joseph en se levant, je voudrais bien retrouver ma liberté, mais pour cela, il faut que Thomas revienne ou donne au moins signe de vie. Dès qu'on aura de ses nouvelles, j'aviserai...

- Qu'est-ce que cela signifie au juste ? Aurais-tu par hasard envie de te marier ?

- Me marier, s'étonne Joseph, mais avec qui, grand Dieu ? Vois-tu, Mado, je crois, je suis profondément persuadé qu'on ne peut aimer qu'une fois dans sa vie. J'ai été amoureux autrefois d'une jeune fille pure, belle, délicate, timide et malheureuse. Elle n'a pas daigné remarquer ma présence, et maintenant il est trop tard.

- Pourquoi ? l'interroge Mado, soudain curieuse. A-t-elle épousé un autre ?

- Pire que cela, rétorque Joseph en s'approchant de la fenêtre et en lui tournant le dos. Elle a cessé d'exister, ma pure jeune fille. Elle est devenue une autre, Mado, une sorte d'homme en jupon, fascinée par l'argent, la réussite et la montée vers les sommets de l'échelle sociale. Dévorée par une ambition démesurée, elle est prête à tout pour la satisfaire et ne sait plus aimer. Cette femme ne peut être épouse et mère. Ma jeune fille d'autrefois...

- Assez, se fâche soudain Mado. Assez, et ne me raconte plus jamais de sornettes pareilles ! Pendant longtemps, j'ai cru qu'une femme devait vivre dans l'ombre d'un homme. J'ai été obsédée par l'idée du péché et je n'osais rien entreprendre sans en parler auparavant à Thomas. Mais maintenant, c'est fini. Ni toi, ni personne ne pourra plus m'enfermer à la maison. Je suis capable de faire autre chose et je ne céderai pas ma place ni à toi, ni à Thomas, quand il reviendra. Est-ce clair ! je peux aussi te dire à toi, qui est redevenu croyant, que le père Ambroise, mon confesseur, a eu la charité de me libérer de cette angoisse du péché qui m'a rendue à un certain moment presque folle sans que je sache vraiment ce qui m'arrivait et pourquoi. C'est grâce à lui que j'ai compris qu'on ne va pas en enfer parce qu'on refuse de porter un chapeau à la messe le dimanche et aussi que les femmes peuvent avoir les mêmes faiblesses et les mêmes passions que les hommes. Ta jeune fille timide n'était qu'une malheureuse, élevée dans la crainte, parce que les gens qui s'occupaient d'elle dans son enfance voulaient la modeler à leur image. Pour qu'elle obéisse à leurs ordres, pour qu'elle se soumette à leur volonté, ils ont inventé un bon Dieu plus proche d'un gendarme que du Tout-Puissant qui est à la fois miséricorde et pardon. En dehors de la stupide conception de l'époque de ma prime jeunesse, de mes devoirs de chrétienne, je n'ai rien à me reprocher mon cher Joseph et ce n'est pas toi qui va me donner mauvaise conscience !

Souple et légère, Mado quitte la pièce en claquant la porte. L'idée qu'il vient de lui avouer son amour pour elle ne l'effleure même pas. Plus simplement, en l'entendant parler de la jeune fille pure et timide, elle s'est identifiée involontaire-

ment avec cette image d'Épinal. Image aussi sacrée pour Joseph que pour Adam de Boucherville. Pour la première fois, Mado se demande quelle sera sa relation avec Thomas, s'il revient un jour. La trouvera-t-il si dissemblable de celle qu'il avait aimée et épousée ?

- Oh, Thomas, murmure Mado en roulant vers la rue Dorion. J'espère que toi au moins tu seras en mesure de comprendre et de m'accepter telle que je suis...

- Tu rentres bien tard, lui dit Adam qui l'attend dans la rue. C'est insensé. Je trouve la maison pleine de femmes, une étrangère s'occupe de mon petit-fils et ma bru n'est même pas là pour m'expliquer les raisons pour lesquelles nous devons avoir maintenant une bonne, comme des bourgeois d'Outremont. Madame Labonté, la brave femme, a préparé le souper et moi je me ronge les sangs en m'imaginant que tu as eu un accident. On vient d'apporter un télégramme pour toi. Je n'ai pas voulu l'ouvrir, mais ce sont peut-être des nouvelles de Thomas. Viens vite !

Les mains de Mado tremblent pendant qu'elle déchire l'enveloppe. Non, ce n'est pas un message concernant Thomas, mais un mot laconique de Jack Carol qui annonce son arrivée à Montréal, la semaine prochaine.

- J'ai envoyé la fille se changer, lui dit à voix basse, la corsetière. Je ne savais pas très bien comment m'arranger. Crois-tu vraiment qu'on peut lui demander de nous servir à table ?

- Vous avez bien fait, la rassure Mado sur le même ton. Autant manger tout de suite sans attendre Joseph. Et surtout, ne partez pas. J'ai une nouvelle à annoncer à papa et je crains ses réactions.

Au cours du repas, Adam leur impose le silence par sa mine renfrognée et son mutisme. Madeleine pose les plats sur la table et disparaît.

- Le petit dort bien, dit Adam, en découpant la tarte aux bleuets, mais il fait vraiment trop chaud dans sa chambre. Tu devrais l'installer avec toi dans la tienne au lieu de le laisser dans ce réduit. Je me demande où tu comptes loger cette servante que tu viens d'engager sans m'en parler ?

- Justement, papa, enchaîne Mado. Je crois que nous devons déménager. L'air n'est pas pur ici et Jean a besoin d'avoir plus d'espace et plus de verdure. Un enfant s'élève mieux à la campagne qu'en ville.

- Tu n'as pas l'intention de quitter Montréal ? s'étonne Adam.

- Non, mais j'ai trouvé une maison qui est située dans un parc et je pense qu'elle vous plaira.

- Tu veux que je vende tout, que je cesse de surveiller le boulanger et que je le laisse faire faillite ?

- Thomas ne serait pas content de savoir que son fils respire la poussière, plaide Mado. Quand il reviendra, et je suis sûre qu'il reviendra un jour, je tiens à lui montrer que nous avons réussi à nous installer dans un endroit où, dès l'été prochain, Jean pourra courir et s'amuser sans risquer de...

- Sans risquer quoi, s'étonne Adam. Il est vrai que la poussière de la farine pénètre dans la maison. Il est vrai qu'en hiver il faudra acheter plus de charbon que par le passé et chauffer mieux les chambres en haut, mais...

- Écoutez, papa, l'interrompt Mado, autant aller droit au but. J'ai trouvé une maison et je vais l'acheter. Si vous ne voulez pas vous y installer, je vais y habiter seule avec Jean et Madeleine. Vous savez bien que vous ne pouvez pas accepter cela, alors soyez gentil et venez la visiter demain avec moi.

- Joseph est d'accord ? demande Adam après un long silence.

- Oui, c'est un bon investissement. Et puis, elle n'est pas très éloignée de l'Oratoire Saint-Joseph, ajoute Mado, à bout d'arguments.

- Tiens, tiens, constate Adam, c'est un beau coin.

- Oh oui ! papa, un très beau coin, insiste Mado, en reprenant confiance.

- Ce que je n'aime pas, c'est de ne pas être consulté et tu le sais !

Vraiment, cette fois-ci, j'ai exagéré, pense Mado. Mais j'ai assez de ces tergiversations et de ces discussions interminables que je dois entreprendre pour changer le plus petit détail de nos habitudes quotidiennes. Cette lutte constante que je dois mener avec moi-même pour ménager Adam et ne pas lui enlever certaines de ses illusions, m'épuise. Mado regarde la silhouette haute, légèrement voûtée de son beau-père, baisse la tête pour qu'il puisse continuer à croire qu'elle est la brave jeune femme, obéissante et soumise à sa volonté de chef de famille, puis échange subrepticement un sourire complice avec madame Labonté. Celle-ci au moins la comprend et l'appuie... N'empêche que cette nuit-là, Mado ne parvient pas à fermer l'oeil. Tantôt, il lui semble qu'on essaie de forcer la porte du devant, et tantôt

elle croit entendre pleurer le bébé. Dans le noir, les questions qu'elle ne cesse de se poser reviennent obsédantes. Les propriétaires vont-ils accepter son offre ? Léo Durand plaisantait, selon son habitude, mais il n'avait pas l'air d'en être tout à fait sûr. Est-il possible que ces anglophones réagissent à son égard comme les gens de Saint Agathe à l'égard de Sam quand il voulait y acheter du terrain, construire un hôtel et y installer sa mère ? Je ne suis ni juive ni immigrante, se dit Mado et ce n'est pas possible qu'ils osent me traiter dans ma propre ville comme une indésirable. Après tout, les parents de Sam sont arrivés ici d'Europe, tandis que les miens ? Au fait, qu'est-ce que j'en sais qui étaient mes parents et d'où ils venaient ? J'ai épousé, il est vrai, un de Boucherville, fils d'une famille de vieille souche, mais cela me donne-t-il des droits... Et puis ai-je eu raison d'engager cette Madeleine ? Sera-t-elle capable de prendre soin de Jean ? Adam va-t-il la supporter, au jour le jour, lui, qui passe son temps à la maison et qui a l'habitude de s'arranger seul ? Quand la lumière pénètre par la fenêtre, Mado saute sur ses pieds. Enfin, elle peut agir à nouveau, au lieu de réfléchir et de se torturer bêtement l'esprit avec des questions hypothétiques. Au petit déjeuner, contrairement à ses appréhensions, Madeleine parvient à faire le service dans la minuscule cuisine, puisque l'ancienne, grande et spacieuse, a été concédée avec la boutique au nouveau propriétaire. Adam se conduit comme s'il la connaissait depuis toujours et Joseph accepte fort bien sa présence. Seule Mado est gênée de se faire servir et se lève sans cesse pour l'aider sans que cela soit vraiment nécessaire.

- Je vais m'occuper aujourd'hui de cette affaire que Léo Durand nous propose, annonce Joseph. Dès que je serai fixé, je vais t'emmener, papa, visiter la propriété pour que tu puisses décider ce qu'il convient de faire.

Mado s'étouffe en avalant son café. Joseph prend les choses en main. Il est son allié et il entend mener l'opération à sa place.

- Je compte sur toi, Mado, dit gravement Joseph, pour me remplacer à l'usine. Je te rejoindrai dès que je le pourrai.

En roulant rue Sainte-Catherine, Mado sourit en se remémorant ses paroles et surtout son ton protecteur. À l'entendre, on croirait que c'est lui le vrai patron, le futur propriétaire de cette résidence de rêve perdue dans son parc, qui en fils respectueux sollicite l'avis de son père, tout en sachant qu'il obtiendra son accord. Il n'est pas encore sept heures quand Mado ouvre son bureau, puis en sort, selon son

habitude, pour rencontrer les ouvriers qui arrivent. Elle les connaît tous. Les femmes surtout lui confient volontiers leurs problèmes et même des secrets intimes de leur vie quotidienne. Mado sait écouter et cela lui vaut la sympathie de ces ouvrières dont la majorité travaillent depuis peu en ville et ne savent pas trop comment organiser la maison où les enfants attendent. Mado, la patronne, est proche de ses employées par le simple fait qu'elle aussi est mère de famille. Au début, le contremaître n'adressait la parole qu'à Joseph, comme s'il trouvait cela humiliant d'avoir à se rapporter à une femme, mais petit à petit lui aussi a compris. Joseph a du mal à répondre clairement. Il préfère temporiser, réfléchir, prendre son temps, tandis que Mado décide sur-le-champ et donne des ordres en anglais. Le contremaître parle un français cahoteux, farci d'anglicismes. C'est un Irlandais d'origine et il aime bien qu'on s'adresse à lui dans sa langue. Comme tous les lundis, la jeune Louise est en retard.

- Cela ne peut pas continuer, dit le contremaître à Mado. Les autres protestent. Elle refuse, en plus, de faire des heures supplémentaires, tandis que les femmes mariées et les hommes, pères de famille, acceptent de se crever à la tâche.

- Voyons donc, objecte Mado. On les paye bien, ces heures supplémentaires, et c'est la seule manière pour eux de gagner plus d'argent. Tout le monde sait que les salaires sont contrôlés par Ottawa et que je ne peux les augmenter.

- Peu importe. Moi, je dois utiliser les machines au maximum et pour cela il me faut de la main-d'œuvre. Sinon, on ne remplira pas les commandes. Cette Louise doit être renvoyée. Non seulement elle arrive en retard à l'ouvrage, mais encore elle dérange les hommes.

- Comment cela ? s'étonne Mado.

- Ce ne sont pas des choses à raconter à une dame, grogne le contremaître, mais elle passe beaucoup de temps dans les cabinets de toilette et pas nécessairement seule, si vous voyez ce que je veux dire.

- Envoyez-la à mon bureau, décide Mado. Je vais régler l'affaire ce matin même.

L'usine se met à vivre, à vibrer tandis que Mado termine son tour des ateliers, passe à l'entrepôt, lance un mot aimable au magasinier, vérifie que le nombre de

caisses déjà prêtes correspond aux livraisons prévues pour la journée et prend quelques notes sur le calepin qu'elle emporte toujours avec elle.

C'est le contremaître qui doit engager et renvoyer les employés, dirait Joseph s'il était là, mais Mado n'a jamais été de cet avis. Bien au contraire, elle estime que c'est son domaine exclusif et ne tient pas à céder la moindre parcelle de ses prérogatives.

- Tiens, te voilà, dit-elle à la jeune fille qui arrive justement dans la cour et se faufile entre les camions dont les chauffeurs commencent à charger les caisses. Viens avec moi.

Il fait chaud. Les mouches volent dans le petit bureau. Mado regarde la photo de Thomas, suspendue sur le mur qui fait face à sa table de travail.

- Tu peux t'asseoir, Louise. Avant de décider ce que nous allons faire, je voudrais que tu m'expliques tes retards. Est-ce que tu habites loin ?

Elle est maquillée et coiffée comme une poupée, pense Mado. Si je devais en faire autant, moi aussi je ne serais jamais à l'usine avant huit heures, ou plus tard même, puisque je n'ai pas le tour de main. Madame Labonté a beau me donner des leçons, quand je me mets du rouge à lèvres, je me barbouille les joues.

- J'ai travaillé hier soir, dit la jeune fille en se calant dans sa chaise. J'ai un talent, moi ! Je chante et je veux devenir une professionnelle.

- Où chantes-tu comme ça, le dimanche ?

- Un peu partout. Dans les clubs et dans les boîtes de nuit. Tout dépend qui m'engage et pour combien de temps. C'est difficile de percer dans ce métier. Ce n'est pas comme à l'usine.

Louise esquisse une moue méprisante.

- Mais, en attendant, c'est ton emploi à l'usine qui te fait vivre.

- Je gagne plus en un dimanche que pendant une semaine chez vous.

- Ah ! comme c'est intéressant, rétorque Mado qui sent la colère monter en elle. Je croyais que les artistes faisaient un métier de crève-la-faim.

- Des messieurs, des vrais, m'invitent à manger dans des beaux endroits. Cela aussi compte. Ma mère n'est pas obligée de me nourrir et, par rapport au ration-

nement de la viande, cela fait son affaire. Nous sommes plusieurs à la maison et mes frères ont toujours faim. C'est de leur âge. Ils sont plus jeunes que moi.

Louise prononce « moé » et « afféère », et curieusement cette façon de déformer les mots les rend vulgaires.

- Le swing et le boogie-woogie sont « bien l'fun » et je suis bonne là-dedans, ajoute-t-elle. Les curés veulent pas qu'on danse, mais « moé » je les « haïs assez » et j'aime « ben tça ».

- Parfait, constate Mado. Passe à la comptabilité et ne reviens plus ici. Cela te permettra d'avoir plus de loisirs pour danser. Je suis désolée, ma fille, mais je n'ai pas d'autre solution.

- On rencontre des hommes importants dans les clubs, dit Louise en la regardant droit dans les yeux. Des hommes qui trouvent que la place de la femme n'est pas à l'usine, ni comme ouvrière, ni comme « boss ». Je vais me plaindre et vous allez regretter de m'avoir « slackée ».

- Écoute Louise, si jamais tu changes d'avis, la porte sera toujours ouverte pour toi. Tu n'auras qu'à revenir et à me le dire. En attendant, retourne dans tes clubs du Red Light, danse, chante et essaie de réussir, puisque c'est cela ton choix, mais surtout, pas de menaces ! Bonne chance.

La porte claque. Louise est partie, mais son parfum flotte dans la pièce. Mado ouvre la fenêtre, respire profondément et revient à sa place. Je deviens dure et inhumaine, pense-t-elle. Je devrais téléphoner à Sophie Pouliot et lui demander de s'occuper de cette Louise. Pendant la crise, les militantes de la jeunesse ouvrière catholique aidaient les chômeurs, maintenant, il y a du travail pour tout le monde, mais la prospérité rend vulnérable, selon le père Ambroise. Pourtant, comment se fait-il qu'à Paris on avait le droit de danser, tandis que chez nous, c'est défendu ? Il faut que je le lui demande quand il passera chercher des biscuits, ou plutôt non, je vais lui en envoyer une caisse pour ses pauvres et ensuite j'irai le voir plus longuement quand j'aurai le temps... Mado se frotte les yeux et se met à vérifier le carnet des commandes. On frappe à la porte. C'est le magasinier. Il n'a pas reçu la livraison de sucre.

- Je m'en occupe, le rassure Mado. Vous l'aurez votre sucre et pas plus tard que demain.

La voilà en train de téléphoner au service des approvisionnements, mais tandis qu'elle discute avec le fonctionnaire et qu'il lui promet de faire le nécessaire, la question lancinante lui revient constamment à l'esprit et bourdonne comme une mouche dont on ne parvient pas à se débarrasser : vont-ils me vendre la maison de la Côte-des-Neiges ? Joseph réussira-t-il à régler l'affaire ? Comment vais-je persuader papa de quitter la rue Dorion ?

- Je ne peux pas vous faire crédit cette fois-ci, dit le fonctionnaire. Vous devrez payer sur réception.

- Entendu, rétorque Mado.

Elle raccroche et compose le numéro de la Banque Canadienne nationale. Le gérant la connaît et lui fait confiance, tout en demandant néanmoins que Joseph signe les dépôts et les retraits.

- Ce n'est pas juste dans votre cas, admet-il volontiers, mais c'est la loi. Que voulez-vous ? Quand les contrôleurs passent, je dois leur montrer les livres et vous savez aussi bien que moi que les mineurs, les malades mentaux et les femmes mariées ne peuvent être des clients à part entière. Vous avez de la chance d'avoir votre beau-frère. Une femme dont le mari est absent ne peut vraiment pas diriger une entreprise. Et remarquez que je ferme les yeux et que je vous traite d'une façon tout à fait exceptionnelle.

Mado soupire, regarde la photo de Thomas et demande le gérant au téléphone. Peu après, il y a sa voix au bout du fil. Cette fois-ci, Mado minaude presque. C'est humiliant, mais c'est la seule solution.

- Il s'agit de commandes pour l'armée, glisse-t-elle dans la conversation. Si vous n'êtes pas en mesure de m'avancer des fonds, je vais être obligée...

La menace est à peine voilée et d'autant plus tangible que le gérant a entendu sa dernière émission à Radio-Canada. Il sait qu'elle n'hésitera pas à dire sur les ondes que les banques refusent de coopérer avec les entreprises qui participent à l'effort de guerre. Mado raccroche, serre les dents pour ne pas crier et repousse avec brusquerie le gros livre des commandes. Comment se fait-il que papa, le gérant et probablement même Joseph ont voté « non » au plébiscite ? Elle leur a raconté pourtant ce qu'elle a vécu avec Thomas à Paris, le suicide de la femme du docteur Herzog, l'affolement des réfugiés belges, son horrible voyage à Londres et

puis celui de Londres à Halifax ? Il y a eu aussi ce cargo qui a été coulé par les Allemands en mai dernier, juste là, dans le golfe du Saint-Laurent. Il ne s'agit pas de défendre la Grande-Bretagne, comme le prétend papa, pense Mado, mais d'éviter le pire ici, chez nous. Ils s'imaginent que nous sommes à l'abri, mais ils ont tort. Et puis, il y a Thomas qui est resté là-bas et qui se bat peut-être, à l'heure qu'il est, contre les Allemands. Mado sort dans le corridor, vérifie que l'affiche concernant le Troisième Emprunt de la Victoire n'a pas été arrachée et qu'on a épinglé à côté comme elle l'a demandé, la liste des souscripteurs où le nom du contremaître figure au premier rang, décide d'aller voir le magasinier et tombe sur le facteur. La jeune fille lui sourit en lui tendant les lettres. Des factures, rien que des factures, se dit Mado en les examinant, puis soudain, il y a la longue enveloppe blanche postée en Suisse. Elle l'ouvre avec brusquerie et le texte lui saute aux yeux. En termes choisis, on l'avise que, malgré les multiples démarches, aucun Canadien du nom de Thomas de Boucherville n'a pu être retracé jusqu'à présent, mais que les recherches se poursuivent et qu'on la tiendra au courant. Mado lance les enveloppes sur son bureau et au même moment elle voit par la fenêtre Joseph qui arrive dans la cour.

- Désolé, Mado, dit-il en entrant. Ils viennent de refuser notre offre. Remarque, ce n'est pas définitif. Ils prétendent qu'ils veulent réfléchir, mais selon le notaire, c'est un prétexte. Que veux-tu ? Ce sont des descendants des Loyalistes pour lesquels vendre leur maison à des Canadiens français est une sorte de péché. Non, ne te fâche pas, Mado, et surtout ne crie pas. J'ai proposé de payer comptant et je n'ai pas discuté le prix. J'ai exécuté tes ordres à la lettre.

- Des salauds, des vrais salauds, voilà ce qu'ils sont ces gens-là, enrage Mado. Mais cette maison, je la veux et je vais l'avoir. Tu verras ! Je saurai me débrouiller. Comme ça, dans mon propre pays, dans ma ville, une famille canadienne-anglaise ose nous trouver indignes de prendre possession de leur ancienne résidence ? Ils ont raison tes amis de la Société Saint-Jean-Baptiste. Nous sommes un peuple dominé, colonisé !

- J'admire ta faculté de changer d'opinion. Pas plus tard que la semaine dernière, tu accusais les gens qui ont voté « non » au plébiscite de lâcheté, et te voilà maintenant nationaliste à outrance !

- Il n'y a pas de rapport entre mes idées sur notre participation à la guerre et le fait que je ne peux pas acheter la maison que je veux avoir et que je suis en mesure de payer.

- Tout est relié, dit pensivement Joseph. Le sentiment d'appartenance, le souci de protéger les siens contre l'obligation de combattre de l'autre côté de l'Atlantique, notre présent et notre avenir collectif en tant que chrétiens francophones menacés par les Anglo-protestants qui nous entourent et nous dominent ne serait-ce que par leur nombre. Américains, Canadiens anglais, peu importe ! Tu es une femme et tu ne peux pas comprendre.

- Je n'ai pas l'intention de discuter avec quelqu'un qui utilise des arguments aussi stupides, constate Mado. Va à la banque. Le gérant t'attend pour signer les papiers.

Sans un mot, Joseph pivote sur ses talons et quitte la pièce. Il n'y a plus que le bruit des machines, le rayon du soleil qui danse sur sa table de travail et la lettre de la Croix-Rouge qu'elle relit à mi-voix, puis glisse dans son tiroir qu'elle ferme à clef...

- Comme tu es belle Mado...

Jack Carol arrête la voiture et l'aide à descendre.

- Je vais te présenter des gens absolument charmants qui peuvent te rendre des services au besoin. Ils ont proposé de nous recevoir sur leur bateau et comme je sais que tu as le pied marin, j'ai accepté l'invitation en notre nom à nous deux. Avec ce temps-là, ce soleil et ce ciel bleu, le tour des îles de Sorel sera superbe. N'oublie pas, nous sommes les invités du directeur des Chantiers de Sorel. Ils produisent des bateaux qui sont vendus en Grande-Bretagne, et chez nous, aux États-Unis. C'est une affaire de famille et une entreprise florissante.

Le grand yacht blanc se balance près du quai. Deux jeunes gens se précipitent à leur rencontre, les font monter, Mado serre les mains, essaie de retenir les noms et sourit. On les installe sur le pont, autour de la table sur laquelle un domestique en veste blanche dispose des bouteilles et des verres. Mado se détend. Tout s'arrange, pense-t-elle. Jack Carol vient d'accepter de signer le contrat à sa place et les

propriétaires, Loyalistes ou pas, vont certainement être ravis de vendre leur maison à un Américain. Autant profiter de cette journée et ne plus se torturer l'esprit ! Le bateau avance dans le chenal et débouche sur le lac Saint-Pierre, grande étendue d'eau qui ressemble à une sorte de mer intérieure, doucement caressée par le vent. Le yacht creuse derrière lui un profond sillage entouré de gouttes blanches, légères et pétillantes, qui brillent comme des bijoux. Quel beau pays que le nôtre, se dit Mado. Il suffit de quitter Montréal, de s'éloigner juste d'une soixante de milles pour retrouver une nature merveilleusement sauvage. Comment se fait-il que nous n'ayons jamais le temps, papa, Joseph et moi, de partir ainsi à l'aventure ? Comment se fait-il qu'en dehors du travail, nous ne connaissons rien d'autre ? Mado boit à petites gorgées sa limonade, la tête légèrement renversée en arrière, le visage tendu vers le soleil. Les femmes l'ignorent et les hommes ne lui adressent pas la parole bien qu'ils l'observent à la dérobée.

- Savez-vous que cette ravissante personne dirige toute seule l'usine de son mari dont elle est sans nouvelles, lance à la cantonade Jack Carol. Nous nous sommes connus à Paris et nous avons pu, madame de Boucherville, son bébé et moi, échapper à la dernière minute aux Boches qui s'apprêtaient déjà à occuper la ville. Ce fut une véritable épopée ce voyage de Paris à Londres, dans un avion militaire, avec le petit Jean qui n'avait même pas un mois. N'est-ce pas, Mado ? Le bateau qui nous a emmenés ensuite de Londres à Halifax louvoyait entre les torpilles allemandes et cette jeune femme que vous voyez là, tranquillement assise parmi nous, a fait preuve pendant cette traversée d'un courage et d'un calme que les vieux marins ne manquaient pas de lui envier.

Il est gentil, Jack Carol, et atrocement maladroit. Les têtes se tournent du côté de Mado, quelques paroles polies et déjà les hommes reprennent leurs conversations, tandis que les femmes détaillent sa tenue avec un certain dédain.

- Comme ça, vous accompagnez Jack Carol, susurre l'une d'elle. Vous êtes des vieilles connaissances à ce que je vois.

Mado devient rouge et ne sait trop comment trouver une contenance. Un monsieur en costume blanc, déplace sa chaise pliante et s'installe si près que son bras touche le sien.

- Jack Carol repart dans quelques jours, mais il faut venir nous voir sans lui, dit-il. Vous savez, ici à Sorel, on aime les jolies femmes. Il y a quelques charman-

tes auberges dans les environs où on mange du poisson et où on peut danser en fin de semaine, bien que cela soit défendu en principe.

Ses propos paraissent gais et anodins, mais le ton a quelque chose d'injurieux et de provoquant. Derrière les mots, il y a des allusions. Jamais il n'oserait lui parler ainsi si elle n'était pas une femme seule, mais ce qui est le plus pénible, c'est que les dignes épouses qui accompagnent ces messieurs, leurs maris, ne semblent pas pressées de lui venir en aide. Bien au contraire, les voilà qui gloussent de joie comme si le bellâtre lançait des mots d'esprit.

- Vous produisez combien de bateaux par an ? demande Mado au directeur, avec une certaine brusquerie qui ressemble à de l'agressivité.

- Ce sont des précisions que je ne peux vous donner, répond-il. Nous sommes en guerre et nous devons être prudents. Vous savez, chez nous, sur les chantiers, on exige des employés une discrétion absolue. On ne sait jamais qui nous écoute et comment il peut utiliser un renseignement.

- Ah ! comme vous avez raison, enchaîne Mado. J'ai décidé de suivre la même ligne de conduite. Dans nos ateliers, les ouvriers se conforment à mes ordres et ne donnent aucun renseignement relatif à la production.

Le coeur de Mado bat la chamade, mais elle paraît parfaitement calme et maîtresse d'elle-même. On ne devine, en la regardant, ni sa gêne, ni sa timidité. Pourtant, elle est mal à l'aise et se sent parfaitement déplacée dans ce milieu d'hommes pour lesquels une femme est épouse et mère ou fille facile, mais jamais un être autonome. Papa avait raison, pense Mado. Je n'aurais pas dû accepter cette invitation de Jack Carol et puis, non, au diable ces gens avec leurs préjugés stupides ! Je suis chez moi, dans mon pays, je gagne ma vie, je dirige une affaire florissante et j'ai le droit de me conduire comme bon me semble. Mado coupe la parole à un vieux monsieur, intervient dans la discussion sur les possibilités d'un débarquement allié en France, impose ses opinions, commente les nouvelles concernant l'action de Charles de Gaulle, critique les dernières déclarations d'un journaliste, selon lequel le porte-parole de la France libre est entouré, « des rouges qui massacraient les prêtres en Espagne », et devient le point de mire d'autant plus facilement qu'elle s'exprime en anglais avec une aisance qui les surprend. Un yacht qui les croise fait des vagues, les femmes poussent des petits cris de frayeur, tandis que Mado ne semble pas le remarquer.

- On reproche aux Canadiens français de refuser de faire la guerre, dit-elle, mais à croire les nouvelles qui nous parviennent, les Fusiliers Mont-Royal se sont distingués à Dieppe en se battant contre les Boches. Le vote massif du Québec lors du plébiscite en faveur du « non », n'est pas une preuve de lâcheté, mais la réaction saine d'une collectivité qui sait qu'elle est minoritaire en Amérique du Nord et tient à protéger ses jeunes.

- Oh ! vous savez, intervient Jack Carol, nous, les Américains, nous ne sommes guère minoritaires et pourtant plusieurs sénateurs se sont opposés à l'entrée des États-Unis en guerre. Les souvenirs de la Première Guerre mondiale ne sont pas encore totalement oubliés chez nous.

Les glaçons tintent dans les verres que le Stewart en veste blanche remplit. Au fur et à mesure, le bellâtre essaie de changer de sujet, mais Mado continue à se défendre. Elle lance des dates et des chiffres, cite des noms et fait étalage de ses connaissances, acquises grâce à la lecture assidue des journaux. À force d'écouter les nouvelles et de découper dépêches et articles concernant le déroulement des combats, Mado a l'impression d'être plus proche de Thomas et en ce moment précis, parmi ces étrangers, celui lui rend service comme jamais auparavant. Étonnés, les hommes finissent par l'écouter et par l'admettre ainsi dans leur groupe. Le yacht blanc retourne dans le chenal, contourne une île, puis une autre. Les petites maisons sur pilotis rappellent à Mado les contes de son enfance et elle se promet de retourner un jour dans ce coin enchanteur avec Thomas. Ils s'approchent de la marina, la promenade s'achève, on amarre le yacht et Jack lui tend la main pour l'aider à descendre.

- Vous n'êtes pas canadienne-française, constate, au moment de prendre congé, le vieux monsieur aux cheveux blancs. Vos parents sont-ils Britanniques d'origine ?

C'est bien cela l'injure suprême pense Mado. Parce que j'ai réussi à m'imposer, on me classe maintenant parmi les étrangers. En cherchant une explication à ma façon de me conduire et de m'exprimer, on ne trouve que celle-là !

- Je suis canadienne-française et ma famille, comme celle de mon mari, sont établies ici depuis les débuts de la colonie, rétorque Mado.

S'il savait que je suis née de parents inconnus, il serait content cet imbécile, se dit-elle. Il vaut mieux mentir que de lui faire ce plaisir-là. Tremblante de colère, Mado monte dans la voiture à côté de Jack Carol qui jubile.

- Fantastique, Mado. Tu as été parfaite ! Je crois qu'ils n'oublieront pas de sitôt leur rencontre avec toi. Ah, Mado, tu ne peux pas savoir comme je t'admire... Sais-tu, j'ai beaucoup de sympathie pour Thomas et je me demande souvent ce qu'il devient ce pauvre diable et où il se trouve, mais je vais être franc avec toi. Cela fait plus de deux ans que tu es sans nouvelles et il est temps peut-être de regarder les réalités en face. Plus encore, j'ai quelque chose à t'avouer. Aussi bien moi, que son vieil ami John, nous avons entrepris plusieurs démarches. Je ne tenais pas à te mettre au courant, craignant tes réactions. Nous avons demandé à nos autorités militaires de faire des recherches et peu avant mon départ pour le Canada, nous avons reçu une lettre selon laquelle aucun homme répondant au signalement de Thomas...

- Laisse, dit Mado. Inutile d'insister. Moi, je sais qu'il reviendra et cela me suffit.

- En pleine guerre, on ne peut sauver un homme en priant pour lui, murmure Jack Carol.

Il passe son bras droit derrière le dos de Mado tout en tenant le volant de sa main gauche.

- Je suis patient et je vais continuer à attendre, mais je t'aime Mado et je voudrais que tu le comprennes. Je te promets que nous allons être heureux ensemble. Tu ne manqueras de rien avec moi et tu ne travailleras pas. Ma femme m'attendra à la maison et s'occupera des enfants. Elle aura des fourrures, des bijoux et elle fera les plus beaux voyages du monde. Mado, réponds-moi, est-ce que tu veux de moi ?

La voiture roule doucement. Le visage de Jack se rapproche, ses lèvres effleurent les cheveux de Mado, sa joue, puis cherchent sa bouche. C'est un baiser tendre, doux, qui ne lui déplaît pas, mais qui n'éveille en elle aucun désir. Elle a envie de se laisser bercer comme une enfant, mais ne ressent pas cette passion étrange que Thomas a toujours eu le pouvoir de réveiller. Mado n'a pas la force, pour autant, de repousser Jack. Elle se blottit dans ses bras. Une fatigue s'empare

de son corps et en même temps un besoin de se sentir protégée. Cela fait si longtemps que personne ne lui a parlé d'amour...

- Fixe une limite, Mado, une date... J'attendrai... Les condamnés savent combien de temps il leur reste à purger, alors moi, pauvre imbécile, je me permets juste de te supplier de me donner un délai. Disons un an, à compter d'aujourd'hui. Si d'ici le mois d'août de l'année prochaine, Thomas ne communique pas avec toi, tu me fais signe. Est-ce que tu veux bien me promettre cela ?

- Oui, soupire Mado en fermant les yeux.

Elle voudrait qu'il se taise, qu'il continue à la serrer ainsi contre lui sans rien demander de plus et que cela dure longtemps. Demain, Jack Carol réglera avec le notaire l'achat de la maison et ensuite, il partira chez lui, à New York. Il lui écrira de là quelques lettres courtes, amicales et gentilles, selon son habitude et elle n'aura rien à se reprocher en lui répondant sur le même ton. Il y a entre eux beaucoup d'amitié qu'il se plaît à considérer comme de l'amour, mais ses sentiments importent peu ! Ce qui compte pour Mado c'est de pouvoir faire appel à Jack quand Joseph n'est pas en mesure de régler une affaire qui lui tient à coeur.

- Je t'emmène dîner, annonce joyeusement Jack Carol et ensuite je te dépose chez toi. Manger ensemble dans un bon restaurant, c'est encore la meilleure façon d'éviter de faire autre chose. Je ne veux rien brusquer Mado, ma douce. Moi aussi, je pense à Thomas et je me rends compte que profiter de ta solitude serait agir en salaud. Allons, ma belle, souris-moi et cesse d'avoir cet air triste. Je veux emporter de toi une image joyeuse.

Il s'arrête devant l'hôtel Ritz, fait signe au chasseur et ils descendent. Quelqu'un pousse la porte tournante. Mado entre dans le hall, Jack la prend par le bras et la guide jusqu'à la salle à manger, pleine de monde. Le maître d'hôtel s'incline, les gens la regardent et elle avance ainsi jusqu'à la petite table où elle s'installe en face de ce grand Américain sympathique, prêt à satisfaire le moindre de ses désirs. Elle n'a plus besoin de réfléchir ni de décider. Il est là, pour composer son menu, choisir le vin, discuter avec le sommelier et donner la commande au garçon. Les lumières sont douces, tamisées. Elle croise des regards admiratifs. Son visage, légèrement hâlé par le soleil, attire l'attention des hommes. La guerre est loin et ici, dans ce grand hôtel où elle se trouve pour la première fois de sa vie, elle semble irréaliste. Mado capte les bribes de conversations qui lui parviennent

des autres tables. Autour, on parle anglais et il lui semble être dans une ville étrangère en train de faire un beau voyage.

- On ne reconnaît plus ses amis, l'interpelle brusquement un homme. Présente-moi donc, ma chère, à ce monsieur qui a l'air d'un habitué et que je ne connais pas encore. Ce qui est impardonnable, puisque moi, je connais tout le monde et tout le monde me connaît !

Léo Durand se tient devant elle. Il plaisante, mais il y a une sorte de reproche dans ses yeux.

- Jack Carol, un ami de Thomas, dit Mado. Justement, nous étions en train de discuter de l'achat de cette propriété de Côte-Des-Neiges. Jack va effectuer la transaction demain. Je suis bien contente de vous voir ici. Asseyez-vous donc un instant pour qu'on en parle ensemble.

- Femme d'affaires jusqu'aux bouts des ongles, lui murmure Léo Durand en français. Et moi qui croyais te surprendre en compagnie d'un amoureux... Heureux mortel que ce Thomas. Une autre que toi succomberait depuis longtemps aux charmes d'un beau garçon comme celui-ci.

C'est fou ce que les hommes sont bêtes, pense Mado. Ils se croient interchangeables, ma parole ! C'est vrai qu'il est séduisant Jack, mais tantôt, quand il m'embrassait, moi je pensais à Thomas. Je n'ai vraiment aucun mérite de lui être fidèle. C'est de ses baisers dont j'ai envie, pas de ceux de Jack...

Il est plus de minuit quand Mado arrive chez elle. Pour éviter les racontars et les potins des voisins, Jack la laisse au coin de Sainte-Catherine et elle marche jusqu'à la boulangerie. La rue Dorion est plongée dans l'ombre. Mado tourne la clef dans la serrure, entre en faisant le moins de bruit possible, se glisse jusqu'à sa chambre, se déshabille et lentement, soigneusement, se met à laver son visage, sa bouche, son cou et ses épaules nues. Jamais je ne saurais épouser Jack, pense-t-elle. J'aurais dû le lui dire honnêtement, au lieu de le laisser croire qu'un jour, ses rêves allaient se réaliser. C'est malhonnête de ma part, mais j'en ai assez, à la fin, d'être honnête, travailleuse et économe. Moi aussi j'ai le droit de m'amuser, de sortir en compagnie d'un homme, d'être aimée, admirée, désirée... Moi aussi je suis une femme comme les autres et, contrairement à Sophie Pouliot, je ne veux pas m'occuper de bonnes oeuvres, de l'action dans le milieu, de la J.O.C. et des problèmes de notre paroisse. Mado soupire, entrouvre la porte de communication

avec la chambre de Jean, écoute un instant sa respiration, revient jusqu'à son lit, se couche et s'endort. Elle rêve qu'elle est à Paris et qu'elle reçoit avec monsieur Louis des centaines de réfugiés qui envahissent l'Hôtel de la Gare.

* * *

- Le grand salon vide est impressionnant avec sa baie vitrée et sa vue sur la ville que deux sapins, aussi hauts que la maison, encadrent, tel un tableau de maître. Madame Labonté, assise sur l'unique chaise, a déroulé devant elle le tissu blanc, léger comme de la mousse, dans lequel elle est en train de couper les rideaux. À l'autre bout de la pièce, Adam répare la porte qui pivote mal sur ses gonds. Cela fait deux mois déjà qu'ils sont installés dans la résidence de Côte-des-Neiges et, contrairement à ses appréhensions, Adam est heureux. Il a accepté de mettre sa maison en vente et Monsieur le curé l'a aidé à prendre cette décision.

- Vous devez ce sacrifice à votre fils absent, lui a-t-il dit.

Désormais, Adam n'est plus sûr qu'il s'agit vraiment d'un sacrifice, car il se sent, sans vouloir l'admettre puisque cela serait inconvenant, comme un homme dans la force de l'âge qui recommence sa vie. Le problème de ses relations avec madame Labonté reste entier, il va sans dire, mais pour le moment il évite d'y penser. Elle est très gentille, très serviable, le petit Jean l'adore, Madeleine, la servante, lui obéit à la lettre et Mado ne cesse de lui manifester sa reconnaissance, mais Adam continue à être méfiant. Peut-on vraiment aimer deux fois dans une seule existence ? Un homme a-t-il le droit de trahir la mémoire de sa défunte femme et d'en épouser une autre ?

À côté de la porte, il y a une petite table sur laquelle Mado a posé un poste de radio. Adam consulte sa montre ; c'est l'heure. Il tourne le bouton, fait signe à madame Labonté qui lui répond par un sourire et c'est la voix du speaker, le bulletin des nouvelles, puis on annonce que George Beurling, le pilote héroïque, qui vient d'arriver à Montréal le matin même, va prendre la parole.

« Tout d'abord, un grand bonjour à tous mes amis de Verdun, dit-il. Car je suis un petit gars de Verdun et je ne l'ai jamais nié. Bonjour aussi à monsieur le vicaire qui m'avait précédé en Angleterre et à qui je me suis confessé avant mon premier vol au-dessus de l'Allemagne à bord de ce gros Wellington dont le ventre était

chargé de bombes. Depuis, j'ai participé à plusieurs opérations militaires. J'ai piloté un chasseur Spitfire et j'ai descendu quelques Messerschmitt ... »

« Plus de quinze, interrompt le speaker. George Beurling ne vous dit pas qu'il est un pilote hors pair, que son tableau de chasse est impressionnant et qu'on l'appelle familièrement « Buzz » chez les Britanniques, Buzz, le Québécois ! »

« Ce que je veux vous expliquer surtout, intervient à nouveau George Beurling, c'est que moi, ancien élève du Collège de Montréal, où les bons messieurs de Saint-Sulpice m'ont enseigné mon français, je suis venu ici juste pour vous assurer que notre cause est juste, que pour sauver la démocratie, il faut se battre contre les Boches et que chacun de nous doit faire son devoir. Certains s'enrôlent dans l'armée, d'autres, tel Maurice Desjardins, « Momo », mon grand ami, sont devenus des correspondants de guerre illustres, tandis que d'autres encore qui ne peuvent pas faire le métier de soldat doivent participer à l'effort commun en achetant les Obligations de Guerre du Canada. C'est pour vous parler de cela que je suis ce soir parmi vous, ici, à Montréal. J'ai hâte de revoir Verdun, mais j'ai encore plus hâte de retourner à mon escadrille. »

- Au nom des femmes de Verdun, de Montréal et de Québec, moi, Mado de Boucherville, je vous offre la plus cordiale bienvenue au pays et je tiens à vous dire que nous sommes toutes fières de vous et prêtes à faire notre part !

- Elle parle bien, notre Mado, murmure madame Labonté. C'est vraiment une fille qui nous fait honneur. Je vais vérifier si le souper est prêt. Elle a promis de rentrer tout de suite après l'émission.

Adam hoche pensivement la tête. Mado est une femme exceptionnelle, il l'admet, mais il ne partage pas ses idées pour autant. Avec deux autres membres de sa section de la Société Saint-Jean-Baptiste, il a assisté, pas plus tard qu'en septembre, au lancement du nouveau parti, le Bloc populaire, opposé à la participation des Canadiens français à la guerre. Quand il s'agira de défendre notre pays, on se battra, pense-t-il, mais il ne faut pas que les nôtres risquent leur vie pour défendre l'Angleterre, ni même la France. Mon père l'a assez répété quand j'étais enfant, au moment de la guerre de quatorze, pour que je ne l'oublie pas maintenant. Une voiture s'arrête dehors, sous les fenêtres de l'alcôve, les portières claquent et Mado entre en coup de vent.

- Papa, j'ai des nouvelles de Thomas, crie-t-elle. Papa, il est vivant, il sera avec nous pour les Fêtes. Papa, madame Labonté, Madeleine, venez vite que je vous montre la lettre !

Adam laisse tomber son marteau sur le parquet. Il est très pâle et il a du mal à respirer. Mado s'approche, sort de son sac à main une enveloppe et la lui tend. Adam la tourne et la retourne entre ses doigts. C'est une missive officielle, semblable à celle qu'un de ses amis a reçu quand on lui a annoncé la mort de son fils. C'est étrange qu'une bonne nouvelle puisse prendre aussi peu de place sur une feuille de papier que l'avis du décès d'un être cher, tombé au cours des combats ! La phrase est courte et laconique. « Nous avons le plaisir de vous annoncer que votre mari, Thomas de Boucherville, arrivera à Montréal, sauf contretemps, au début du mois de décembre. »

- Dans l'armée, nos gars reçoivent les ordres et meurent en anglais, mais ici ils pourraient au moins nous écrire dans notre langue, bougonne madame Labonté.

- Thomas est vivant, répète Adam, comme s'il voulait mieux se persuader ainsi qu'il ne rêve pas.

- Et ce n'est pas tout, annonce triomphalement Mado. Buzz Beurling a entendu parler de lui. Il semble qu'il est à l'hôpital. Une histoire incroyable ! Il a été enfermé pendant deux ans dans un camp de prisonniers de guerre en Allemagne. Il a réussi à s'échapper, il a vécu en Hollande et de là, il a pu partir, grâce à l'aide des maquisards, en Grande-Bretagne. Au cours de ce voyage, il a été légèrement blessé à l'épaule. Selon Beurling, c'est une évasion dont on a beaucoup parlé à Londres !

- Prisonnier de guerre, s'étonne Adam. Pourquoi ? Il n'était pas mobilisé Thomas. Alors, comment se fait-il qu'il ait été dans un camp en Allemagne ?

- Oh ! papa, comment voulez-vous que je le sache. Je vous raconte ce que j'ai pu apprendre. Papa, dans un mois il sera avec nous et on pourra lui poser toutes les questions qu'on voudra !

- Mais où se trouve cet hôpital, insiste Adam. Ils doivent le savoir ces fonctionnaires qui t'écrivent ! Les Allemands bombardent Londres sans cesse... Sait-on jamais ce qui peut arriver... Beurling a dit textuellement : « On ne pourra jamais raconter vraiment les actes inouïs d'héroïsme dont on fait preuve les Anglais

au cours des bombardements : tout ce peuple aurait dû recevoir en masse la Croix Victoria. » Voilà ce qu'il a raconté... Alors, si Thomas est à Londres...

- Quand vous étiez sans nouvelles de votre fils, vous étiez sûr qu'il était vivant et qu'il reviendrait et maintenant, vous commencez soudain à douter et à craindre pour sa vie, proteste madame Labonté.

- Il faut prévenir, Joseph, décide Adam, comme s'il ne l'avait pas entendu.

- Il est trop tard pour téléphoner à Saint-Benoît-du-Lac...

Joseph a refusé de déménager avec eux. Plus encore, depuis qu'ils ont quitté la rue Dorion, il passe ses samedis et ses dimanches avec les Pères Bénédictins. Il les aide à construire leur couvent quelque part dans les Cantons de l'Est et tous les lundis il arrive à l'usine, fatigué, mais souriant, contrairement à ses anciennes habitudes. Adam a essayé de lui en parler à plusieurs reprises, mais Joseph n'a pas voulu discuter avec lui.

- Quand Thomas reviendra, je t'expliquerai mes projets, a-t-il dit, mais pour le moment c'est inutile.

- On va partir demain, à la première heure, décide Adam et on fera le voyage aller et retour dans la journée. Cela fait deux ans qu'on attend cette nouvelle-là et je veux que mon fils aîné sache au plus tôt que son frère sera avec nous pour les Fêtes.

Mado passe la nuit à marcher de long en large dans sa chambre. Elle est trop énervée pour dormir. Tantôt, elle relit la lettre annonçant le retour de Thomas et tantôt elle prend le cadre avec sa photo, posé sur la table de nuit et le serre contre elle. Quand l'aube commence à filtrer à travers les fenêtres, elle s'en va préparer le café à la cuisine où elle trouve Adam, déjà prêt et aussi excité qu'elle-même. Dans la voiture, il ne cesse ensuite de parler de Thomas, de son enfance, de la façon dont il jouait et travaillait à l'école, d'une foule de petits détails quotidiens, en somme, où l'évocation de sa défunte épouse occupe une large place.

- Elle serait contente, la mère, de savoir qu'il revient, répète-t-il à plusieurs reprises. Elle doit le savoir d'ailleurs, là où elle est. C'est à se demander si ce n'est pas grâce à elle qu'il a eu la vie sauve. C'était une bonne mère et une bonne épouse. Dommage que tu ne l'aies pas connue Mado. Elle t'aurait aimée.

En quittant la grande route, ils sont obligés de s'arrêter pour demander leur chemin, puis ils s'enfoncent dans la forêt et roulent sur un chemin de graviers. La voiture saute sur les cahots et les bosses. Adam craint de casser les essieux, avance lentement et ils ont l'impression tous les deux qu'ils ne parviendront jamais au but. C'est ainsi qu'ils prennent un tournant, puis le paysage change. Les champs succèdent aux forêts et, malgré la pluie qui ne cesse de tomber, cela paraît plus accueillant, plus gai, parce qu'on y décèle la présence des hommes qui ont su défricher ce coin du pays. Rassuré, Adam accélère et peu après ils voient sur la hauteur le clocher d'une église, traversent un chemin bordé de pommiers et débouchent devant une longue construction basse, autour de laquelle il y a quelques petits arbres, fraîchement plantés, des tas de briques et des matériaux de construction. Un moine vient à leur rencontre. Adam descend, se présente et explique l'objet de leur visite. Le bénédictin hésite un instant, visiblement embarrassé par la présence de Mado.

- La route est longue et difficile, dit-il. Venez vous restaurer. Nous avons une tradition d'hospitalité vieille de quatorze siècles et il n'est pas question qu'on vous laisse repartir sans vous faire manger et boire quelque chose. Joseph viendra vous rejoindre.

- Mais les femmes ne sont pas admises, proteste Mado et je peux fort bien attendre dans la voiture.

- Venez, venez, l'encourage le père et ne vous faites pas de scrupules inutiles.

Il fait bon à l'intérieur. Le père les installe dans une pièce attenante au hall d'entrée, apporte du pain, du fromage et du lait et s'en va chercher Joseph. Quand finalement il revient avec lui, Mado a l'impression que ce n'est pas le même homme qu'elle est habituée à cotoyer jour après jour à l'usine. Il y a en lui quelque chose de différent, de nouveau, une sorte de joie tranquille et étrangement communicative. Une paix aussi et en même temps une sorte de barrière qui empêche Mado de le questionner sur son travail au couvent.

Adam ne laisse pas à Joseph le loisir de les saluer et se met à parler de Thomas, de son retour, exige que Mado montre la lettre, qu'il la lise et qu'il la traduise en français et puis, brusquement, le prend dans ses bras, appuie sa tête contre son épaule et reste ainsi pendant un long moment. Dehors, il cesse de pleuvoir et un rayon de soleil pénètre dans la pièce. Le regard de Mado rencontre celui de Jo-

seph. Elle essaie de dire quelque chose, n'y parvient pas et se met brusquement à sangloter. Mado, la femme forte et courageuse qui a su traverser ces deux longues années sans jamais se plaindre, pleure de joie, tandis que Joseph et Adam se tiennent devant elle les bras ballants, ne sachant quelle contenance prendre, ni comment la calmer.

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.

Chapitre 10

La vie normale

[Retour à la table des matières](#)

La grande salle de bal du Château Frontenac est pleine de monde. Autour des tables, dressées pour le banquet, les invités ont du mal à se frayer un chemin parmi la foule des journalistes et des photographes qui attendent l'arrivée de Winston Churchill et de Franklin D. Roosevelt. Abasourdi, gêné, Thomas assiste en spectateur à cette réunion de gens illustres, mais ne comprend toujours pas pourquoi il y a été convié d'une façon aussi pressante. Certes, on l'a présenté à Maurice Duplessis, fraîchement élu premier ministre du Québec, mais c'est à peine s'il a eu le temps d'échanger avec lui quelques mots en anglais. Forcément, le premier ministre a autre chose à faire en recevant les hommes d'État qui participent à cette Deuxième Conférence de Québec que de bavarder avec lui, bien que le fonctionnaire d'Ottawa qui l'accompagne partout ne manque jamais de le présenter comme le grand héros canadien-français. Depuis son retour à Montréal, cela arrive fort souvent à Thomas d'être exhibé ainsi, en public, en tant qu'un être exceptionnel ayant vécu des aventures qui dépassent l'imagination. Il a aussi des entrevues en privé avec des messieurs graves, officiers de l'armée, ou de la Gendarmerie royale, lors desquelles il est forcé de raconter ce qu'il a vécu en France, puis en Allemagne, au Stalag, son évasion et ses contacts avec les maquis hollandais et français. Une histoire, en somme, qu'il a déjà relatée à maintes reprises à Londres, avant son départ pour le Canada et qui lui semble désormais non seulement loin-

tain, mais quasi invraisemblable. À force de répéter continuellement des faits dont certains détails paraissent plus importants à ses interlocuteurs successifs qu'à lui-même, Thomas se sent coupable d'omissions involontaires. Car les Britanniques et les Canadiens qui le reçoivent dans leurs bureaux pour de longues conversations strictement confidentielles, comme ils disent, se plaisent à souligner constamment que ses expériences ont un intérêt capital pour la cause des Alliés. Au début, Thomas refusait les émissions à la radio et les conférences publiques, mais il a été obligé de céder devant l'insistance de Mado. Elle est très fière de lui, Mado !

- Nous t'avons cherché en vain pendant deux ans, répète-t-elle, et sans succès parce que ces gens haut placés n'ont pas songé à vérifier les relevés des prisonniers de guerre français. Tu en as souffert et moi aussi. Tes témoignages peuvent aider les autres. Ceux surtout qui sont sans nouvelles et n'osent plus espérer...

Mado, pense Thomas, la belle et courageuse Mado ! Elle a refusé de l'accompagner à Québec, sous un prétexte quelconque, mais en réalité, il sait bien qu'elle ne veut pas quitter son travail à l'usine. Pour Mado, ce qui est le plus important, c'est cela ; la production, la vente, les contrats et les projets d'expansion ! Thomas recule un peu pour laisser passer un homme qui semble chercher quelqu'un et au même moment on l'interpelle.

- Hello Thomas... Vous voici enfin !

Bill Foster se tient devant lui, un sourire narquois aux lèvres.

- L'Évadé, l'illustre héros canadien-français, ironise-t-il. Vous avez l'immense avantage d'être une exception ! Vos compatriotes tiennent à vous comme à la prune de leurs yeux. Forcément, c'est un moyen pour eux de faire oublier un peu leur refus d'aller se battre pour la cause commune. Venez par là, qu'on se parle tranquillement. J'espère qu'au lieu d'admirer béatement les grands de ce monde, vous êtes intéressé à savoir ce qui se trame dans les coulisses ? Je peux vous fournir à ce propos quelques informations non négligeables. Tout d'abord, ils attendent l'arrivée de l'« Oncle Jo », mais l'oncle ne viendra pas. Staline ne voyage pas et il a raison. En deuxième lieu, ils parlent d'un débarquement en France, mais ils sont bien plus préoccupés, les Américains tout du moins, Franklin Roosevelt en tête et ceux qu'on appelle les « hommes du président », par le conflit du Pacifique.

Les Japonais, le péril jaune, voilà ce qui prévaut pour les capitalistes, toujours aussi racistes dans l'âme.

- Tiens, tiens, vous êtes dans les secrets des dieux de la guerre, plaisante Thomas, tout en ressentant un drôle de malaise. Comment fait-on pour être aussi bien renseigné ?

- On lit beaucoup, on écoute et on réfléchit. La réflexion, mon cher Thomas, demeure ma force et mon véritable pouvoir. Vous ne pouvez comprendre cela, comme de bien entendu, puisque pour vous il n'y a que l'argent qui compte.

- Je n'ai pas hérité d'une résidence à Westmount, rétorque Thomas en le regardant droit dans les yeux et je n'ai pas plus de sympathie pour votre Joseph Staline que pour les fascistes allemands.

- Les Soviétiques sont nos alliés et nous leur devons beaucoup.

- Puis-je vous rappeler que même au début de la guerre quand encore les Russes et l'Allemagne fasciste agissaient la main dans la main, vous étiez d'avis que Staline ne pouvait avoir tort ? Auriez-vous la mémoire assez courte pour ne plus vous souvenir qu'à l'époque vous militiez avec Fred Rose contre l'impérialisme britannique et la conscription ? C'est curieux comme vos opinions changent ! Moi, voyez-vous, je n'ai jamais été et je ne serai jamais communiste, ni hier, ni aujourd'hui, ni demain.

- Ah ! quand on a le goût de s'enrichir comme vous et votre Mado, ce n'est pas étonnant, répond avec brusquerie Bill Foster.

- C'est plus profond que cela, dit Thomas, soudain pensif. J'ai été prisonnier de guerre dans un camp où pour la première fois de ma vie j'ai vu des Russes. Ils étaient doublement esclaves. Nous, nous étions capables de communiquer entre nous, eux étaient écrasés, dominés et contrôlés par leurs camarades du N.K.V.D. qui ne cessaient guère d'exécuter bêtement leur sale besogne. Nous, nous recevions des colis de la Croix-Rouge internationale, mais eux n'y avaient pas droit parce que leur gouvernement a refusé cette fraternité humaine de crainte de « contamination ». À force de les côtoyer, même de loin, nous avons l'impression d'être, par comparaison, des hommes libres. Êtes-vous capable de comprendre ce que cela signifie ?

- Votre frère Joseph n'avait pas les mêmes idées que vous quand il partait avec le docteur Leroy en Espagne, ironise Bill Foster en lui envoyant, comme par mégarde, la fumée de sa cigarette dans la figure.

- Mon frère Joseph, rétorque Thomas, croyait qu'on peut remplir une mission humanitaire sans s'impliquer dans un conflit idéologique. Il est revenu de cette aventure estropié et désabusé.

- Au fait, que devient-il ? Est-il toujours le souffre-douleur de Mado ?

- Il est à Saint-Benoît-du-Lac, répond Thomas.

- Un autre Canadien français récupéré par l'Église. Ils vous sucent comme des sangsues, vos curés, attention à vos sous, Thomas !

- Joseph a trouvé la paix de l'esprit, dit lentement Thomas, comme s'il poursuivait une réflexion intérieure. C'est une sorte de retour aux sources. Une compréhension particulière du message chrétien. J'ai beaucoup de respect pour lui et...

Thomas ne parvient pas à terminer sa phrase. Les gens qui se mettent à bouger autour d'eux les séparent. La foule s'écarte pour laisser passer les ministres qui avancent vers la table d'honneur, le gouverneur général Athlone en tête, suivi de Mackenzie King et de Winston Churchill.

- Demain matin, vous allez avoir une entrevue, dit à Thomas le fonctionnaire qui l'a reçu à son bureau le matin même. Je vous attends à dix heures. Je voudrais que vous expliquiez à votre interlocuteur l'importance du maquis français qui vous a aidé à parvenir en Grande-Bretagne. Oh !, à propos de votre ami, ce Polonais au nom compliqué, je me suis renseigné comme vous me l'avez demandé et j'ai des bonnes nouvelles pour vous. Il est officier et il continue de combattre avec la Première Division du général Maczek. Désolé, mais c'est tout ce que j'ai pu apprendre à son sujet.

Thomas remercie, s'éloigne et brusquement ressent dans cette foule tout le poids de sa solitude. Sous les hauts plafonds, les lustres sont allumés. Leurs lumières se reflètent dans les cristaux, dans les lourds plats en argent et dans le grand miroir, où il voit son visage. Dans cette foule, il lui paraît falot et insignifiant. Que fait-il ici au juste, lui, le civil, parmi ces officiers d'état-major ? Les uniformes bleu foncé de la marine voisinent avec les gris clair des aviateurs, les beiges et kaki de l'armée de terre. Britanniques, Américains et Canadiens, ce sont

des héros dont les poitrines sont couvertes de décorations et qui ont tous ce prestige que confère aux hommes l'obligation de risquer sa vie et celles des autres pour une cause qu'on croit juste dans le petit peuple où on recrute les soldats. Quelques képis français attirent les regards. Charles de Gaulle, chef du gouvernement provisoire à Alger, ne participe pas aux débats, mais ces officiers, venus de Londres, ces hommes dont le pays est occupé, suscitent beaucoup de sympathie à Québec. Non seulement ils parlent français, mais encore ils s'expriment dans un anglais laborieux, ce qui d'emblée les situe à part et les rapproche des quelques rares Canadiens français qui se trouvent dans cette salle du Château Frontenac. Qu'est-ce que je fais ici, moi qui ne suis, en somme, qu'un évadé de l'enfer de la guerre et de la captivité ? se demande Thomas. Les serveurs commencent à verser le vin dans les coupes en cristal. C'est du vin rouge, couleur de sang, dont l'ombre danse sur les nappes blanches. Sans réfléchir à ce qu'il fait, Thomas se fraye un chemin vers la sortie, écarte les journalistes, pousse un photographe, s'excuse et se retrouve finalement dans le hall où prédominent les tuniques chamarrées de la Gendarmerie royale.

- Je ne peux pas assister au banquet, dit-il en rendant à la sortie sa carte d'invitation. Je... Je ne me sens pas bien...

Ce n'est pas ma place, pense-t-il. Je ne suis ni un héros, ni un combattant, comme Olek. Ce qui m'est arrivé n'est en somme que le résultat d'un concours de circonstances et les voilà qui me demandent d'évaluer des gens qui ont risqué leur vie pour m'aider ! Qui suis-je pour porter des jugements et pour jouer, malgré moi, un rôle d'expert ?

Dehors, il y a les curieux, les policiers à cheval et au-dessus, sur le fond bleu du ciel, les drapeaux que le vent du fleuve fait claquer drôlement comme s'ils avaient une vie propre. Thomas marche droit devant lui, passe à un moment donné près du Parlement, le remarque à peine et continue ainsi jusqu'à la gare, trop préoccupé par ses réflexions pour songer à chercher sa valise à l'hôtel. Qu'est-ce que j'ai accompli pour les miens, se demande-t-il ? La « cause » dont Olek parlait tant quand nous étions ensemble dans cette cachette glaciale en Hollande, me concerne-t-elle vraiment ? Le fascisme, le totalitarisme soviétique, les dictatures de droite, cela existe ailleurs, mais ici, chez nous, où il s'agit de survivance en premier lieu d'une culture minoritaire, les mots n'ont pas le même sens ! Après tout, la bonne vieille ville de Québec a l'insigne honneur de recevoir Winston

Churchill et le président Roosevelt parce que nous sommes un grand pays libre dont le passé, le présent et l'avenir sont différents de ce que j'ai connu en Europe... Thomas entre à la gare, s'approche machinalement d'un guichet, achète son billet pour Montréal, apprend que le train est déjà à quai, monte dans le dernier wagon et s'installe. Tant pis pour le fonctionnaire et son rendez-vous du lendemain, tant pis pour ce qu'on pensera de sa conduite, ce qui importe, c'est de retrouver Mado, d'embrasser le petit Jean et de s'enfoncer dans le silence de la vieille maison de Côte-des-Neiges. Des souvenirs remontent en lui et l'assaillent. Thomas ferme les yeux. Là-bas, au Château Frontenac, des hommes importants décident du sort des êtres humains qu'il a connus en France, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. C'est leur droit puisqu'ils ont été élus pour cela, librement, démocratiquement, mais que savent-ils au juste du désespoir d'un Olek, incapable de retourner dans son pays et de le défendre contre l'envahisseur ? Comment évaluent-ils les mérites et les lâchetés des peuples vaincus, humiliés, dominés ? En ce moment même, au Château Frontenac, on déplore l'absence de Joseph Staline, tandis qu'à Varsovie, dont Olek lui a tant parlé qu'il croit connaître la capitale polonaise aussi bien que sa propre ville, l'armée soviétique assiste, sans intervenir, à l'écrasement de l'insurrection des Polonais contre l'occupant allemand... Quelle dérision et quelle incommensurable hypocrisie ! J'ai de la chance, pense Thomas, d'être canadien-français et d'appartenir à une collectivité qui ne sera jamais forcée de décider du sort du monde !

Lentement, le train se met à bouger, le quai de la gare s'éloigne, le mouvement s'accélère, puis se stabilise, devient monotone et Thomas y puise une sensation de sécurité irraisonnée, mais confortable à un point tel qu'il finit par s'endormir.

- Il était ému notre Camilien, notre gars de Sainte-Marie, raconte Adam. Je l'ai accueilli à la gare Windsor, en août dernier, quand il est revenu de ce camp de Fredericton où il a été interné. Mais pendant que la foule l'acclamait, il semblait alors comme absent. On sentait qu'il avait du mal à se retrouver ! Maintenant, ça y est ! À nouveau, le voilà maire de Montréal. Son élection est un véritable triomphe du petit peuple sur l'Establishment. Lui, qui sent ces choses-là, a prononcé un discours fantastique, à la fois touchant et drôle qui nous est allé droit au cœur. Je suis content. Pour moi, c'est la fin d'une longue période d'injustice. Vous allez

voir qu'avec Camilien à la mairie on fera des grandes choses, des changements importants...

- J'aime votre enthousiasme papa, constate Thomas, mais je dois vous avertir que Léo Durand a des ennuis. Il semble que les employés supérieurs de l'Hôtel de ville font ce qu'ils peuvent pour lui créer des problèmes et le forcer à fermer son restaurant. Il prétend que lorsque l'un des nôtres réussit, les envieux ne manquent pas.

Ils sont réunis au salon autour de l'arbre de Noël. Mado a bien fait les choses et la famille est là au complet. Les cousins de Sainte-Rose, l'oncle Anselme qui est arrivé d'Abitibi avec la tante et leur fils Gustave et même une vieille dame de Québec, une parente lointaine de la mère de Thomas qu'on n'a pas revue depuis son enterrement.

- Votre maison ressemble à un couvent, a déclaré dès son arrivée la veille, l'oncle Anselme en secouant énergiquement ses bottes sur le seuil.

- Nous avons pour vous une très belle chambre, mon oncle, objecta Mado, tandis que rue Dorion on manquait d'espace.

- C'est vrai ma fille, constate l'oncle Anselme. Mais là-bas, je me sentais chez moi, tandis qu'ici je ne sais pas encore si je vais m'habituer.

Ils ont assisté à la messe de minuit à l'Oratoire Saint-Joseph et les voilà de retour, en train de réveillonner. Madeleine aide Mado à faire le service, Thomas verse le vin, tandis que son père, contrairement à ses habitudes, ne cesse de parler. C'est en fait un long monologue que personne n'ose interrompre, où il est question tout d'abord de l'élection de Camilien Houde, puis de Joseph et de sa décision de ne plus quitter, ne serait-ce que pour un jour, le couvent de Saint-Benoît-du-Lac. Adam de Boucherville explique ainsi, indirectement, l'absence de son fils aîné, afin que personne ne s'avise de le questionner à ce propos. Au moment où Mado pose sur la table les desserts, il lève son verre et annonce à la ronde :

- Maintenant que mes fils sont définitivement établis, j'ai l'intention de retourner à Sainte-Rose. Je n'ai pas pu racheter notre ancienne maison, mais j'en ai trouvé une autre, pas très éloignée où je veux finir mes jours. Autant vous dire tout de suite que l'année prochaine vous y serez conviés pour fêter Noël. En attendant, je

voudrais vous présenter quelqu'un qui vous y recevra avec moi parce que d'ici là nous allons nous marier.

Mado disparaît dans la pièce à côté et revient en tenant madame Labonté par le bras.

- Je veux être la première à vous féliciter papa, dit-elle d'une voix qui tremble d'émotion. Cela fait des années que madame Labonté partage mes peines et mes joies. Pour moi, elle fait depuis longtemps partie de la famille.

Gauche mais souriante, la corsetière embrasse Mado, fait le tour de la table et vient s'asseoir entre Adam de Boucherville et l'oncle Anselme, tandis que Thomas et Mado se mettent à applaudir.

- Je crois qu'il est temps de nous coucher, décide peu après la tante. Je suis fatiguée et nous devons partir demain matin très tôt.

Les cousins de Sainte-Rose se lèvent les uns après les autres. Ils serrent la main d'Adam, félicitent du bout des lèvres madame Labonté et quittent la pièce. Polis et guindés, ils montent dans leurs chambres. C'est donc cela une vraie famille, pense Mado, une sorte de petite communauté qui a le droit de juger des faits et gestes posés par un des membres du clan. Madame Labonté avait raison quand elle me disait que cela serait pénible cette cérémonie de « fiançailles ». En somme, j'ai de la chance d'être orpheline ! Moi, personne en dehors de Thomas et d'Adam ne peut me faire de la peine puisque je ne suis liée avec personne de façon assez intime pour que ses opinions puissent me toucher vraiment...

- Ne fais pas cette tête-là, lui dit Adam. Ils ne sont pas contents, mais d'ici le mois d'avril, ils vont réfléchir et je suis persuadé qu'ils viendront tous danser à la noce. J'aurais dû les consulter un à un. Ce qui les dérange surtout, c'est que j'ai pris ma décision sans en parler à l'oncle Anselme, frère de ma défunte épouse qui aurait dû, selon eux, se prononcer sur la question.

Madame Labonté sort un petit mouchoir en dentelle de son sac et essuie ses yeux en baissant la tête, mais au fond d'elle-même elle jubile. Après toutes ces longues années, Adam ne tergiverse plus et comme c'est un homme de parole, c'est gagné ! Il ne lui reste qu'à vendre son magasin, placer son argent et convoler en justes noces.

- Ne vous en faites pas, murmure Adam, en se penchant vers elle. Camilien Houde viendra à notre mariage et cela fera taire les commérages. Je ne suis plus une jeunesse, mais je suis capable encore de rendre heureuse une femme. Allons... Si ma famille ne réagissait pas de cette façon, je n'aurais pas de mérite. Grâce à eux me voilà promu au rang d'un brave qui ose ! J'aime bien mieux cela que l'indifférence...

Il est transformé, pense Mado. Il a le même air espiègle qu'à l'époque où je l'ai connu. Ce qui le rendait malheureux, c'était sa propre indécision, mais maintenant qu'il sait enfin ce qu'il va faire et qu'il ne peut plus reculer, c'est un autre homme !

Les machines ont cessé de tourner. Dans le hall de l'usine, le poste de radio diffuse l'allocution du premier ministre Mackenzie King qui, de San Francisco, où il se trouve, annonce la victoire des Alliés, mais les ouvriers, les femmes surtout, ne l'écoutent plus. La joie est à son comble. Ils s'embrassent, se congratulent et quittent les ateliers pour se retrouver dans la cour devant l'usine. La soirée est belle, bien qu'encore un peu fraîche, en ce printemps tardif. Dans son bureau, Thomas qui les voit de sa fenêtre téléphone à Mado. La ligne est occupée et il lui faut attendre quelques instants, alors, pendant que les ouvriers chantent sous ses fenêtres, il relit une fois de plus la lettre de John. Jack Carol, l'homme qui a aidé Mado à rentrer au pays avec le bébé, celui qui a signé à sa place l'acte d'achat de leur maison, vient d'être tué sur le front du Pacifique.

« Fort heureusement, écrit John, les papiers qu'il a laissés sont en ordre. Je vais te les envoyer prochainement. Un seul problème. Jack atteste que la maison de Côte-des-Neiges appartient à ta femme qui, prétendument, l'aurait racheté en le remboursant. J'espère que cela ne te causera pas de difficultés ... »

Thomas range la lettre et s'apprête à sortir quand on frappe à sa porte.

- Je ne te dérange pas, demande le père Ambroise en entrant dans son bureau et en se laissant tomber sur une chaise. Les cloches sonnent l'armistice dans toutes les églises. Rue Sainte-Catherine, au centre-ville, les gens dansent sur la chaussée et même les tramways ne passent plus. C'est le délire ! Qu'est-ce que tu fais seul ici avec en plus cette face de carême ?

- Dites-moi mon père, lui demande à brûle-pourpoint Thomas, est-ce que je peux reprendre une existence normale et ne plus me préoccuper de ce qui se passe ailleurs qu'ici ?

- Je ne sais pas, cela dépend de toi. Ce qui est certain, c'est que tu as fait ta part et que tu n'as rien à te reprocher. De toute façon, la guerre est finie, l'Allemagne hitlérienne est vaincue et il s'agit maintenant de reconstruire les ruines et de relever l'Europe. Ce qui m'inquiète, c'est la popularité du communisme. Que des gens comme Fred Rose puissent être élus députés dans un comté ouvrier de Montréal, et cela malgré l'opposition du parti du Bloc populaire, ne présage rien de bon. Certes, Rose s'est présentée sous la bannière du Parti progressiste ouvrier, mais tout le monde sait que ce n'est qu'un prête-nom, puisque le parti communiste, en tant que tel, est interdit par la loi fédérale des mesures de guerre. Vois-tu, Thomas, pour moi le fascisme et le communisme ne sont que deux types de tyrannie qui réduisent l'individu à l'état de larve obéissante et soumise. À l'opposé, les nationalismes, l'attachement à son propre coin de terre, la confiance et le respect à l'égard du passé et de l'avenir collectif, sont indestructibles et irremplaçables. Ceux qui nient cette réalité-là n'ont pas de racines ou essayent de les détruire et, en fin de compte, cela revient au même. Désormais, nous sommes obligés de retenir la grande leçon de l'histoire et cesser d'être perméables aux idéologies de gauche ou de droite. Il est de notre devoir aussi d'apporter le fruit de nos expériences aux pays qui risquent de nous imiter sans trop savoir ce qu'ils font. Dès que cela sera possible, je vais partir comme missionnaire en Afrique.

- Vous ne pensez pas, mon père, que préférer s'en aller au loin quand il y a du travail à faire chez nous est une sorte de démission ?

- Pas du tout. Ici, mon évêque me reproche mon manque de conformisme, tandis que là-bas, ma façon d'aborder les gens, de travailler avec eux et de leur venir en aide, sera plus appréciée. Quoi qu'il en soit, j'ai pris ma décision. Je crois que j'ai le devoir d'expliquer les vérités chrétiennes à ceux qui subissent les pires contrecoups du capitalisme et qui, pour y échapper, vont être prêts, tôt ou tard, à succomber aux mirages du totalitarisme soviétique.

- Les leçons de l'histoire, constate Thomas en soupirant. Mon frère Joseph a perdu un bras à la guerre d'Espagne et quand il est revenu au pays, il prétendait que l'affrontement entre le fascisme et le communisme allait permettre aux démo-

craties libérales d'humaniser le capitalisme. En fait, il y a eu entente entre Staline et Hitler, puis les Alliés ont procédé à une sorte de partage de l'Europe en deux zones distinctes dont l'une reste occidentale et autonome, tandis que de l'autre est soviétisée. En tant qu'individu, je voudrais être détaché de tout cela, mais en raison de ce que j'ai vécu de l'autre côté de l'Atlantique, j'ai honte de mon impuissance !

À nouveau, Thomas essaye de rejoindre Mado, mais comme la ligne continue à être occupée, il décide de rentrer.

- Venez fêter l'armistice avec nous, mon père, propose-t-il. Mado sera contente de vous voir.

Le père Ambroise s'apprête à répondre quand brusquement les ouvriers se mettent à crier dans la cour. C'est Mado qui arrive et on la salue ainsi dans l'allégresse générale.

- J'apporte des victuailles, annonce-t-elle. Venez décharger le camion. Nous allons manger ensemble et ensuite on ira au centre-ville se joindre aux autres !

Il n'y a plus ni contremaître, ni patron, ils s'installent comme ils peuvent dans les ateliers, le père Ambroise va d'un groupe à l'autre, on chante, on s'interpelle, on vide des bouteilles de bière et on ne se sépare que tard dans la nuit. Quand finalement Mado et Thomas retournent à la maison, elle s'allonge sur le lit et s'endort aussitôt, tandis que Thomas sent le désir monter en lui. Doucement, délicatement, il se met à la caresser, la fait gémir de plaisir, la prend, ensommeillée, puis la berce comme une enfant en lui murmurant des mots fous. Mado ne répond pas. Elle entoure son cou de ses bras nus, lui tend ses lèvres humides et ils vivent jusqu'à l'aube une merveilleuse nuit d'amour...

Il y a des jours dans la vie où tout va mal, pense Mado. Elle a la grippe, elle tousse et elle rôde dans la grande maison comme une âme en peine. Vers midi, Thomas téléphone pour lui annoncer qu'il sera en retard parce qu'il doit terminer les discussions avec les ouvriers concernant leurs nouvelles conditions de travail et les augmentations des salaires. Ensuite, c'est Madeleine qui lui demande « sa journée ». Elle sort avec un garçon et justement il a un après-midi de congé. C'est

exceptionnel et inespéré et puis, le petit Jean est à Sainte-Rose, son absence ne dérangera pas trop, en somme...

Mado la laisse partir et s'efforce de ne pas manifester sa mauvaise humeur. Jamais elle n'aurait osé se conduire ainsi à l'égard de Rose Pouliot et pourtant elle n'avait à l'époque qu'un jour de liberté par mois !

Peu après, on sonne à la porte. C'est Mary Foster.

- J'ai quelque chose à vous demander, murmure-t-elle. Je vous en prie, laissez-moi entrer, c'est important...

Mado l'installe au salon et c'est alors seulement qu'elle remarque ses traits bouffis, ses cheveux en désordre et l'étrange expression de ses yeux qui reflètent la peur.

- Je n'irai pas par quatre chemins. C'est trop grave et trop urgent ! Igor Gouzenko *, un Russe, employé au service du chiffre de l'ambassade soviétique à Ottawa, vient de livrer à la Gendarmerie royale des documents secrets. Au début, ils n'ont pas voulu le croire. Plus encore, quand il s'est présenté au bureau de Mackenzie King, le premier ministre lui a conseillé par l'entremise de sa secrétaire de porter les documents en question à l'ambassadeur soviétique. Une vraie farce, mais une farce tragi-comique !

Mary Foster allume une cigarette et aspire profondément la fumée, puis se lève et se met à marcher de long en large.

- Vous comprenez ce que cela signifie. C'est la fin du réseau. Gouzenko a la liste complète de nos camarades. Il a identifié les pseudonymes et il a leurs noms et adresses, ce qui va entraîner des arrestations et des poursuites. Dans ce sens, Bill et moi sommes dans une situation privilégiée. Notre nom ne figure pas sur ces listes. J'ai pu le vérifier, pas plus tard que ce matin, grâce à la petite secrétaire qui a un poste stratégique à Ottawa et que je connais bien.

- Je ne vous comprends pas, dit lentement Mado. Je ne sais vraiment pas de quoi vous parlez ?

* Les noms et certains événements concernant l'Affaire Gouzenko qui sont relatés ici correspondent à des faits authentiques.

- Ne jouez pas les saintes nitouches, crie Mary Foster. Quand vous étiez à notre service, il vous est arrivé d'aller dans le bureau de Bill. Vous en avez même parlé de vos découvertes à cet imbécile fieffé de docteur Leroy qui a cru jusqu'à sa mort qu'on peut changer le monde sans faire couler le sang et sans provoquer de révolutions. Écoutez, ma belle, nous avons livré à notre contact soviétique des renseignements considérés comme ultra-secrets. Non, ne me regardez pas ainsi ! Il ne s'agit pas d'un crime, ni d'un refus de participer à l'effort de guerre que prônaient les vôtres, mais de convictions. Les Russes sont nos alliés et pour nous, communistes canadiens, ce sont aussi les garants de la paix et de la justice dans le monde. Nous défendons, en somme, une cause juste dans laquelle nous croyons. Seulement voilà, ceux d'Ottawa considèrent cela comme de l'espionnage et moi je n'ai aucune envie de passer le reste de mon existence derrière les barreaux. Nos collaborateurs, ingénieurs, savants et professeurs de l'Université McGill, vont pouvoir se payer des défenseurs, des avocats célèbres qui ont des relations, tandis que Bill et moi nous n'avons plus un sou vaillant en poche. Cela fait des mois qu'ils ont cessé de nous payer nos photos et notre maison de Westmount est hypothéquée au-delà de sa valeur. Il nous faut de l'argent pour partir tout de suite. Il nous faut deux mille dollars !

- Pourquoi venez-vous me les demander à moi ? dit Mado d'une voix blanche.

- Qui a touché l'héritage du docteur Leroy ? Sa fortune aurait dû nous revenir à nous, ses amis, et pas à Thomas et à Joseph.

- Le docteur Leroy était-il au courant de vos activités ?

- Il partageait notre idéal et en fait, sans trop le savoir, il a travaillé pour la cause pendant la guerre d'Espagne. C'est grâce à son argent que vous êtes installée comme une princesse, mais j'ai le moyen de vous ruiner, vous et votre mari. Je ne me gênerai pas pour vous accuser de complicité et vous ne parviendrez jamais à prouver le contraire.

- Vos menaces sont odieuses, se fâche Mado. Nous ne sommes pour rien dans cette histoire et vous le savez. Vous essayez de m'intimider et de me faire chanter.

- Enfin, soupire Mary Foster en écrasant sa cigarette dans le cendrier et en allumant aussitôt une autre. Voilà donc la petite Canadienne française qui commence à comprendre de quoi il retourne. Il me faut deux mille dollars, Mado. Débrouillez-vous et faites vite !

- Non, dit Mado. Je n'ai aucune intention de vous aider. Bien au contraire, il me semble que vous devez communiquer avec la police puisque vous osez prétendre que votre cause est juste !

Les mains de Mary Foster tremblent. Elle se laisse tomber sur le sofa et se met à sangloter.

- Je m'excuse Mado, bafouille-t-elle. Je ne veux pas vous faire du tort. Au fond, je vous aime bien et j'ai de l'estime pour vous, mais je dois trouver cet argent. Autant vous avouer la vérité... Je ne savais pas à quel point Bill est impliqué... Je ne savais pas qu'il me trompe avec une certaine Kathleen, une sténographe qui le recevait chez elle à Ottawa en fin de semaine, tandis que moi, je me morfondais toute seule à Montréal à l'attendre. Pour ne rien vous cacher, mon mari est parti sans laisser de trace et c'est cette Kathleen justement qui, en essayant de le prévenir m'a fait découvrir le pot aux roses. Un simple concours de circonstances... Mado, je vous en supplie, aidez-moi...

J'ai atrocement mal au dos, pense Mado et je suis incapable d'avoir de la sympathie pour cette femme. jJ voudrais qu'elle parte pour que je puisse me coucher. Pourtant, il est de mon devoir de...

- Allez retrouver vos amis, dit Mado en se levant. Je devrais vous dénoncer et je ne le veux pas. Allez-vous-en !

D'un pas hésitant, elle s'avance jusqu'à la porte, l'ouvre et reste ainsi sur le seuil, bien que le vent froid l'enveloppe et la fasse frissonner.

- Vous me payerez cela, je vous le jure, et vous le payerez cher, lance Mary en passant devant elle, la tête haute, le visage déformé par un rictus de colère.

La porte claque. Mado revient lentement au salon et s'approche de la fenêtre. Au loin, dans l'air léger de cet après-midi d'hiver, des milliers de lumières s'allument. Montréal brille de tous ses feux à ses pieds. Nous avons gravi les marches, nous sommes montés, Thomas et moi, jusqu'au sommet de la Côte-des-Neiges, pense Mado. Nous avons essayé de ne pas dévier de notre route et pourtant bien que nous n'ayons rien à nous reprocher, le sol n'est pas stable. Pourquoi suis-je incapable de téléphoner à la Gendarmerie royale et de rapporter ce que Mary Foster vient de me dire ? Pourquoi ?

- Qu'est-ce qui se passe ici ? demande Thomas. Allume la lampe, chérie. Est-tu malade ?

Il entre, se secoue un peu pour enlever la neige de son manteau et s'approche tandis que Mado se jette dans ses bras en sanglotant.

- Tu es là, murmure-t-elle, comme c'est bien...

- Voyons, mon petit, cesse de pleurer. Écoute, j'ai quitté l'usine plus tôt que prévu parce que je viens de recevoir une lettre de Pologne. C'est la mère d'Olek qui nous écrit. Pendant que nous fêtons ici la fin de la guerre, pendant que les gens chantaient et s'embrassaient dans les rues, lui, là-bas à Londres, a décidé de retourner dans son pays. Il est arrivé à l'aéroport de Varsovie, où on aurait dû le recevoir comme un héros, lui, décoré pour actes de courage face à l'ennemi, lui, qui a obtenu le grade de capitaine ! Eh bien ! imagine-toi que ces salauds l'ont arrêté et jeté en prison parce qu'il s'est battu aux côtés des Alliés. Il semble que c'est le sort qu'ils réservent en Pologne, cette Pologne nouvelle, libérée par les Soviétiques, à ceux qui reviennent de l'Occident. Dans sa lettre, sa mère me supplie d'intervenir. Elle écrit qu'il a été torturé et qu'il vient d'être transféré à l'infirmerie, mais qu'elle n'a toujours pas la permission de le voir, ni même de lui porter des vêtements et des vivres. J'ai téléphoné à Ottawa et j'ai pris rendez-vous avec Muller. Tu sais ce fonctionnaire qui est venu ici à plusieurs reprises. Malheureusement, selon lui, l'intervention des autorités canadiennes risque de n'avoir aucun effet. Il prétend qu'ils ont déjà essayé dans d'autres cas et que leurs démarches sont restées sans suite. C'est insensé à la fin ! Après tout, les Soviétiques ont été nos alliés...

- Nos alliés, répète Mado... Tu sais Thomas, Mary Foster sort d'ici et... Elle a besoin d'argent. Son mari a disparu. Elle m'a parlé longuement d'un réseau d'espionnage qui utilisait le docteur Leroy et qui... Qu'est-ce que tu as Thomas ?

Il ne répond pas, se précipite dans la pièce à côté, compose un numéro, obtient la communication et se met à parler très vite.

- Oui, enfin nous les tenons. Venez tout de suite. Comment ? Vous préférez que je me rende à Ottawa ? Il y a trop de documents à transporter ? Eh bien c'est d'accord, je prends ma voiture et je pars tout de suite.

Thomas raccroche, se tourne vers Mado, l'embrasse et met son manteau.

- Chérie, couche-toi, je vais être de retour tard dans la nuit. Je ne peux pas t'expliquer maintenant. Je suis trop pressé, mais cette visite de Mary Foster est providentielle. Je crois que grâce à cela on va pouvoir aider Olek. Ne t'en fais pas, il ne lui arrivera aucun mal à cette chère dame. On va juste l'échanger, comme ça, sans histoires, contre la libération de mon copain de captivité.

Mado n'a pas le courage de lui avouer qu'elle a peur de rester seule, que la maison est trop grande pour elle, que Madeleine est partie et qu'elle ne sait trop comment elle va se débrouiller.

- Ne t'inquiète pas pour moi, dit Mado en se redressant et en esquissant bravement un sourire. Fais attention et ne roule pas trop vite. La route peut être glissante.

Un baiser, le bruit des pas qui s'éloignent, le ronronnement du moteur, l'éclat de la lumière des phares dans les fenêtres et à nouveau c'est le silence. Je vais me préparer une tasse de café, décide Mado, je vais m'allonger sur le sofa du salon et je vais réfléchir à ce qui vient de nous arriver. Il faut absolument que j'essaie de comprendre. C'est le seul moyen de cesser d'avoir peur...

Il est tard, plus de minuit, mais personne ne semble le remarquer, ni Thomas, ni Richard Muller, ni le jeune traducteur qui ne cesse de dévorer les sandwiches posés sur le bureau.

- Igor Gouzenko est avec nous, explique Muller. Vous ne le verrez pas parce qu'il y va de sa sécurité, mais vous entendrez sa voix. Nous savons que les Soviétiques vont essayer de le faire disparaître, comme ils l'ont fait dans d'autres cas semblables, en France et en Allemagne de l'Ouest. Il est capital que personne, en dehors de l'officier qui s'occupe de lui, ne l'approche et ne puisse l'identifier. Ce sont les mesures que nous avons décidé de prendre dans son intérêt. Je vais placer sur l'écran, là en face de moi, la photo de Bill Foster et nous allons demander à Igor Gouzenko ce qu'il sait à son sujet. Ensuite, nous allons procéder de la même façon pour d'autres personnes impliquées dans cette affaire et vous allez nous dire, Thomas, si vous les avez rencontrées chez le docteur Leroy et chez les Foster.

Richard Muller tourne le commutateur. Drôle de cinéma, pense Thomas en fixant avec attention l'image de Bill et de Mary Foster qui évoluent devant ses yeux.

- Je ne sais pas si c'est lui, dit en russe la voix qui provient de la pièce à côté dont la porte est maintenant entrouverte. Je ne l'ai jamais vu. Je sais uniquement que le photographe qui a livré les photos de Chalk River, votre centre de recherches atomiques, a comme nom de code « Gray ». C'est le seul membre du réseau dont je n'ai pas pu découvrir l'identité.

Le traducteur répète en anglais un mot après l'autre en détachant soigneusement les syllabes. La superposition de deux langues frappe d'autant plus qu'elles sont très différentes. Les intonations chantantes du russe sont suivies par des sons secs, nets et précis de l'anglais.

- C'est bien Bill et Mary Foster. Elle est venue voir ma femme pour lui demander de l'aide en prétendant que son mari est en fuite, constate Thomas, et je suis prêt à le répéter devant un tribunal de justice, ou une commission royale d'enquête. J'espère que vous allez l'arrêter, ajoute-t-il à l'intention de Richard Muller. L'échange dont vous m'avez parlé...

- C'est entendu, l'interrompt Muller, mais on choisira quelqu'un de plus important que cette dame. Les gros poissons ne manquent pas dans ce bourbier. Faites-moi confiance. Concentrez-vous. Voici un autre personnage à identifier.

L'image sur l'écran change.

- Harold, Samuel Gerson, fonctionnaire du ministère d'Approvisionnement et des Munitions, dit lentement Thomas. Diplômé de l'université McGill. Unilingue anglophone. Il venait parfois dîner avec le docteur Leroy qui le respectait beaucoup en tant que géologue. Il cherchait alors du travail. J'ai su qu'il a obtenu ce poste plusieurs années plus tard, après mon retour au pays.

L'image disparaît et une autre la remplace.

- Nom de code « Badeau », annonce la voix à travers la porte entrouverte.

- Mais c'est le voisin de Foster, s'étonne Thomas, un dénommé Dunnford Smith. Ses parents ont une très belle maison à Westmount. C'est là qu'il est venu au monde et qu'il habitait avant la guerre.

- Pas d'autres commentaires ? demande Richard Muller. Bon, au suivant.

- Capitaine Lunan ! Mais c'est insensé ! Il était journaliste et c'est lui qui a interrogé mon frère Joseph quand il est revenu d'Espagne. Attendez un peu... Je crois qu'il s'appelait David, Gordon Lunan. Oui, c'est bien cela, je me souviens maintenant. Il se disait journaliste militaire. Il nous a raconté aussi à l'époque qu'il est d'origine écossaise, mais qu'il se sent montréalais depuis toujours.

- Nom de code « Back », précise en russe leur invisible interlocuteur.

- Il est venu chez le docteur Leroy à deux ou trois reprises, ajoute Thomas. Il était gai, amusant et savait raconter...

- Ah ça ! pour raconter, il racontait, commente en russe la voix. Il était le plus volubile de tous. Contrairement à « Alek » qui présentait des rapports concis, celui-là m'a coûté plusieurs nuits de travail. Une fois la transcription faite, en code, je devais transmettre tout cela et puis recevoir et décoder les questions. Chez nous, on pose beaucoup de questions !

Malgré la tension qui commence à régner dans le bureau, ou peut-être à cause d'elle, Muller se met à rire, puis change de ton.

- Et voici « Alek », dit-il. Attention Thomas. Nous savons qu'il connaissait beaucoup de monde à Westmount.

Thomas se lève, s'approche de l'écran, secoue la tête, puis recule et se rassoit.

- Ce n'est pas un Canadien, dit-il. Je crois que c'est le célèbre professeur étranger que j'ai vu une seule fois dans un restaurant du centre-ville. Je réglais un problème de livraison avec le propriétaire et nous avons pris une tasse de café ensemble. Mary Foster est entrée à ce moment-là. Elle m'a salué en passant et m'a présenté ce professeur comme un spécialiste engagé pour travailler à Montréal au Conseil national de la Recherche...

- Pouvez-vous préciser la date de cette rencontre ? demande Muller.

- Attendez, je crois que cela se passait en été ou au début de l'automne... C'est facile à vérifier. Il me suffira d'examiner mon livre de commandes... Est-ce important ?

- Oh oui ! s'exclame leur invisible interlocuteur. Ce grand professeur nous a communiqué des renseignements concernant la fabrication de la bombe atomique.

Ce salaud-là mérite le camp de concentration. Non seulement il a trahi la Grande-Bretagne, son pays, mais encore en toute connaissance de cause, il a vendu à l'Union soviétique l'arme grâce à laquelle elle va imposer tôt ou tard au monde son régime et son système. Et, croyez-moi, je sais de quoi je parle, moi qui suis né, qui ai vécu et qui ai servi Moscou. Vous ne vous imaginez pas ici, dans ce pays de cocagne, ce que cela signifie ! Ceux qui le savent, les Russes, les Polonais, les Hongrois, les Tchèques, eux, ne parlent pas. Ils se taisent. Ils sont muselés ou ils crèvent dans des camps. Des camps de concentration pires que ceux de Buchenwald et de Dachau, parce que là-bas, en Sibérie, le froid tue plus sûrement que les S.S. « Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ces gens de chez vous, ces hommes qu'on vient de voir sur l'écran, pour trahir ainsi ce pays démocratique, ce Canada, où ma femme et moi voulons vivre et élever nos enfants ? Est-ce que Westmount, dont vous avez parlé, est un quartier pauvre ? Est-ce que les diplômés de cette université ont un code d'honneur particulier qui les autorise à trahir leur propre pays ? » Répondez-moi donc ! Je suis fatigué, je suis traqué et je sais que demain peut-être ils me tueront. Chez nous on tue ceux qui osent demander asile en Occident. Un homme comme moi qui essaye à lui seul de démanteler un réseau d'espionnage est un condamné à mort en sursis... Expliquez-moi, je vous en prie, j'ai confiance en vous et j'ai besoin de savoir !

Les intonations de la voix sont pathétiques, mais quand le traducteur cesse de parler, personne ne répond. Après un moment de silence, Muller fait signe à Thomas. Sur l'écran apparaît Fred Rose, le député d'Ottawa.

- Je l'ai connu chez le docteur Leroy, explique Thomas. Il participait à l'époque aux groupes de discussions sur les valeurs comparées du socialisme et du communisme qu'on appelait parlorpink circles. Il voulait qu'on l'aide, Mado et moi, à organiser son élection...

- Ce n'est pas possible, crie l'homme caché dans la pièce voisine. Ils vont me tuer ! Ils vont avoir ma peau et celle de ma femme. « S'ils parviennent à faire élire des députés ici, chez vous, c'est qu'ils sont omniprésents ! » C'est bien cela, leur puissance est sans limites ! Je vous en supplie, cachez au moins mes enfants ! Juste les enfants ! Ils ne sont pas coupables, ils ne savent rien !

- Fermez la porte, ordonne au traducteur Richard Muller. L'officier qui est avec lui va essayer de le calmer. Il est à bout de nerfs et cela se comprend.

- Je suis prêt à prendre ses enfants, propose spontanément Thomas.

- Pour le moment, ce n'est pas nécessaire, constate Muller, mais je vous remercie de votre offre. Vous, les Canadiens français, vous aimez les enfants et vous en avez beaucoup.

- Eh oui ! constate Thomas en souriant. C'est même une des raisons pour laquelle nous ne tenons pas à faire la guerre. Comparativement à ce que nous venons d'entendre ici, la crise de la conscription n'était en fait qu'une réaction viscérale, humaine, tandis que ces messieurs que nous avons vu défiler sur l'écran sont de francs salauds qui méritent la corde.

- Ils se sont trompés, constate philosophiquement Richard Muller.

- C'est faux, intervient un homme qui entre dans la pièce. Certains se sont vendus et ont été payés pour leurs services par Moscou. Cet « Alek », entre autres, était grassement rémunéré. Les documents qui sont en notre possession grâce à ce Russe le prouvent au-delà de tout doute.

- Puis-je partir ? demande Thomas. Ma femme est seule à Montréal et je veux rentrer chez moi le plus rapidement possible.

- Il se peut que nous soyons obligés de vous déranger à nouveau et d'interroger votre femme. En attendant, merci d'être venu. Je vais faire ce que je pourrai pour votre ami polonais. Il est entendu également que nous allons vous rembourser...

- Écoutez, se fâche Thomas. Je n'habite pas à Westmount et je n'ai pas de diplômes universitaires, mais je suis un citoyen à part entière au même titre que vous et quand je fais mon devoir je ne m'attends pas à recevoir une récompense. Est-ce clair ? Par goût et par tempérament, je ne suis ni communiste, ni capitaliste, mais j'essaie d'aimer mon pays de mon mieux. Je crois que cela s'appelle le patriotisme !

Thomas s'en va, descend l'escalier et sort dans la rue. Il fait froid. Une petite neige poudreuse et légère tombe doucement. Il n'y a personne autour. La ville semble dormir. Thomas monte dans sa voiture et se met à rouler de plus en plus vite. Ils avaient argent, diplômes, relations et pourtant ils trahissaient, pense-t-il. Ces messieurs qui ne m'adressaient pas la parole quand ils venaient chez le docteur Leroy et me traitaient comme un domestique n'étaient que des lâches et des

fourbes. Et moi, imbécile, j'étais prêt à les admirer et je les croyais supérieurs aux pauvres bougres qui bûchaient en Abitibi avec mon oncle Anselme ! Olek, vieux frère, tu avais bien raison quand tu te moquais de mes complexes d'infériorité ! À l'heure où nos gars tombaient sur les plages de Dieppe, sous le tir de l'artillerie allemande, ces messieurs, confortablement installés à Montréal, trahissaient et préparaient déjà ce qui sera peut-être la prochaine guerre mondiale. L'idéologie :..

Dans les faisceaux de lumière des phares, les flocons blancs dansent la sara-bande. Les fils barbelés, le corps du soldat soviétique mort, semblable à celui d'un pantin, sont là, devant ses yeux, et puis les rangées d'hommes silencieux, soumis, isolés et résignés qui vont jusqu'à ramasser les mégots, jetés par les officiers allemands, parce qu'ils ont faim ! Quand les représentants de la Croix-Rouge sont arrivés, hommes de bonne volonté, compassés et naïfs, ils ont visité certaines baraques et ils ont interrogés des prisonniers soigneusement sélectionnés et surveillés par les gardes. Cela ressemblait à une farce, cette façon dérisoire d'humaniser la guerre, mais pendant trois jours on a doublé leurs rations, on a vidé la prison du camp et on a nettoyé l'infirmerie. Les Allemands tenaient à ce que le monde ignore les réalités les plus sinistres de ce camp modèle. Seuls les quartiers soviétiques sont restés fermés. Ils n'avaient même pas la permission de sortir de leur baraques, ces pauvres bougres ! Leurs officiers, le N.K.V.D. tenaient à leur éviter la vue des brassards de la Croix-Rouge. L'idéologie bénéficiait ainsi d'une protection évidente. Sa force et sa pureté première étaient préservées ! C'était cela, le prix à payer pour assurer l'égalité des chances...

- Merde, murmure Thomas à travers ses dents. C'est monsieur Louis qui jurait comme ça quand il était à bout d'arguments et il avait raison parce que cela soulage quand on prononce d'une certaine façon : Merde !

- Vous, les Français du Canada, disait-il, vous êtes tous nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. Vous ne connaissez pas la misère et la guerre, l'occupation et l'humiliation.

Thomas avait beau parler de la crise et du sort des milliers de chômeurs, invariablement il lui répondait que quand on a un pays aussi grand et autant d'espace on peut toujours cultiver un lopin de terre à la campagne.

- Et puis le chômage ne tue pas, ajoutait-il, tandis que la guerre cela laisse des estropiés, des invalides qu'on voit encore dans Paris, des veuves et des orphelins. Vous n'avez pas le droit de comparer !

J'avais tort, sans doute, pense Thomas, mais moi je ressentais la même angoisse, une sorte de panique qui me serrait la gorge et, quand j'avais faim au camp je rêvais que je sautais dans le train en marche pour aller chercher fortune dans l'Ouest.

- Chacun a son propre cadre de référence, lui avait dit le père Ambroise, et chacun a son propre seuil de souffrance au-delà duquel elle devient intolérable. C'est une des raisons pour laquelle les hommes ne se comprennent pas entre eux.

Thomas lui avait longuement expliqué ses doutes et ses remords.

- Laisse donc, avait-il conclu. Tu n'es ni coupable, ni responsable.

Pour sa part, Joseph lui avait parlé du christianisme, la seule mission authentique, la seule vraie idéologie.

- Depuis que j'ai compris cela, disait-il, j'ai trouvé la paix.

Joseph a payé, il a perdu un bras en Espagne, tandis que moi j'ai pu profiter de l'argent du docteur Leroy pour acheter l'usine. Est-ce que le bon docteur trahissait, lui aussi ? Thomas allume une cigarette, aspire la fumée et se détend.

Rigaud, le clocher effilé, les maisons sous la neige qui semblent se serrer les unes contre les autres et le givre sur les arbres qui rend tout cela féérique.

Je vais agrandir l'usine, engager des démarcheurs, faire de la publicité... Je vais augmenter les salaires et faire des séances d'information pour aider les ouvriers, les femmes surtout, à s'organiser une existence en ville. L'idée de Sophie Pouliot de construire des logements à prix modique n'est pas mauvaise. Ils sont très mal logés ces gens qui, pour la plupart, viennent de la campagne. Je vais créer aussi un système de bourses pour leurs enfants, afin que les plus doués puissent continuer leurs études à l'université. Tout ce que j'ai reçu du docteur Leroy sera remboursé ainsi jusqu'au dernier sou. Et puis, Mado a raison de s'impliquer dans les divers mouvements. Je ne me moquerai plus de ses réunions, ni de ses rêves. Les syndicats c'est la force qui va permettre à ceux qui n'ont rien d'être moins exploités que nous ne l'étions, Joseph, Mado et moi. Papa prétend que c'est le ferment d'une perpétuelle révolte, mais pour lui ceux qui ne parviennent pas à

s'établir à leur compte ont tort par définition de ne pas rester cultivateurs. Les temps ont changé, sans le vouloir je suis en train d'éliminer certains petits pâtis-siers et ce n'est qu'un début...

Thomas est à ce point absorbé par ses pensées qu'il sursaute, surpris, quand il lui faut freiner devant un feu de circulation. Autour tout est blanc, les maisons, les trottoirs et les arbres qui tendent leurs branches nues, tels des bras, vers le ciel. Lentement, patiemment, Thomas monte la Côte-des-Neiges. Les roues adhèrent à l'asphalte difficilement, mais Thomas ne se décourage pas et insiste jusqu'à ce qu'il parvienne enfin en haut. *Private property no trespassing*, annonce l'écriteau à l'entrée du parc. Je me demande bien pourquoi je n'ai pas encore fait installer une affiche en français, se dit Thomas. Comment se fait-il que je doive avoir devant chez moi ce panneau en anglais, quand je vis, je gagne mon argent et j'élève mon enfant en français, comme je l'ai été moi-même et avant moi la lignée de mes an-cêtres ? Dans la maison, les lumières allumées jettent des éclats sur la neige du perron.

- Mado, mon amour, mon unique !

Elle est là, debout, devant lui, dans sa longue robe de chambre et il la prend dans ses bras. Quelque part, au premier étage, il y a la musique qui joue une valse viennoise. Quand Mado est seule, celui lui arrive souvent d'allumer la radio ou de faire tourner un disque.

- Tu dois être fatigué, murmure-t-elle en posant sa tête sur son épaule. Il est très tard. Est-ce que c'est grave ? Raconte !

- Tout est réglé, consommé, terminé, et puis tu te trompes, je ne suis pas fati-gué. Bien au contraire, le monde nous appartient à toi et à moi, et je suis décidé à accomplir de grandes choses. Nous allons transformer cette ville et ce pays pour qu'il y fasse bon vivre. Nous allons...

Il voudrait lui raconter les moments vécus à Ottawa et surtout lui parler de ses projets, mais cela lui semble brusquement trop long, trop compliqué et trop diffi-cile, alors il la serre contre lui et la fait valser au milieu du grand salon. Elle est belle avec ses longs cheveux défaits, son nez mutin et sa bouche qu'il embrasse doucement. Dehors le jour se lève. Tout d'abord c'est juste une ligne blanche à l'horizon, mais très rapidement elle s'élargit, s'étend, dévore l'ombre et c'est alors que le soleil parvient à percer les nuages. Sous ses rayons la neige brille. Ils s'arrê-

tent, s'approchent de la fenêtre et se sourient comme le font parfois, avec un petit air complice, les couples qui possèdent le secret du bonheur parce qu'ils s'aiment vraiment...

Montréal, avril de l'an de grâce 1983.

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

CÔTE-DES-NEIGES. ROMAN.
Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1983, 368 pp.

Quelques ouvrages ou journaux à lire ou à relire

[Retour à la table des matières](#)

1. Éliane Catella de Bordes, *el al.*, *Le mémorial du Québec*, tomes V et VI, Montréal, les éditions du Mémorial (Québec), 1979.
2. Barry Broadfoot, *La grande dépression*, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1978.
3. Banque canadienne nationale : Publications de la banque, 1874-1974.
4. C.S.N.-C.E.Q., *Histoire du mouvement ouvrier au Québec*.
5. Gustave Déry, *Les bâtisseurs du pays*, Éditions Gustave Déry, 1981.
6. Igor Gouzenko, *This was my choice*, Palm Publishers, 1948.
7. Igor Gouzenko, *La chute d'un Titan*, Paris, Plon, 1955.
8. Hugh Thomas, *La guerre d'Espagne*, Paris, R. Laffont, 1961.
9. Peter C. Newman, *La dynastie des Bronfman*, trad., Montréal, Éditions de l'homme, 1979.
10. Peter C. Newman, *L'Establishment canadien*, trad., vol. I et II, Montréal, Éditions de l'homme, 1972.
11. Georges Savaria, *Hors de portée. Un récit d'exode, de captivité et d'évasion*, Le Citoyen, éditeur, 1980.

12. Jacques Chastenet, *Le drame final*, 1938-1940, Paris, Hachette, 1963.
13. George F.G. Stanley, *Nos soldats. L'histoire militaire du Canada de 1604 à nos jours*, trad., Montréal, Éditions de l'homme, 1980.
14. Paul-André Comeau, *Le bloc populaire*, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1982.
15. Conrad Black, *Duplessis*, trad., Montréal, Éditions de l'homme, 1977.
16. Jan Nowak, *Courier from Warsaw*, trad., Detroit, Wayne State University Press, 1982.
17. Collections de journaux : *Le Devoir*, *La Presse*, *New York Times*.

Fin du texte